

Les sens des engagements

**Éclairages à partir de récits de vie mis en scènes
de militant.es du Collectif des associations citoyennes**

MÉMOIRE

en vue de l'obtention du

Diplôme des Hautes Études en Pratique Sociale

réalisé au sein de la 9ème promotion du

Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs sociaux

porté par le Réseau des CREFAD

Frédérique Dumont

été 2019

Sommaire

PRÉAMBULE.....	3
INTRODUCTION.....	6
1. L'ACTRICE-CHERCHEUSE.....	9
1.1 Parcours de vie d'une militante.....	10
1.2 Mes engagements pour la transformation sociale.....	13
1.3 Le Collectif des associations citoyennes.....	15
1.4 Ce qui se joue dans les engagements pour la transformation sociale.....	17
2. LE CHEMIN DE LA RECHERCHE.....	21
2.1 Transformation sociale et puissance d'agir.....	22
2.2 Quelle matière étudier ?.....	26
2.3 Des entretiens aux récits de vie mis en scènes.....	32
3. AMORCE D'ANALYSE.....	39
3.1 Récits de vie, parcours de vie.....	40
3.2 Scénographie.....	44
CONCLUSION.....	61
BIBLIOGRAPHIE.....	67
ANNEXES.....	70
SIGLES UTILISÉS.....	168
INDEX DES PROTAGONISTES.....	169
TABLE DES MATIÈRES.....	170

PRÉAMBULE

Cette recherche-action fut un cheminement à travers de multiples paysages qui m'ont laissé, chacun, un souvenir, une impression, des pensées, des émotions, des désirs...

... avec des étapes qui m'ont apportées de nouvelles connaissances, en ont rappelé d'autres, m'ont permis d'expérimenter...

... avec des compagnes et compagnons de route, formateurs, stagiaires de la promo 9, stagiaires des promo 8 et 10, intervenant.es, qui elles et eux aussi ont chaleureusement et généreusement nourri ce parcours...

... avec des compagnes et compagnons qui, sur le bord du chemin, ont supporté et soutenu ce périple.

Comme tous les chemins, celui-ci était parfois facile, parfois moins, parfois drôle, parfois fatigant, parfois douloureux, souvent revigorant.

*A toutes et à tous, un immense merci !
Frédérique*

Je me suis lancée dans cette recherche-action à un tournant de ma vie, après de multiples expériences professionnelles, intellectuelles et militantes, et suite à un fort besoin de faire un point, un arrêt à la croisée des chemins pour prendre un peu de recul, réfléchir, redonner, retrouver du sens à tout cela.

Une des principales expérience, celle qui a déclenché cette décision, s'est soldée par une forte déception militante. J'ai brutalement pris conscience de mon incapacité à faire de la politique dans les milieux traditionnels où celle-ci se pratique habituellement que sont les partis politiques – alors même que je pensais avoir trouvé un parti différent et dans lequel je pouvais jouer un rôle et agir concrètement, comme chacun.e de mes camarades, quelque soit notre place et notre passé militant. Après cette expérience, je suis retournée – et cela m'a été d'un grand secours – vers le monde associatif et l'éducation populaire. Cette recherche-action, et en particulier ce mémoire, est un des fruits de ce retour « aux sources », le résultat concret d'une page qui peut enfin être tournée, et laisser la place à l'écriture de la suite de mon histoire.

La thématique de l'engagement, et progressivement des engagements, en est le fil rouge, une sorte de squelette qui structure ma recherche et sur laquelle la chair de l'action peut s'accrocher, prendre vie autant qu'elle prend du sens, avec tous les détours, les doutes et les douleurs qui accompagnent toujours ce genre de création... dans la cohérence autant que dans la complexité.

Cette recherche-action porte sur les engagements, mais aussi sur les valeurs qu'on leurs associe, dans toute la polysémie de ces deux termes, les projections, les rêves, les sens et les non-sens qui s'en dégagent. Parce que c'était intuitivement le cœur de mon histoire lorsque j'ai entamé cette aventure. Et parce que ça le reste après cette trituration des concepts comme de leurs projections dans les faits, réels, supposés ou racontés.

Avec cette idée de départ, plusieurs champs d'études s'ouvraient à moi. Poursuivant une direction interrompue de mon histoire, ma première inclination a été de me tourner vers la science de type universitaire et d'explorer ce que la sociologie pouvait m'apporter sur cette question. Première embûche : je ressentais insidieusement la blessure pas tout à fait cicatrisée de ma thèse avortée et devais affronter plusieurs démons toujours présents depuis lors. Le démon de la lecture et des fiches de lecture m'a donné du fil à retordre. Je me souvenais du verdict de mes enseignant.es par le passé : travail pas assez approfondi, lectures trop contemporaines, pas assez d'ouvrages classiques. Sous-entendu (dans mon for intérieur) : pas d'ancrage méthodologique et théorique, pas d'apports nouveaux acceptables scientifiquement, manque de rigueur scientifique... Bref je considérais alors que je n'avais ni les capacités ni la légitimité pour cela. Mais sans doute n'avais-je pas le désir non plus d'entrer dans cette communauté universitaire, ce qui n'est plus en question aujourd'hui. Et c'est un nouveau désir qui, aujourd'hui, à pu venir à bout de ce démon de la lecture de type universitaire issu du passé, un nouveau désir de faire de la recherche autrement.

Restait alors le démon de la science, toujours tenace. Ma recherche-action devait-elle faire « avancer la science » comme sous-entendu à l'université (voire ce que j'ai entendu de l'intervention d'Eric Dacheux lors

de la discussion autour de ma monographie en fin de première année) ? Mon expérience et ma réflexion depuis l'université sont venues diminuer cette entrave car je peux affirmer aujourd'hui que la science, entendue au sens des connaissances acquises ou construites par l'humanité, est bien plus large que les seules disciplines universitaires, qu'elle se construit de multiples manières, dont l'éducation populaire, le travail du commun, les multiples expériences ou alternatives d'intérêt général... (et Eric Dacheux lui-même, relevait en TD à Sète puis à Lons-le-Saunier la complexité de la science qui doit notamment prendre en compte les points de vue des chercheur.es eux et elles-mêmes). Ainsi, ma petite contribution peut toujours faire avancer les consciences, collectives et individuelles, et l'idée qui me tient à cœur que tout être humain dispose d'une puissance d'agir et du droit d'en faire usage, comme le montre, entre autre, Christian Maurel que j'ai eu l'occasion de rencontrer au début de cette aventure... En outre, le statut de ce travail est venu encore diminuer cette entrave, car il s'agit non seulement d'une situation d'apprentissage, qui donne donc le droit à l'imperfection et à l'erreur, mais aussi d'un travail d'éducation populaire qui apporte autant à la rédactrice qu'aux lecteurs et lectrices, et qui se situe dans un cadre bienveillant, sans enjeux de pouvoir.

Attaque du dernier morceau et anéantissement du démon : et si je ne cherchais pas à expliquer ce qu'est l'engagement, ni même ce que sont les moteurs de l'engagement – prétexte sous lequel j'ai longtemps présenté le thème de ma recherche-action – mais plutôt à donner à voir le ou les sens de leurs engagements dans ce que les personnes en disent en racontant leur parcours de vie ?

C'est bien entendu dans cette voie que je me suis finalement dirigée et, alors que je clôturais une bonne fois pour toute la voie blessante utilisée précédemment, je la réorientais vers une voie que je n'avais jamais osé suivre complètement, celle des récits de vie, qui me passionne depuis cette même époque universitaire. Cerise sur le gâteau, le récit de vie de Jacques Rancière m'a lui-même inspiré, non seulement par son engagement scientifique, en allant au bout de ses idées et de sa « méthode de l'égalité », mais par sa méthode elle-même.

INTRODUCTION

« La force des valeurs, c'est leur traduction opérationnelle dans un travail de transformation et pas seulement des sources de lumières éclairant uniformément et d'une manière indifférenciée des espaces où l'on cherche son chemin et où l'on risque de se perdre. »

Christian Maurel¹

Cette recherche-action prend donc sa source à un moment où je cherchais, d'une part, à donner du sens à de multiples expériences professionnelles, intellectuelles et militantes, toutes traversées par une volonté de lutter contre diverses injustices et d'agir pour que ça change. Et où je voulais, d'autre part, questionner l'articulation entre la théorie et la pratique, ou autrement dit entre les valeurs et les actes, sujet qui m'a également toujours préoccupée, notamment lors de ces multiples expériences. Toutes, ensemble, constituent le parcours de vie d'une militante de l'éducation populaire. J'ai été, successivement ou en même temps, animatrice socio-culturelle, formatrice dans le milieu de l'animation, chercheuse en sciences de l'éducation, gestionnaire de structures associatives ou de l'économie sociale et solidaire, autant en tant que bénévole qu'en tant que salariée, essentiellement dans le milieu associatif ou, récemment, de l'économie sociale et solidaire, et qui a fait une tentative fort décevante en politique.

Toutes sont pour moi des formes d'engagement. Elles représentent à la fois un moyen d'agir concrètement en restant fidèle à mes valeurs, comme la justice, l'honnêteté, l'égalité, et sans nourrir ce qui représente l'inverse de ces valeurs, comme le mensonge et la trahison. Il s'agit donc d'un engagement envers moi-même. Mais elles sont également un moyen de transformer la société pour qu'elle soit justement conforme à ces valeurs et à celles qu'elle revendique, comme la liberté, l'égalité et la fraternité. En cela il s'agit également d'un engagement envers la société ou la collectivité.

Je qualifie ce dernier d'engagement pour la transformation sociale, que je situe à deux niveaux, en lien avec deux idées qui me tiennent à cœur. La première est la nécessité de l'action collective, d'où mon engagement associatif, puis politique, et notamment au sein du Collectif des associations citoyennes qui constitue le terrain de ma recherche. J'ai notamment choisi cette association pour ces trois orientations principales qui allient réflexion et action : lutter contre la marchandisation des associations, dialoguer avec les institutions et le monde politique, accompagner les mobilisations.

La deuxième idée est le rôle joué par nos actions singulières, individuelles et collectives, dans l'évolution ou la transformation de la société, c'est-à-dire une responsabilité dans le cours des choses mais aussi, et surtout, une puissance d'agir de tout un chacun. Plusieurs sources d'inspiration me permettent de mettre la notion d'engagement et la notion de valeurs en question et d'en faire tout d'abord ressortir quelques enjeux, à travers des réflexions issues de divers échanges, rencontres et lectures, puis de tenter de mieux définir les valeurs, à travers un ouvrage de Nathalie Heinich², et de comprendre cet engagement particulier qu'est l'engagement pour la transformation sociale, notamment à travers des textes de Gus Massiah³ et Marc Crépon⁴.

Tout ceci constitue la première partie de ce mémoire.

J'ai ensuite choisi de mieux cerner les notions de transformation sociale et de puissance d'agir à travers l'ouvrage de Christian Maurel, *Éducation populaire et puissance d'agir*⁵, afin d'entamer mon travail de recherche à partir de définitions plus précises, et d'une théorie dite de référence.

1 Christian Maurel, *Éducation populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*, L'Harmattan, Travail du social, 2010. p.155

2 Nathalie Heinich, *Des valeurs: une approche sociologique*, Bibliothèque des sciences humaines (Paris: Gallimard, 2017).

3 Gustave Massiah, « Le nouveau monde qui tarde à apparaître », Club de Mediapart, consulté le 9 décembre 2016, <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-anselme/blog/071116/le-nouveau-monde-qui-tarde-apparaître>.

4 Marc Crépon, « Il s'agit de résister à la banalité de la violence », Libération.fr, 18 novembre 2016, http://www.libération.fr/debats/2016/11/18/marc-crepon-il-s-agit-de-resister-a-la-banalite-de-la-violence_1529383.

5 Christian Maurel, *Éducation populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. op.cit.

Une fois ceci fait, la question était : comment cela se passe dans le réel, dans la vie des gens, et notamment dans la vie des militant.es ? C'est pour tenter d'y répondre, que j'ai interrogé des militant.es du Collectif des associations citoyennes, bénévoles (Thierry, Daniel), salarié.es (Valérie, Jean-Christophe) et stagiaire ou en service civique (Daphnée, Julie). J'ai souhaité me placer dans une démarche ethno-sociologique, c'est-à-dire en me mettant dans la position d'une chercheuse enquêtant sur un fragment de réalité sociale et historique dont je ne savais pas grand-chose à priori, sans chercher à valider des hypothèses de départ, et en mettant de côté les présupposés que j'avais en tête au démarrage de ma recherche-action.

J'ai donc commencé par des entretiens semi-directifs afin de constituer des récits de vie (ou quelque chose qui pourrait s'y apparenter), afin de reconstituer l'objet social que représente le processus d'implication de soi pour la transformation sociale. Il s'agissait bien pour moi de mettre en lumière quelque chose d'universel à travers des vies singulières, et ce que ça dit de notre société. J'apprécie notamment dans cette méthode l'écoute de la parole des personnes, la confiance qu'on leur prête sur la véracité de ce qu'elles disent (selon le postulat qui pose la réalité préalable de l'histoire de la personne, indépendamment de comment elle est racontée), et le fait de rendre visible, perceptible, la cohérence des points de vue, des actes et des faits, dans un contexte socio-historique (l'histoire dans l'histoire).

A cette étape, l'influence de Jacques Rancière¹ a été déterminante. J'ai alors voulu, comme lui, observer l'histoire en train de se faire, chez les gens, dans le réel, en les écoutant eux-mêmes et non des porte-paroles, et en comparant différents matériaux (dans mon cas essentiellement les discours des gens), grâce à la constitution de scènes. J'ai donc cherché à mieux comprendre sa « méthode de l'égalité » qui consiste à rapprocher des connaissances entre elles pour construire des connaissances nouvelles, partant du postulat que tous les savoirs se valent et qu'il n'y a donc pas de hiérarchie possible entre eux, et, ce faisant, à pratiquer ce qu'il nomme le « partage du sensible », l'articulation entre ce qui est pensé et ce qui est ressenti, agi, sans faire de hiérarchie entre le matériel et l'intellectuel, entre la pratique et la théorie, et en cherchant à apprendre quelque chose du frottement entre les deux aspects.

Comme il fallait faire pour comprendre, j'ai construit des scènes à partir des récits de vie issus des entretiens, que j'ai nommé les récits de vie mis en scène. Ceux-ci comportent quatre scènes par personne interrogée, chacune des scènes étant découpée en quatre plans selon qu'elle se réfère au récit factuel, à un éclairage rétrospectif, à la focalisation sur l'engagement ou à une prise de distance à son encontre.

On arrive alors à la fin de la seconde partie de ce mémoire.

L'analyse de ces matériaux s'enracine dans les deux directions que prend alors cette recherche-action. Il me fallait d'une part valider la méthode que j'ai mise en œuvre en m'inspirant de celle de Jacques Rancière : est-ce que les mises en scène tirées des récits de vie apportent vraiment une mise en lumière des engagements des protagonistes ?

Il me fallait d'autre part témoigner de cette mise en lumière : alors, qu'est-ce qui se passe dans la vie de ces personnes pour qu'elles s'engagent ainsi ? Et, finalement, quels sens donnent-elles à leur engagement ?

Les réponses à ces questions font l'objet de la troisième partie de ce mémoire.

1 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité* (Montrouge: Bayard, 2012).

1. L'ACTRICE-CHERCHEUSE

1.1 Parcours de vie d'une militante

Enfance bourgeoise lyonnaise, s'opposer au mensonge

Ma mère est issue d'une famille bourgeoise et catholique, mon père d'une famille d'ouvriers, tout deux à Lyon. Elle avait neuf frères et sœurs, lui était fils unique. Je suis née au printemps 1966 entre deux sœurs. Me pensant non désirée, j'ai gardé une crainte latente de ne pas être légitime à la place que j'occupe. Nous étions scolarisées dans des écoles privées catholiques, dont je garde de mauvais souvenirs d'institutrices austères et injustes, de catéchisme prétentieux, de camarades moqueurs à cause de mon strabisme et de mon incapacité à participer aux jeux de balles, mais aussi de bons souvenirs de théâtre et de jeux collectifs dans la cour de récré. Je voulais être institutrice pour enseigner autrement.

En 1975, suite au décès de mon parrain, je me suis sentie trahie par mes parents qui me l'avait caché tout un été, par mon parrain qui m'abandonnait et par mon institutrice qui rendait publique une histoire intime et douloureuse que je voulais garder pour moi. Chez mes grands-parents maternels, je n'aimais pas le discours de mes oncles et les débats politiques qui les opposaient à mon père, leur mépris pour les ouvriers de l'Usine de mon grand-père, le silence de ma mère et mes tantes, l'éducation injuste de mes cousins et l'impossibilité d'inviter mon petit ami congolais. Cela me semblait malhonnête et mensonger. Je ne voulais pas faire partie de ce monde.

Jeunesse parisienne, premières relations durables, découvertes sociales

J'ai découvert un autre monde après un déménagement à Paris en 1980, grâce aux années lycées, enfin dans l'enseignement public, les ami.es, la rencontre des lyonnais.es et des parisiens.nes, les débats au café pour refaire le monde, les nombreuses vacances d'été en Espagne, puis le BAFA¹, qui représente une confiance en moi retrouvée, un sentiment d'utilité sociale et mon entrée dans le monde des adultes, responsables et compétents.

Pour devenir institutrice, donc entrer à l'IUFM, j'ai opté pour une licence en Sciences de la Nature et de la Vie à Orsay, en Essonne, en 86. Mobilisée contre la réforme Devaquet, j'ai découvert le syndicalisme étudiant, la grève, les manifestations... mais aussi les examens ratés, les modules de rattrapage. J'ai suivi les activités de l'Unef-Id (proche du PS), tout en refusant le jeu politique qui l'opposait à l'Unef-Se (proche du PCF). Nous avons de grandes discussions philosophiques, écologiques, sociologiques, parfois psychologiques, mais je ne voulais pas entrer dans des débats de stratégie politique que je ressentais comme des conflits de pouvoir, d'intérêts particuliers. J'ai noué des relations durables avec plusieurs ami.es, dont ma meilleure amie et le père de mes enfants.

Jeune mère, de l'animation à la thèse

Ayant abandonné l'idée d'obtenir une licence, j'ai passé le BAFD, avec les Ceméa qui m'ont initiée aux méthodes de pédagogie active et à l'éducation populaire. J'ai travaillé pour le CE-SNCF de la Gare de Lyon, en centre de loisirs puis à la gestion des vacances des enfants des cheminot.es, découvrant la vie d'un comité d'établissement, le syndicalisme. J'ai voulu poursuivre cette expérience par une formation DEFA pour prendre plus de responsabilités. Une recherche-action sur la place de l'accompagnement scolaire dans les milieux populaires et une expérience d'animation dans un centre social à Ménilmontant, m'ont confrontée aux difficultés de dialogue entre les animateurs et les professeurs des écoles, qui me semblaient appartenir à deux mondes distincts. Jeune mère, je n'ai pas concrétisé cette formation et suis retournée à la fac pour revenir à mon premier projet professionnel. J'en ai rapidement été dissuadée une deuxième fois, les institutrices que je rencontrais étant pour moi en trop grand décalage avec la réalité, et me suis orientée vers la recherche en éducation. J'ai découvert la sociologie et les théories de Bourdieu, su dire mon désaccord

1 Un lexique des sigles utilisés se trouve en Annexe [#2.Sigles utilisés](#), p. 168

avec une partie de la psychologie et de la psychanalyse, approfondi les méthodes d'apprentissage et profité de mon expérience pour faire des liens entre théories et pratiques. En 2001, je me suis engagée dans une thèse dont le sujet était la solidarité du point de vue des enfants.

Pour payer mes études, j'ai travaillé dans l'association d'une consœur à une recherche-action sur l'accès aux lieux de pratiques artistiques pour les personnes en situation de handicap, avec le ministère de la Culture. Cette première – et seule – expérience de chercheuse pendant près de trois ans, a été l'occasion de découvrir des personnes et des lieux insoupçonnés, et de rédiger un beau recueil d'expériences pilotes. Bien accueilli sur le terrain, ce travail n'a pas été validé par le comité scientifique de l'APF, à cause d'un manque de soutien scientifique de la part du comité de pilotage dans lequel je n'avais pas su trouver ma place, me sentant illégitime en tant que chercheuse. A la fin du projet, en désaccord avec l'amie qui dirigeait l'association sur notre dépendance vis-à-vis du ministère de la Culture, mon contrat n'a pas été renouvelé, mettant fin également à un contrat de chargée de TD avec une Université, et à ma thèse que j'avais petit à petit mise de côté. Je suis alors retournée dans le milieu où j'étais plus à l'aise, celui de l'animation et de l'éducation populaire, avec un emploi de formatrice BAPAAT.

Engagement politique, construire l'espoir, permanente au Parti de gauche

Après les résultats effrayants des présidentielles de 2002, je me suis engagée au PS. Profondément déçue par le référendum interne sur le Traité constitutionnel européen en 2004, je n'ai pas quitté le parti car j'ai rencontré l'association Pour la république sociale (PRS), avec laquelle j'ai milité pour le « non » au référendum national, puis participé à la création du Parti de Gauche (PG) et du Front de Gauche (FdG). J'ai découvert encore un nouveau monde et me suis formée sur de nouveaux objets, grâce à Jean-Luc Mélenchon et surtout François Delapierre, qui fut comme mon parrain en politique, et avec des camarades devenus de très proches compagnes et compagnons de route pendant plusieurs années. Très investie dans la vie de PRS, j'ai progressivement été chargée par François de gérer son fonctionnement, en même temps que je travaillais avec lui au Conseil général de l'Essonne. Pour ne pas perdre pied dans la vraie vie, je faisais de la formation dans les métiers de l'animation. J'étais aussi investie dans le milieu associatif local à Palaiseau, à la FCPE et à la MJC. C'était une période dense, j'étais de moins en moins présente auprès de mes enfants, ma vie de couple se confondait avec notre engagement commun avant de se solder par une séparation.

A l'automne 2008, j'ai quitté le PS avec mes camarades de PRS, et participé à la création du PG. Helen et moi étions chargées de toutes les tâches organisationnelles et du traitement des centaines d'adhésions au nouveau parti, avec des dizaines de militant.es bénévoles qui formaient le Pôle orga, sans moyens ni outils adaptés. J'ai aussi secondé la trésorière du PG et géré l'association de financement. Après le deuxième congrès en 2010, Helen a été élue référente du Pôle orga au sein du secrétariat national, tandis que je continuais à l'animer sur le terrain, de plus en plus seule mais en tant que salariée à mi-temps grâce à l'insistance des camarades bénévoles. Peu disponible pour préparer des cours, je gardais une activité hors du champ politique grâce à un poste de secrétaire d'un service de formation dans le champ du handicap.

Dès la fin 2011, le PG était entièrement consacré à la présidentielle et la plupart des camarades étaient à l'Usine, le siège de campagne du Front de gauche à Montreuil. Avec le Pôle orga, nous faisons vivre le PG et son siège, loin des projecteurs. Après la campagne, rejoins par des camarades de l'Usine, dont mon nouveau compagnon, nous avons enfin pu envisager sereinement l'élaboration d'un outil informatique de gestion du parti et des congrès, sur lequel je travaillais depuis la création du PG, et j'étais enfin salariée à plein temps grâce à une menace de grève des camarades du Pôle orga. En six mois nous avons préparé et tenu un congrès, trouvé un autre siège, organisé les travaux et déménagé. Je subissais en outre la violence insidieuse de camarades nostalgiques de l'Usine et n'avais que très peu d'aide de la part des camarades de la direction nationale, épuisés.es.

Tournant post présidentielle, espoir détruit et histoire de deuil

Après des vacances, le fonctionnement plus serein du nouveau siège et de l'équipe de direction, et une équipe renforcée au Pôle orga, j'étais plus disponible pour participer à la campagne municipale à Palaiseau,

dans le cadre d'une liste citoyenne qui a maintenant trois élu.e.s dans l'opposition, dont moi. Mais les campagnes municipales et européennes ont été dévastatrices, pour le PG comme pour toute la gauche. Le deuxième semestre 2014 a été catastrophique, entre réorganisation du siège imposée, remaniement du secrétariat national dans une intense confusion, création du Mouvement pour la sixième République sans discussion... et maladie dégénérative de François Delapierre, décédé l'été suivant. Au Pôle orga, nous faisons face à la démoralisation, l'incompréhension et la colère des camarades. En outre, la direction refusait notre projet d'outil informatique et un poste de permanent.e supplémentaire pour mieux gérer les activités du siège et me permettre de passer la main. Ce conflit s'est soldé par un remerciement violent de mon compagnon, principal développeur et chef de projet, ainsi que ma démission du poste de permanente et celle de nombreux camarades du Pôle orga, début 2015.

Je suis retournée au PG dans le cadre du congrès dont je co-animais la commission des votes, a nouveau sans moyen (nos outils avaient été abandonnés) et sans information sur l'organisation du congrès. Refusant de lâcher mon parti, j'avais aussi présenté ma candidature au futur secrétariat national. La direction a cherché insidieusement à m'en dissuader, allant jusqu'à demander, sous un prétexte fallacieux, ma démission de la commission des votes le jour des obsèques de François Delapierre, auxquels je n'avais pas été associée. J'étais à nouveau empêchée de rendre hommage à celui qui avait été un autre parrain pour moi, et j'étais à nouveau trahie par des camarades qui avaient été comme une seconde famille.

J'aurai pu commencer mon deuil du PG en même temps que celui de François mais, refusant toujours de lâcher mon parti, j'ai tenu jusqu'au congrès, trois jours épouvantables où j'avais l'impression d'être une paria. Élu.e à une voix près, j'ai vu la joie et la confiance dans les yeux de certain.es, la colère et la haine dans d'autres. Le nouveau secrétariat national ne m'a confié aucun des mandats que j'escomptais et des camarades non-élu.e.s y étaient associé.e.s pour la première fois, dont les deux nouvelles permanentes salariées du PG, celles-là mêmes qui avaient refusé que je sois salariée puis accompagnée d'une autre personne. J'étais en proie à un immense dilemme. Je me sentais incapable de travailler avec des personnes dont j'avais perdu la confiance et qui avaient perdu la mienne, et qui maniaient si bien le mensonge et s'éloignaient en interne des valeurs qu'elles prônaient en externe. Mais j'avais la confiance d'autres camarades pour leur tenir tête et porter une autre voix au sein du secrétariat national

De nouveaux espoirs, ré-engagement associatif

J'ai finalement pris la décision de démissionner du secrétariat national en août 2015, dans l'indifférence générale.

Ayant décidé de changer d'activité professionnelle avant même la crise, j'ai débuté en janvier 2015 un bilan de compétences qui m'a été d'un grand secours pour la gérer. J'ai pu me rassurer sur mes compétences professionnelles et réaliser à quel point j'avais été maltraitée sur ce plan-là aussi. Je me suis à nouveau tournée vers le milieu associatif et l'éducation populaire et, dès le mois de juin, me suis inscrite à deux événements qui ont été les déclencheurs de mes nouvelles activités : le premier séminaire d'été du Collectif des associations citoyennes et une réunion d'information sur le Séminaire itinérant du réseau des Créfad. Le séminaire du CAC, au lendemain du congrès du PG, en était pour moi l'exact opposé : une ambiance sereine et bienveillante, des discussions de fond sur des sujets similaires mais prenant en compte l'ensemble des points de vues, sans ostracisme ni jugement partisan... J'ai rapidement adhéré à l'association mais me suis laissé du temps avant de m'impliquer dans ses activités, à partir de mars 2016. Je ne suis pas allée à la réunion d'information du Séminaire itinérant, elle aussi le lendemain du congrès, mais j'ai rencontré Xavier peu après. J'ai là encore apprécié la sérénité et la bienveillance que je pressentais être de mise dans cette formation à la recherche-action. J'ai pris ma décision quasi spontanément, comme une évidence, même si, là-encore, j'ai pris le temps de la mûrir pendant l'été, soutenue par l'écriture du dossier d'inscription.

Pendant ce même été 2015, nous avons également initié, mon nouveau compagnon et moi, notre projet de Scop qui nous permet, entre autre et avec d'autres, de mener à bien le projet d'outil informatique que nous avons imaginé pour le PG, mais à destination des associations et, plus largement, de l'ESS.

1.2 Mes engagements pour la transformation sociale

« Dans l'engagement, il y a aussi l'enga-je-ment »

Catherine¹

Les engagements donnent du sens à ma vie et des moyens d'agir concrètement

Mes expériences familiales, professionnelles (d'animatrice, de chercheuse, formatrice, permanente et organisatrice d'événements dans un parti politique), et militante (politique et associative) m'ont confortée dans une vision personnelle de l'engagement : c'est un moyen de donner du sens à ma vie et d'agir personnellement et concrètement pour changer ce qui, dans le monde où je vis, est trop éloigné des valeurs qui m'animent et, surtout, me semble injuste et inacceptable (parce que je l'ai personnellement ressenti). C'est aussi un moyen de créer des liens entre les faits, les actes et les idées pour leur donner du sens, pour que les un.e.s nourrissent les autres sans les trahir. Je suis convaincue que les valeurs que nous soutenons n'ont de sens et d'existence réelle que lorsque nous les mettons en pratique, et que seule cette mise en pratique peut les faire advenir et aboutir à transformer la société. Et l'idée sous-jacente est qu'il est inutile et malhonnête de défendre des valeurs et des théories si elles ne sont pas mises en pratique par nos actes.

J'ai expérimenté différents types de manières d'agir dans ce sens, et j'ai été confrontée aux différents codes, cultures, outils, méthodes, contextes, personnes, champs et époque dont ils dépendent. J'ai également vu comment, dans la mesure où les liens entre les idées et les actes, entre la théorie et la pratique, ne sont pas toujours ni évidents ni réalisables (partiellement ou complètement), ces manières d'agir sont en prise avec des contradictions, des paradoxes ou des conflits plus ou moins forts, plus ou moins conscients et assumés, plus ou moins acceptables selon les points de vue.

Ainsi, pour moi l'engagement représente autant un engagement envers soi-même (un peu comme un respect de soi-même, envers nos convictions) qu'envers la collectivité ou la société (un peu comme un contrat social) pour la transformer afin qu'elle réponde à ses promesses. Par ailleurs, j'observe avec un grand intérêt comment les manières d'agir sont aujourd'hui collectivement mises en œuvre dans des mouvements parfois appelés alternatifs, révolution tranquille, actions citoyennes porteuses d'alternatives... et j'essaie d'y participer autant que possible.

Justice, honnêteté, égalité

Je considère que les valeurs sont les idées auxquelles on accorde de l'importance (la finalité étant ce vers quoi on tend). Je retrouve évoquées dans mon récit de vie les idées de justice (sociale, culturelle, etc.), d'honnêteté, d'égalité (dans l'éducation, la participation citoyenne, etc.) et un fort attachement aux valeurs de la République que sont la liberté, l'égalité et la fraternité.

Aller au-delà des mensonges et des trahisons, retrouver sens et cohérence

Les incohérences auxquelles j'ai été confrontée et qui m'ont indignées sont essentiellement liées à ce que j'ai nommé le mensonge, la malhonnêteté, l'hypocrisie, la trahison... La conséquence de ces incohérences est assez ambivalente, puisque, si parfois elles gênent l'action, elles peuvent aussi, au contraire, pousser à agir pour les dépasser et construire un monde qui en est exempt. C'est pourquoi cette recherche-action a été traversée par les questions suivantes : qu'est-ce qui permet de traduire ses valeurs en actes, d'entraîner l'action ? Quel est le moteur de l'action ? S'agit-il, comme pour moi, du respect de soi, du fait de leur donner du sens, de la conscience que c'est possible – ce qu'on peut nommer la puissance d'agir (individuelle et collective) –, de réaliser des expériences où les valeurs et les actes convergent ?

1 Une amie, par ailleurs psychanalyste, à qui je parlais de ma recherche-action en mai 2016

Quelques présupposés et représentations

Suite à ces diverses réflexions, et avant d'aller plus loin, il me semble important de poser quelques présupposés et représentations. Ce ne sont bien évidemment pas des hypothèses de départ à l'origine d'une recherche empirique dont l'objectif serait de les vérifier (selon une méthode hypothético-déductive), mais plutôt une sorte de témoin, l'état de ma réflexion avant d'aller sur le terrain et à laquelle je pourrai revenir pour observer son évolution à la fin de ce travail. C'est également une manière de m'en débarrasser provisoirement, pour laisser au terrain le plus de chances possible d'apporter autre chose que ce que je pourrais en attendre.

Ainsi, à cette étape de ma recherche-action, mes présupposés et représentations étaient les suivantes :

- un des moteurs de l'engagement est la volonté de mettre nos valeurs et nos principes en pratique, de faire preuve de cohérence entre nos idées et nos actes ;
- un premier corollaire est la conviction que nous possédons en nous une puissance d'agir qui nous rend capable de faire advenir les valeurs que nous portons et de transformer la société, autrement dit que nous avons tou.te.s la possibilité d'agir et que nos actes sont utiles, pour nous-mêmes autant que pour la société (telle que nous voulons qu'elle soit) – à l'inverse, l'absence de cette conviction amène à l'immobilisme et au fatalisme ;
- par extension, vivre l'expérience de mettre nos valeurs en actes, de les faire converger, et de transformer (au moins un peu) la société, joue un rôle également : est-ce un atout supplémentaire ? nécessaire ? Indispensable ?
- un deuxième corollaire est que le fait de partager des valeurs et des finalités joue un rôle important dans l'engagement collectif pour la transformation sociale – à l'inverse cela peut expliquer la méfiance ou l'incompréhension qu'on peut observer entre les militants associatifs, politiques et syndicalistes.

1.3 Le Collectif des associations citoyennes

« Le combat des associations rejoint le combat de tous ceux qui luttent pour reconstruire une société à finalité humaine »

Charte des principes du CAC¹.

J'ai choisi un terrain de recherche qui se situe dans les intersections fabriquées par les différents engagements de ma vie, là où la porosité des frontières permet le mélange et avec le recul, grâce à la confrontation des situations, d'observer le sens qu'ils prennent et qu'ils donnent à ma vie. Le Collectif des associations citoyennes concentre de nombreux aspects des structures dans lesquelles je suis actuellement engagée.

Un collectif pour construire une société solidaire, durable et participative

Le Collectif des associations citoyennes² a été créé en 2010 « pour lutter contre la réduction des associations à leur seule dimension économique et défendre la contribution des associations à l'intérêt général et à la construction d'une société solidaire, durable et participative ». Après avoir déposé un recours en Conseil d'État contre la circulaire Fillon, qui assimilait l'ensemble des associations à des entreprises, le Collectif a développé une analyse globale des difficultés associatives et élaboré des propositions pour une nouvelle politique associative. Depuis, le Collectif a lancé de nombreuses actions, comme la campagne de mobilisation « Pour un printemps des associations citoyennes » afin de multiplier les lieux de parole et d'échanges, débattre de l'avenir et de l'utilité sociale des associations (2012) ; l'appel « Non à la disparition des associations » qui a fédéré de nombreux acteurs locaux (2013) ; la participation à l'élaboration de la charte des engagements réciproques et à la rédaction de la Circulaire Valls (2014) ; des mobilisations sur les enjeux de transitions écologiques et pour la dénonciation des conséquences du plan de rigueur (mise au jour du plan social invisible dans le secteur associatif) et des changements de paradigmes dans la conception de l'action publique véhiculée par des projets comme l'introduction en France des « SIB » (Social Impact Bonds), la diminution du recours aux subventions, etc. (2015-2016) ; la multiplication des recours (notamment devant le Conseil d'État en septembre 2017) suite à la suppression de 260.000 contrats aidés, avec de nombreuses mobilisations dépassant cet unique sujet pour alerter plus largement sur la survie des associations (2017) ; enfin, la concertation des associations par le gouvernement, tout en gardant un œil critique sur la démarche, en mettant à profit ce temps pour tisser des liens et des alliances, en dénonçant les politiques détruisant la solidarité, le lien social et les actions désintéressées dans la durée au profit de l'innovation, de la start-upisation et de la lucrativité (2018).

Ainsi, « le Collectif a entrepris de mettre en lien les associations qui se mobilisent au niveau local ou régional contre leur situation de plus en plus difficile. Il s'agit également de redonner espoir aux associations et leur donner conscience de la portée de leur action pour l'avenir de la société ». Aujourd'hui le Collectif poursuit trois orientations principales :

- lutter contre la marchandisation de l'action associative
- poursuivre le dialogue institutionnel
- accompagner les mobilisations locales et sectorielles

Il réunit plus de 7 000 responsables associatifs et 1 500 associations dont 140 réseaux nationaux.

1 Charte des principes du Collectif des associations citoyennes : Collectif des associations citoyennes (CAC), « Les documents clés », consulté le 17 août 2019, http://www.associations-citoyennes.net/?page_id=9774.

2 Texte inspiré du site du CAC : Collectif des associations citoyennes (CAC), « Historique du Collectif », consulté le 17 août 2019, http://www.associations-citoyennes.net/?page_id=2704.. On peut aussi voir la plaquette de présentation du Collectif des associations citoyennes en Annexe [#1.1.Plaquette du Collectif des associations citoyennes](#) p.72

Les chemins de la transition

J'ai rejoint le CAC en 2015 pour son projet global et sa volonté de constituer un collectif qui réunit des organisations différentes dans leur fonctionnement, leur objet et les types d'adhérents et d'usagers auxquels ils s'adressent, de mener des réflexions et des analyses approfondies et partagées, et de se doter des outils nécessaires, pour comprendre au mieux la situation dans laquelle nous sommes et agir pour l'améliorer – ou, comme l'écrit Christian Maurel, pour « comprendre les bouleversements de société en cours, prendre conscience des contradictions et des conflits qu'ils génèrent et les mener jusqu'à leur résolution dans une démarche de transformation sociale où les hommes redeviennent acteurs de l'Histoire »¹.

J'ai intégré en mars 2016 un groupe de travail chargé d'animer la réflexion sur « *les chemins de la transition* » et de mettre à jour un recueil d'initiatives citoyennes, publié dans sa première version à l'occasion de la Cop 21. J'ai noté à l'occasion du séminaire de lancement et de la co-rédaction d'un texte de synthèse² de nombreuses convergences avec, si ce n'est le sujet même de ma recherche-action, du moins le contexte global dans lequel celui-ci a émergé. Notre réflexion nous amène à penser qu'on ne pourra répondre à la crise planétaire actuelle, qui s'amplifie de jours en jours, qu'à travers une authentique révolution politique, économique, sociale et culturelle, qui devra réorienter les objectifs de la production des biens matériels et immatériels, mais aussi les forces humaines et ce qu'elles représentent de sensibilité, d'intelligence et de désir, autour de principes et de valeurs convergents. Il semble que les prises de conscience et les actions qui se multiplient aujourd'hui vont dans ce sens et interviennent aux trois niveaux indispensables et complémentaires que sont les alternatives locales concrètes et collectives, le combat politique et institutionnel pour le changement du système, et la révolution individuelle des consciences et du bien vivre. Pour créer la convergence de ces actions, leur permettre de se faire connaître et de se développer, il faut approfondir leur fondement commun, préciser les idées de transition et d'alternatives qu'elles portent, et fabriquer des outils de mutualisation. Nous souhaitons contribuer à ces trois dimensions, en continuant à rencontrer et décrire les milliers d'actions menées dans de nombreux domaines sur toute la France, en participant à l'animation de la réflexion qui s'amorce sur ce que peut représenter la transition sociale, culturelle et politique (quel système nous voulons construire et quelles alternatives mettre en œuvre) et, enfin, en travaillant à la fabrication des outils de mutualisation collectivement décidés.

Je retrouve ici l'ensemble des actions que je mène actuellement, au sein du CAC et à l'occasion de mes divers engagements militants, associatifs et professionnels. Ainsi en est-il, sur le plan du combat politique et institutionnel pour changer le système, de mon expérience au PG, puis à la FI ; sur le plan des alternatives concrètes et collectives, de ma participation au Collectif Palaiseau Terre Citoyenne et de la convergence des luttes dans laquelle nous souhaitons nous inscrire localement ; et, enfin, sur le plan de la fabrication d'outils de mutualisation, de la Scop ODASS que j'ai cofondée, également en 2016.

1 Christian Maurel, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*.

2 Voir « Les chemins de la transition » en Annexe [#1.2.Les chemins de la transition](#) p. 80

1.4 Ce qui se joue dans les engagements pour la transformation sociale

« ...en l'absence de vérité révélée, théologique ou politique, morale ou sociale, nous devons chaque jour inventer nos repères et nos valeurs. »

Claire Heber-Suffrin¹

Durant ces trois années, j'ai cherché à observer et comprendre ce qui se joue dans les engagements pour la transformation sociale, ce qui nous incite à nous engager (ou non) et à agir pour changer le monde, quels en sont les causes (externes ou internes) mais aussi quels en sont les effets (l'incidence sur nos vies personnelles, sociales, individuelles, collectives...), comment nos valeurs et nos convictions travaillent cet engagement ou sont travaillées par lui, et, surtout, quel sens nous lui donnons.

Les engagements en questions et en enjeux

Il y a plusieurs types d'engagements. Ceux que je ne retiens pas ici sont les engagements envers une ou des personnes, qui revient à s'en remettre à un maître, et qui sont de l'ordre de la servitude volontaire. Je retiens plutôt ici les engagements pour l'émancipation humaine (selon les mots de Sophie Wahnich²) ou pour la transformation sociale (selon les mots de Christian Maurel), qui sont des engagements envers soi-même, envers le groupe ou envers les règles que le groupe s'est donné. Il se joue dans ces engagements une sensibilité à soi, au groupe, aux règles. Il se joue aussi une résistance à l'oppression (celle des règles ou celle du groupe). On peut alors se poser la question de ce qu'implique la résistance à l'oppression vis-à-vis du sensible, de ce qui permet de rester sensible, ce qui brûle la sensibilité, ce qui permet de la réparer (se protéger les uns les autres et non les uns des autres, par exemple). On peut aussi se poser la question de la place du corps dans cette situation, de la place des affects, là où on sent qu'on est affecté, comment on s'ouvre (ou pas) à cette sensation, comment on se laisse affecter, comment on le ressent et ce qu'on en fait. On peut aussi réfléchir au lien entre l'engagement et le sacrifice, qui est la destruction du sacré, c'est-à-dire ce qu'on ne peut pas toucher sauf à le détruire.

Il se joue aussi des engagements de fait (selon Miguel Benasayag³, « on est engagé, on ne s'engage pas »), qui pose la question d'assumer ou pas son ou ses engagements, d'en prendre conscience et de les faire vivre... ou non.

Il se joue aussi la question du système auquel les engagements sont liés, c'est-à-dire un contexte historique (qui prend en compte à la fois la petite et la grande histoire), un territoire précis (à la fois là où on agit et là où on est affecté) et un instant présent (ici et maintenant). Ainsi, la société, et l'Histoire, sont façonnées par des individus, qui sont eux-mêmes façonnés par elles, et il existe des liens entre l'Histoire collective, l'histoire de collectifs et l'histoire des individus⁴ (de même, à plus petite échelle, des associations, des collectifs, des partis ou des syndicats sont eux aussi façonnés par les individus qui les composent). Ainsi, certaines décisions individuelles, certaines expériences vécues, peuvent changer radicalement et concrètement le monde. Ça a été le cas des décisions des navigateurs portugais partis à la découverte du monde, celles des "capitaines d'avril" qui ont fait la Révolution des Œillets au Portugal en bannissant toute violence pour ne pas réitérer la violence vécue pendant les guerres des colonies, celles des animateurs de l'éducation populaire qui, avec Culture et liberté, ont porté la loi pour la formation permanente après avoir

1 Claire Héber-Suffrin, *Les savoirs, la réciprocité et le citoyen* (Paris: Desclée de Brouwer, 1998).

2 Intervention de Sophie Wahnich à propos de l'engagement dans la période révolutionnaire à Mézeray en janvier 2018. Voir une conférence proche : Sophie Wahnich, « Révolution et émancipation, Conférence de Sophie Wahnich, animée par Alain Cambier », Ressource, Plateforme de la Maison européenne des sciences de l'homme et de la société, consulté le 17 août 2019, <https://publi.meshs.fr/ressources/revolution-et-emancipation>.

3 Céline Margeri, « L'engagement, réflexion à partir des écrits de Miguel Benasayag », *Efadine*, n° 4 (septembre 2014). Voir aussi « Articles Efadine n°4 – septembre 2014 », *Efadine* (blog), 12 juillet 2016, <https://efadine.wordpress.com/articles-efadine-4/>.

4 Réflexion inspirée par l'intervention de Christian Lefeuvre de Culture et liberté à Coimbra en mars 2017, Maria de Medeiros, *Capitaines d'avril*, Film historique (REZO FILMS, 2001), <http://www.premiere.fr/film/Capitaines-d-avril>. visionné à l'occasion de ce même séminaire, ainsi que l'évolution de mes réflexions sur l'engagement à ce stade de ma recherche-action.

constaté la nécessité de celle-ci sur le terrain, mais aussi celles des cofondateurs de l'UFISC¹ pour une meilleure prise en compte des structures culturelles et artistiques par le Ministère de l'économie et des finances, ou celles des cofondateurs du CAC pour une meilleure prise en compte des associations en général dans les circulaires Fillon puis Valls, et, enfin, celles des nombreuses personnes qui s'engagent dans des actions, petites ou grandes, qui vont dans le sens de l'intérêt général...

Mais, pour ce qui m'intéresse le plus dans le cadre de ce travail, il se joue surtout, dans ces engagements, envers soi-même comme envers la société, la question des valeurs et des convictions. Et, dans les engagements pour l'émancipation humaine ou la transformation sociale, la question de quelle émancipation humaine nous voulons, dans quelle société nous voulons vivre.

La question des valeurs

Pour comprendre la question des valeurs qui se jouent dans les engagements envers soi-même, mais aussi envers la société, ou pour l'émancipation humaine ou la transformation sociale, je suis allée chercher les définitions qu'en donne Nathalie Heinich dans son ouvrage *Des valeurs. Une approche sociologique*².

« Une valeur n'est ni une norme, ni une règle, ni une loi : celles-ci sont des applications de valeurs, lesquelles en justifient la création ». Une valeur ne peut fonctionner comme telle que si elle est comprise et utilisable par tous les participants d'une même culture. Elle ne peut pas être modifiée volontairement (comme une norme, une règle ou une loi), on ne peut pas décider qu'elle est obsolète ou valide, on peut juste inciter à son abandon (notamment en lui préférant une autre valeur) ou à son adoption. Ainsi, les changements résultent d'un processus longs, diffus et collectifs et c'est la mise en œuvre d'une valeur qui est discutable, pas la valeur elle-même (p.200-204).

La valeur « ne se limite pas à ce que "vaut" une chose, mais s'étend aussi aux biens auxquels on confère une valeur, ainsi qu'aux principes permettant de conférer cette valeur ». Ainsi, on peut dégager trois significations principales dans les usages de ce terme : la valeur-grandeur, la valeur-objet et la valeur-principe. La valeur-grandeur revient à « ce que valent les choses », « la » valeur équivalant à la grandeur intrinsèque d'un objet, motivant sont appréciation positive. La valeur-objet revient à « ce que les gens valorisent », « une » valeur étant un objet crédité d'une appréciation positive, c'est-à-dire un objet communément considéré comme doté de valeur (au premier sens du terme), qui peut être concret (comme la France ou l'Église) ou abstrait (comme la beauté ou la justice). Enfin, la valeur-principe rend compte de « au nom de quoi l'on valorise », le mot « valeur » renvoyant au principe qui sous-tend une évaluation (p.133-135).

Les valeurs qui m'intéressent ici, la valeur-principe et la valeur-objet qui renvoie à un objet abstrait, sont très proches et ne se différencient que parce que la valeur-principe est « une butée de l'argumentation (...) elle est à elle-même son propre but, sa propre nécessité » ; elle est ce qui *cause* l'évaluation, alors que les deux autres *résultent* de l'évaluation. (p.137).

Sauf pour la valeur-objet qui doit être unique (sinon il y a conflit quant à la juste valeur), les valeurs peuvent se combiner entre elles, se renforcer ou se contredire (p.198). Pour les formes de valeurs qui m'intéressent, il existe donc une hiérarchie des valeurs, selon trois principes relatifs à leur contexte : les valeurs publiques ou privées, les valeurs ou les anti-valeurs, et les valeurs fondamentales ou contextuelles (p.209), dont les oppositions peuvent apporter des pistes de réflexion intéressantes dans le cadre de cette recherche-action (voir plus loin).

1 L'UFISC, Union fédérale d'intervention des structures culturelles, représente plus de 2000 structures artistiques et culturelles (création et diffusion, action culturelle sur un territoire, soutien au développement de la pratique amateur...) Elle est née en 1999 en réaction à une mesure fiscale impactant les associations, afin de faire prendre en considération la spécificité de leur activité.

2 Nathalie Heinich, *Des valeurs*. op.cit.

Quelle transformation sociale ?

Si résistance à l'oppression il y a nécessairement, qu'est-ce qui oppresse dans la société actuelle, qu'est ce qui nous affecte, et, partant, que voulons-nous transformer, qu'est-ce qui transforme le monde, pour quelle transformation sociale nous engageons-nous ?

Ma réflexion à ce sujet, outre l'apport de Christian Maurel que je présente dans la partie suivante, s'appuie sur deux textes qui, tout en faisant échos à mon cheminement intellectuel, m'ont ouvert de belles perspectives de pensée et de questionnements.

Pour transformer le monde, reconquérir l'hégémonie culturelle et nos valeurs

S'appuyant sur une citation d'Antonio Gramsci que j'affectionne particulièrement, « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres »¹, Gustave Massiah propose² aux mouvements sociaux et citoyens qui veulent changer le monde une stratégie de reconquête de l'hégémonie culturelle. Il s'agit dans le même temps de lutter contre les monstres qui profitent des peurs pour imposer un monde réactionnaire dans la continuité de l'ancien, et de s'inscrire dans un monde nouveau et désirable en proposant un projet alternatif.

Les « monstres » s'appuient notamment sur des peurs qui sont non seulement véhiculées par la xénophobie et le racisme, mais également entretenues par un discours portant principalement sur deux valeurs. La première s'oppose à l'égalité et affirme que les inégalités sont naturelles. La seconde renforce les idéologies sécuritaires, considérant que seules la répression et la restriction des libertés peuvent garantir la sécurité. Les « monstres », sachant également que leur monde peut être remis en question, cherchent à sauvegarder leurs positions et leurs privilèges, en instrumentalisant une autre peur, celle de l'avenir et des bouleversements engendrés par les sociétés à venir, et en véhiculant l'idée qu'il n'y a pas d'alternatives possibles ou bien ce sera le chaos.

Pour résister aux « monstres » et construire un projet alternatif, la bataille culturelle, essentielle, passe par la déconstruction et la reconstruction de ces discours « par toutes celles et tous ceux, et ils.elles sont nombreux.ses, qui pensent que l'égalité vaut mieux que les inégalités, que les libertés individuelles et collectives doivent être élargies au maximum, que les discriminations conduisent au désastre, que la domination conduit à la guerre, qu'il faut sauvegarder la planète. Cette bataille sur les valeurs passe par la remise en cause de l'hégémonie culturelle du néolibéralisme, du capitalisme et de l'autoritarisme. »

Engagement et responsabilité, une lucidité active

Dans un article lu dans *Libération*, Marc Crépon³ aborde la question de la violence, qu'il considère aujourd'hui banalisée à outrance et confondue avec le réel. Pour ne pas tomber dans le piège d'une description par ses causes, qui risque de la légitimer, il aborde ses effets, qui la rendent injustifiable.

Selon lui chaque individu endosse une responsabilité « théorique » vis-à-vis de la violence mais, dans un même temps, personne ne peut exercer entièrement cette responsabilité, c'est pourquoi nous continuons à vivre « malgré tout », en côtoyant la misère, l'injustice, en ne protestant pas aussi souvent que nous le devrions, en ayant une indignation à géométrie variable. Ce décalage entre « la responsabilité théorique et la responsabilité pratique », qu'il nomme « consentement meurtrier », est une définition de la condition humaine. C'est une faille entre notre responsabilité théorique – qui doit être universelle – et son exercice pratique – ce que nous sommes en mesure d'exercer.

Un premier enseignement est qu'il faut reconnaître cette faille comme une dimension de notre appartenance au monde. Elle s'exprime comme une forme d'humilité qui refuse de se réfugier dans cette bonne conscience, tellement certaine d'être dans le juste. Refuser cette réalité, c'est s'en remettre à une

1 Antonio Gramsci, *Les Cahiers de Prison*, Gallimard, vol. Cahier 3 (Paris, 1983).

2 Gustave Massiah, « Le nouveau monde qui tarde à apparaître », CRID, 4 novembre 2016, <https://www.crid.asso.fr/spip.php?article794>.

3 Marc Crépon, « Il s'agit de résister à la banalité de la violence », *Libération.fr*, 18 novembre 2016, http://www.liberation.fr/debats/2016/11/18/marc-crepon-il-s-agit-de-resister-a-la-banalite-de-la-violence_1529383.

bonne conscience stérile, se perdre dans une culpabilité nuisible, ou encore se noyer dans un nihilisme destructeur.

Un deuxième enseignement est qu'il est possible, et nous en avons la responsabilité, de combler cette faille, de lui apporter des réponses : c'est l'objet de la révolte, de la critique sous toutes ses formes, et de l'engagement. Ainsi « un citoyen qui s'élève contre un dispositif inique, un journaliste qui fait son travail, un intellectuel qui dénonce une politique injuste occupent cet espace. » « Il y a des gestes, des attitudes éthiques donc, qui répondent de la violence et de tous les consentements meurtriers qu'elle entraîne » et l'action politique « demande d'abord des principes éthiques » qui sont une « boussole indispensable pour combler le fossé [...] entre le souhaitable et le possible. Sans principe, le nihilisme commence, rien ne vient suspendre la violence ou la contenir, d'où le recours à un refus absolu, principiel, indiscutable de la violence. Il s'agit de résister à sa banalité. » De grands personnages comme Jean Jaurès, Romain Rolland, Martin Luther King, Desmond Tutu et Nelson Mandela ou Gandhi, permettent « de montrer que le principe éthique du refus de la violence peut inspirer une action politique - et qu'il n'est pas sans produire des effets ».

L'engagement – comme l'action politique – passe par deux étapes, qui sont, dans un premier temps, de reconnaître l'existence de cette faille entre ce qu'on pense qui devrait être du ressort de notre responsabilité en tant qu'être humain – en théorie, et cela a à voir avec les valeurs et les principes que l'ont défend –, et ce que nous avons les moyens de faire, de mettre en pratique, ici et maintenant. Et, dans un deuxième temps, de tenter de combler cette faille à notre mesure, avec les moyens dont nous disposons, en tant qu'être social, citoyen, membre d'une communauté, d'une famille, etc., ici et maintenant.

2. LE CHEMIN DE LA RECHERCHE

2.1 Transformation sociale et puissance d'agir

« Où va le monde et que peuvent les hommes ? Là est l'interrogation essentielle. Dans les transformations de société que nous vivons, nous sommes plus que jamais confrontés à cette double question de la direction de l'Histoire et du pouvoir des hommes d'agir sur elle, ici, maintenant et pour l'avenir. Comprendre les choses et peser sur elles, tel est le véritable enjeu. »
Christian Maurel¹

Puisque j'ai choisi de voir ce qui se joue autour des engagements pour la transformation sociale, il me semble nécessaire de préciser le contexte de ces engagements, c'est-à-dire dans quelle société nous vivons, quels en sont les enjeux et en quoi peut-on – faut-il ? – la transformer.

Outres les lectures présentées plus haut, ainsi que quelques autres figurant dans ma bibliographie, qui m'ont permis de cerner cette question, la principale lecture est celle de Christian Maurel, à qui j'ai également choisi d'emprunter le concept de puissance d'agir pour observer plus concrètement cette question des moteurs de l'engagement, de ses causes et de ses effets.

Christian Maurel et la puissance d'agir

Christian Maurel a mené de front une activité professionnelle, associative et de chercheur-acteur. Cofondateur et coanimateur du collectif national "Education Populaire et Transformation Sociale", il intervient actuellement à l'Université Populaire du Pays d'Aix en sociologie de la Culture et en tant que chercheur associé au Laboratoire d'innovation sociale par la recherche-action (LISRA).

Il est intervenu lors d'un séminaire organisé pour et par la MJC de Palaiseau. Dans cette partie je m'inspire de deux de ses écrits, un texte rédigé suite à son intervention à la MJC de Palaiseau² et un ouvrage que j'ai acheté à cette occasion, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*³.

Dans cet ouvrage, Christian Maurel pose une question qui pour lui est essentielle et à laquelle doit répondre l'éducation populaire : « Où va le monde et que peuvent les hommes ? » Pour y répondre, la première étape, qui constitue la première partie de l'ouvrage, est de « comprendre les choses et peser sur elles ». Il s'agit de « construire individuellement et collectivement de nouvelles représentations et manières d'être auteurs et acteurs de [son] devenir par des pratiques » d'éducation populaire. Ces pratiques relèvent en partie de ce que je qualifie plus généralement d'engagement pour changer le monde, c'est pourquoi l'aperçu global que Christian Maurel en donne m'intéresse. Il en va de même pour les nouvelles représentations ou « modèle nouveau de compréhension et de transformation de nos sociétés » et, surtout, pour le concept de puissance d'agir qui permet d'être auteur et acteur de son propre avenir et de celui de la société.

De la transformation sociale à la puissance d'agir

La transformation réfléchie de la société et la construction d'autres rapports sociaux et politiques entre les hommes

Pour Christian Maurel⁴ « les transformations de société ((...) au pluriel) renvoient aux processus technologiques et socio-économiques existants et en évolution permanente, tandis que la transformation sociale ((...) au singulier) désigne la posture d'acteurs sociaux engagés individuellement et collectivement

1 Christian Maurel, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. p. 9

2 Christian Maurel, « Quelles places et missions des MJC face aux enjeux actuels de société ? », [Education populaire & Transformation sociale !], 4 avril 2016, <http://www.mille-et-une-vagues.org/ocr/?Quelles-places-et-missions-des-MJC>.

3 Christian Maurel, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. op. cit.

4 Ibid.

dans la transformation réfléchie de la société et la construction d'autres rapports sociaux et politiques entre les hommes ». Ainsi la transformation sociale implique des acteurs « qui entendent configurer autrement le monde, prendre en main leur destinée et, par là même, passer à l'offensive sociale et politique ». Dans ce contexte, la « révolution sociale (...) est première et concerne principalement les rapports de production, et la révolution politique (...) touche aux rapports juridiques et à l'organisation de l'État ».

« Dans les transformations de société immédiatement liées aux bouleversements des conditions de production économiques, les hommes sont pris dans » des rapports déterminés de production matérielle, « ils sont en quelque sorte des produits de l'Histoire. Par contre, lorsqu'ils prennent conscience des bouleversements, des contradictions sociales et des conflits en cours, et les conduisent jusqu'à leur résolution, il s'engagent dans la transformation sociale et politique et deviennent alors acteurs de l'Histoire ».

Ainsi, l'« engagement dans la transformation sociale et politique se décompose en deux phases, en deux postures intimement liées : la prise de conscience des conflits et du caractère contradictoire des bouleversements, la conduite du conflit jusqu'à sa résolution dans une formation sociale nouvelle et supérieure ».¹

Cinq enjeux transversaux actualisent et justifient la transformation sociale

Christian Maurel identifie cinq enjeux transversaux qui actualisent et justifient la transformation sociale² :

1) Le déploiement à l'échelle planétaire, du local à l'international, de contradictions, crises, bouleversements et affrontements de tous ordres, économiques, sociaux, environnementaux, politiques, militaires, de civilisation : même s'il est difficile d'en produire un modèle explicatif de compréhension dans sa réalité comme dans son devenir, tout le monde s'accorde sur le fait que le libéralisme économique impose à toute la planète une « société de marché », provoque une forme de « dépérissement des États », un affaiblissement des services publics et met en danger les écosystèmes, la planète, l'espèce humaine, le vivant.

2) Le redéploiement des inégalités : elles sont de plus en plus importantes et cumulatives, concernent l'économie, le social et le culturel, mais aussi l'accès aux soins, aux pouvoirs de décision, aux savoirs, aux médias, à la reconnaissance...

3) La crise de la démocratie représentative délégataire : nous ne sommes pas en démocratie mais dans une « aristocratie électorale » qui a dérivé vers une forme d'oligarchie, sociologiquement - voire familialement - héréditaire, dans laquelle les citoyens se reconnaissent de moins en moins et qui est à l'origine d'une crise de confiance à l'égard des élu.e.s (mais moins au niveau local).

4) Le développement fulgurant des sciences et des techniques, notamment de l'intelligence artificielle et des Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication : elles remettent en cause les rapports de travail, les rapports au travail, les rapports entre temps libre et temps de travail, les rapports familiaux, les rapports pédagogiques, interindividuels, et même intimes et de soi à soi...

5) La crise de notre imaginaire social : nous sommes les héritiers d'un « imaginaire social » qui nous vient des multiples expériences de notre Histoire, mais qui est affaibli, car pris en étau entre l'imaginaire du « tout marchandise » et des imaginaires sociaux fermés, xénophobes, nationalistes, ségrégationnistes, fondamentalistes pour lesquels rien n'est discutable et qui, souvent, ne connaissent que la violence.

Transformer la société...

Actuellement, les actions de transformation sociale sont notamment portées par des structures nouvellement créées, comme des associations, des collectifs créés pour des actions concrètes sur leur environnement, des structures d'économie sociale et solidaire, des réseaux sociaux sur Internet, etc. De même les formes de représentations, par lesquelles on s'engage et on prend la parole, ainsi que les modes de prise de conscience, ont évolué avec le contexte socio-historique.

1 Ibid. p.33

2 Christian Maurel, « Quelles places et missions des MJC face aux enjeux actuels de société? » Op. cit.

Une des évolutions notoires est celle des rapports de force au travail, où les forces productives, qui autrefois étaient matérielles, sont devenues immatérielles. C'est par exemple le cas des nouvelles technologies de l'information et de la communication, ou bien des services. Ces forces productives sont maintenant imbriquées dans de multiples sphères, économique, sociale, privée, publique, politique, culturelle. Les frontières s'estompent entre le travail et la vie privée, le loisir, la vie associative. La propriété, qui assure le pouvoir, autrefois la terre puis le capital, est maintenant liée au savoir. Les techniques, qui autrefois pouvaient durer ou se perfectionner, deviennent rapidement désuètes, périmées, dépassées, ainsi que les savoirs et savoirs-faire qui les ont produites. Les relations entre les intellectuels et le peuple ont également évolué, de même que notre rapport avec le savoir et avec celui des savants, des chercheurs, des enseignants, etc. Il existe une nouvelle vision du savoir, de l'éducation et de la formation, de nouveaux modes de constructions et de partage des savoirs, et de nouvelles formes d'engagement dans l'action, qu'on peut retrouver par exemple dans des associations de type ATTAC, dans les nouvelles cultures urbaines, ou encore dans les formes contemporaines d'imbrication entre travail social et pratiques artistiques... Ainsi, alors que les acteurs économiques font de la production et de l'utilisation des savoirs et savoir-faire technologiques les plus innovants un moteur particulièrement rémunérateur du capital, de nouvelles intelligences collectives et réseaux de coopération émergent et s'organisent actuellement grâce à ces mêmes savoirs technologiques, mais en vue de transformer la société.

La culture joue par ailleurs un rôle important dans l'émancipation du peuple. Selon J.C. Passeron¹, elle représente à la fois un style de vie, un langage et des œuvres. Elle dépend donc totalement des conditions matérielles dans lesquelles elle s'inscrit. Une culture dominante émerge inévitablement, qui reproduit les pensées de la classe dominante et, surtout, tend à masquer la domination qu'elle entretient, à la fois sur les rapports sociaux et sur le discours qui en justifie la nécessité (domination symbolique). L'émancipation du peuple passe donc par la mise en lumière de ce phénomène, pour ceux qui le subissent comme pour ceux qui en jouissent, et par la déconstruction de son caractère d'évidence. Le cloisonnement des disciplines (le droit, la philosophie, la science, la politique, la religion...) tend notamment à faire penser que le monde ne peut être que ce qu'il est, alors que la confrontation et la coopération de toutes les disciplines montre que le monde est un problème à résoudre et une réalité à transformer. La culture à l'œuvre dans l'éducation populaire est donc nécessairement critique, Christian Maurel parle de « travail culturel de conscientisation, de subjectivation et d'émancipation ».

... Grâce à la puissance d'agir

La puissance démocratique d'agir, individuelle et collective, se révèle dans ce travail culturel qui part du peuple, de son vécu et de ses propres expériences, et revient vers lui, comme un moteur pour agir, expérimenter de nouveau et se confronter à la réalité du moment. Se faisant, le peuple se constitue lui-même, il s'émancipe, s'établit en corps organisés, se pense à un niveau de conscience supérieur et augmente sa puissance démocratique d'agir. Ainsi l'éducation populaire agit pour que les forces aliénantes des rapports sociaux subis par les individus soient transformées par ses mêmes individus en force émancipatrice et en puissance d'agir. La puissance d'agir n'est donc pas une simple force en attente d'un passage à l'acte, mais un ensemble d'actes animé par un travail culturel de conscientisation, de subjectivation et d'émancipation, qui permet en outre un « dépassement des passions tristes vers les passions gaies » (« pour parler comme Spinoza »). Elle n'est pas non plus une simple volonté individuelle de puissance car elle est à la fois individuelle et collective, et démocratique.

Pour être démocratique une société doit non seulement se reconnaître divisée et traversée de contradictions, mais aussi se donner le droit et l'égale possibilité de s'exprimer sur ces divisions, de les analyser, d'en délibérer et de les arbitrer. L'expression et l'analyse permettent de construire des représentations et des savoirs nouveaux utiles à la compréhension et à l'action. La délibération et l'arbitrage engagent les individus dans une action collective et politique. Le conflit qui entre en jeu dans ce processus est positif et efficace s'il est productif. « A ce moment-là, la souffrance fait place aux passions joyeuses, à la

1 Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique: l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Collection essais & recherches Série sciences sociales (Paris: Nathan, 1991), cité par Christian Maurel

renaissance de soi, dans certains cas à la jubilation de l'action collective, du partage et de la solidarité entre égaux. »

Définir les contours des engagements pour la transformation sociale et de la puissance d'agir

Je retiens des engagements pour la transformation sociale, décrits par Gus Massiah comme par Christian Maurel, qu'ils passent par deux étapes.

La première étape est celle de la conscientisation et de l'émancipation (la prise de « conscience des bouleversements, des contradictions sociales et des conflits en cours »¹). C'est l'étape où nous cherchons à comprendre les faits réels que nous sommes en train de vivre (économiques, politiques, etc.), où nous cherchons à en saisir la complexité et à analyser leurs mécanismes et, *in fine*, où nous prenons conscience des conflits qui se jouent, en particulier dans les rapports sociaux. C'est aussi l'étape où nous prenons conscience de la place que nous occupons dans ce contexte (économique, sociologique, etc.), place qui nous a été assignée par la société (les rapports sociaux, l'âge, le genre, la maladie, le handicap, les accidents de la vie, quelques fois la culture d'origine...), et dont nous pouvons sortir grâce à un processus d'autorisation qui nous conduit, chacun et chacune, à dire et à faire ce qui nous paraissait impossible ou interdit. Nous prenons ainsi conscience, non seulement qu'il est dans notre propre intérêt de transformer la société dans laquelle nous vivons, mais que nous pouvons toutes et tous agir pour cela, que nous avons toutes et tous des champs d'action à notre disposition, une véritable puissance d'agir. Ainsi, la transformation sociale ne peut passer que par des actions, individuelles et collectives, conscientes et fortement liées au contexte socio-historique.

La deuxième étape consiste à construire un autre monde (ou « la conduite du conflit jusqu'à sa résolution dans une formation sociale nouvelle et supérieure »²) : c'est l'étape où nous cherchons à résoudre les conflits, sans les nier donc, grâce à des actions concrètes, individuelles et collectives ; mais aussi des actions qui nous obligent à construire de nouvelles pratiques, adaptées à l'évolution du système et qui se réfèrent à des valeurs fondamentales que nous portons individuellement et collectivement (ce qui correspond parfaitement aux pratiques d'éducation populaire) ; et, ce faisant, nous inventons, imaginons ce monde nouveau « dont nous n'avons pas encore le concept », à partir de la compréhension que nous avons de l'ancien monde et de ce que nous attendons pour le remplacer.

Dans ce contexte, la puissance d'agir permet d'augmenter nos actions, de manière individuelle, collective et démocratique. Elle n'est pas un « pouvoir sur », qui nous est imposé ou qu'on peut imposer aux autres, mais un « pouvoir de », une capacité autonome à faire, et, pour ne pas dériver vers une « volonté de puissance », donc un pouvoir de quelques un.es sur les autres, elle doit s'inscrire dans un processus démocratique où chacun.e est amené.e à s'exprimer, à analyser, à proposer, à délibérer et à arbitrer.

Ainsi « quand nous parlons d'émancipation, de puissance démocratique d'agir, de singularité agissante, d'action collective, de coopération et bientôt de laïcité, nous nous référons à des valeurs qui, bien plus que d'autres (liberté, égalité, solidarité, justice...) ont l'avantage de nous imposer l'urgente nécessité de les inscrire dans la pratique. »³ Et, ce faisant, « la force des valeurs, c'est leur traduction opérationnelle dans un travail de transformation et pas seulement des sources de lumières éclairant uniformément et d'une manière indifférenciée des espaces où l'on cherche son chemin et où l'on risque de se perdre. »⁴

1 Christian Maurel, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. Op. cit. p. 33

2 Ibid. p. 33

3 Ibid. p. 155

4 Ibid.

2.2 Quelle matière étudier ?

*« Où les histoires prennent-elles source et où vont-elles une fois racontées ?
(...) les récits ni les contes ne sont d'inoffensives machines et leurs puissants
sortilèges s'entendent à recomposer jusqu'à la matière même du temps. »*

A propos de l'ouvrage d'Anne-Marie Garat¹

J'ai rapidement pensé utiliser la méthode du récit de vie, découverte il y a presque vingt ans en Sciences de l'éducation, et plus ou moins utilisée – avec beaucoup de plaisir et un résultat plutôt positif – lors de ma première expérience de chercheuse pour mon enquête sur l'*Accès aux lieux de pratiques artistiques pour les personnes en situation de handicap*.

Après la relecture de l'ouvrage de Daniel Bertaux et François de Singly² qui m'avait servi de référence à l'époque, je n'étais plus très sûre de disposer de suffisamment de temps et d'éléments (avec un seul entretien par personne interrogée par exemple) pour rédiger des récits de vie dans les règles de l'art et j'ai décidé de recueillir ce que j'ai d'abord appelé des « portraits » de militant.e.s – et que j'appellerai volontiers maintenant des « témoignages de parcours de vie » –, laissant en suspend ce que je ferai de ces entretiens jusqu'au moment de l'analyse.

Entre temps, j'ai redécouvert l'ouvrage de Jacques Rancière³, *La méthode de l'égalité*, qui m'avait été offert par ma mère après une réflexion partagée autour de comment la pensée politique se forme et se transforme, de mon intérêt pour les entretiens et les récits de vie, et de sa passion pour la philosophie. La première partie de l'ouvrage (« Genèse »), très proche d'un récit de vie, permet d'entrevoir la construction d'une pensée issue des diverses expériences, vécues au cours d'une vie bien entendu non linéaire, où se mêlent le personnel, le militant, le scientifique, le professionnel... Mais j'ai surtout beaucoup aimé l'idée de scènes, d'abord dans cette phrase qui fait la quatrième de couverture : « *Il s'agit de refouler les questions de l'origine, ne pas penser l'origine de la pensée, de la connaissance, de la politique mais définir des scènes à partir desquelles on voit les choses se distribuer, avec l'idée que l'origine est elle-même une espèce de scène* », et ensuite dans l'ensemble de l'ouvrage. J'ai instantanément pensé lire et faire parler mes entretiens comme des scènes, tout en repérant un lien évident (pour moi) avec les récits de vie. C'est alors que je suis revenue à ma première idée d'utiliser, si ce n'est des récits de vie, du moins une méthode inspirée à la fois de ces récits et des scènes de Jacques Rancière.

Les Récits de vie

J'ai relu, au début de ma recherche-action, l'ouvrage de Daniel Bertaux et François de Singly dans la perspective de comprendre d'une part en quoi notre propre récit de vie peut non seulement nous aider à prendre du recul sur notre objet d'étude mais aussi nous éclairer à son sujet et, d'autre part, en quoi le récit de vie peut être un outil pour le recueil et l'analyse de données pour ma recherche-action.

Une démarche éthno-sociologique

Tout d'abord, je me situe bien dans une démarche éthno-sociologique. Je reprends donc rapidement ici les quelques éléments-clés qui m'attirent dans cette démarche et dont je m'inspire pour ce travail de recherche-action, sachant bien entendu que ces éléments-clés ne sont pas totalement applicables ici, compte-tenu du contexte dans lequel se déroule ce travail (par exemple, je n'ai qu'un seul entretien par personne interrogée, et je ne dispose que de très peu de temps pour leur analyse...)

Les techniques de l'éthno-sociologie consistent à enquêter sur un fragment de réalité sociale-historique dont on ne sait pas grand-chose a priori, contrairement à la démarche hypothético-déductive qui développe d'abord les hypothèses en fonction des théories existantes puis conçoit une enquête empirique pour les vérifier. Ainsi, puisque les savoirs que la chercheuse pense avoir à l'avance sont souvent des

1 Anne-Marie Garat, *La source: roman*, 1re édition, Domaines français (Arles: Actes sud, 2015). Le point de vue des éditeurs

2 Daniel Bertaux et François de Singly, *Les Récits de vie: perspective ethnosociologique* (Paris: Nathan, 1997).

3 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité* (Montrouge: Bayard, 2012).

stéréotypes, des préjugés ou des représentations collectives, les récits de vie permettent d'extraire des savoirs pratiques lorsqu'ils décrivent des expériences vécues personnellement et les contextes dans lesquelles elles s'inscrivent.

L'objet d'une enquête ethno-sociologique est d'élaborer progressivement un corps d'hypothèses plausibles, un modèle fondé sur les observations, riche en description de mécanismes sociaux et en proposition d'interprétation (plutôt que d'explication) des phénomènes observés. La compréhension de la (ou des) logique(s) qui sous-tend(ent) l'interaction observée permet d'en saisir les sens subjectifs, intersubjectif et objectif (social) (cf la métaphore du jeu : il faut en connaître les règles et les subtilités pour saisir le sens des situations et en apprécier la valeur). La fonction des données est d'aider à la construction d'un corps d'hypothèses : en remontant du particulier au général grâce à la mise en rapport de cas particuliers, de reconstitutions historiques de données factuelles et de leur évolution, d'indices descriptifs ou explicatifs proposés par les sujets ; grâce à la découverte de récurrences entre les parcours de vie et à leur mise en concepts et en hypothèses.

Le travail de construction d'un objet d'étude repose sur la mise en rapport critique, par la chercheuse, de l'ensemble des visions des sujets, qui se distinguent par la différentialité liée aux différences entre les structures de personnalité ou l'habitus des personnes concernées (ensemble de « schèmes de perception, d'appréciation et d'action ») ; et par la variation car le « *modèle ne peut être considéré comme stabilisé que si le chercheur a donné au réel toutes les chances de le déstabiliser* ». Les hypothèses sont élaborées à partir des observations et d'une réflexion fondée sur les récurrences, et forment un modèle, construit par des allers et retours entre observations et théorisation partielles, qui a le statut d'une interprétation plausible (non d'une explication).

La généralisation des résultats donne à voir un monde social composé de mécanismes génériques, de configurations spécifiques de rapports sociaux qui définissent des situations, des logiques d'action qui se développent en réponse aux situations, des processus sociaux ainsi engendrés... Cela passe par la recherche de récurrences et de la saturation progressive du modèle.

La portée est générale, la chercheuse, consciente de son ignorance, choisit un objet d'étude parce qu'elle se pose une question générale à son égard : l'enquête entend répondre à cette question autant que la reformuler, sans cesser d'inspirer la chercheuse et de l'informer sur la construction de son modèle, pour alimenter sa réflexion intellectuelle et l'emmener vers des conclusions de portée générale.

Construire un récit de vie

Le récit de vie est un récit de pratiques en situation qui aide à la compréhension d'un objet social en profondeur. Ce n'est pas nécessairement un récit complet de l'histoire d'un sujet, mais il y a un récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne un épisode de son expérience vécue. La narration comprend également les descriptions, les explications et les évaluations qui, sans être des formes narratives, contribuent à en construire les significations. Le récit de vie est construit en fonction du postulat selon lequel l'histoire d'une personne possède une réalité préalable à la façon dont elle est racontée et indépendante de celle-ci. Les lignes de vie (colonne vertébrale, succession temporelle d'événements et de situation) ne sont pas linéaires, elles sont brisées, mais il faut être conscient que l'idéologie biographique (ou « illusion biographique » selon Bourdieu¹) consiste à en reconstruire a posteriori la cohérence. L'expérience racontée passe par un filtre induit par la question à laquelle la recherche entend répondre. Un grand nombre de médiations s'interposent entre les expériences vécues et leur récit (perception, mémoire, réflexivité, capacités narratives...), cependant il s'agit tout de même du récit du parcours du sujet (et pas d'un autre) et ces médiations ne touchent guère la structure de la reconstitution historique des événements et des situations.

On identifie des domaines de l'existence, qui sont les relations familiales et interpersonnelles, l'expérience de l'école et de la formation des adultes, l'insertion professionnelle et la trajectoire professionnelle, et qui apportent des éléments de compréhension des actions et de la production du sujet. Ces domaines sont tous articulés entre eux et certains choix sont plus familiaux que personnels.

1 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », Actes de la recherche en sciences sociales, Vol. 62-63 (juin 1986): pp. 69-72. cité par Daniel Bertaux et François de Singly, *Les Récits de vie*. op.cit

Les récits de vie ont trois fonctions. Une fonction exploratoire car ils permettent à la chercheuse de remettre en question ses présupposés et de s'initier aux particularités du terrain. Une fonction analytique, car les récits de vie livrent une multitude d'indices permettant d'échafauder des hypothèses, de les tester par la comparaison (ou de déstabiliser certaines représentations, ce qui peut aboutir à un basculement d'hypothèse) et de ne garder que les plus pertinentes pour la construction du modèle. Et une fonction expressive car la publication de récit de vie in extenso peut avoir une fonction de communication.

Analyser un récit de vie

« Il ne s'agit pas d'extraire d'un récit de vie toutes les significations qu'il contient, mais seulement celles qui sont pertinentes pour l'objet de la recherche et qui y prennent le statut d'indices. »

Daniel Bertaux et François de Singly¹

L'analyse doit distinguer trois ordres de réalité. La réalité historico-empirique décrit le parcours biographique en incluant les situations objectives et la manière dont elles ont été vécues (de l'ordre de la perception, de l'évaluation et de l'agir), y compris les événements. La réalité psychique et sémantique relève de ce que le sujet sait et pense rétrospectivement de son parcours biographique. La réalité discursive est produite dans la relation dialogique de l'entretien, ce que le sujet veut bien dire de ce qu'il sait et pense de son parcours biographique.

Entre le parcours biographique et le récit, il existe un niveau intermédiaire, celui de la totalisation subjective (toujours en évolution) de l'expérience vécue, pour laquelle contribuent la mémoire, la réflexivité, le jugement moral, toutes les facultés intellectuelles et les bagages culturels et idéologiques du sujet.

L'analyse passe par la reconstitution de la structure diachronique de l'histoire reconstituée (succession dans le temps des événements marquants, leurs relations avant/après). Cela permet de bien comprendre la causalité séquentielle des situations, événements et actions, ainsi que les mécanismes sociaux. La chronologie (datation en terme de millésime ou d'âge) permet de mettre en relation le temps biographique et le temps historique collectif, celui du changement social, et d'en tirer des éléments d'analyse et/ou de compréhension. Mais il existe toujours des zones blanches sur lesquelles aucune information n'a été donnée, qui peuvent être très significatives, parce qu'elles correspondent à des périodes de routine ou à des périodes que le sujet préfère ne pas évoquer.

Il faut également reconstituer l'évolution de la famille et de l'économie morale. Le récit suit des lignes parallèles des différents domaines de l'existence, il est important d'analyser les points où ils s'entrecroisent et de prendre en compte les différentes dimensions de l'économie familiale, dans le sens économique des ressources disponibles, mais aussi dans le sens de l'économie culturelle, affective et morale du groupe familial. Cela permet de visualiser le plan des relations intersubjectives fortes (entre des personnes reliées par des liens de parenté, conjugalité, hiérarchie, amour, camaraderie, amitié ou haine, alliance ou rivalité micropolitiques...) construites par les acteurs eux-mêmes.

Enfin, il est important de prendre en compte les niveaux de signification. On peut définir deux niveaux principaux, le système et les acteurs (champs et habitus pour Bourdieu), auxquels on peut ajouter un niveau intermédiaire, celui des relations intersubjectives fortes. Ces niveaux permettent de définir des événements et des états du sujet (au niveau individuel, social, intersubjectif...) : ce qui modifie au moins un des trois états constitue un événement et tout événement modifie au moins un des trois états.

Cependant, il existe d'autres techniques, comme l'analyse thématique qui consiste à faire une analyse comparative par thèmes ; l'analyse structurale qui fait appel à des savoirs linguistiques ou sémiotiques² ; l'analyse de sociologie clinique qui prend en compte l'articulation entre les phénomènes psychiques et les phénomènes sociaux³ ; et la biographie.

1 Daniel Bertaux et François de Singly, *Les Récits de vie*, op. cit.

2 Didier Demazière et Claude Dubar, *Analyser les entretiens biographiques: l'exemple des récits d'insertion*, 3. tirage (Québec: Presses de l'Univ. Laval, 2009) cité par Daniel Bertaux et François de Singly, *Les Récits de vie*.

3 Vincent de Gaulejac, *La névrose de classe: trajectoire sociale et conflits d'identité*, Collection « Rencontres dialectiques » (Paris: Hommes & groupes, 1987) cité par Daniel Bertaux et François de Singly, *Les Récits de vie*.

La méthode de l'égalité

« La pensée ce sont des choses énoncées, écrites, qui sont là, qui ne sont jamais dans la tête mais toujours en transit sur des pages, attendant d'être transportées ailleurs, formulées autrement. »

Jacques Rancière¹

Je retrouve dans « la méthode de l'égalité » de Jacques Rancière quelques similitudes avec l'ethno-sociologie et les récits de vie, ainsi que de nombreuses autres sources d'inspiration, notamment pour analyser les récits de vie.

Lecture vagabonde et internaliste

« Dans la pensée, il y a (...) des phrases qui vous construisent et avec lesquelles on élabore quelque chose qu'on met en rapport avec d'autres phrases venues d'ailleurs. Petit à petit, il se construit, à partir de ces refrains entêtants, une certaine forme d'intelligibilité d'un domaine, que ce soit la politique, la littérature, le cinéma ou que sais-je »

Jacques Rancière².

La méthode décrite et utilisée par Jacques Rancière se rapproche de l'ethno-sociologie. Il cherche à la fois le sens direct du texte qu'il étudie et ce qui lui permet de le rapprocher – ou les idées qu'il y trouve – avec d'autres textes et/ou d'autres idées, en se laissant guider par les liaisons que lui offre le texte. Il applique ainsi la méthode Jacotot³ (sans en savoir le nom au début) qui consiste à « apprendre quelque chose et y rapporter tout le reste », une recherche personnelle, où on apprend en s'immergeant dans une matière inconnue, une source conduisant à une autre et les reliefs se construisant peu à peu par talonnements.

Partage du sensible et principe d'écriture égalitaire

« J'appelle partage du sensible ce système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives. (...) [La] répartition des parts et des places se fondent sur un partage des espaces, des temps et des formes d'activité qui détermine la manière même dont un commun se prête à participation et dont les uns et les autres ont part à se partager. »

Jacques Rancière⁴

L'idée du « partage du sensible » s'oppose au rapport de cause à effet dans le sens où il n'y a pas de rapport hiérarchique entre un univers matériel et un univers intellectuel (éventuellement inversable), mais une articulation entre un univers sensible et le sens qu'on peut lui donner. Ainsi, analyser les choses en termes de partage du sensible, c'est travailler sur cette articulation entre sensible et intelligible, la transformer en les disjoignant et en les recomposant, sans changer de niveau, dans une sorte de mise en intrigue.

La mise en scène de Rancière lui permet de mettre en valeur ce qui la perturbe, il n'y a pas de vérité des choses (et des gens qui savent et d'autres non) mais deux mondes qui s'affrontent et qu'on peut déjà repérer dans l'affrontement lui-même. Rancière utilise le principe d'écriture égalitaire, qui découle de cette méthode, dans *La Nuit des prolétaires*, où il supprime la hiérarchie entre le discours qui explique et celui qui est expliqué, pour faire sentir une texture commune d'expérience et de réflexion sur l'expérience, et ce de manière « quasiment syntaxique ». Par ailleurs, *La Nuit des prolétaires* articule deux types d'intrigues », une

1 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité*. p.70

2 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan. p.95

3 La Méthode Jacotot comprends deux axiomes : 1. Toutes les intelligences sont égales. 2. Tout est dans tout : « N'apprenez donc rien sans le rapporter, par la pensée, au premier objet de vos études : cet exercice doit durer toute la vie. Il se forme ainsi des liaisons intimes entre vos idées : elles s'entraident, elles se développent, elles s'éclaircissent l'une par l'autre ; quoiqu'elles se touchent par tous les points, elles ne se mêlent pas. » Corollaire pratique : Sachez une chose et rapportez-y tout le reste. <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=2949>

4 Jacques Rancière, *Le partage du sensible: esthétique et politique* (Paris: Fabrique: Diffusion Les Belles Lettres, 2000). p.12

division en trois parties où l'on passe du plus abstrait au plus concret par la médiation de la rencontre de l'autre, et « une sorte de schéma biographique », qui me fait penser à un récit de vie.

Construire des scènes

Rancière utilise la notion de concept pour expliquer en quoi consiste une scène. Un « concept » désigne une « opération » qu'on peut raccorder à une « notion opératoire », et le concept de scène désigne une opération raccordée à la notion de « partage du sensible ». Celle-ci est bien une notion opératoire puisqu'elle permet d'analyser une situation ou une action (par exemple une action politique ou ce qui fait la portée d'un texte littéraire). Un concept est aussi « un opérateur de déplacement, l'ouverture d'un champ de pensée », avec une idée de « processus de conceptualisation, d'intrigue théorique ou de constitution d'un paysage conceptuel. » Il ne considère pas les concepts comme des outils, mais plutôt comme « des repères ou encore des tracés qui en même temps relient des points séparés et constituent un territoire ». Ainsi, ce ne sont pas « des notions qui s'articulent les unes aux autres pour constituer un système » mais « des noms qui désignent un mode d'approche, une méthode, qui dessinent un terrain de la pensée, qui proposent des orientations sur ce terrain. »

C'est l'écriture du narrateur et les paroles de ses protagonistes (ce mot est de moi) qui construisent une scène. Elle est donc « toujours autant construite qu'identifiée » et existe si on la « fait exister par l'écriture », les mots lui donnant « un futur partagé ». Ainsi elle peut ne pas se raconter, « rester latente comme le principe d'intelligibilité en arrière de l'écriture qui n'est pas écrit en tant que tel », ou bien être racontée, « mise en voix », et il faut alors lui inventer un narrateur et un mode de narration.

Une scène est à la fois une rencontre et un tout homogène, elle ne crée pas de hiérarchie entre les discours et les contextes historiques, et elle reste centrée sur son objet. « Dans la scène, les conditions sont immanentes à leur effectuation », elle est « fondamentalement anti-hiérarchique. C'est l'"objet" qui nous apprend comment nous pouvons en parler, comment nous pouvons le traiter ». Alors que dans une allégorie, construite pour illustrer une idée, il y a l'idée et son illustration, dans la scène, la pensée et l'image ne se distinguent plus. Elle est la rencontre du particulier et de l'universel, « en cela elle est l'exact opposé de la généralité statistique ». Elle permet de suivre une organisation puisque « tout est vérifiable », « l'organisation par exemple d'une protestation politique ou de l'écriture d'un livre ». Elle permet d'interroger ce qui se joue de manière transversale, à des points de croisement de différents territoires ou au niveau de leurs frontières, mais aussi à des points de distribution « Tous les phénomènes importants comme déflagrateurs de conflit idéologique et social sont des événements qui se passent à la frontière, des phénomènes de barrières qu'on voit et qu'on transgresse, de passage d'un côté à un autre ».

Les entretiens

Ayant choisi le Collectif des associations citoyennes comme terrain de recherche, j'ai décidé de chercher à voir ce qui se joue dans l'engagement à partir de portraits de militant.es associatif.ves présent.es lors d'une réunion plénière du Collectif (le 10 décembre 2016). Je me suis concentrée dans un premier temps sur une seule date pour me lancer plus concrètement, et je m'étais donné l'objectif de récolter cinq ou six noms à l'issue de la journée. Au final, j'ai enregistré six entretiens (pour un septième, l'enregistrement n'a pas fonctionné) en plus de l'entretien exploratoire de première année. J'ai d'abord pensé pouvoir exploiter partiellement l'entretien exploratoire (avec Eloi) et celui non enregistré (avec Franck), puis j'ai finalement abandonné ce projet, d'une part parce que Eloi ne fait pas partie du CAC, d'autre part car, pour Franck, je n'ai pas pu traiter les données uniquement issue de ma mémoire comme les autres données (dans ma grille d'analyse et encore moins dans la mise en récit).

Des entretiens semi-directifs

J'ai utilisé le format entretien avant cette recherche-action dans plusieurs cadres (en formation DEFA, lors de la mission effectuée pour l'association de médiation culturelle Archimed', ainsi que pour mon travail universitaire de DEA). Je me sens parfaitement à l'aise dans cette situation d'écoute et je sais facilement trouver les mots qui mettent les personnes interrogées elles aussi à l'aise et dans une dynamique de parole,

de construction progressive d'un discours le plus argumenté possible. Par ailleurs il me semblait que cette forme correspondait bien au recueil non seulement du témoignage de différentes personnes sur leurs propres pratiques liées à leur engagement (ou non-engagement), mais aussi leur avis sur cette question.

Je pensais que des entretiens semi-directifs était adaptés à la question relativement vaste que je souhaitait évoquer, avec l'idée d'explorer d'une part ce que le terme « engagement » a comme écho dans la tête de la personne interrogée, donc d'écouter d'abord ce qu'elle en dirait spontanément à propos de son engagement (je ne voulais pas orienter d'emblée les réponses sur un type d'engagement particulier ou sur une situation que j'aurai pu personnellement juger porteuse d'engagement dans la vie de la personne interrogée). Je voulais d'autre part creuser ensuite certains sujets que je jugerai intéressants sur le moment, pour en arriver à ce qu'elle me donne d'une part des éléments de définition de ce qu'est pour elle l'engagement, et de son importance dans sa propre vie et, d'autre part, des éléments en rapport avec les questions que je me pose, les hypothèses que j'avais commencé à formuler.

J'ai hésité à réaliser des entretiens non-directif, qui auraient laissé les personnes choisir elles-mêmes ce qu'elles voulaient me raconter à propos de leur engagement. J'ai pensé que cette forme était moins adaptée au caractère exploratoire de ce travail, pour les raisons évoquées plus haut, c'est-à-dire qu'il me fallait pouvoir orienter la parole de la personne sur certains sujets s'ils n'étaient pas évoqués : l'engagement en général mais aussi les différents types d'engagement (associatif, politique, syndical...), l'importance ou non de l'engagement dans sa vie sociale et professionnelle, ce que ça lui apporte, etc.

Les personnes interrogées

Voici rapidement évoquées les raisons qui ont guidé mon choix. A cette étape, je cherchais à interroger autant d'hommes que de femmes, issus.es de milieux et de territoires relativement différents et de plusieurs générations¹.

Thierry est un homme qui travaille et milite dans le secteur culturel, habite un territoire rural, d'environ 45 ans (né en 1971 dans les Hauts-de-Seine, 92). **Daniel** est un homme qui travaille et milite dans le secteur associatif issu du monde scientifique, habite un milieu urbain, d'environ 50 ans (né en 1964 en Bretagne). **Franck** est un homme qui travaille et milite dans le secteur social, vit dans un milieu urbain, d'environ 60 ans (né en 1958 dans le nord de la France). **Daphnée** est une jeune femme, stagiaire au CAC sur les questions écologiques, vivant en milieu urbain, d'environ 25 ans (née en 1992 en Région parisienne). **Julie** est une jeune femme également stagiaire au CAC sur les questions écologiques (après **Daphnée**), vivant en milieu urbain, d'environ 25 ans (née en 1992 en Région parisienne). **Valérie** est une femme qui travaille et milite dans le milieu associatif, vit en milieu urbain, d'environ 45 ans (née en 1971 en Région parisienne). **Jean-Christophe** est un homme qui travaille et milite dans le secteur associatif issu du monde artistique, vit dans un milieu semi-urbain, d'environ 40 ans (né en 1975 en Région parisienne).²

1 J'ai modifié les prénoms en cherchant à utiliser des prénoms relativement similaires et en prenant en compte les époques où ils sont utilisés (grâce à un site internet présentant l'historique et l'emploi des prénoms en fonction des dates).

2 La transcription des entretiens se trouve en Annexe [#2.8. Les Entretiens retranscrits](#) p. 119 et un [#2. Index des protagonistes](#) p. 169.

2.3 Des entretiens aux récits de vie mis en scènes

Grille d'analyse

« Il n'est pas de récit qui, d'une certaine façon, ne modélise pas la réalité, ni de modèle qui puisse s'épargner la nécessité d'un commentaire en langage naturel. »

Jean-Michel Berthelot¹

Pour commencer l'analyse de mes entretiens, j'ai décidé d'utiliser la méthode classique de la grille d'analyse.

Première étape : lecture flottante et création de la grille d'analyse

La lecture flottante de mes sept entretiens (les six enregistrés et l'entretien exploratoire avec Eloi), m'a laissé le sentiment d'être restée en surface et qu'il me faudra plusieurs lectures pour les analyser en profondeur. Cependant, alors qu'après la transcription mes entretiens me semblaient plutôt pauvres et, pour certains, partir dans tous les sens, il me semblaient alors plus cohérents et riches. Enfin, j'avais le sentiment que l'entretien exploratoire n'était pas sur la même ligne que les autres, notamment sur la forme car je n'avais pas de guide d'entretien à ce moment-là. En revanche, la question de départ est quasiment similaire, si ce n'est que pour cet entretien j'emploie le verbe « t'engager » alors que j'utilise le substantif « tes engagements » pour les autres... Dans le doute, j'ai tout de même inscrit cet entretien dans ma grille, mais j'ai prévu de ne le traiter qu'après les autres. De la même manière, j'ai inscrit l'entretien non enregistré (avec Franck) dans l'idée que je pourrais trouver certains éléments dans mes notes ou que d'autres éléments pourraient me revenir en mémoire. J'ai également décidé de travailler sur un tableur.²

A cette étape, il m'était difficile de trouver les titres des colonnes qui pourraient constituer ma grille d'analyse. Ma première idée était de les nommer thématiques, et celles qui me venaient à l'esprit me semblaient très génériques. Pour faire simple, je redoutais qu'elles ne fassent que répondre à mes questions de départ ou reprendre mon guide d'entretien, c'est-à-dire que ces thématiques ne soient pas issues directement de mes entretiens, qu'elles soient trop calquées sur ma propre conception de ce qui mène à l'engagement. D'un autre côté, puisque j'avais choisi d'avoir un guide d'entretien, il est évident que des thématiques sont traitées par les personnes interrogées parce que je leur ai posé la question, et non spontanément. Cette réflexion m'a incitée à ajouter dans ma grille d'analyse une indication pour garder cette information en mémoire, au cas où elle ait un intérêt pour l'analyse : les éléments obtenus non spontanément sont soulignés. Pour le reste, j'ai donc décidé de nommer mes colonnes au fur et à mesure de ma réflexion et/ou de mes lectures.

Repartant d'une lecture globale de l'ensemble de mes entretiens, j'ai décidé d'inscrire dans la première colonne la première réaction des personnes interrogées, tout de suite après ma question de départ (certains la trouvent très large, certains hésitent ou cherchent à se remémorer, d'autres partent directement dans le récit...) : j'ai copié-collé la première phrase des entretiens (et l'idée générale pour Franck). De la même manière, j'ai répertorié dans deux autres colonnes les premières évocations spontanées : le type d'engagement (associatif, militant, écologiste...) et la première explication qu'ils en donnent (études, histoire familiale...) : cette fois j'ai juste synthétisé l'idée, sans copié-collé. Pour remplir ces trois colonnes, j'ai repris tous les entretiens les uns après les autres, y compris ceux d'Eloi et de Franck (en m'appuyant sur mes notes). Cette méthode m'a semblé un peu fastidieuse pour la suite, dans la mesure où je devais repérer des informations dans l'ensemble des pages, pas seulement la première.

1 Jean-Michel Berthelot, *Epistémologie des sciences sociales* (Paris: Presses universitaires de France, 2001).

2 Voir en Annexe [#2.3.La grille d'analyse des entretiens \(extrait\)](#) p. 93

Deuxième étape : traitement de l'entretien avec Thierry

J'ai donc travaillé ensuite à partir du premier entretien non exploratoire, celui avec Thierry, ajoutant au fur et à mesure de leur apparition les colonnes-thématiques, ou autres critères, en tentant de les regrouper par « familles » et de leur attribuer une couleur. A l'issue de ce travail, j'avais les cinq familles et 19 colonnes suivantes :

- (bleu) engagement de type associatif : tous les types d'engagement évoqués / Animation, éducation populaire / Responsabilités associatives / utilité du CAC ou des réseaux en général / avenir des associations, réseaux, etc.
- (orange) engagement de type artistique : l'art, l'activité artistique, les artistes
- (rouge) engagement de type politique : Le/la politique
- (vert) engagement de type écologique (absent dans cet entretien, réservée pour les autres) : écologie
- (jaune) ce qui touche aux valeurs : le rôle des valeurs et de leur mise en pratique / gestion des contradictions / sens donné à l'engagement / définition de l'engagement
- sans famille/couleur (momentanément?) : âge / Première réaction / type d'engagement évoqué spontanément / première explication spontanée / Mouvement syndical / poids de la personnalité, du parcours de vie / emploi en lien avec l'engagement / famille / études / cadre et lieu de naissance et de vie

J'ai essayé de traiter un maximum d'éléments contenus dans l'entretien, mais sans me contraindre à placer l'ensemble du texte dans ma grille. Je n'ai copié-collé que les passages les plus signifiants (repérés par un numéro de ligne) quitte à les couper si besoin (points de suspension entre parenthèse).

J'ai donc décidé, au cours de cette deuxième étape, de ne pas traiter certains passages de l'entretien, parce qu'ils me semblaient n'être traités que dans cet entretien et pas forcément en lien avec ma thématique de départ. Je les ai cependant identifiés sur le papier, afin de pouvoir les reprendre plus facilement si besoin. Les passages en question traitaient des sujets suivants :

- la description précise de son parcours bénévole au sein de l'Ufisc (161-217-241)
- l'évocation de sa personnalité à travers l'astrologie (228)

Au cours de ce travail sur ce premier entretien, un échange avec les autres stagiaires m'a fait prendre conscience que mes colonnes se référaient surtout au contenu du discours, pas du tout à sa forme, ni à d'autres éléments que le discours peut transmettre ou qui peuvent avoir un impact sur lui, comme la colère, les émotions en général. Dans le même ordre d'idée, comme lors de ce premier travail j'ai copié-collé des passages du texte, j'ai vite été gênée par la transcription de nombreux tics de langage, mais aussi les hésitations, que j'ai fini par beaucoup moins transcrire dans les derniers entretiens. J'ai d'abord pensé que ces éléments ne pouvaient pas apporter d'informations pertinentes pour cette recherche, j'en ai donc beaucoup supprimé du texte sur lequel je travaille pour les copier-coller. A la réflexion, un deuxième travail sur chacun des textes pourrait permettre un autre type d'analyse, nécessitant que je revienne à une version précédente.

Troisième étape : l'entretien avec Daniel

J'ai traité ce deuxième entretien de manière très différente du premier. Tout d'abord à cause de sa forme, très compacte, très verbeux, beaucoup moins synthétique que celui de Thierry, j'ai eu du mal à ne prendre que de petits passages et/ou à les synthétiser comme j'avais tenté de le faire précédemment. Cela m'a fait prendre conscience de la richesse apportée par la formulation, et peut être aussi par la répétition d'une même idée, dont le sens – ou plutôt la manière dont je l'interprète – peut même évoluer en fonction des mots employés ou du contexte général dans lequel elle est évoquée. J'ai donc très rapidement décidé de faire figurer la totalité du texte dans les colonnes, et d'accepter le fait qu'une idée puisse être répétée plusieurs fois : soit dans la même colonne parce qu'elle est dite autrement ou à un autre moment au cours de l'entretien, soit dans différentes colonnes car elle peut se référer à différentes thématiques. J'ai, du coup, dû reprendre les premières pages de l'entretien, ainsi que l'ensemble de l'entretien précédent, afin de rétablir l'équilibre et le traiter de la même manière que les autres.

Cette manière de procéder m'a engagée à multiplier les colonnes, car certaines auraient été beaucoup trop remplies et la thématique perdait son sens premier ou devenait beaucoup trop floue. A ce stade, j'avais 28 colonnes, avec des ajouts et des reformulations, toujours réparties dans les mêmes grandes familles. J'ai notamment ajouté des colonnes dans les familles engagement de type associatif et engagement de type politique. J'ai créé un tableau récapitulatif des colonnes supprimées (lignes suivantes vides) ou ajoutées (fond vert) en fonction des entretiens¹.

Quatrième étape : les entretiens suivants : Daphnée, Julie, Valérie, Jean-Christophe

Pour le traitement du troisième entretien, avec Daphnée, je n'ai pas beaucoup fait évoluer la méthode, procédant de la même manière que pour l'entretien précédent. A l'issue de ce travail j'avais 34 colonnes, avec des ajouts en majorité dans la famille engagement de type écologique et au sujet des études (bien plus importantes pour cette jeune femme âgée de 25 ans que pour les deux autres). J'ai également réuni deux colonnes dont je ne voyais plus vraiment la différence (j'ai dû pour cela revenir dans l'entretien avec Daniel) : j'ai supprimé « cohérence engagement, convictions, vie » et renommé « sens donné à l'engagement » pour y ajouter « cohérence avec les convictions ». J'ai également retiré les colonnes réservées à l'énumération d'informations tirées des textes, comme « les valeurs mentionnées » et « cadre/lieu de naissance et de vie », car cela ne représentaient pas le même type de lecture que pour renseigner les autres colonnes et, de fait, elles étaient restées vides. J'ai pensé que je ferai ce travail, si nécessaire, après avoir terminé la première phase, et en fonction de ce qui en ressortira.

L'étude du quatrième entretien, avec Julie, n'a pas changé le nombre de colonnes, mais j'ai éprouvé quelques difficultés à choisir le bon emplacement de certains extraits, le discours de cette jeune femme étant sur un registre encore différent de celui des précédents. Pour le cinquième entretien, avec Valérie, j'ai encore éprouvé quelques difficultés à choisir les emplacements appropriés. J'ai le sentiment d'avoir placé plus d'extraits dans les colonnes de type engagement que pour les autres entretiens dans la mesure où Valérie cite tous ses emplois successifs dans des associations comme étant en eux-mêmes de l'ordre de son engagement. J'ai hésité à les situer dans les colonnes de type associatif mais il me semblait que ce n'était pas sur le même registre que les extraits que j'y avais placés pour les entretiens précédents. J'ai dû, du coup, ajouter une colonne. Et je me laisse la possibilité de bouger tout cela lors de l'étape suivante. Enfin, le sixième entretien, avec Jean-Christophe, n'a pas posé de problème particulier, mais j'ai ajouté une colonne (« engagement individuel / collectif / puissance d'agir »).

Cinquième étape : lecture d'ensemble

A l'issue de ce travail de découpage des entretiens, j'ai vérifié la cohérence des extraits placés dans chacune des colonnes. J'ai déplacé certains extraits, soit pour les mettre dans des colonnes introduites après le traitement de l'entretien en question, soit parce que ces extraits me semblaient faire écho à des extraits situés dans d'autres colonnes. Par exemple j'ai replacé les extraits de l'entretien avec Daphnée concernant ses études dans des colonnes liées à l'engagement, emploi ou parcours de vie. J'ai supprimé les colonnes qui, à la fin de ce travail, ne contenaient plus ou très peu d'extraits, comme pour l'« engagement syndical » dont j'ai déplacé le seul extrait dans la colonne « engagement politique » (les deux types d'engagements étaient d'ailleurs mêlés dans le discours de Thierry). Enfin, j'ai renommé certaines colonnes après relecture des extraits qui y figuraient. J'ai ainsi supprimé six colonnes et renommé deux colonnes, figurant dans le tableau récapitulatif, respectivement en ~~barré~~ et souligné. J'avais à ce stade 24 colonnes.

Pour la suite, avant de passer à une lecture colonne après colonne, j'ai créé un nouveau tableau pour repérer comment elles étaient remplies ou non, et comment étaient répartis les extraits, uniquement cette fois pour les six entretiens enregistrés, hors entretien exploratoire pour le moment². Dans la colonne (devenue ligne...!) « la politique, les partis », les extraits peuvent signifier une négation, ce qui est le cas de tous les entretiens, sauf celui avec Jean-Christophe, mais pas pour la colonne suivante, « la pratique politique ». L'engagement associatif est cité par toutes les personnes interrogées, ce qui est cohérent puisque toutes

1 Voir en Annexe [#2.4.La grille d'analyse des entretiens - colonnes](#) p. 94

2 Voir en Annexe [#2.5.La grille d'analyse des entretiens – répartition](#) p. 95

sont membres ou salariées par le CAC, mais ce sujet est plus ou moins approfondi, et critiqué, en fonction des personnes : Daphnée et Julie ne l'abordent que très peu, concentrant leur discours sur leur engagement écologique, ainsi que Jean-Christophe, qui concentre lui son discours sur la politique et l'art.

Il apparaît ainsi une sorte de profil des personnes interrogées : Thierry : associatif – artistique ; Daniel : associatif – humanitaire – politique ; Daphnée : politique – écologique ; Julie : écologique ; Valérie : associatif ; Jean-Christophe : associatif – politique – artistique

Sixième étape : lecture verticale (ou thématique) de la grille

Une fois le travail de découpage terminé, j'ai entrepris d'écrire ce qu'une lecture verticale (ou thématique) de ma grille d'analyse pouvait apporter, en commençant par la première colonne, « Animation, éducation populaire ». J'ai copié-collé le contenu de cette colonne pour en tirer ensuite une synthèse, illustrée par des passages choisis pour leur exemplarité ou leur unicité, selon les cas. Cette première colonne a permis une synthèse assez cohérente, de même que les colonnes suivantes : « Engagement associatif, responsabilités associatives non salariées », « La politique, les partis ». La colonne « La pratique politique » a été plus difficile à traiter et, au cours de cette analyse, j'ai ressenti le besoin de voir si la colonne « le rôle des valeurs et de leur mise en pratique » me poserait les mêmes difficultés, ce qui était le cas.

Cette méthode, relativement satisfaisante pour traiter de sujets transversaux comme les premières colonnes, ne me donnait pas satisfaction pour des sujets plus complexes et personnels comme ces deux dernières colonnes. Il me semblait qu'elle ne me permettrait pas de prendre en compte, pour chacune des personnes interrogées, la part du sensible que j'ai repéré dans leur engagement. J'ai alors éprouvé le besoin de revenir à ma question de départ, telle qu'elle était formulée alors, et à une réflexion sur la méthode d'analyse qui me semblerait plus adéquate pour la traiter.

A cette époque, ma question était « les sens de l'engagement, d'où viennent et où vont nos convictions et nos valeurs ? ». Elle concernait donc l'engagement dans les contextes personnels des personnes engagées, et non pas sous une forme généralisable à l'ensemble des personnes engagées, du moins certainement pas dans les premiers temps de l'analyse. Je finissais par ailleurs la lecture de l'ouvrage de Jacques Rancière qui me rappelait mon idée première d'étudier l'engagement à travers des récits de vie, et me suggérait de construire ces récits à l'image des « scènes » décrites par Rancière pour mettre en intrigue ce qu'il souhaitait étudier.

Parcours de vie et mise en intrigue

« Le cours de ce qui est raconté n'est pas le récit de la scène, mais c'est ce qui me permet à moi de coordonner les faits que je mets ensemble. La scène peut très bien rester latente comme le principe d'intelligibilité en arrière de l'écriture qui n'est pas écrit comme tel. La scène peut être racontée, elle peut être mise en voix, à ce moment-là, il faut lui inventer un narrateur, il faut inventer un mode de narration. »

Jacques Rancière¹

J'ai donc momentanément abandonné les outils élaborés jusqu'alors, pour en construire de nouveaux, adaptés à la constitution des récits de vie.

Première étape : la carte des entretiens

J'ai commencé par construire un tableau² qui me permettrait de remettre le discours des personnes dans l'ordre chronologique des grandes étapes évoquées, à l'aide d'un entretien que je jugeais complexe de ce point de vue, celui avec Daniel. Dans un premier temps, j'avais réservé une colonne pour les années ou époques et une seconde pour consigner les informations s'y rapportant, rédigée à la fois avec mes propres

1 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité*. p.130

2 Voir en Annexe [#2.6.La carte des entretiens : l'exemple de Daniel](#) p. 96

mots et avec ceux de l'enquête qui me semblait évocateurs ou illustrant mes propos. J'ai également découpé la grille en deux parties (horizontales) à cette étape : « histoire familiale » et « histoire personnelle ».

Mais le discours de Daniel n'était pas sur un seul registre, et j'ai rapidement ressenti la nécessité de créer d'autres colonnes. J'ai donc réservé la deuxième colonne aux informations relativement factuelles (nommée « parcours de vie : informations factuelles »). J'ai créé une troisième colonne pour consigner ce qui relevait d'une reconstruction de l'histoire personnelle en fonction de ce qu'il en avait entendu dire, notamment concernant ses origines ou le vécu de ses parents ou grands-parents qui aurait influencé son propre vécu, ou de ce qu'il en pensait de manière rétrospective (nommée « Histoire entendue, racontée et Jugement / point de vue rétrospectif »). Et j'ai créé une quatrième colonne pour y consigner ce qui relevait plus particulièrement de l'engagement, ce qu'il en disait par rapport à l'époque en question (nommée « reconstruction en terme d'engagement »).

En avançant dans l'entretien, je suis rapidement arrivée aux passages où, ayant terminé de retracer son parcours de vie, Daniel aborde des thèmes qu'il juge importants pour expliquer son engagement. Je les ai également consigné à la suite de l'histoire personnelle, en créant une troisième partie « autres thématiques abordées ». La première colonne est restée vide mais les trois autres ont trouvé leur utilité pour donner à lire son discours sur ces questions (j'ai ajouté « Thématiques abordées » pour nommer la deuxième colonne). J'ai également ajouté une cinquième colonne pour des notes personnelles que je jugeais utiles de consigner à cette étape (nommée « notes »). J'y ai notamment consigné la place de l'information en question dans l'entretien, soit en terme de longueur, soit en terme de tempo (par exemple, telle information a été évoquée à la fin de l'entretien, suite à une question que j'ai posée).

Pour les deux entretiens suivants, avec Thierry et Daphnée, la grille a très bien fonctionné et j'estimais avoir une matière qui commençait à prendre forme. J'ai donc fait le même travail avec les entretiens suivants.

Deuxième étape (avortée) : étude des parcours de vie

Après une première relecture de chacun des parcours de vie dans l'ordre chronologique, complété avec les points de vue rétrospectif des protagonistes sur leur vie en général et plus spécifiquement sur leurs engagements, j'ai renommé les cinq colonnes ainsi : « Années, époque », « Reconstitution diachronique (informations factuelles) et autres thématiques abordées », « Jugement et point de vue rétrospectif », « Point de vue sur l'engagement », « Notes ».

J'ai également noté dans une sixième colonne ce que j'ai appelé des « éléments d'analyse ». Je les ai ensuite copié-collé dans un tableau à part pour mieux les repérer et harmoniser ceux qui pouvaient l'être. L'objectif était de vérifier à nouveau s'ils pouvaient figurer – ou non – dans chacun des parcours, à quel moment de la vie et à quelle étape de l'engagement, etc. Ce travail a abouti à une série de cinquante-deux « éléments d'analyse », regroupés en huit sous-ensembles : intrications et dissonances entre histoire perso / familiale / militante / pro... ; explications factuelles ; valeurs, convictions, principes ; engagements ; moteur de l'engagement ; freins à l'engagement ; autres caractéristiques ; actions individuelles et collectives.

Une fois les éléments harmonisés, je n'ai pas poursuivi dans la voie que j'avais imaginée, qui consistait à reporter les éléments dans chaque récit de vie pour ensuite comparer leur fréquence, disposition et que sais-je encore. Il m'a semblé que cela pourrait être très fastidieux, peut-être me mener dans une impasse et, surtout, je ne voyais pas matière à composer des scènes à partir de ce travail. Ou plutôt j'imaginai que les scènes refléteraient les sous-ensembles évoqués plus haut et cela était plus de l'ordre d'une analyse plaquée que d'une mise en scène capable de faire apparaître des pistes inimaginées préalablement.

Troisième étape : mise en scènes des parcours de vie

J'ai alors entrepris de découper chacun des récits en plusieurs scènes, à partir de la structure qui apparaissait dans la carte des entretiens et en les rédigeant à ma façon. J'ai utilisé mes propres mots et un choix personnel de tournures de phrases pour faciliter la lecture, mêlés aux mots et à des tournures de phrases des protagonistes, à la fois pour illustrer mes propos et, surtout, pour donner à lire leur manière de parler de leurs engagements ainsi que leur manière d'être, qui transparaît inévitablement dans leurs mots et la construction de leurs phrases.

Reprenant la structure de la carte initiale, j'ai construit chaque scène en trois plans (avec des styles d'écriture différents pour une meilleure lisibilité) : premier plan, aspect factuel (*grisé*) ; deuxième plan, point de vue rétrospectif (*italique*) ; troisième plan, reconstruction en terme d'engagement (*retrait*). Pour l'ensemble des plans, j'ai employé la troisième personne du singulier car il s'agit d'une reconstruction, à partir du discours des protagonistes. J'ai également employé le présent car, à la différence du récit qui se dit ou s'écrit au passé, cela donne plus à voir la scène qui se joue, ou comme en train de se jouer. J'ai également utilisé la troisième personne et le présent dans les morceaux de phrases entre guillemets qui reprennent les mots des entretiens, y compris quand les protagonistes employaient la première personne ou le passé, et cela sans employer de signes distinctifs afin d'en faciliter la lecture. En revanche, j'ai laissé de nombreuses formes à la seconde personne car cela indique une généralisation différente, et respecte la fluidité de la lecture.

Ce travail de rédaction et de mise en scènes m'a finalement amenée à modifier en grande partie la structure de la carte initiale, notamment par rapport à la chronologie et au choix des parties dans lesquelles inscrire les propos que je traitais. J'ai aussi réintroduit les éléments initialement consignés dans la partie « autres thématiques abordées » de la carte, parfois dans plusieurs scènes, et dans des parties différentes de ces scènes. J'ai ainsi reconstitué plusieurs scènes pour chacun.e des protagonistes, en respectant la chronologie des faits et en les regroupant de manière à constituer une certaine unité entre eux (autour de la famille, de l'enfance et de l'adolescence, des études, du ou des premiers emplois, du ou des premiers engagements...).¹

Quatrième étape : analyse des scènes dans l'ordre chronologique et l'ordre des plans

J'ai commencé l'analyse de ces « récits mis en scène », en comparant les scènes dans l'ordre chronologique, d'abord dans leur aspect factuel (premier plan). Cette étape m'a permis d'affiner le découpage des scènes, après avoir constaté l'existence d'une forte homogénéité entre elles pour chacun des parcours de vie. J'ai ainsi regroupé certaines scènes car elles avaient finalement la même unité entre elles, mais aussi afin d'arriver à un même nombre de scènes pour chaque protagoniste, soit quatre scènes (avec une spécificité pour Valérie pour qui j'ai créé une scène trois et une scène trois bis, car son récit donne énormément de détails factuels sur son parcours, qui par ailleurs est constitué de nombreuses expériences de courtes durées). Ce même travail d'analyse m'a amenée à diviser en deux la focalisation sur l'engagement, soit un troisième plan correspondant à la focalisation sur le propre engagement des protagonistes (*retrait gris clair*) et un quatrième plan correspondant à une prise de distance, un élargissement au point de vue sur l'engagement des autres, sa famille ou des ami.es, ou sur l'engagement de manière plus générale (*retrait italique*).

Lors de l'étape suivante de l'analyse, qui consistait à comparer les éclairages rétrospectifs, je me suis rendue compte que ceux-ci renvoyaient – ou non pour certain.es – à ce que les protagonistes donnent à voir de leurs traits de caractères ou personnalité, éléments qui se retrouvaient parfois dans d'autres plans. J'ai alors harmonisé ces seconds plans pour chacune des scènes et écrit un paragraphe consacré à ce que les protagonistes donnent à voir, ou non, de leurs traits de caractères ou de leur personnalité.

Au moment de passer à l'analyse des focalisations sur l'engagement, il m'a semblé plus intéressant de les traiter parallèlement aux élargissements et j'ai ressenti le besoin de me référer à ce qui ressortait de chacune des scènes dans la première étape de l'analyse. J'ai alors repensé le plan de la première partie de mon analyse (Récits de vie, parcours de vie : quelle mise en scène de la part des protagonistes ?), créant quatre sous-parties homogènes portant sur des sujets déterminées par les quatre scènes, avec des éclairages différents apportés par le découpage des scènes. J'ai également choisi d'illustrer certains passages par des extraits plus précis tirés des scènes en question, présentés en marge du texte principal dans des encadrés.

Cinquième étape : analyse complémentaire, reprise de la grille d'analyse

A l'issue de ce travail, il me restait quelques sujets présents dans les dernières scènes des parcours de vie, non encore abordés par mon analyse, et que j'ai regroupé ainsi : les formes de l'engagement,

1 Voir en Annexe [#2.7. Les récits de vie en scènes](#) p. 98

l'engagement politique ou syndical, les personnes vecteur d'engagement, la place des valeurs, les organisations. Tous ces thèmes étant apparus dans ma grille d'analyse initiale, j'ai repris mon travail d'analyse transversale de cette grille pour voir si le traitement de ses sujets avec cette technique pouvait donner un résultat intéressant.

Peu convaincue par cette technique après avoir utilisé les récits de vie et leur mise en scènes, et arrivée au bout du temps dont je disposais, je ne suis pas allée très en avant dans cette analyse, qui se contente d'un travail de mise à plat de ce que les protagonistes disent de ces sujets.

3. AMORCE D'ANALYSE

3.1 Récits de vie, parcours de vie

« Est-ce que tu peux me raconter ce qui t'as amené.e à ton ou tes engagements actuels ? »
Frédérique

« Heu... ce qui m'a amené à mes engagements c'est la découverte de l'éducation populaire dans le champs de l'animation. »
Thierry

« C'est très compliqué... enfin non, c'est un peu long, c'est pas rectiligne... Je suis obligé de te donner des éléments de parcours parce que c'est effectivement des étapes, qui sont pas terminées d'ailleurs je pense. »
Daniel

« Alors moi c'est une histoire un peu de longue date, parce que je pense que ça vient un peu de mon histoire familiale. »
Daphnée

« Heu... je dirais qu'il y a un engagement sous deux formes, à la fois un engagement service civique et ensuite un engagement au CAC, puisque j'aurais aussi bien pu faire mon service civique à la CAF... »
Julie

« Ouahhou ! Faut commencer à l'enfance ? Moi j'ai découvert le milieu associatif plutôt dans le fait que, quand j'étais enfant, et après ado, je faisais pas mal de colos et d'animation. »
Valérie

« Je pensais là en arrivant, parce que je m'attendais à cette question... La réponse n'est pas évidente parce qu'il faut remonter à l'origine. »
Jean-Christophe

Quelle mise en scène de la part des protagonistes ?

Une première analyse dans l'ordre chronologique des scènes et des parties qui les composent (récit factuel, éclairage rétrospectif, focalisation sur l'engagement et prise de distance) donne un bon aperçu de ce que les protagonistes racontent de leur engagement et de leurs parcours de vie, en quelques sortes comment ils le mettent en scène (ou comment ils auraient pu le faire). L'homogénéité de structure de ces mises en scènes permet de les analyser de manière comparée.

Dans la mesure où le but des entretiens était de faire en sorte que les protagonistes racontent ce qui les a amené à leurs engagements actuels, je pars du postulat que les scènes témoignent toutes de situations, expériences, relations ou aspects de leur personnalité ou de leur caractère, que les personnes considèrent jouer un rôle plus ou moins important dans ces engagements. Les éléments évoqués uniquement suite à une relance de ma part ou signalés comme ne jouant pas ce rôle par les personnes elles-mêmes, apportent bien entendu d'autres éléments d'analyse, mais finalement bien souvent en lien avec leur engagement tout de même (contrairement à mon idée première, ils sont toujours replacés dans ce contexte par les locuteurs et locutrices).

Thierry, Daniel, Daphnée, Julie, Valérie et Jean-Christophe : présentation des protagonistes

La scénographie a bien plus de sens lorsqu'elle est replacée dans les contextes personnels de leur protagoniste. Je reprends donc ici les éléments qu'ils et elles m'ont donné pour se présenter (ou non). Pour la plupart d'entre elles et eux il s'agit de leur contexte familial, leur enfance et leur adolescence, mais aussi les éléments manifestant leur personnalité et quelques traits de caractère, qui transparaissent dans les mots et les phrases employées.

Contexte familial, enfance, adolescence

La première partie des premières scènes, le récit factuel, permet de présenter globalement les protagonistes, avec leurs propres mots et en privilégiant les informations qu'ils et elles ont choisi de livrer dans leurs récits.

Les parents de **Thierry** sont « issus de familles agricoles ouvrières du nord de la France », son « père avec une famille nombreuse, donc assez populaire », « très catho ». Nés dans les années 35-40, ils sont « pré-soixante-huitards » mais « pris dans les grèves de 68-70 ». Ils ont pu apprendre un métier et se délocaliser dans le sud « parce qu'il y a plus de boulot » que dans le nord. Son père est devenu « éduc spé » et sa mère « assistante sociale ». Ils sont donc tous deux dans le social et « plutôt gauche catho ». Le père est syndicaliste, militant de terrain, la mère moins politisée mais aussi dans le social. Thierry naît « à Saint-Cloud » en 1971 en région parisienne et ses parents déménagent dans le Vaucluse quand il a « 2 ans ». Il a deux frères. Il fait « vers 17-18 ans » une formation BAFA et devient animateur en centres de loisirs pour avoir un « job de vacances » et parce qu'il sent qu'il a « envie d'animer ».

Le grand-père maternel de **Daniel** était directeur d'école, « ce qui est pas mal (...) pour quelqu'un qui venait quasiment du ruisseau », et « communiste ». Sa mère, aînée de sa fratrie, avait un frère « embrigadé » aux jeunesses communistes et resté un « communiste orthodoxe pendant très longtemps », et un autre frère qu'elle a protégé de cela. Son père « était président de la structure qui correspondait aux jeunesses étudiantes communistes » dans sa ville et l'a quittée suite à une mauvaise expérience. Pendant l'enfance et la jeunesse de Daniel, sa mère est enseignante, non encartée, non syndiquée et son père enseignant, non encarté, syndiqué mais avec de mauvaises expériences vécues dans ce cadre également. Il naît en 1964 en Bretagne et passe « une partie de sa jeunesse » avec ses parents à l'étranger, « au Maroc ».

Les grands-parents maternels de **Daphnée** étaient paysans dans le sud-ouest, alors que ses grands-parents paternels sont « issus de l'ancienne haute bourgeoisie » mais, « par des différends familiaux, ils sont tombés plus bas que terre ». Ses parents sont tous deux retraités. Lui était « architecte d'intérieur dans une grosse boîte », elle « psychomotricienne dans un centre pour enfants polyhandicapés ». Daphnée naît en 1992 en région parisienne mais, enfant, passe toutes ses grandes vacances et week-end dans la ferme familiale dans le sud-ouest. Elle a un grand-frère qui a « fait une école de commerce » chère et privée. Petite, elle fait du sport dans une association, « un club d'équitation », dans laquelle elle « travaille bénévolement » par la suite. A l'adolescence, elle « donne son soutien à la LPO ».

Les parents de **Julie** « viennent du milieu ouvrier, donc ils ont arrêté l'école au collège ». Sa mère est « agent de production » « dans une blanchisserie industrielle » « depuis qu'elle a 21 ou 22 ans » soit « depuis la naissance » de Julie. Son père est « cuisinier au collège » avec « le diplôme de cuisinier ». Elle naît en 1990 en région parisienne. Elle a une sœur de 21 ans et un frère de 17 ans.

Le père de **Valérie** devient « réparateur hi-fi » quand son magasin de disques ne « marche plus » à cause des supermarchés. Sa mère est « éducatrice de jeunes enfants, Jardinière d'enfants », « fonctionnaire à la Ville de Paris ». Son « frère est gérant d'une boîte de matériel acoustique ». Elle naît en 1971 à Paris. Enfant et adolescente elle fait « pas mal de colos et d'animation ».

Les grands-parents de **Jean-Christophe** sont « ouvriers », « immigrés de l'intérieur ». « Produits de l'exode rurale », ils ont « fait leur trou » à la ville « dans les PTT ». « Ils ne sont pas engagés politiquement ». Ses parents « sont tous les deux infirmiers », ils « n'ont pas le bac », mais son père « a fait l'école des cadres » et c'est là « qu'il a fait son éducation politique » avec la CGT. Il a un frère qui a cinq ans de moins que lui et une sœur aînée qui « eu un enfant plus jeune » et « des responsabilités » bien avant lui et son frère. Il naît en 1975, dans une famille de « classe moyenne dans une ville de taille moyenne » dans la « banlieue grande couronne » où il vit pendant toute sa jeunesse. A l'adolescence, il fait beaucoup de musique, monte des groupes et découvre « des groupes comme la Mano Negra ». En terminale B, il s'« éclate ». Il apprécie les cours d'histoire contemporaine, économie, philo, géographie, le « système d'enseignement généraliste », c'est pour lui « du bonheur ». « Au sortir de l'adolescence » il a un « grand besoin de fuir » son environnement et fait son « DEUG de socio » dans une autre banlieue pour « couper les ponts ».

Éléments de personnalité ou de caractère

On retrouve dans chacune des scènes des aspects de la personnalité des protagonistes ou de quelques traits de caractère dont ils et elles font état à travers certains détails ou points de vue, notamment à travers les mots et les tournures de phrases employées, qui en sont bien souvent un reflet assez manifeste.

Pour la moitié des protagonistes, quelques aspects de leur personnalité ou traits de caractères, apparaissant dès la première scène, semblent prendre racine dans leur enfance ou leur adolescence. Elles et ils dévoilent ensuite leur personnalité progressivement dans chacune des scènes.

Dans la première scène **Thierry** révèle une « position entre deux frères » qui explique son besoin « de montrer qu'il existe » et une construction personnelle qui est que « pour se sentir bien, il faut qu'il se sente utile, ou acceptable, ou appréciable par les autres », ce qui joue un rôle assez important dans son engagement. Il est aussi « du signe de la balance, un signe qui cherche le sens du collectif, qui essaie de mettre en lien » et « pense que ça marque son tempérament » et, bien sûr, le sens de son engagement. Par ailleurs il a une attache géographique pour son départ du sud de la France, ou plus spécifiquement pour la ruralité, qui est un aspect important de son parcours de vie. Dans la deuxième scène il sort « d'un schéma » imposé et « consolide sa manière d'être », « son rapport à la vie, au sensible » au contact des artistes « qui vivent dans des alternatives, qui vivent dans des marges », et dont il semble apprécier les « autres façons de concevoir leur rapport au travail ou au de sens de leur vie » qu'ils proposent. Dans la troisième scène l'anthroposophie vient « renforcer sa philosophie de vie » qui est d'avoir ni « ambition personnelle ni stratégie de carrière » et rester « ouvert à ce qui se présente ».

Daphnée évoque dans la première scène les relations qu'elle entretient avec ses parents et compare son caractère à celui de son père, qui veut toujours plus, et les conflits entre elle et lui, qui dessinent bien son caractère décidé et sa personnalité plutôt révoltée, à la source également de son engagement. Dans la deuxième scène, mais aussi dans les suivantes, elle montre son caractère passionnée (elle « ne fait pas des études pour faire un métier mais par passion », elle « adore les sciences, ça la passionne »), elle sait qu'elle est « quelqu'un d'assez franc et entier », parle souvent de ses « convictions » contre lesquelles elle ne peut pas aller, elle est plutôt révoltée et « indignée » (elle emploie souvent les termes « aberrant », « pas possible », « pas logique », « pas normal »). Elle cherche également souvent à faire des liens (« entre le monde scientifique et la société civile », entre les producteurs et leurs clients, « les chefs étoilés » et leurs produits, « la collectivité et les associations », le monde rural et les grandes villes...) Enfin, elle est toujours dans l'action et termine l'entretien en disant qu'« il y a plein de moyens de faire changer les trucs, faut juste se lancer, quoi ! Aller zou ! Trouver ce qui convient à nos besoins, à nos envies et puis se lancer ! »

Dans la première scène **Jean-Christophe**, qui n'est « pas un élève particulièrement brillant pendant ses années collège et lycée, se découvre des capacités progressivement », notamment « en faisant de la musique, en montant des groupes. Il s'ouvre « plein d'horizon » grâce à la découverte d'œuvres et d'artistes qu'il a « voulu suivre d'une certaine manière ». Dans la deuxième scène il a « des moments de prises de confiance et des moments de désillusions (...), un peu des montagnes russes qui font qu'il y a toujours eu un engagement qui a pris des formes finalement très différentes ». Dans la troisième scène il est conscient que « le sens profond » des fonctions de son métier de « responsable de structure d'éducation populaire » est « de marier humilité et une certaine prétention », et que « ça va avec son égo et son besoin de reconnaissance » car il a aussi conscience « que ça demande un gros boulot (...) donc il est fier quand il y arrive ». C'est aussi grâce à ce boulot de directeur que, après une période de crise personnelle, il reprend confiance en lui, en prenant conscience qu'il est « capable d'assumer » de plus en plus de choses, mais aussi grâce à ses « gamins », qui l'obligent à se projeter dans l'avenir et « ce qu'on leur laisse ». Par ailleurs, « Pour marcher il faut être en déséquilibre et il est plus à l'aise dans le rôle de celui qui essaie de déséquilibrer un peu pour que le mouvement » se fasse.

Les autres protagonistes n'évoquent pas vraiment de trait de caractère ou d'aspect de leur personnalité dans cette première scène et ne donnent pas vraiment de point de vue sur la période de leur enfance ou de leur adolescence. Mais eux aussi se dévoilent progressivement dans les scènes suivantes.

La personnalité de **Julie** ne commence à se révéler qu'à partir de la deuxième scène de son parcours de vie, à propos de ses études, ce qui, mis en regard avec son point de vue sur son petit frère – à 17 ans il ne « faut pas le laisser » voter car « c'est un gros bébé » et « il n'est pas recensé » – ou bien avec sa réflexion en fin d'entretien – « l'engagement ça peut aussi être vis-à-vis d'une personne (...) c'est pas de mon âge » – peut être interprété comme une vision très différenciée et sectorisée des âges de la vie – un peu comme si l'engagement ou l'émancipation ne venait qu'après l'enfance, et quand l'institution le permet. Dans cette deuxième scène elle « décide de faire ce qu'elle aime » pour ses études, et dans la troisième elle évoque une

« démarche un peu réfléchie » pour son service civique ainsi que son penchant « maladif » pour « les règles, les règlements ».

L'enfance de **Valérie** n'apparaît dans la première scène qu'à travers les « colos » qu'elle faisait. Dans la deuxième scène elle choisit de faire des études d'architecture car elle n'a pas d'autres idées, « ça se passe bien » dans ses études et elle veut faire « quelque chose d'un peu créatif ». Rien d'autre que ce qu'elle fait ou pense de l'engagement n'apparaît d'elle dans les autres scènes.

Daniel parle dans la première scène de sa vie à l'étranger et ce sujet reviendra ensuite dans son parcours de vie et jouera un rôle important dans la construction de sa pensée « engagée ». Dans les autres scènes il ne dévoile jamais directement sa personnalité. Cependant, dans la troisième scène il apparaît « curieux » et aventurier (il part à dans l'humanitaire sans savoir « ce que c'est »), et son caractère conflictuel, « intolérant », provocateur et « clivant » se manifeste progressivement dans son récit (il change souvent d'emploi pour cause de « conflit avec sa hiérarchie », il ne supporte pas les gens qui ne sont pas « cohérents dans leur vie », il refuse de travailler avec « des associations qui utilisent certains moyens »...)

En terme de perspectives pour aller plus loin, une piste d'analyse serait de lier ces traits de caractères à ce qu'ils et elles disent – directement ou par sous-entendu – de leurs engagements. Mais pour cela, il serait peut-être intéressant de composer des scènes plus orientées sur ces questions.

3.2 Scénographie

Scènes 1 : Vie familiale, enfance et adolescence

La vie familiale, l'origine sociale et les engagements des parents n'ont que peu d'influence sur leurs engagements

Comme on vient de le voir, les premières scènes témoignent de l'influence de la vie familiale des protagonistes sur leurs engagements, ce qu'elles et ils disent de leurs parents, voire de leurs grands-parents et de leurs frères et sœurs, et des relations qu'ils entretiennent ou ont entretenu pendant leur enfance avec elles et eux. Elles témoignent aussi de l'influence de leur enfance et de leur adolescence sur leur vie d'adulte.

L'influence familiale est spontanément et rapidement évoquée par **Daniel**, **Daphnée** et **Jean-Christophe**, qui parlent à la fois de leurs grands-parents et de leurs parents et disent être persuadé.es de l'existence de ce « droit fil naturel » (Jean-Christophe), d'une « longue histoire familiale » (Daphnée) ou de ce qui pourrait s'apparenter à une reproduction de l'histoire parentale (Daniel). **Julie** évoque l'influence de ses parents sur le choix de ses études d'agronomie qui sont « un peu une revanche » par rapport à eux, et il apparaît dans la suite de son parcours de vie que ces études sont le déclencheur de son engagement pour l'écologie et la justice. Les deux autres protagonistes n'en parlent que parce que je leur pose la question. **Thierry** n'évoque ses parents, leur origine sociale et leur engagement politique et syndical que lorsque je lui demande si « dans son enfance, les gens étaient comme lui » et, même s'il pense que « ça y participe, bien sûr », ça n'a pas pour lui un rôle principal. Enfin, même après mes questions, **Valérie** ne parle que très peu de ses parents, pas du tout de ses grands-parents, et semble nier complètement l'existence d'un tel lien.

Hormis Valérie, donc, tou.tes décrivent le milieu social de leur parents, leur profession et leur rapport au politique et au monde syndical, ce qui montre qu'elles et ils y voient tout de même un possible lien. Pour ce qui serait d'autres caractéristiques de leurs parents, seuls **Thierry** évoque leur « ouverture d'esprit » et **Daphnée** un peu leur rapport à la vie (lié à leur éducation) et les relations qu'elle entretient avec eux.

D'ailleurs les frères et sœurs sont peu ou pas engagé.es

Sauf **Daniel** qui n'évoque pas du tout l'existence – ou non – d'une fratrie, tou.tes les autres évoquent des différences entre leurs propres engagements et ceux de leurs frères et sœurs, généralement pas ou beaucoup moins engagé.es qu'elles et eux, ce qui vient contredire, en quelque sorte, un éventuel lien avec l'origine sociale des parents apparu plus haut. Seul **Jean-Christophe** a un frère « hyper engagé politiquement », mais ce n'est pas le cas de sa sœur, l'aînée de sa fratrie, qui n'a qu'« une conscience de gauche ».

Des expériences initiales et des points de vue à l'image des parcours de vie

Lorsque les protagonistes apparaissent dans leurs engagements dès cette première scène ou lorsqu'ils et elles donnent un premier point de vue sur ce que l'engagement représente pour elles et eux, cela renvoie une image assez représentative de ce qui transparaît ensuite dans leurs récits et le déroulé des scènes successives.

Plus que de l'éducation ou de la famille, **Thierry** pense que l'engagement dépend « de chemins de vie » et « des personnalités », certaines personnes ayant « de l'appétence à s'intéresser à la société, à la collectivité » alors que « d'autres sont plus sur des questions personnelles, individuelles, dans leur parcours de vie ». Et c'est bien son propre chemin de vie qu'il dessine peu à peu à travers son récit.

Quand **Daniel** arrive « en âge de comprendre un peu » la politique il a « en tête » les mauvaises expériences politiques et syndicales de sa famille qui l'ont « un peu vacciné », « sans compter que par opposition familiale il est giscardien, en plus ! » Ses premiers « engagements associatifs » sont donc « sans contenu politique », que ce soit au lycée ou « pendant ses études universitaires », mais cela évolue et, s'« il

n'est pas né militant, il l'est devenu au fur et à mesure d'un parcours », ce dont témoigne bien son récit et la progression de sa pensée au fil des scènes témoignant de son parcours de vie.

De par son « histoire familiale », **Daphnée** a « toujours eu ce rapport à la terre qui lui parle bien mais qui ne s'est pas tout de suite traduit dans un engagement concret ». En effet, si son « premier réel engagement » est juste un « soutien à la LPO », il devient bien plus concret par la suite, dans ses études et dans les activités qui ponctuent son parcours de vie. C'est aussi cette image d'un engagement enraciné dans l'histoire familiale et dans l'éducation puis évoluant au fil des expériences qu'elle décrit à propos de l'engagement social de ses parents, qui démarre pour son père avec une éducation dans « on n'a pas grand-chose, il nous manque quelque chose », et pour sa mère dans « on a ce qu'on a (...) c'est comme ça, on n'est pas dans la misère ». Il en va de même pour son frère et pour elle. Il a fait ses études supérieures « dans une école privée » très chère, elle « à la fac », et pour lui « un engagement de l'ordre des convictions c'est de l'ordre du loisir » mais cela évolue puisqu'il « avance dans le même sens » qu'elle et « vote vert au premier tour ».

Valérie ne s'explique pas la différence de cheminement entre son frère et elle, mais elle se dit « incapable » de faire « du commercial » comme lui car elle ne peut pas « représenter » ou « vendre quelque chose qu'elle ne sait pas profondément réel » et « utile », et cette question du mensonge, du respect des autres et de l'utilité sociale revient très souvent par la suite dans son parcours.

Dans la première scène du parcours de **Julie**, rien ne préfigure son propre engagement et elle semble construire sa pensée sur l'engagement au fil de son récit et des réflexions qu'il provoque chez elle (elle a « jamais vraiment réfléchi sur son engagement en soi » avant l'entretien). Elle évoque cependant l'engagement de ses parents au niveau professionnel, et ce plutôt en termes de responsabilité ou de grade professionnel. Ainsi, sa mère « fait remonter pas mal de choses (...) au syndicat du personnel » et s'est laissée « convaincre » pour passer « chef d'équipe adjointe », et son père n'est « pas vraiment » engagé à cause d'un « souci » avec le Conseil départemental qui lui a refusé de « passer chef » pour des raisons « politiques ». Sinon, ses parents votent, « ça leur tient à cœur » et ils « suivent les débats à la télé », mais elle ne sait « pas forcément ce qu'ils votent ». Toutefois elle est « sûre que sa sœur va voter Mélenchon ou Hamon ».

A l'inverse, **Jean-Christophe** a déjà bien réfléchi à ses engagements avant l'entretien, et pense d'emblée « à la petite histoire / grande histoire de la Scop Le Pavé », à « un droit fil naturel » dont l'origine est cependant « un peu énigmatique » car il « ne fait pas partie d'une famille de militants de génération en génération ». Néanmoins, son environnement est « de gauche », à l'image de ses parents qui sont « un mélange de rouge et vert », avec une sœur qui « a une conscience de gauche » mais « pas d'action politique » et un frère « hyper engagé politiquement », « dans le milieu libertaire », « des squats » et « de l'ultra-gauche ». Et c'est aussi dans un environnement plutôt politisé et plutôt de gauche qu'il évolue au fil des scènes de son parcours de vie.

Scènes 2 : Les déclencheurs des engagements

Les événements de la deuxième scène jouent pour chacun.e des protagonistes un rôle de déclencheur de leurs engagements qui peut, pour la plupart, s'apparenter à une prise de conscience des bouleversements, des contradictions sociales et des conflits en cours. Mais ce déclencheur n'est pas uniforme.

Le principal déclencheur, c'est les études

Pour la plupart des protagonistes, les deuxièmes scènes témoignent essentiellement de leurs études.

Daphnée choisit, sur les conseils de sa mère, des études « dans le développement durable », mais ce sujet était d'abord tellement « évident » qu'elle ne voyait pas spontanément « la nécessité de s'engager vraiment là-dedans ». C'est dans ce cadre que son année d'échange à Montréal devient le « déclencheur » de son engagement, car elle y rencontre des étudiants « vraiment engagés pour l'écologie » et qui « mettent vraiment en application ce qu'ils apprennent en terme d'engagement associatif », ainsi qu'un enseignant « très engagé ». Ainsi, pour elle, l'engagement « dépend des personnes que tu rencontres ». C'est aussi dans

ce cadre qu'elle prend conscience « de l'individualisme dans lequel on nous élève » insidieusement, avec les notes, les classements, la compétitivité, mais aussi du « côté global » et des « résonances sociales » des questions liées au développement durable, à l'agriculture, à « l'économie de marché » et aux « logiques financières ». C'est donc à ce moment qu'elle forge la vision critique de la société qu'elle déroule tout au long de cette scène.

Julie choisit, elle, de faire des études en agroécologie. Celles-ci représentent une sorte d'émancipation sociale puisqu'elles sont une « revanche » par rapport à ses parents qui n'ont pas fait d'études et lui disent de « toujours taper plus haut », comme « médecine » ou « vétérinaire ». Mais elles représentent aussi une sorte d'émancipation personnelle, de prise de conscience de soi, puisqu'elle « décide de faire ce qu'elle aime » et de prendre son temps pour choisir un « boulot » « qui a du sens », ce qui est une sorte de point de départ de son engagement.

Jean-Christophe a une « conscience politique » dès son adolescence mais celle-ci « se développe à la fac », lors de ses études « en socio ». Ces études, faites « par hasard », lui font découvrir de nombreux auteurs qui étayent ses analyses politiques et lui donnent des bases de réflexion, comme « le triptyque Durkheim-Marx-Weber » puis « le structuralisme, le fonctionnalisme ». C'est aussi à cette occasion qu'il lit « la fameuse phrase de Che Guevara qui dit Soyez toujours sensibles aux injustices, c'est la plus belle vertu d'un révolutionnaire » et qui lui permet de prendre « conscience qu'il faut avoir l'œil ouvert sur le monde tel qu'il est, ne pas être naïf, et ne pas perdre de vue justement ces injustices et le dégoût initial qu'elles provoquent ». Depuis elle lui sert « de viatique, de boussole ».

La vision critique de la société de Daphnée

Daphnée pense que « c'est aberrant qu'on puisse penser à une société de croissance illimitée dans un monde qui à la base est fini, ou à renouvellement très lent, c'est pas possible ». « Ce qui la perturbe complètement, c'est la recherche de profit à tout prix et qui pousse par exemple les agriculteurs à détruire leur outil de travail qui est la terre et qu'ils forcent à s'appauvrir à terme » et dont on ne prend plus en compte l'expertise, réservée aux « cadres » ou aux « logiques financières ». Pour elle, le problème est « systémique », lié à « l'économie de marché », au « verrouillage » de « ceux qui ont le pouvoir » et au modèle économique capitaliste.

De même, elle juge qu'« avoir 150 têtes de bétail, c'est pas logique » parce que « la connexion » est perdue, « c'est moins de temps à accorder à chaque animal », alors qu'« élever » une bête c'est « l'aimer » et « ça se ressent après dans le produit fini ». « La confiance » envers les producteurs ne peut se nouer que localement car on peut « aller les voir et leur parler concrètement », voir d'où viennent les produits, ce qu'ils sont réellement.

Les gens de son âge « sont conscients de certaines choses » mais perçoivent difficilement « le côté imbriqué de la problématique actuelle ». Ses amis pensent que les manifestations « ça change rien », ils « sont devenus abstentionnistes » car le vote blanc n'est pas reconnu mais ils refusent d'agir pour que ça change. Pour elle, « il y a pas mal de volonté d'agir chez les gens de son âge, mais sur des problématiques bien précises » pas pour « changer le système » et seulement à petite échelle.

L'engagement décalé de Jean-Christophe

« Ado », Jean-Christophe se « considère comme anarchiste » « même si au départ il ne sait pas très bien ce que ça veut dire, il a appris au fur et à mesure [rire] ». Il fait une enquête sur les anarchistes pendant ses études avec « en tête », Léo Ferré pour qui « l'anarchisme c'est la forme supérieure de la pensée politique » et permet de se protéger du système, et Louise Michel pour qui « le pouvoir corrompt ». Mais il est déçu de trouver parmi les anarchistes « les beaufs les plus stupides qu'on peut trouver dans n'importe quel parti ».

Il se méfie des « engagements partisans », refuse de « prendre une carte » car il a « une conscience de dérive sectaire, dogmatique » possible. Il a une « peur terrible », de « l'organisation induite par l'organisation partisane » et du « système politique (...) qui induit lui-même une hiérarchisation entre les petit élus et les grands élus, entre les grands responsables et les responsables de moins de choses ».

Pour cette raison, il essaie « de prendre des biais dans l'engagement », par exemple, dans l'association pour les sortants de prison où il travaille, il apprécie « le travail sur la justice pénale de manière indissociable de la justice sociale » qui pose des questions « éminemment politique » mais aussi philosophiques.

Mais il existe d'autres déclencheurs : l'éducation populaire et l'expérience professionnelle

Thierry, Daniel et Valérie ne lient pas leurs engagements à leurs études.

Pour **Thierry**, ses études d'ingénieur ont été une perte de temps et manquaient de sens. Elles se trouvent, dans cette deuxième scène, prisent en sandwich entre, d'une part, son expérience d'animation qu'il considère à l'origine de ses engagements et, d'autre part, son appétence pour la musique et la pratique artistique, fortement liées à la suite de son expérience d'animation. Ainsi, c'est donc la « découverte de l'éducation populaire dans le champs de l'animation » qui l'amène à ses engagements, avec une prise de conscience liée à la découverte « de principes » et « de textes » au sujet de « la constitution française » et de l'histoire « qui se réfère aux droits humains ». La musique et la pratique artistiques en général jouent également un rôle important, même si elles n'en sont pas pour lui « le déclencheur ». Elles viennent en effet « consolider » sa manière d'être et « conforter son rapport à la vie, au sensible » qui le portent à s'engager. Elles sont également le support de son expérience plus approfondie dans l'animation, avec un projet « de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts » qui finit par se « concrétiser » et se professionnaliser avec l'ouverture d'un « café-musique ».

Daniel évoque ses études de « communication, sciences po, économie, finance... » dans la première scène et, en effet, ils les a faites « pour faire plaisir à ses parents » et elles n'ont que très peu de lien avec ses engagements, si ce n'est d'avoir été une étape pour l'amener à ses premières expériences professionnelles, qui elles-mêmes débouchent sur une deuxième forme d'expérience professionnelle dans laquelle s'enracinent ses engagements. Cette deuxième scène dans laquelle il vit ses premières expériences professionnelles dans l'hôtellerie joue cependant pour lui un rôle non négligeable dans ses futurs engagements car il s'agit d'une première approche concrète de la société à laquelle il se confronte et qui aiguise son sens critique (comme Daphnée et Jean-Christophe peuvent le faire grâce à leurs études), notamment par rapport au « nouveau management » qu'il expérimente et dont il critique beaucoup les retombées sur la société comme sur l'évolution des ONG et du monde associatif.

Valérie choisit des études d'architecte car elle n'a pas d'autre idée et pour faire « quelque chose d'un peu créatif ». Comme pour Thierry, celles-ci sont, dans cette deuxième scène, prisent en sandwich entre son expérience d'animation qui lui permet de « comprendre » le fonctionnement associatif à la base de son engagement, et son stage de fin d'étude qui, également dans le monde associatif, l'amène directement à créer sa première association dans laquelle elle s'engage. Elle y fait du « développement local », crée des « liens avec les écoles » et « les centres sociaux », tisse « du lien social » et s'insurge contre le « mépris » dont témoignent envers les jeunes les personnes qui les « baladent de trucs d'orientation en trucs d'orientation ».

Le sens des expériences d'éducation populaire de Thierry

Après la découverte de l'éducation populaire, les autres expériences de Thierry dans l'animation lui permettent « d'approfondir » son engagement, de « consolider son intérêt pour les valeurs de l'éducation populaire, les principes », de « nourrir des valeurs », « de mettre en pratique des principes et des valeurs ». Elles sont aussi l'occasion de découvrir « des textes », la « constitution française », l'histoire « qui se réfère aux droits humains ». Elles sont enfin l'occasion « de prendre le temps de

réfléchir à ce qu'on a envie pour la société », de « se poser la question » si « on veut agir pour la société » ou « chercher un boulot pour soi ». Et « une fois que tu as planté la graine, t'es parti ».

Scènes 3 : Premiers engagements

C'est dans les troisièmes scènes que se jouent, pour tou.tes les protagonistes, leurs premiers engagements concrets, de terrain. Ces engagements viennent confirmer les appétences qui se sont dessinées dans les scènes précédentes, mais ils ne sont jamais conscients au départ, ni vraiment réfléchis. Ils s'apparentent bien, pour la plupart des protagonistes, à une sorte de résolution des conflits et à, si ce n'est la transformation de la société pour aller vers une sorte d'idéal ou de monde nouveau, au moins une recherche de cet idéal ou de ce monde nouveau, et une sorte de prise de conscience de leur puissance d'agir. On retrouve, pour ce nouveau monde, de nombreuses notions d'écologie et de soutenabilité (surtout chez Daphnée et Julie), de démocratie, justice, droits humains et culturels, de lien social et d'émancipation... et une volonté d'agir « concrètement », « sur le terrain » pour les mettre en œuvre.

Une première expérience au CAC donne le la pour les jobs suivants

Pour Daphnée comme pour Julie, cette troisième scène correspond essentiellement à la découverte du CAC, mais aussi aux expériences qui suivent cette découverte et qui sont un peu déterminées par elle.

Le stage de fin d'étude que **Daphnée** effectue au CAC est sa première « expérience associative » et lui donne « envie de continuer l'aventure », ce qu'elle fera avec le service civique qu'elle envisage ensuite. C'est aussi cette expérience qui lui confirme qu'elle « n'arrive pas à mettre de côté son engagement associatif » ou à faire « quelque chose qui va contre ce qu'elle pense » car « à partir du moment où il y a des convictions derrière, c'est difficile de les mettre de côté dans un emploi et de garder ses convictions uniquement pour le loisir ou pour un engagement associatif (...) à titre bénévole ». Ainsi, le petit boulot qu'elle trouve avant de commencer son service civique pour « faire autre chose que attendre que le temps passe » ne peut pas se passer dans n'importe quelle entreprise, car « engraisser la famille Mulliez ça va cinq minutes ». Elle trouve donc une épicerie avec des convictions sociales « derrière », « dans la continuité d'un engagement » et dans laquelle, quand elle « parle à des clients », elle n'a « pas l'impression de leur mentir ». Ainsi cette « entreprise engagée » permet un de « rétablir les choses ».

Le service civique que **Julie** effectue au CAC à la fin de ses études est une « démarche un peu plus réfléchie » que le reste (car elle ne veut pas « avoir tout de suite des responsabilités ») mais, dans un premier temps, « c'était pas du tout pour le côté engagement, surtout pas le côté social, associatif, c'était plutôt pour la dimension écologie ». Ce n'était donc pas « quelque chose de conscient », au contraire « c'est son chemin qui l'a emmenée à se retrouver au CAC, à s'engager ». Cependant, elle pense maintenant qu'« on ne peut pas juste travailler pour avoir de l'argent, il faut autre chose derrière et c'est peut-être ça l'engagement », et elle semble alors consciente de s'engager, donc, pour « laisser la planète dans le même état qu'elle l'a trouvée quand elle est née, voire mieux ».

Daphnée et l'entreprise engagée

Pour Daphnée, une entreprise engagée « part d'un engagement, d'un constat, mais aussi d'une indignation, et cet engagement il se traduit par la création d'une entreprise pour rétablir les choses ». Dans l'épicerie où elle a un petit boulot, ils sont attachés à la juste rémunération des producteurs « qui font des bons produits », au fait que les « chefs étoilés » connaissent la provenance de leurs produits et à rétablir les liens entre producteurs et consommateurs. « Des entreprises engagées il y en a, le monde de l'entreprise n'est pas forcément mauvais ».

Julie et l'écologie

La vision écologique du CAC intéresse Julie car « ça va plus loin », avec « la transition écologique de manière large, qui allie le social ». Elle n'avait pas vue cette « dimension (...) avant, sauf un peu avec l'agroécologie ». C'est avec le CAC qu'elle a « découverte la part de social de l'écologie », elle « n'avait jamais vu qu'il pouvait y avoir une part politique, économique, autre chose que les Verts ».

« L'écologie c'est laisser la planète dans le même état qu'on l'a trouvée quand on est né, voire mieux », « c'est une manière d'être juste ». Elle n'est « pas forcément écolo, mais juste pour la justice ».

Pour agir, elle « essaie de changer ses habitudes » personnelles, en s'inscrivant à une Amap, aux incroyables comestibles, en mangeant moins de viande, plus de légumineuses. Elle « essaie de bouger les autres » sur les mêmes questions, mais aussi sur des questions politiques. Ses parents « sont un peu convaincus » alors que ce n'était pas « dans leur éducation » et ont fini par changer leurs habitudes alimentaires et leur façon de se soigner. Quant à ses amis, ils sont « déjà sensibilisés » et ce sont eux qui la « poussent dans le bio ».

Comme elle fait « bouger » sa famille, « on peut dire que son engagement a engendré un changement de mentalité, alors ! ».

Premiers emplois engagés dans l'associatif ou l'humanitaire

Les protagonistes plus âgé.es occupent dans cette troisième scène leur(s) premier(s) emploi(s) et s'inscrivent dans leur(s) premier(s) engagement(s).

Thierry découvre l'anthroposophie concomitamment à son expérience professionnelle associative dans le milieu des musiques actuelles puis à son engagement au sein de divers réseaux, qu'il a d'ailleurs rejoint de cette manière très naturelle qui peut caractériser cette « philosophie de vie sur l'acceptation de ce qui arrive » (en l'occurrence on avait besoin de quelqu'un, lui pouvait le faire et, en plus, être utile). Ces expériences sont l'occasion pour lui de faire « de la politique en acte » (ce qui est l'essence même de son engagement), et d'appliquer, lorsqu'il « anime un collectif », des valeurs comme « le faire ensemble, la démocratie, le droit culturel, la coopération, la solidarité ». Ces expériences sont aussi de « supers espaces de formation », ce qui caractérise aussi son engagement.

Daniel occupe un emploi dans l'humanitaire qui dure presque quinze ans. Cet emploi est directement lié au fait qu'il ait vécu enfant à l'étranger, et, même si ce « n'est pas quelque chose de très réfléchi » au départ, il le présente bien comme un véritable « engagement ». Il va même jusqu'à l'approfondir par une formation universitaire et une profonde réflexion, notamment sur la violence, et ce premier emploi-engagement aura de fortes répercussions sur la pensée politique qu'il construit tout au long de son parcours de vie (« c'est peut-être là » qu'il commence « à penser les choses de façon politique, mais tout le temps. C'est-à-dire petit à petit »). Cependant, il n'y trouve pas le sens qu'il cherchait initialement (même s'il avait alors « une vision un peu enchantée de la chose ») et qui s'apparente aux notions de droit et relations internationales qu'il étudie par ailleurs « pour penser ce qu'il fait concrètement sur le terrain ». De plus, il se sent « un peu gadget », « passe son temps dans les avions » ou « fait uniquement du management » (ce qui ne « l'intéresse pas du tout »), et ne peut ni aller « dans un organe qui prend les décisions » pour changer les choses ni être utile « sur le terrain ». Toutes ces raisons font qu'il ne continue pas dans cette voie.

Valérie (dans les scènes trois et trois bis) occupe ses premiers emplois dans le secteur associatif et s'inscrit dans ses premiers engagements bénévoles, également associatifs. Ce sont des choix « par défaut » pour les premiers parce qu'elle est la plus disponible (sans enfant), mais elle fait ensuite des choix raisonnés « pour rester sur des valeurs qu'elle est capable de défendre, qu'elle peut porter ». L'intrication des statuts de salariée et de bénévole, ainsi que l'« écho » que ces activités ont dans sa vie privée, dessinent l'engagement qui rythme sa vie, les uns menant inexorablement aux autres tout au long de son parcours de vie. Elle cherche des missions dont les valeurs « lui parlent », comme « le travail de lien » mettre les gens « ensemble, les faire discuter », faire prendre conscience aux jeunes en insertion via le développement local et aux enfants

via le théâtre, qu'ils et elles ont des compétences, sont des « ressources » et non des poids morts, et peuvent réussir dans ce qu'ils et elles entreprennent. Par ailleurs, elle veut être « sur le terrain », « en lien avec ce qu'elle fait, ce qu'elle produit » pour « défendre » ces valeurs.

Enfin, les premiers emplois occupés par **Jean-Christophe** représentent bien les engagements qu'il évoque tout au long de son parcours de vie. Après avoir orienté ses études dans le développement culturel il travaille successivement « dans une école de musique associative », « dans une structure qui a pour but l'accès à la musique des personnes handicapées », « dans une salle de concert » puis « dans un réseau de musiques actuelles ». Il se forme plus spécifiquement dans le réseau des Scop d'éducation populaire et travaille uniquement « dans des associations » et toujours sur des sujets qui ont « un sens politique », même s'il ne s'agit pas d'« un engagement politique très direct » car il ressent une « désillusion » autant qu'un « sentiment d'impuissance » en découvrant « que l'apport scientifique en sciences humaines produit peu d'effet » et n'est pas compensé par le travail des associations. Il compense, lui, en « devenant directeur » ce qui lui permet de reprendre confiance en lui et d'être « dans la multiplication des puissances d'agir et d'engagement », et en attachant une grande importance à « ne pas dissocier l'artistique du politique » car « il faut pouvoir mettre en jeu des ressorts intimes que mobilise l'art dans les processus politiques ».

Ce que Daniel pense sur et grâce à l'humanitaire

Daniel a « développé toute une réflexion sur ce qu'était l'action humanitaire parce qu'il avait les pieds dedans (...) et qu'au bout d'un moment on réfléchit à ce qu'on fait (...) à la raison d'être de cette action qu'on dit humanitaire ». « La nébuleuse de l'action humanitaire et de la solidarité internationale » est « un gadget » qui vient « compenser des décisions politiques » non prises, ce qui a un « coût humain » car il y a « des gens qui meurent (...) des centaines, des milliers dans des catastrophes sur lesquelles il a bossé en Afrique ». « Les Etats » ne font rien sous prétexte qu'ils « financent l'humanitaire ».

Par ailleurs l'humanitaire fait preuve d'une forte dépendance vis-à-vis du « co-structurel », les budgets sont « immobilisés sur les salaires » et sur les projets et non sur le projet politique qui est la base de son existence.

Dans les conflits armés, il y a « des situations de violence » où « c'est toi ou c'est l'autre » et « il faut avoir clarifié ta position » avant, sinon tu meures. « La violence physique n'est pas pire que la violence structurelle qui s'exerce dans notre société et qui tue des gens ».

Le sens des emplois successifs de Valérie

Dans sa première association, où elle est « emploi jeune », Valérie fait du « développement local » en lien avec son « mémoire d'archi » sur la question du « regard que les habitants portent sur leur quartier et leur environnement ». Elle fait « le lien avec les écoles, les enfants qui découvrent leur environnement, la lecture de la ville » mais aussi « avec les centres sociaux » pour créer du « lien social », « y compris avec les artistes ». Elle « trouve intéressant le regard des gens », de montrer aux jeunes qui ont grandi dans ce quartier qu'ils ne sont pas des « bagages » mais des « ressources ». Elle crée « un chantier d'insertion » mais ressent le mépris envers ces jeunes « baladés de trucs d'orientation en trucs d'orientation » par des personnes qui n'en ont « pas grand-chose à faire », n'organisent pas de suivi et proposent des outils pas adaptés. Elle découvre « le travail de lien » et « l'ESS » en en faisant, « en sachant ce que tu fais et pour qui tu le fais » et en travaillant « sur des valeurs humaines ». Elle commence à prendre conscience de la généralisation des problèmes des associations.

En parallèle elle participe aux « luttes comme la maison des Métallos pour garder les locaux », contre les baisses de financement des associations suite aux « réformes avec la RGPP », et elle est « enrôlée dans la création d'une régie de quartier » qu'elle préside pendant trois ans.

Elle travaille ensuite comme « adulte relais » dans une compagnie de théâtre pour enfants où elle « aide à l'administration » pendant trois ans. Ils font du théâtre avec tous les enfants, même ceux qui pensent que ce n'est pas pour eux, « avec des professionnels » comme « un vrai travail », et font venir toutes les familles pour que, avec les instituteurs, elles voient tous les enfants « dans un contexte de réussite », « parce que c'est adapté, chacun est tiré vers ce qu'il peut faire de mieux ». « Là vraiment tu portes des valeurs, t'es pas sur une culture élitiste », « on se fout pas de la gueule des gens ».

Elle trouve ensuite un poste en « emploi tremplin » de coordinatrice dans une association d'accueil de femmes, grâce à Pôle emploi et à une personne qu'elle a connue « dans les luttes ». Elle « remplit des dossiers de financement qui ne leur correspondent pas » (une fois, les « féministes engagées » refusent d'employer le terme de « discrimination » au lieu de « violence » et le dossier ne passe pas).

« Chaque association qu'elle fait est un peu liée l'une à l'autre et apporte ses propres jalons ». Lorsqu'elle travaille avec les enfants elle vient d'avoir sa fille et pendant son emploi avec les femmes elle « se sépare du père de ses enfants » et ne peut « faire autrement » que de se sentir « victime ». Ces échos avec sa vie personnelle sont « peut-être » liés au fait « que les associations sont porteuses de telles choses ».

Le CAC et les réseaux

Alors que Daphnée et Julie rencontrent le CAC dès la deuxième scène, et Thierry dès cette troisième scène, la rencontre des trois autres se déroule lors de la quatrième scène.

Thierry fait la connaissance du CAC et, plus largement des réseaux associatifs, après quelques années où il reste « encore beaucoup sur l'interne, la direction et le secrétariat général » de son association car il est « jeune papa ». Il est ensuite élu dans un réseau national de musiques actuelles et « fait deux ans au CA » puis « deux ans au bureau » et « six ans président ». Ce premier réseau adhère aussi à un réseau national de structures culturelles, afin de « rendre visibles les alternatives » et « faire plus de démocratie ». Il en est aussi membre du CA, puis président. C'est ce réseau national culturel qui adhère au CAC dans le but de « sortir du champ culturel » et pour « l'élargissement, le transversal, et l'alternative à la CPCA, au Mouvement associatif ». Thierry représente ce réseau au sein du CAC « dès la deuxième ou troisième réunion ». Le premier réseau de musiques actuelles est pour lui un « super espace de formation, de découverte de tous les enjeux nationaux, territoriaux, de toutes les questions politiques publiques, structuration professionnelle, l'économie solidaire et tout ». Il y apprend également « comment on travaille en collectif et comment on prend des responsabilités, on anime la réunion et on se fixe un peu d'ambition et de stratégie d'action ».

L'association scientifique où travaille **Daniel** est co-fondatrice du CAC, qu'il connaît par ailleurs, et il continue « à faire le lien » entre les deux. Le CAC est une structure « essentielle » pour nouer « des partenariats » et permettre « une action avec une plus grosse envergure », et, avec son association, elles ont « des objectifs communs au niveau politique ». Il est également intéressé par son « approche un peu contenante, de coagulation de différentes initiatives » et sa « façon de travailler, de créer des collectifs sur un objet ». « Attiré par ces collectifs qui essaient de rassembler un peu de monde », il se rapproche également de l'Appel des appels qui réunit « tous les métiers qui ont un rapport avec l'humain » pour échanger sur le « libéralisme économique ».

Valérie accepte un poste au CAC après une discussion sur « la problématique des associations » qu'elle a vécu dans toutes les autres associations et parce qu'elle peut « mettre en perspective tout ce qu'elle a subi à différentes échelles, des structures trop petites, ou les pertes d'aides, pour des raisons politiques dont on n'a pas la lecture ». Elle trouve « essentiel » que la CAC soit « une clé de lecture » et « aide à comprendre ce qui se passe, d'un point de vue » plus large, comme « l'impact des directives européennes, etc. »

Lorsqu'un autre poste se libère au CAC, cela correspond à un moment où **Jean-Christophe** se sent « à l'étroit dans les fonctions de directeur d'un réseau départemental » et « voit bien que tout part en vrille et

qu'il faut revenir en amont des problèmes ». Il apprécie la radicalité du CAC qui ne se retrouve pas dans les autres grandes fédérations ainsi que sa « vision hyper panoramique » et sa « capacité, par la façon dont son activité transcende les domaines d'actions des associations, à vraiment construire un propos politique et une action politique ».

Le polymorphisme des engagements

A partir des thématiques évoquées dans ces trois premières scènes, il se dégage, pour chaque protagoniste, les profils suivants : **Thierry** : associatif – artistique ; **Daniel** : associatif – humanitaire – politique ; **Daphnée** : associatif – politique – écologique ; **Julie** : associatif – écologique ; **Valérie** : associatif ; **Jean-Christophe** : associatif – politique – artistique¹.

On constate également plusieurs formes concernant les engagements associatifs spécifiquement.

Ils peuvent se situer sous la forme d'une participation opérationnelle au sein de l'équipe d'animation. **Thierry** est d'abord sur un engagement « plutôt sur l'opérationnel, d'action », « on est dans l'action en permanence, pour de multiples raisons », il est « beaucoup sur l'interne, la direction et le secrétariat général de l'asso ». **Daniel**, **Valérie** et **Jean-Christophe** occupent des postes permanents dans diverses associations où ils et elle exécutent des tâches du quotidien, « de gestion » ou de traitement d'une base de données, par exemple. **Daphnée** et **Julie**, y font des stages qui sont également sur de l'opérationnel.

Ils peuvent se situer au sein de la direction bénévole de l'association (CA, bureau) et/ou des réseaux (Fédération, CAC...). **Thierry** est élu au CA, puis au bureau et à la présidence, d'abord dans l'association elle-même puis dans les réseaux auxquels elle est adhérente. **Daniel** représente son association scientifique dans les instances de direction du CAC. **Valérie** s'est « aussi enrôlée dans la création d'une régie de quartier » dont elle était « pendant un an présidente de la préfiguration, et pendant deux ans encore présidente de l'association ».

Il peut aussi s'agir d'une simple participation distante. **Daphnée** « avait aucune expérience associative en tant que telle. Elle donnait des sous à une association » et « travaillait bénévolement » dans une association sportive (« dans laquelle elle faisait du sport quand elle était petite (...) donc ça n'a rien à voir. »)

Enfin, ce peut être un terrain d'étude, comme « le mémoire en maîtrise sur l'action culturelle en milieu carcéral » de **Jean-Christophe** pendant ses études.

Les engagements politiques (ou syndicaux) sont unanimement rejetés...

Le rapport à la politique et, plus spécifiquement aux partis, se dégage pour la plupart des protagonistes lors de cette troisième scène, sauf pour Jean-Christophe qui, ayant fait des études de Sciences Politiques, aborde le sujet dès la scène précédente. Toutes sont unanimes, c'est d'abord un rejet total. Cependant, par la suite leur discours est souvent plus nuancé.

Thierry n'a pas d'action syndicale car il n'a pas « d'interlocuteur » puisque, avec ses collègues, ils « créent leur emploi » et ne sont pas « dans un dialogue patron-salarié », et parce qu'il est « bien en peine de choisir quel syndicat ». « Avec le recul » il pense que « le format syndical ne lui convient pas » et il « exècre » les partis politiques.

En 2002, **Daniel** ne vote pas aux présidentielles, « sciemment », car il pense que « l'institution présidentielles est quelque chose à supprimer ». Pourtant, il adhère l'année suivante au PS, à la Fédération des français de l'étranger puis, de retour à Paris, dans trois sections différentes dont il ne garde que de mauvaises impressions (« confiscation des décisions », « pétaudière », Cherki qui soutient la vidéosurveillance malgré ses engagements pour ne pas trahir Delanoé). Il voit la politique comme « une espèce de jeu (...) totalement factice » et croit « que cette période [de militantisme politique] l'a franchement vacciné des structures politiques en général », venant confirmer l'histoire parentale.

Daphnée n'a pas d'engagement politique dans un parti car elle ne se « retrouve dans aucun parti » mais elle agit dans une « association de quartier » et fait de la politique « à l'échelle ultra-locale ». Elle a « un problème avec la manière dont on conçoit l'élection présidentielle aujourd'hui ». Elle « arrive à militer pour

1 Ce qui était déjà rendu visible à partir de la grille d'analyse des entretiens.

des idées » mais pas « pour des personnes » parce qu'elle s'est « fait avoir » par Hollande et n'apprécie pas que « les grandes idées viennent pour servir des intérêts personnels ».

Grâce au CAC **Julie** a « beaucoup plus de notions » politiques mais ne « maîtrise » pas très bien, elle a « du mal à comprendre les trucs comme le Sénat, l'Assemblée, (...) qui a les pouvoirs » même si elle l'a appris « à l'école, mais c'est pas resté ancré ». Au moment des élections elle vote, mais pas « les deux derniers votes » car elle a « donné une procuration » et elle « le fait parce que ça doit être fait », « c'est un devoir ». Elle « ne vote pas pour n'importe qui » elle « réfléchit », « compare les programmes », c'est important « pour exprimer ce qu'on pense » et, même si « c'est pas sa voix qui va changer grand-chose » au niveau national, à petite échelle « ça peut donner une orientation au Maire ».

Dans une association de **Valérie**, ses collègues et elle ne veulent « pas de mélange » et préfèrent « qu'il n'y ait pas de parti politique » représenté dans le CA. Elle travaille dans des associations qui n'ont que peu de liens avec la politique ou, comme le CAC qui, lui, a des liens directs, qui n'est « affiliée à aucun parti ». « Du coup » elle n'a « jamais senti la nécessité de s'inclure la-dessus », dans un « centre social » oui, mais en politique « franchement non », elle est « assez méfiante ». « La politique », « le pouvoir », « ça dénature un peu » car ça oblige « à faire des compromis », mais ça permet aussi d'avoir une vision stratégique dont elle se sent incapable « de peur de se perdre en chemin ». En revanche elle « vote » et « invite tout le monde à voter chez elle ».

Jean-Christophe ne se « serait jamais vu à être dans un engagement partisan, prendre sa carte », il a « toujours une énorme méfiance par rapport à ça » et « une conscience de dérive sectaire, dogmatique parfois », y compris chez les anarchistes dont il se sent très proche. Actuellement « anarchiste républicain », il se trouve face à la « contradiction » formée par le besoin de « travail sur les communs » et d'« une antidote anarchiste » pour « avoir un contre-pouvoir qui fait que le pouvoir est viable ». « Par rapport à l'engagement partisan », il a « une peur terrible » de « la hiérarchie induite par l'organisation partisane », c'est-à-dire le « système politique » et « les partis », « entre les petits élus et les grands élus, entre les grands responsables et les responsables de moins de choses, etc. », même si « ça se pose quasiment dans les mêmes termes pour les associations » mais avec « une souplesse due au fait que l'objectif n'est pas la prise de fonction et de pouvoir ». Car il « pense qu'effectivement le pouvoir corrompt », que « c'est pas du tout impossible mais très difficile d'arriver à garder une certaine sagesse dans une position de pouvoir ».

Jean-Christophe, l'anarchisme et la République

Jean-Christophe se « construit en pensant qu'il est anarchiste, là où c'est compliqué maintenant c'est qu'il est un anarchiste républicain [rire] ». Il « ne sait pas comment dénouer cette contradiction » mais pense qu'il faut à la fois « un travail sur les communs, sur la chose commune » et « une antidote anarchiste (...) qui se méfie de la manière dont le pouvoir corrompt et l'autorité produit de l'oppression, pour justement avoir un contre pouvoir qui fait que le pouvoir est viable ». « La question clé entre l'anarchisme et la République, c'est l'échelle politique ». « De manière théorique il est très probable que les expériences anarchistes ne soient possibles qu'à petit échelle et reliées entre elles. Ce qui renvoie d'ailleurs à la question du réseau et des connexions. Alors que la question du cadre républicain, c'est plus la manière idoine de penser une communauté politique sur un territoire important, avec une population importante. Donc c'est cette articulation qui est difficile à trouver ».

...mais pas la pratique politique

Les positions extrêmes sur « la politique » sont modulées par des réflexions liées à la pratique politique, ou bien à de la politique non « partisane », ou non « encartée » pour reprendre les mots de Jean-Christophe et Daniel.

Les actions et la possibilité d'agir dans les associations sont bien une pratique politique pour **Thierry** dont l'action « est très attachée à des valeurs, à une pratique et à des personnes qui sont dans ces

groupements, bien sûr. Après c'est très politique, c'est de la politique en actes, une façon de faire de la politique ». Il en va de même pour **Daphnée** qui pense qu'il est plus efficace de « participer à une association de quartier plutôt que de se plaindre » à la mairie, ce qui revient à faire « de la politique (...) à l'échelle ultra locale » et de façon « pas vraiment organisée ». Il s'agit plus d'une réflexion politique pour **Daniel** qui pensait dans un premier temps que « le secteur associatif » était « plutôt sur des questions droits humains, démocratie, citoyenneté » mais « en fait, tout son engagement est devenu de plus en plus politique au fur et à mesure qu'il avançait dans ce parcours là, et de plus en plus général ». C'est aussi le cas de **Jean-Christophe** qui n'« a travaillé que dans des associations et dans des trucs où il trouvait un sens politique, mais c'était pas un engagement politique très direct », comme par exemple dans l'association pour les sortants de prison, où il apprécie de poser des questions « éminemment politique » mais aussi philosophiques, et au CAC où l'« activité transcende les domaines d'actions des associations [pour] construire un propos politique et une action politique ». Enfin, c'est également le cas de **Valérie** qui pense que l'engagement associatif permet de « changer la société par un autre biais » que la politique, et de **Julie** qui, avec le CAC, découvre « la part de social de l'écologie » et réalise « qu'il pouvait y avoir une part politique, économique, autre chose que les Verts ».

L'action politique hors parti semble également être liée à une évolution personnelle, ce qui, pour Daniel et Jean-Christophe, semble moins possible dans les partis. **Daniel** « milite, s'engage en marchant » et pense que « peut-être que les gens qui évoluent dans des partis politiques, dans des structures syndicales, c'est un peu différent ». **Jean-Christophe** ne se sent pas toujours efficace ou en forme « politiquement », mais cela va beaucoup mieux lorsqu'il découvre « la puissance d'agir » mais aussi qu'il est « capable de faire une licence et une maîtrise de sciences politiques » ou, « d'assumer » de plus en plus de choses en tant que directeur, notamment de « rendre possible l'intelligence collective ». Pour lui, cela ne serait pas possible dans les partis politiques car « ce qui est en jeu c'est une compétition électorale, et donc y a un principe d'efficacité qui fait que c'est plus compliqué ».

Les engagements artistiques sont complémentaires

Pour aller plus loin sur le polymorphisme des engagements, il apparaît que, pour Thierry et Jean-Christophe, les engagements artistiques sont un aspect important et complémentaire à leurs autres engagements. Si l'art n'a pas tout à fait le même statut dans l'engagement pour l'un et l'autre, il existe cependant des parallèles assez évocateurs.

L'art est une appétence présente avant les engagements associatifs ou politiques, ou les activités professionnelles. **Thierry** semble avoir toujours eu « cette sensibilité » pour la « pratique artistique, art plastique, sculpture, peinture, photo, un peu d'instruments », il « touche un peu à tout assez facilement mais sans aller très loin ». Et **Jean-Christophe** a « toujours fait beaucoup de musique parallèlement » à ses études ou à ses activités professionnelles.

L'art joue un rôle émancipateur important, qui a des répercussions sur les réflexions, la philosophie de vie et, finalement, sur les engagements. **Thierry** « trouve la relation, le contact avec les artistes passionnant » car ce sont des gens qui vivent des alternatives », « dans des marges », et qui proposent d'autres façons de concevoir leur rapport au travail ou au sens de leur vie ». Cette découverte lui permet « de sortir d'un schéma », notamment au sujet de ses études qui devaient lui permettre de « trouver du boulot » sans problème. « La pratique artistique n'est pas le déclencheur » mais « elle conforte son rapport à la vie, au sensible ». Il est intéressé par « le côté moins matérialiste des choses », « dans des domaines autres ». Pour **Jean-Christophe** « il y a partie liée entre un processus d'émancipation individuelle et la musique » qui « conduit aussi à cet engagement politique ». Adolescent, il « découvre la liberté par la musique », qu'il peut « faire des choses qu'il ne s'attendait pas à faire », que la musique et les groupes sont « une école de la vie ». Il lit dans un texte qu'« on ne parviendra pas à changer les choses si on ne change pas le langage » ce qui confirme pour lui que « quand tu explodes le cadre du langage par un propos artistique, en fait tu proposes justement ce pas de côté qui fait que tu penses pas pareil et qui fait que quelque part tu trouves cette antidote au pouvoir corrompu ». Depuis il essaie « d'avoir une multiplicité de registres de langage (« Par exemple quand j'écris un truc, j'écris par rapport à mon background professionnel, et en même temps je me

dis qu'il faut que je renverse complètement le truc et que j'écrive autrement, pour aussi penser autrement et avoir de nouvelles idées. »)

L'art est un support pour des activités professionnelles ou des activités militantes. **Thierry** met en œuvre un projet avec ses « collègues objecteurs, de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts » puis ouvre une salle de musiques actuelles, car « les musiques actuelles sont un bon support pour vivre ensemble des expériences, pour partager des choses ». Après ses études, **Jean-Christophe** « trouve du boulot dans la musique », après « un troisième cycle en développement culturel et direction de projet ». Pour lui « c'est important de ne pas dissocier l'artistique du politique » et « faire de l'artistique et du développement culturel c'est une manière de faire de la politique ». Il pense qu'« il faut pouvoir mettre en jeu des ressorts intimes que mobilise l'art dans des processus politiques » ce qui, pour lui, « est profondément indissociable ».

Mais **Thierry** pense que « les artistes ne portent pas forcément un engagement politique, dans leur art ». Par exemple, sa femme, musicienne, « n'est pas quelqu'un de politiquement engagé. Elle est engagée dans le beau. Et c'est un bel engagement. Elle est là pour apporter du beau au monde », ce n'est « même pas une revendication du beau (...) c'est plus fort qu'elle ». « Donc ça ne doit pas forcément résonner, se traduire en mobilisation. Et pourtant c'est essentiel, qu'il y ait des gens qui fassent du beau dans le monde, sinon ce serait tout moche ». L'art est donc un engagement « qui est plus dans le parcours individuel de la personne, qui sert à l'humanité, mais qui n'est pas dans une militance ».

Scènes 4 : Des emplois engagés et des engagements confirmés

Des expériences professionnelles comme des aboutissements

Dans les quatrièmes scènes, les protagonistes vivent pleinement des expériences professionnelles et/ou bénévoles porteuses des engagements qu'ils et elles mettent en avant dans leurs parcours de vie.

Thierry est président d'un réseau national de structures culturelles, où il est confronté à des difficultés économiques et une crise interne, et doit avoir recours à des licenciements. Il gère cette crise avec bienveillance et attention, garantissant « des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens », ce qui n'entre pas en contradiction avec ses valeurs. En parallèle il a un emploi de « consultant dans une coopérative d'activité d'entrepreneurs » où il fait « des missions d'appui aux associations », aux fédérations et aux collectivités « en difficulté ». Ces deux activités se nourrissent l'une l'autre et il met en pratique, dans les deux, ses valeurs et ses convictions.

Daniel travaille dans une association scientifique, après une petite période de transition pendant laquelle il s'engage bénévolement dans une autre association, où il construit un réseau, explore un autre aspect des « droits humains », notamment au sujet de la vidéosurveillance ce qui lui donne une connaissance des nouvelles technologies et une légitimité pour entrer dans cette association scientifique. Pendant cette période, il se forme également à la « gestion associative » pour « valider » son expérience bénévole et trouver ce « boulot » associatif, car il ne veut plus travailler « dans le secteur marchand concurrentiel ». Tout cela est en lien étroit avec l'évolution de sa pensée politique.

Valérie travaille au CAC, l'une de ses plus longues expériences professionnelles et la seule qui ne soit pas en contrat aidé. Cet emploi représente une sorte d'aboutissement ou de mise en perspective de toutes ses expériences précédentes, qui prennent alors un sens et trouvent une explication politique globale. Dans ce cadre elle s'occupe notamment des questions de structuration interne et de fonctionnement entre bénévoles et salarié.es, réfléchissant en particulier sur la « répartition des responsabilités » et du travail quotidien/politique.

Jean-Christophe est lui aussi embauché au CAC et peut alors « travailler sur ce qui est important », avec une « vision panoramique » et une « activité qui transcende les domaines d'actions des associations » et permet de « vraiment construire un propos politique et une action politique ». Il se sent « à l'aise dans le rôle de celui qui essaie de déséquilibrer un peu pour que le mouvement » se fasse (comme dans la marche) et les « compétences professionnelles » qu'il a acquises lui « permettent d'être un rouage pour essayer d'être dans la démultiplication des puissances d'agir et d'engagement ».

C'est évidemment différent pour Daphnée et Julie en raison de leur âge, mais leurs hypothétiques quatrièmes scènes dessinent un parcours de vie assez similaire.

Daphnée envisage de faire un service civique, car « c'est de la formation, de l'apprentissage et du travail concret », puis de trouver de futurs emplois en lien avec ses « convictions », comme un poste de « chargée de mission » pour le développement durable dans sa ville, pour « créer du lien » entre les collectivités, les associations et les citoyens, puis un projet autour de l'agriculture pour « aller repeupler la campagne française dans son petit Lot-et-Garonne parce que c'est la base », notamment afin de lutter contre le FN dans les milieux ruraux et de « discuter, apporter sa pierre à l'édifice là-bas », parce que c'est important en terme de souveraineté alimentaire, et parce qu'il y a « un grand besoin » d'exploitations agricoles « nouvelles, plus douces, à plus petite échelle ».

Julie envisage d'« orienter sa carrière vers quelque chose dans le sens écologique, ça lui permettrait d'aider à son niveau », d'autant que ses études la place « en position de décision ». Elle veut garder une « vision idéologique, pour que ça ait du sens pour elle et pour l'avenir ».

Les conditions de travail dans l'ESS selon Thierry

Actuellement, pour Thierry, le réseau culturel « à en partie tendance à se nécroser, on ne vivra que si on maintient le souffle, si on ouvre, si on fait venir d'autres énergies ». « Mais il y a des tendances internes sur des enjeux sectoriels, professionnels, de défense d'acquis, de sentiment de peser quelque chose » alors qu'il « faut être très relatifs, quand-même, dans notre histoire... » La période impose des licenciements, mais quand « il y a une difficulté économique, on la gère. Avec bienveillance, avec attention mais « ça fait partie de la vie ! » « On sait aussi qu'on travaille dans des secteurs en précarité, donc quand on rentre dans une de nos organisations on n'a pas un boulot à vie ». En fait « l'économie solidaire » est pauvre et « ne porte pas la responsabilité de la limite de ses moyens ».

En tant que président il « garantit des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens. Vas-y trouver des boulots comme ça ! » Il ne se sent donc pas en contradiction avec les valeurs qu'il défend par ailleurs. Les crises sont « des processus, c'est pas la fin des choses, c'est un rebond », « c'est souvent pas pour rien qu'elles arrivent ».

Points de vue sur l'engagement en général

« La rencontre de hasard ressemble à ce qu'en termes de sport de combat ou de guerre l'on appelle un engagement, alors on n'est pas dans l'exercice mais dans l'épreuve dangereuse de soi. »

Anne-Marie Garat¹

A la fin ou au cours des entretiens, j'ai demandé aux personnes interrogées de me donner leur définition de l'engagement en général. J'ai placé ces définitions et d'autres considérations du même ordre dans la quatrième scène qui est également une sorte de conclusion de leur parcours, à l'instant de l'entretien. Les points de vue de chacun des protagonistes sur l'engagement est à l'image de leur récit mis en scène et un reflet plutôt fidèle de leur parcours.

Thierry est engagé parce qu'il a vécu une expérience dans l'éducation populaire, parce qu'il a une « appétence à s'intéresser à la société » et une « volonté d'agir » pour elle en mettant notamment « en pratique ses principes et ses valeurs », ce qui revient, même s'il « exècre » la politique (sous la forme parti), à faire « de la politique en acte ». Il a tout d'abord un « engagement plutôt sur l'opérationnel ». C'est un apprentissage « sur le tas, mais avec ce sentiment de mettre en pratique des principes et des valeurs », et « une fois que tu as planté la graine, t'es parti ». Il découvre « dans un second temps, l'engagement collectif ». « C'est très attaché à des valeurs, à une pratique et à des personnes ». Mais il pense que « tout le

1 Anne-Marie Garat, *La source*. op. cit.

monde n'est pas dans des engagements », et remarque que dans les associations « le bénévolat, c'est pas toujours une recherche d'engagement », juste « une recherche de lien social ». Il lie cela à « des parcours de vie », au fait qu'« on est tellement différents les uns des autres, les besoins sont bien variés ». Par exemple, « les artistes ne portent pas forcément un engagement politique », sa compagne pianiste est « engagée dans le beau » sans que ce soit « une militance » ou « une revendication ». Enfin, il se pose la question de la légitimité de « la militance », de « s'engager pour l'ensemble de la population » alors qu'on n'est pas majoritaire, de ce que cela pourrait être si on a « de l'influence » alors qu'on ne porte pas « des valeurs super humanistes ». Il « faut avoir aussi conscience de la diversité des implications ».

Pour **Daniel**, « quand on a vraiment des convictions, des engagements très profonds, on trouve toujours à les mettre en œuvre », du moins quand, comme c'est son cas, sa « vie personnelle » le permet. Il « n'envisage absolument aucune activité rémunératrice qui ne serait pas le reflet de son engagement ». Il pense que même si « ça change pas la face du monde, on doit être cohérent dans notre vie », par exemple ne pas aller « aux sports d'hiver » (comme ses collègues) quand on en connaît l'impact écologique. Son engagement « est vraiment une pensée continue, au fur et à mesure de ses expériences. Tu développes une réflexion, tes convictions évoluent aussi ». Son engagement devient également « de plus en plus politique au fur et à mesure » qu'il avance « dans ce parcours-là », au sein des associations avec un objet politique, « et de plus en plus général ». Progressivement, il se pose « des questions sur la démocratie, sur le fonctionnement démocratique, etc. ». Il se met « un peu en retrait » pour « essayer de prendre les choses plus en amont et réfléchir sur des questions plus fondamentales, sur la démocratie ». « Ces engagements, ça donne le sens de sa vie ».

L'« engagement politique » de **Daphnée**, « ce serait de faire en sorte que les citoyens soient plus intégrés aux décisions politiques qui les concernent », et ce « directement à l'échelle locale ». « Les gens ont chacun les thématiques qui leurs tiennent à cœur en fonction de leur histoire, des expériences qu'on fait, des valeurs auxquelles on croit ». Elle a l'impression de « rencontrer de plus en plus » de gens engagés pour « changer le système », peut-être parce que ce sont « des gens qu'elle sélectionne ». Pour elle, « un engagement ça vient forcément de convictions qui doivent être fortes, pour se traduire dans des actes », mais ceux-ci peuvent être « des petits gestes du quotidien ». Il s'agit d'« une volonté pour changer, que ça parte d'une indignation ou pas ». « C'est être en accord avec ses valeurs, essayer de le concrétiser dans sa vie de tous les jours ». Enfin, elle souligne que « ce serait dommage qu'il y ait une hiérarchie d'engagements », « c'est propre à chacun » en terme de temps, d'intensité, c'est « hyper multiforme ».

A travers l'écologie, **Julie** est engagée « pour le juste » et elle veut garder une dimension « idéologique » à sa carrière, pour « que ça ait du sens pour elle et pour l'avenir ». Pour elle « s'engager, c'est plus que physiquement, c'est mentalement », « c'est être dans un projet avec toutes les parties de son être ». Et elle relève en guise de conclusion que « l'engagement ça peut aussi être vis-à-vis d'une personne » mais ce n'est « pas de son âge ».

« Comme il faut vivre », **Valérie** a plus « cherché du boulot qu'un engagement, que bénévole », même si elle a « pu en faire ». Elle jongle (dans ses actes comme dans son discours) entre le bénévolat, qui pour elle est presque synonyme d'engagement, et le salariat, qui l'est beaucoup moins, du moins intuitivement. Mais, avec la réflexion liée à la parole, elle précise que – que ce soit en situation de salariat ou de bénévolat à en croire sa propre expérience – « l'engagement c'est vraiment pouvoir participer pleinement à un projet, en apportant des idées, en venant enrichir le projet, tout en pouvant continuer à vivre en dehors de ce projet, cet engagement ». Par ailleurs, pour elle l'engagement est différent « avant et après les enfants », et c'est bien « d'avoir plusieurs engagements », ça permet de « nourrir tes différentes expériences, tes différents engagements, en les articulant mieux, mais aussi en limitant ce que tu mets pour chaque engagement ». Enfin, « l'engagement militant, c'est l'engagement de valeurs qui te parlent, quelque soit l'action », et quelques soient « les missions parfois abstraites » (comme la gestion d'une base de données, une des tâches qu'elle effectue pour le CAC) qui sont nourries par d'autres biais et de ce fait « prennent du sens ».

Pour **Jean-Christophe**, « le regard que tu portes sur le monde ça fait partie de ton engagement et donc la manière dont l'art marque le regard que tu portes sur le monde c'est hyper important ». Il pense que « ce lien entre art et politique » n'est « pas assez conscientisé et reste trop mystérieux aux yeux des militants ». Son engagement politique se situe à l'extérieur du champ politique parce que « on est

évidemment parfois plus utile en dehors » en gardant « la capacité de faire un pas de l'autre côté », comme avec l'art et le langage. Il évoque « la puissance d'agir », qui n'est « pas tant la sienne que celle de compétences professionnelles acquises qui lui permettent d'être un rouage pour justement essayer d'être dans la démultiplication des puissances d'agir et d'engagement ». Pour lui, « l'engagement individuel et collectif » sont « intrinsèquement liés » et il se situe « comme un facilitateur » car il fait l'hypothèse – selon sa propre expérience – que l'impuissance « peut venir d'une présomption qui est que tu as envie de changer le monde, tu penses par moment peut-être que tu peux y contribuer, évidemment tu te prends des murs et en fait c'est parce que tu t'y prends mal (...) parce que tu penses trop de manière individuelle » alors que « le travail est foncièrement collectif ». Il « pense que ça demande à la fois une grande humilité et beaucoup de prétention pour jouer ce rôle-là ». L'engagement, pour lui, « c'est deux choses. Un, l'indignation », la capacité ou le seuil d'indignation, et « deux, qu'est ce qu'on fait, après, de l'indignation. Qu'est-ce que ça apporte comme ressort, comment on vit de pas se laisser faire ».

Les engagement passent par les valeurs, les convictions, leurs mises en pratique et en cohérence

« Avec la question des valeurs nous nous trouvons d'emblée au cœur de la vie sociale, dans sa dimension à la fois réelle et représentationnelle, individuelle et collective, discursive et pratique »

Nathalie Heinrich¹

A travers ces différents points de vue, mais aussi lorsqu'on reprend chaque scène, il apparaît que, pour l'ensemble des protagonistes, les engagements passent par la prise de conscience des valeurs qu'ils défendent et dont elles et ils témoignent dans les deux premières scènes, et par la mise en pratique de ces valeurs dans leurs actes, notamment dans les troisièmes et quatrièmes scènes, même si ce n'est pas toujours dit de manière aussi directe. Thierry, Daniel, Julie et Valérie utilisent directement le mot « valeur », mais elles et ils parlent aussi de « principes » et de « convictions ». Cependant, Daniel, Julie et Jean-Christophe ne citent pas le mot « valeur », mais Daniel parle de « convictions », et elles et ils font référence, à plusieurs reprises, à des notions qu'il est possible de qualifier de valeur, au sens – entendu également par les autres protagonistes – d'une valeur-principe, positive en elle-même, correspondant à une butée de leur argumentation et portant son propre but, sa propre nécessité².

Pour **Thierry** le « projet avec ces collègues objecteurs, de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts leur permet de prendre le temps de réfléchir à ce qu'ils ont envie pour la société, ce qu'ils veulent faire pour la société, donc ça, ça nourrit des valeurs. » De même, la salle de musiques actuelles c'est « plutôt apprendre sur le tas, mais avec ce sentiment de mettre en pratique des principes et des valeurs. Des fondamentaux importants ». Et, finalement, ses engagement sont « très attachés à des valeurs, une pratique et des personnes qui sont dans ces groupements, bien sûr. (...) C'est de la politique en actes. Une façon de faire de la politique. » Par ailleurs, une fois président du réseau culturel, il « garantit des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens ». Et il pense que les valeurs sont souvent nommées dans les réseaux où il est actif, et dans son travail « d'accompagnement des asso, c'est souvent une des bases de travail, de se redire et de se redire ce qu'on entend derrière. Mais c'est plutôt comment on traduit ces valeurs-là. On baigne quand-même beaucoup dedans, je trouve. » Cependant ce n'est pas toujours le cas puisque pour sa compagne musicienne la pratique artistique est « une forme d'engagement [non] théorisée, qui fait pas partie d'un corpus de valeurs ». De même il pense que « sur l'engagement et la démocratie, c'est cool si on porte des valeurs super humanistes, mais on pourrait porter des valeurs de merde aussi et... imagine en plus qu'on ait de l'influence ! » « C'est super qu'on soit convaincus de nos valeurs mais on se dit légitime, ou légitimé par le nombre d'associations, le nombre d'adhérents de nos associations, mais faut avoir aussi conscience de la diversité, des implications... Tout le monde n'est pas convaincu ».

Pour **Daphnée**, « à partir du moment où il y a des convictions derrière c'est difficile de les mettre de côté dans un emploi et de garder ses convictions uniquement pour le loisirs ou pour un engagement

1 Nathalie Heinrich, *Des valeurs*. op.cit. p. 338

2 Voir les définitions issues de l'ouvrage de Nathalie Heinrich, *Des valeurs*. op. cit., au paragraphe [#1.4.2.La question des valeurs](#) p.18

associatif qui se fait du coup à titre bénévole » et elle « pense aussi qu'un engagement c'est être en accord avec ses valeurs, essayer de les concrétiser dans sa vie de tous les jours, essayer d'être cohérent dans ses actes avec ses paroles, en fait, et avec ses convictions qu'on a à la base ».

Valérie « préfère rester dans le milieu associatif pour rester sur des valeurs qu'elle est capable de défendre, qu'elle peut porter, et sur des fonctionnements qui permettent aussi un peu de souplesse ». Dans ses diverses associations, elle apprécie de « faire du lien social », de faire « le lien entre les artistes », « impliquer les gens autour d'une dynamique ». Avec l'association d'artistes, les activités sont « adaptées, chacun étant tiré vers ce qu'il peut faire de mieux. Là vraiment tu portes des valeurs, t'es pas sur une culture élitiste, on fait du culturel, mais aussi on se fout pas de la gueule des gens, on fait pas un truc bricolé. C'est un beau truc parce qu'il faut mettre en valeur le travail que les mômes font ». Elle découvre « l'ESS : c'est vraiment ça qu'on fait, on travaille sur des valeurs, sur des valeurs humaines... Maintenant les mots sont un peu dévoyés mais on découvre des choses en les faisant, et on se dit C'est vraiment ça qu'on veut faire ». Par ailleurs elle a « vu plusieurs configurations associatives pour se dire que de toutes façons, la façon dont tu structures ton CA, dont tu structures ton bureau, collégial etc., ça peut être pipeau. Soit tu as des valeurs et un fonctionnement qui permet d'orienter et de prendre des décisions en commun, de faire des actions ensemble, soit tu te dis que tu l'as mais tu l'as pas, et tu auras beau mettre un bureau collégial, ça marchera pas non plus. (...) Cela dit, ça n'empêche pas que ça peut être intéressant de le faire, mais je sais que c'est pas ça qui t'apporte les valeurs. Si elles n'y sont pas au départ, ça ne fonctionnera pas non plus ».

Contrairement aux autres, Daniel, Julie et Jean-Christophe, ne citent pas le mot « valeur » mais Daniel se réfère à des « convictions » et des « engagements » (qu'il cite en les mettant sur un même plan), et, tout comme Julie et Jean-Christophe, à ce qui s'apparente bien à des valeurs.

Daniel pense que « quand on a vraiment des convictions, des engagements très profonds on trouve toujours à les mettre en œuvre » et il est « de plus en plus intolérant », avec les gens « autour de lui dont la finalité c'est d'acheter un nouveau truc, d'aller en vacances à dix milles kilomètres d'ici, etc ». Il pense « que c'est au fur et à mesure » qu'il « essaie de prendre les choses plus en amont et à réfléchir sur des questions plus fondamentales, liées à la démocratie. Et en fait maintenant il n'envisage absolument aucune activité rémunératrice qui ne serait pas le reflet de son engagement ». De même, « une trop grande dépendance vis-à-vis d'une structure ou d'un système fait qu'on tutoie souvent les limites d'un engagement ou de convictions qu'on peut avoir, en tout cas de mise en œuvre de convictions qu'on peut avoir. Ça c'est très clair. Après, chacun, individuellement par rapport à ses convictions, on trouve des voies, et chacun a ses contraintes, ses avantages... » Mais « il est évident que lui, ces engagements, ça donne le sens de sa vie », « s'il ne maintient pas cet espèce d'engagement qu'il a et que ça ne se reflète pas dans sa vie quotidienne, et dans son parcours, et dans sa vie professionnelle, ce serait désastreux, (...) il ne verra pas l'intérêt ». Il « pense que, même si ça change pas la face du monde, on doit être cohérent dans notre vie. Quand on a des engagements et des convictions, on doit essayer autant que possible d'être cohérent avec notre vie. »

Pour **Julie** « l'écologie c'est une manière d'être juste ». Elle n'est « pas forcément écolo, mais juste pour la justice. Tu es né ok tu l'as pas choisi mais on te met sur un endroit, le minimum c'est de pas le rendre pire, c'est pas juste pour ceux qui viennent après ». De même, « on peut pas juste travailler pour avoir de l'argent, il faut autre chose derrière et c'est peut-être ça l'engagement ».

Adolescent, **Jean-Christophe** découvre « la liberté par la musique, qu'il peut faire des choses qu'il ne s'attend pas à faire » et que c'est « une école de la vie », « un truc d'émancipation », car la musique et les groupes lui ouvrent « plein d'horizon ». « Étudiant à la fac » il voit « la fameuse phrase de Che Guevara qui dit Soyez toujours sensible aux injustices, c'est la plus belle vertu d'un révolutionnaire » qui lui sert « de viatique, de boussole » tout au long de sa vie, avec la « conscience » qu'il faut « avoir l'œil ouvert sur le monde tel qu'il est (...) et ne pas perdre de vue ces injustices et le dégoût initial qu'elles provoquent ». Plus tard, avec l'association pour les sortants de prison, il travaille « sur la question de la justice pénale de manière indissociable de la justice sociale », et « ça lui plaît » car « ça pose des questions éminemment politiques mais pas que, des questions philosophiques ». Enfin, grâce à une « formation » il appréhende son métier « de responsable de structure d'éducation populaire » en travaillant « sur le sens profond » qui est de « marier

humilité et une certaine prétention » et « il est fier quand il arrive » à « s'effacer pour ne pas dire ce qu'il faut faire mais créer les conditions pour qu'on arrive à déterminer ensemble ce qu'il faut faire ».

Les engagements passent aussi par des personnes

Pour Thierry, Daphnée et Jean-Christophe, les engagements – ou la prise de conscience des contradictions sociales ou des conflits en cours qui déclenche les engagements – passent par des personnes qui sont en quelques sortes des vecteurs d'engagement.

Thierry et Jean-Christophe citent tout les deux leur ami Pascal, qui joue un rôle important dans leur participation aux différents réseaux où ils sont actifs l'un et l'autre. **Thierry** prend des responsabilités dans le réseau de musiques actuelles puis dans le réseau culturel grâce à son ami Pascal, avec qui ils se sont « bien retrouvé sur les logiques d'actions, la philosophie » et qui l'a « petit à petit » « amené à ces responsabilités ». Et c'est le même Pascal qui parle du poste qui se libère au CAC à **Jean-Christophe**.

Daphnée et Jean-Christophe encore, citent également leurs formation et, explicitement ou non, des professeurs et des camarades de classe qui jouent un rôle important dans le déclenchement de leur engagement. **Daphnée** rencontre à Montréal « des étudiants qui ont la même formation qu'elle et qui sont vraiment engagés pour l'écologie ». En master elle apprécie les « plus petites classes où tous le monde se connaît, il y a aucun problème pour aller discuter avec les profs, ils sont vraiment disponibles ». Elle apprécie également les enseignants qui partagent « leurs idées plutôt que des grandes théories » et mettent le savoir « en relation avec du concret, avec ce qu'on vit tous les jours », « avec qui on peut développer un sens critique ». Même si lui ne cite pas implicitement ses professeurs, **Jean-Christophe** est conscient de « la chance » qu'il a « d'avoir une bonne formation » en fac de « socio » et du rôle que jouent toutes les « découvertes » qu'il fait à cette époque, y compris la « fameuse phrase de Che Guevara » qu'il lit « chez un copain ».

Enfin, les témoignages de Daphnée et Julie rendent compte du rôle non négligeable du CAC, et sans doute des personnes qu'elles y ont rencontré, comme déclencheur de leur engagement. Pour **Daphnée** le CAC est sa première « expérience associative » qui lui donne « envie de continuer l'aventure ». Quant à **Julie**, depuis qu'elle est au CAC elle « s'intéresse beaucoup plus » à la politique et elle définit son « engagement sous deux formes, à la fois un engagement service civique et ensuite un engagement au CAC, puisqu'elle aurait bien pu faire son service civique à la Caf ».

CONCLUSION

*je découvre
 mes idées
 au fin fond des idées des autres
 un commun d'idées
 les mots
 font surgir les fondements de mes émotions
 les mots
 disent autant qu'ils font
 il y a du non dit du non dicible du mal dit du dit empêché du dit malgré tout
 il y a des moments parfaits
 une harmonie
 ils donnent du sens
 portent du sens
 l'opposé du mensonge est-il le sens
 sens innocence non sens inconscience
 les mots pour dire les idées
 les mots idéalisés
 les mots idéaux
 les émotions lient le corps les actes les idées les pensées
 dans émotion il y a mot
 Totem – Frédérique – 05 juillet 2016*

Les sens de mes engagements

Cette recherche-action me donne tout d'abord l'image d'une reconfiguration de mes propres engagements, comme si l'écriture, l'expression, la figuration – ou la mise en scène – de ceux-ci m'avait donné l'occasion non seulement de mieux les cerner et de mieux les connaître, mais aussi de les apprivoiser¹, les assumer, et finalement les dépasser pour leur donner d'autres dimensions, d'autres sens. Quatre mots me viennent à l'esprit pour les caractériser : sérénité, sensibilité, lucidité, complexité.

Mes engagements sont sereins, et cette sérénité est liée aux expériences acquises pendant ces trois années, mais aussi – et surtout – aux expériences que j'ai analysées et mises en perspective les unes par rapport aux autres, et par rapport aux connaissances acquises grâce à elles ou plus tard, sans hiérarchie entre tout cela, et qui ce faisant ont pris du sens – et une essence. Ces expériences sont de ce fait devenues un socle suffisamment stable, « calme »² et apaisé, pour me permettre de me tenir à distance de « l'agitation et des troubles qui affectent mon existence », de ne plus en être dépendante et affectée, ou si c'est le cas, au moins est-ce sans « hargne ni mauvaise foi ».

Mes engagements sont sensibles, et je n'ai plus tendance à nier mes impressions, mes sensations, mes intuitions et mes sentiments – soit tout ce qui n'est pas intellectuel ou rationnel. Au contraire, je suis en réalité capable de les accepter, de les écouter, de les prendre en compte et, même, de les exprimer – d'abord à travers et grâce à tous les écrits autour de ce travail de recherche et d'actions – et pourquoi pas dans l'avenir, grâce à une activité artistique enfin assumée.

Mes engagements sont lucides, notamment face aux contradictions qui persistent chez tout un chacun – moi y compris – car je reconnais et accepte la faille qui existe entre ce que théoriquement je devrais faire pour mettre en pratique les valeurs (« publiques »³) que je défends (de l'ordre de la « responsabilité théorique » décrite par Marc Crépon⁴) et ce que je peux réellement mettre en œuvre (de l'ordre de son « l'exercice pratique »⁵) – l'essentiel étant que, avec cette conscience, grâce à cette vision « claire et exacte »

1 Je pense notamment à un passage d'un livre qui a beaucoup marqué mon adolescence, Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit Prince* (Paris: Gallimard, 1958). : « - Qu'est-ce que signifie apprivoiser ? - C'est une chose trop oubliée, dit le renard. Ça signifie "créer des liens..." » p.68

2 Sans indication contraire les mots entre guillemets dans ce paragraphe renvoient aux définitions du « Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales », consulté le 24 août 2019, <https://www.cnrtl.fr/>.

3 Nathalie Heinich, *Des valeurs*. op.cit.

4 Marc Crépon, « Il s'agit de résister à la banalité de la violence ». op.cit.

5 ibid

de cette faille, je peux trouver les moyens de la combler – même partiellement et progressivement – et cela sans culpabilité – enfin.

Mes engagements sont complexes, et j'ai compris, ressenti, vécu de manière sensible autant qu'intellectuelle, à quel point ils sont composés « d'éléments qui entraînent de nombreux rapports entre eux », ce qui les rend interdépendants, « difficiles à saisir par l'esprit » ou intellectuellement, et nécessitant donc peut-être – souvent ? – de faire appel au sensible pour saisir tous ces aspects, tous ce qu'ils donnent à voir, tous les points de vue possibles à leur sujet.

Des pistes de recherche pour aller dans d'autres sens

En tant que chercheuse, il m'a fallu un certain temps pour me dégager de ce qui s'avère être – ou ce que j'ai ressenti comme – un réel formatage de l'université, confirmant et accentué par mon éducation (catholique) où – entre autre – le désir n'a de place nulle part. Mais pas seulement, je devais aussi me dégager de la protection que je me suis construite pour panser certaines blessures, et qui passe par une sorte de pensée hyper rationnelle, logique avant tout, l'éthique étant elle-même d'abord logique, quasi rationnelle elle aussi, et les aspects intuitifs et sensibles, niés ou dévalorisés.

J'ai donc longuement résisté. Tout en étant attirée, dès le début de cette recherche-action, par une démarche de type ethno-sociologique, il me semble avoir toujours été plus ou moins tentée de vérifier si les personnes interrogées pensaient (un peu) comme moi, ou vivaient leurs engagements de la même façon, ce qui revient en quelques sortes à vérifier des hypothèses de départ.

Avec la méthode du récit de vie (selon Daniel Bertaux et François de Singly) et la méthode de l'égalité (empruntée à Jacques Rancière), et, donc, le travail de mise en récit de vie puis en scènes de mes entretiens, il me semble avoir commencé à me dégager de ces résistances. Seulement, il m'a fallu encore un long temps de maturation pour m'y autoriser, et, en plus de mes activités professionnelles, le temps m'a manqué pour aller plus loin dans le cadre de ce mémoire.

J'aurais aimé, par exemple, retravailler les scènes sous l'angle de la personnalité, des désirs et du rapport au sensible de mes protagonistes. En effet, de nombreux éléments figurent dans les entretiens, sous forme écrite ou orale. Ce travail pourrait apporter une autre dimension et permettre de répondre autrement à la question « par où passent les engagements ? ». Outre la personnalité, les désirs et le rapport au sensible des protagonistes, ce nouveau cadre de réflexion pourrait peut-être donner des indications sur le rôle que jouent certaines personnes qu'ils et elles ont rencontrées, ainsi que leurs modes de relations aux autres et leur rapport au collectif, qui ont commencé à se manifester dans mes scénographies.

J'aurais aimé travailler plus concrètement les notions de territoire et de points de distribution proposées par Jacques Rancière, qui cherche à travers les scènes à interroger ce qui se joue aux points de croisement de différents territoires ou de leurs frontières. Il me semble que ces deux notions pourraient notamment permettre d'approcher la question de la temporalité des parcours de vie et de leur inscription dans l'Histoire, ce que j'avais, un temps, envisagé d'analyser, en particulier lors de la construction de la grille d'analyse des entretiens grâce aux éléments d'information temporels (dates, époques...). En effet, « tous les phénomènes importants comme déflagrateurs de conflit idéologique et social sont des événements qui se passent à la frontière, des phénomènes de barrières qu'on voit et qu'on transgresse, de passage d'un côté à un autre » et « les choses importantes pour la pensée arrivent à des points de croisement, là où les territoires se perdent »¹.

J'aurais aimé, enfin, confronter ces analyses à la « grammaire axiologique » développée par Nathalie Heinich, qui permet non seulement de décrire et analyser le processus d'évaluation, mais aussi de comprendre ou « élucider les moments de crise évaluative, lorsque les acteurs se trouvent pris dans des désaccords, des malentendus ou des controverses quant à la juste valeur à attribuer à un être, un acte, un objet, un état du monde »². Cette réflexion aurait pu se baser par exemple sur les trois types d'oppositions que sont l'opposition entre les valeurs publiques, qui peuvent être publiquement revendiquées en tant que

1 Jacques Rancière, Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité*. op.cit. p.51 et p.64

2 Nathalie Heinich, *Des valeurs*. op.cit. p. 277

valeurs de référence (de l'ordre de l'idéal), et les valeurs privées, qui sont plus difficilement revendicables car insuffisamment conforme aux valeurs publiques (de l'ordre de l'attachement) ; ou bien l'opposition entre les valeurs,, susceptibles de produire de la valeur (perçues comme des qualités), et les anti-valeurs, susceptibles de dévaloriser l'objet évalué (perçues comme des défauts) ; ou encore l'opposition entre les valeurs fondamentales (univoques), qui sont toujours positives, auxquelles on ne peut opposer aucune anti-valeur et qui ne peuvent pas être privées, et les valeurs contextuelles (ambivalentes) qui, elles, peuvent être privées et vulnérables aux anti-valeurs. Comme « il n'existe pas de valeur fondamentale "en soi", traitée comme telle en tout temps et en tous lieux », et sachant que « dans la culture occidentale moderne les valeurs de justice, de cohérence et d'ordre sont des valeurs fondamentales »¹, j'aurai aimé repérer, chez les protagonistes des récits de vie mis en scène, quelles valeurs elles et ils identifient comme telles.

Les scènes mettent les engagements en lumière...

Toutefois, cette recherche-action me permet de répondre aux deux questions soulevées notamment dans l'introduction de ce mémoire : est-ce que les mises en scène tirées des récits de vie apportent vraiment une mise en lumière des engagements des protagonistes ? et qu'est-ce qui se passe dans la vie de ces personnes pour qu'elles s'engagent ainsi, quels sens donnent-elles à leurs engagements ?

Dans un premier temps, utilisant la démarche proche de l'ethno-sociologie qui a été la mienne, et qui me permet au passage de prendre conscience de ma capacité à la mener à bien, j'ai confirmé mon intuition à propos de la méthode de recherche inspirée de celle de Jacques Rancière, mais aussi de la mise en scènes des récits de vie, qui m'ont permis de faire un réel travail d'analyse.

J'ai tout d'abord pu constater que les scènes sont relativement similaires pour chacune des personnes, elles se dessinent selon une homogénéité qui permet de les comparer entre elles et d'en tirer des éléments de compréhension de la réalité sociale dont les protagonistes témoignent, en l'occurrence comment, dans quel contexte, selon quelles caractéristiques, ils et elles s'engagent.

J'ai également réellement pu mettre en relation des éléments de l'ordre des idées (théorie) et de l'ordre des actes (pratique), sans les hiérarchiser, et en tirer du sens. Il en ressort bien ce que les protagonistes des récits de vie mis en scènes pensent de leurs engagements (en théorie) et ce qu'ils et elles pensent que leur parcours dit ou montre de ces engagements (en pratique). Il en ressort bien, également, que des traits de leur caractère sont à la fois présents dans leurs discours et visibles à travers les scènes, et que leurs points de vue sur l'engagement en général représente bien leur vécu, leur cheminement et l'évolution continue qui le caractérise.

...éclairent les sens qu'ils prennent pour les protagonistes...

Dans un second temps, et pour aborder cette fois des questions de fond, les scènes mettent à jour comment s'est construit l'engagement des six protagonistes. Tout d'abord, elles montrent qu'elles et ils attachent souvent (mais pas tou.tes) une relative importance à leur vie familiale, ainsi qu'à leur origine sociale ou à celle de leurs parents, bien que celle-ci ne semble pas jouer de rôle essentiel dans leur engagement, ni même pour leurs frères et sœurs (premières scènes). Elles montrent ensuite les déclencheurs de leurs engagements, qui correspondent bien à des prises de conscience des bouleversements et des conflits en cours au sens décrit par Christian Maurel, et à un besoin d'agir et de mettre en pratique leurs valeurs. Ces déclencheurs se situent soit au moment de leurs études, soit plus tard, lors d'expériences liées à des activités dans le champ de l'animation et de l'éducation populaire, ou bien à des activités professionnelles (deuxièmes scènes). Sont ensuite rendues visibles des expériences qui relèvent d'une certaine confirmation de leurs engagements, à travers des actions concrètes, qui peuvent correspondre à la résolution des conflits pour construire un autre monde, et à la prise de conscience de leur puissance d'agir, toujours au sens décrit par Christian Maurel, notamment à travers des activités (salariées ou bénévoles) dans l'associatif et l'humanitaire (troisièmes scènes). Enfin, les récits de vie mis en scène se concluent sur ce qui pourrait être, pour les personnes, un aboutissement ou la réalisation d'elles-mêmes, à travers des modes de vie choisis,

1 Nathalie Heinich, Des valeurs. op. cit. p.222-224

conscientisés et pensés, et sur un retour réflexif sur leur engagement qui se trouve être un reflet presque parfait du parcours dont elles et ils témoignent, et qui correspondent en quelque sorte aux sens qu'elles donnent à leurs engagements (quatrièmes scènes).

Les trois premières scènes mettent également à jour différentes caractéristiques qui peuvent décrire différents types d'engagements : associatif (évidemment pour l'ensemble des protagonistes qui sont tou.tes membres du Collectif des associations citoyennes au moment des entretiens), artistique (deux protagonistes), écologique (les deux plus jeunes) ou politique (pour un seul, et momentanément, tou.tes rejetant cette forme d'engagement lorsqu'elle est comprise dans le sens d'une adhésion à un parti).

...et révèlent quelques questions d'actualité

Par extension, ces récits de vie mis en scènes témoignent aussi de ce qui se joue entre les points de vue, les idées et les valeurs, d'une part, et les actes et les pratiques, d'autre part, et du fait qu'ils s'influencent et se nourrissent les uns les autres. On peut y voir une influence de la culture (d'ailleurs relevée par Christian Maurel) et de l'idéologie dominante qui est bien traversée par des valeurs (ou des contre-valeurs comme on parle de contre-révolution, et décrites par Gus Massiah). Aujourd'hui cette idéologie véhicule l'idée de sécurité contre l'idée de liberté (les manifestations sont de plus en plus réprimées à ce titre), d'inégalité naturelle contre l'égalité de toutes et tous (il y a les « premiers de cordée » et les autres, ceux qui sont quelque chose et « ceux qui ne sont rien »...), et l'idée de concurrence contre l'idée de fraternité. Cette idéologie, ces contre-valeurs nourrissent certaines pratiques, certains types d'actes qu'on voit se multiplier actuellement. C'est pourquoi, en terme d'action militante, la bataille des idées et des représentations revêt une grande importance, tout autant que la vision construite collectivement du monde que nous voulons – qui n'est pas nécessairement celui qui nous est imposé par l'idéologie dominante.

Ces récits de vie mis en scènes témoignent aussi, en ce sens, de l'enjeu qui existe autour des engagements, en tant qu'ils permettent une véritable conscientisation, une émancipation des personnes, et les renvoient à leur capacité à remettre en cause le système existant, en idées autant qu'en actes. Et ce n'est sans doute pas pour rien que le gouvernement actuel privilégie les études courtes et techniques, retire les moyens aux associations, dénigre tout ce qui est de l'ordre du sensible et de l'artistique...

Evolution de mes présupposés et représentations

Quant aux présupposés et représentations posées au début de cette recherche-action¹, il va de soi que les deux premiers points (au sujet des valeurs et de la puissance d'agir) ont été, dans un premier temps plus ou moins corroborés par les textes de Christian Maurel et, dans un deuxième temps, étayés par les récits mis en scènes. Pour Christian Maurel « la force des valeurs, c'est leur traduction dans un travail de transformation »² et il existe bel et bien chez tou.tes les protagonistes un lien entre leurs engagements et leur volonté de mettre leurs valeurs et leurs principes en pratique, et de faire preuve de cohérence entre leurs idées et leurs actes. De même, la puissance d'agir, concept-clé chez Christian Maurel, est également bien présente dans les récits de vie mis en scène, et la conscience qu'en ont les protagonistes joue un rôle non négligeable dans leurs engagements, déclenchés notamment par leur besoin d'agir concrètement pour transformer la société, et de poser des actes utiles, pour leur propre émancipation autant que pour rendre la société en adéquation avec leurs valeurs.

En revanche, je ne suis finalement pas allée dans le sens qu'il aurait fallu pour aborder les deux autres présupposés et les questions qu'ils suggéraient. Même si les protagonistes ont en effet vécu l'expérience de mettre en pratique leurs valeurs, de faire converger leurs convictions et leurs actes, et de transformer (au moins un peu) la société, les entretiens et les récits de vie mis en scène ne suggèrent en rien que cette expérience peut être un atout supplémentaire, nécessaire ou indispensable dans leur parcours de vie et, surtout, dans leurs engagements. De même, ils ne disent rien du rôle que pourrait jouer le partage des valeurs et des finalités dans un engagement collectif pour la transformation sociale, et encore moins de la

1 Voir [#1.2.2.Quelques présupposés et représentations de départ](#) p.14

2 Christian Maurel, *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. op.cit.

méfiance ou de l'incompréhension qui peut exister entre les militants associatifs, politiques et syndicalistes. En réalité, au fur et à mesure du déroulement de ma recherche-action, ces réflexions et questions ne me sont plus apparues aussi attrayantes que lorsque je l'ai entamée, et je pense que la distance que j'ai pu prendre avec mon expérience déçue en politique en est un facteur non négligeable...

D'ailleurs, la question même de l'engagement a perdu de son attirance, pour être remplacée par celle du sens qu'on donne à ses propres engagements et, partant, du sens qu'on donne à son propre parcours de vie...

Les sens des chemins de la transition

En tant qu'actrice, je crois avoir également expérimenté une autre approche de mon terrain d'action, là encore grâce à cette liberté que je me suis offerte de prendre autant en compte le sensible que le rationnel. Cependant, ayant axé le côté « recherche » sur la forme autant – si ce n'est plus – que sur le fond, et sur ce dernier aspect, sur des questions plutôt abstraites, le côté « action » de cette recherche-action est difficilement rendu visible et perceptible concrètement.

Mais il est clair que ce travail me renvoie à mon désir – autant qu'il le confirme – de participer à la réflexion générale du Collectif des associations citoyennes, notamment pour tracer collectivement « les chemins de la transition » – et, de fait, de la transformation sociale. Les parcours de vie, à travers les scènes qui les composent et en donnant une clé de lecture, donnent à voir comment des personnes – mes protagonistes – se débrouillent avec leur personnalité, leurs compétences, leurs idées, convictions, valeurs ou principes, leurs expériences, leurs rencontres, leur époque, etc., bref avec leur vie et le contexte dans lequel elle se déroule, pour articuler ces trois formes nécessaires à cette transformation que sont les alternatives locales concrètes et collectives, le combat politique et institutionnel pour le changement du système, et la révolution individuelle des consciences et du bien vivre.

BIBLIOGRAPHIE

Méthode

- Bertaux, Daniel, et François de Singly. *Les Récits de vie : perspective ethnosociologique*. Paris: Nathan, 1997.
- Berthelot, Jean-Michel. *Epistémologie des sciences sociales*. Paris: Presses universitaires de France, 2001.
- Bourdieu, Pierre. « L'illusion biographique ». *Actes de la recherche en sciences sociales* 62-63 (juin 1986): 69-72.
- Garat, Anne-Marie. *La source (roman)*, Arles: Actes sud, 2015.
- Larousse, Éditions. « Dictionnaire français - Dictionnaires Larousse français monolingue et bilingues en ligne ». <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.
- Picoche, Jacqueline. *Dictionnaire étymologique du français*. Collection Les usuels. Paris: Le Robert, 2002.
- Quivy, Raymond, et Van Campenhoudt, Luc. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris: Dunod, 1995.
- Rancière, Jacques. *Le partage du sensible: esthétique et politique*. Paris: Fabrique: Diffusion Les Belles Lettres, 2000.
- Rancière, Jacques. Laurent Jeanpierre, et Dork Zabunyan, *La méthode de l'égalité*, Montrouge: Bayard, 2012.

Engagement

- Bereni, Laure, Chauvin, Sébastien, Jaunait, Alexandre et Révillard, Anne. *Introduction aux études sur le genre*. Bruxelles: De Boeck, 2012.
- Dardot, Pierre et Laval, Christian. *Commun: essai sur la révolution au XXI^e siècle* Paris: La Découverte, 2015.
- Dupin, Éric. *Les défricheurs: voyage dans la France qui innove vraiment*. Cahiers libres. Paris: La Découverte, 2014.
- Guisse, Nelly. « L'engagement des jeunes: une majorité impliquée, une minorité en retrait ». *Jeunesses études et synthèses*, n° 36 (novembre 2016).
- Héber-Suffrin, Claire et Héber-Suffrin, Marc. *Savoirs & réseaux se relier, apprendre, essayer*. Nice: Ovadia, 2010.
- Héber-Suffrin, Claire, *Les savoirs, la réciprocité et le citoyen*, Paris: Desclée de Brouwer, 1998.
- Lebaron, Frédéric. *Démocratie*. Savoir/Agir 31. Bellecombe-en-Bauges: Éd. du Croquant, 2015.
- Margerit, Céline, « L'engagement, réflexion à partir des écrits de Miguel Benasayag », *Efadine* numéro 4, septembre 2014.
- Maurel, Christian. *Education populaire et puissance d'agir, Les processus culturels de l'émancipation*. L'Harmattan. Travail du social, 2010.
- Maurel, Christian. « Quelles places et missions des MJC face aux enjeux actuels de société ? » [*Education populaire & Transformation sociale !*], 4 avril 2016. <http://www.mille-et-une-vagues.org/ocr/?Quelles-places-et-missions-des-MJC>.
- Minot, Didier. « Les chemins de la transition », 30 avril 2016. <http://www.associations-citoyennes.net/?p=7294>
- de Medeiros, Maria. *Capitaines d'avril*. (film : Film historique). REZO FILMS, 2001.
- Nicolas-Le Strat, Pascal. *Le travail du commun*. Saint-Germain-sur-Ille: Editions du Commun, 2016.
- Laurent, Mélanie et Dion, Cyril. *Demain*, (film : Documentaire), Move Movie, France 2 Cinéma, Mars Films, Mely Productions, 2015.
- Passeron, Jean-Claude. *Le raisonnement sociologique: l'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Collection essais & recherches Série sciences sociales (Paris: Nathan, 1991).
- Sawicki, Frédéric et Siméant, Johanna. « Décloisonner la sociologie de l'engagement militant. Note critique sur quelques tendances récentes des travaux français », *Sociologie du travail*, no 51 (2009): 97-125.

- Wahnich, Sophie. « Révolution et émancipation, Conférence animée par Alain Cambier ». Ressource. Plateforme de la Maison européenne des sciences de l'homme et de la société. Consulté le 17 août 2019. <https://publi.meshs.fr/ressources/revolution-et-emancipation>.
- Warchus, Matthew. *Pride*. (film : Comédie, drame). Pathé distribution, 2014.

Structures engagées

- Besse, Laurent. *Les MJC: De l'été des Blousons noirs à l'été des Minguettes - 1959 - 1981*. Presses Universitaires de Rennes. Rennes, 2008.
- Collectif des associations citoyennes (CAC). « Historique du Collectif ». Consulté le 17 août 2019. http://www.associations-citoyennes.net/?page_id=2704.
- Collectif des associations citoyennes (CAC). « Les documents clés ». Consulté le 17 août 2019. http://www.associations-citoyennes.net/?page_id=9774.
- Minot, Didier. *Des associations citoyennes pour demain*. Paris, France: Éditions Charles Léopold Mayer, 2013.
- Didier Minot. « Les chemins de la transition », 30 avril 2016.
- Parti de gauche. « La société que nous voulons ». *Le Parti de Gauche*. Consulté le 5 juin 2016. <https://www.lepartidegauche.fr/identite/187-la-societe-que-nous-voulons>.
- Parti de gauche. « Le parti que nous voulons ». *Le Parti de Gauche*. Consulté le 5 juin 2016. <https://www.lepartidegauche.fr/identite/189-un-parti-vraiment-a-gauche>.

Valeurs

- Crépon, Marc. « Il s'agit de résister à la banalité de la violence ». *Libération.fr*, 18 novembre 2016. http://www.liberation.fr/debats/2016/11/18/marc-crepon-il-s-agit-de-resister-a-la-banalite-de-la-violence_1529383.
- Duclert, Vincent, Vallaud-Belkacem, Najat et Ozouf, Mona. *La République, ses valeurs, son école: corpus historique, philosophique et juridique*. Paris: Gallimard, 2015.
- Gallay, Claudie. *L'amour est une île (roman)*, Arles: Actes Sud, 2015.
- Gramsci, Antonio. *Les Cahiers de Prison*. Gallimard. Vol. Cahier 3. Paris, 1983.
- Heinich, Nathalie. *Des valeurs: une approche sociologique*. Bibliothèque des sciences humaines. Paris: Gallimard, 2017.
- Massiah, Gustave. « Le nouveau monde qui tarde à apparaître ». *Club de Mediapart*. Consulté le 9 décembre 2016. <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-anselme/blog/071116/le-nouveau-monde-qui-tarde-apparaître>.

ANNEXES

A1. L'ACTRICE-CHERCHEUSE

A1.1. Plaquette du Collectif des associations citoyennes



LES OBJECTIFS...

Depuis 2010, le Collectif constitue un espace de travail ouvert, il propose :

- › des temps d'analyse et de réflexions collectives.
- › des moments de travail commun et de soutien mutuel pour les initiatives citoyennes portées par des structures privées non-lucratives.

Les finalités du CAC consistent à :

- › Renforcer le pouvoir d'agir des associations citoyennes par la construction et la mise à disposition de ressources construites collectivement.
- › Consolider en permanence les liens entre les actions concrètes portées par des associations sur le terrain et la nécessaire réflexion sur le sens de cette action.
- › Participer au plaidoyer visant à démontrer le rôle incontournable qu'ont les associations dans la construction d'une société solidaire, durable et participative.

Dans cette optique, le CAC est également particulièrement attentif aux projets permettant de rendre public l'apport des associations citoyennes à la construction d'une société capable de faire face tant aux inégalités sociales qu'aux dégâts environnementaux et sociaux induits par les modèles de développement actuels.

En effet, l'inventivité dont est capable la société civile en termes de construction des modes de vie, de production, de consommation de demain mais aussi en termes de renouvellement des formes d'élaboration et de diffusion des connaissances mérite ainsi, à notre sens, un effort permanent de connaissance, de communication et de valorisation pour renforcer et développer la capacitation de tous.

ÉLÉMENTS DE DÉFINITION DE LA NOTION "D'ASSOCIATIONS CITOYENNES"

Dans l'ouvrage *Des associations citoyennes pour demain*, Didier Minot, l'un des fondateurs du Collectif, pose des éléments de définition des « associations citoyennes ».

En effet, le terme association présente une ambiguïté : pour certains, il n'est qu'une forme juridique utile par sa souplesse, y compris pour répondre à des intérêts particuliers. Pour d'autres, il renvoie à une démarche volontaire au service de la société et de la recherche de l'intérêt général.

Ainsi les associations citoyennes caractérisent leurs actions par des objectifs qui dépassent la simple satisfaction de leurs membres, par leur non-lucrativité effective et leurs mécanismes de gestion désintéressée mais aussi par l'importance qu'elles accordent dans leur fonctionnement au principe de participation démocratique, etc.



...ET PERSPECTIVES

Aujourd'hui le Collectif poursuit son action basée sur trois axes fondateurs principaux :

- > **lutter contre la marchandisation de l'action associative**
- > **consolider les principes et méthodes visant à mieux permettre la participation des associations à l'action publique**
- > **s'inscrire dans une démarche d'éducation populaire pour oeuvrer dans le domaine écologique, social, culturel et économique pour mettre en œuvre les transitions qui s'imposent.**

Le CAC continue également son activité d'observation de « l'état de santé » général du secteur associatif ainsi que son projet de mise en lien des associations qui se mobilisent au niveau local, régional et national. Il s'agit encore et toujours d'identifier et de faire face aux difficultés mais aussi de redonner espoir aux associations, notamment en mettant au jour la portée de leur action pour l'avenir de la société.

C'est dans ce sens que de nouveaux chantiers s'ouvrent autour des thématiques suivantes :

- > **l'évolution du secteur de l'économie sociale et solidaire**
- les droits culturels**
- > **les (r)évolutions numériques**
- > **la question des communs**
- > **l'analyse des restrictions apportées aux libertés associatives**
(dans le double contexte de l'Etat d'urgence et de la vingtaine de lois « sécuritaires » votées depuis 2001).
- > **les leviers fiscaux des politiques associatives.**

Les formes de travail et d'appropriation de la réflexion collective sur ces sujets se diversifient également : en plus des habituels communiqués publics et rencontres régulières proposés par le CAC, un catalogue de formation et une université populaire de l'engagement citoyen s'élaborent actuellement.

HISTOIRE DU CAC ET PERSPECTIVES

5

ARGUMENTAIRE

(reproduction de la charte des associations citoyennes)

Les associations citoyennes travaillent dans des domaines très divers à l'émergence d'une société solidaire, participative et durable. Elles constatent que, malgré cette diversité, les projets associatifs se fondent sur un petit nombre de principes d'action communs :

RESPECTER

les Droits de l'Homme et la dignité humaine, lutter contre toutes les discriminations, en dépassant l'égalité formelle pour aller vers une égalité effective dans l'accès à l'éducation, aux services, à la santé, à la culture.

ASSURER

à tous une liberté effective dans leur vie personnelle et collective, par une émancipation vis-à-vis des conditionnements imposés par la société, notamment par les médias dominants et la publicité, à travers une démarche de laïcité synonyme d'ouverture à la diversité des pensées et des raisons d'agir.

CONSIDÉRER

l'économie comme un moyen au service de la société et non comme une fin en soi, ce qui signifie que les activités marchandes ne sauraient être l'horizon bornant toute entreprise humaine.

CONCEVOIR

la solidarité non comme une assistance, mais comme une réciprocité et une co-responsabilité de chacun envers tous (des relations interpersonnelles à une solidarité mondiale).

PROMOUVOIR

des logiques de coopération et de mutualisation, et non de compétition et de concurrence, l'égalité et la liberté ne trouvant leur sens que dans un contexte de fraternité.

CARTHE DÉTACHABLE

ADHÉRER, CONTRIBUER, SOUTENIR ET PARTICIPER AU TRAVAIL DU COLLECTIF

L'association « Collectif des Associations Citoyennes » poursuit 3 objectifs :

1 OBSERVER ANALYSER PROPOSER

Mener des recherches et des études sur les formes, les conditions et la diversité du mouvement associatif, sur le sens de l'action menée par les associations et sur les difficultés qu'elles rencontrent, et faire des propositions pour qu'elles puissent pleinement remplir leur rôle.

2 INFORMER FORMER OUTILLER

Valoriser et faire connaître, notamment par le site internet du réseau, les actions, les informations, les réflexions, les méthodes, les outils et les pratiques des associations citoyennes. A cette fin, elle organise périodiquement des formations, ateliers, réunions, séminaires ou assemblées permettant à tous les acteurs de terrain, qu'ils soient ou non membres de l'association, de se rencontrer et d'échanger pour s'enrichir de leurs différences, progresser ensemble et proposer des démarches communes, dans une démarche d'éducation populaire.

3 METTRE EN LIEN SOUTENIR

Apporter son appui aux requêtes collectives et aux propositions du milieu associatif vis à vis des autorités publiques, en particulier lorsqu'il est porté atteinte à l'exercice effectif des libertés associatives et à leurs capacités d'agir au service du bien commun et de l'intérêt général.

LES PARTIES PRENANTES DU CAC

Il est évidemment possible de formaliser un rapprochement du CAC via une adhésion mais le fonctionnement en Collectif autorise aussi une souplesse qui permet un travail commun sans forcément verser une cotisation annuelle (même si cela est apprécié.).
La liste ci-dessous (loin d'être exhaustive) donne une idée des champs d'activités couverts par les structures, locales ou nationales, avec qui nous avons été amené à réfléchir et agir récemment.

ACEL - Agir ensemble contre le chômage	ENERCOOP	LDH - Ligue des Droits de l'Homme
ACERP - Crèches Parentales	ENFRANCE et musique	Le Refuge - Association nationale accompagnant, dans les ruptures
ACORT - Assemblée citoyenne des originaires de Turquie	ESAN - Solidarité pour une Europe sociale, alternative et novatrice	Les Amis de la Confédération paysanne
ACRIMED - Action-Critique-Médias	Espaces Marx	Les Partis Débouillards
ADEQUATIONS - Développement humain durable, solidarité internationale, droits humains, égalité femmes/hommes	ESPERANZA 21	MAN - Mouvement pour une Alternative Non-violente
ADVOCACY France - Association d'usagers en santé mentale, médico-sociale et sociale	FAMDT - Fils des associations de musiques et danses traditionnelles	MES - Mouvement pour l'Economie Solidaire
AFIP - Association de Formation et d'Information Pour le développement de métiers ruraux	FARAJEJ - Fédération des Associations, Réflexion, Action, Pion, Et Justice	MNCP - Mouvement national des chômeurs et précaires
AITEC IPAM - Association InterNale des techniciens, experts et chercheurs	Fédération Accueil Paysan	Mouvement de la paix
AMI - Défense des malades et handicapés	FEDELIMA - Fédération des lieux de pratiques artistiques	Mouvement du Nid
Amis d'Accueil Paysan - Association des amis de l'accueil paysan	Fédération Artisans du Monde	MRAP - Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples
ANPAEJ - Association nationale des points accueil écoute jeunes	Fédération Nationale Agépy - Accompagnement pers. handicapées psychiques	MRJC - Mouvement rural de la jeunesse chrétienne
Appel des Appels	Fédération Nationale des Arts de la Rue	Observatoire National des Cultures Urbaines
Artisans du Monde	Fédération Nationale Vacances et Familiales	OPALE - Centre National d'Appui et de Ressources Culture
Association d'initié franco-vietnamienne	Fédération syndicale des familles monogamiales Paris	Pactes locaux
Association de Défense des Services Publics et de leurs usagers	Fédération Régionale des MJC d'IDF	PEKEA - Réseau mondial de réflexion d'ONG
ATTAC France	Femmes internationales associations	Peuple et Culture
CADIM - France comités d'action contre la dette du Tiers-Monde	FERRAROCK - Fédération des radios associatives rock	Pour Politis
CEDETIM	FEEC - Fédération française des écoles de cirque	Réseau Féministe Ruptures
CELSIG - Comité européen de liaison sur les services d'intérêt général	FIRAFIE - Fédération Initiatives des Femmes Africaines France et Europe	Réseau National Ecole et Nature
CNR - Chrétiens Monde Rural	FNATH - Fédération nationale des accidentés de la vie	RFCP - Réseau Français de la Construction en Paillé
CNLAPS - Comité National de Liaison des Associations de Pré, Spécialité Foyers Ruraux	FNER - Fédération nationale de l'école rurale	RITIMO - Réseau d'information critique et plurilingue international
CNFR - Confédération nationale des Foyers Ruraux	FNSE - Fédération Nationale Solidarité Femmes	Sciencas Citoyennes
CNLRO - Comité national de liaison des régions de quartier	Fondation Copernic	SEP - UNSA syndicat UNSA de l'éducation populaire
Collectif Avenir Educ' - Promouvoir défendre les valeurs des métiers d'éducateur	FORESCO - Réseaux d'échanges de savoirs	Solidarité Paysans
Collectif pour une éthique en travail social	FRAAP - Fédération des réseaux et associations d'artistes plasticiens	SOS Fonctionnaire Victime
Collectif Richesses	France Amérique Latine	STOP PRECARITE
COMED - Comité pour la santé des enfants du travail	France Libertés Fondation Danielle Mitterrand	SYNAVI - Syndicat National des Arts Vivants
Confédération paysanne	France Terre d'Aulx	Syndicat ASSO
Confédération syndicale des familles	FSGT - Fédération sportive et gymnique du travail	Syndicat de la Médecine Générale 92
Convergence de défense et développement des services publics	FICR - Français pour une Citoyenneté des deux Rives	Terre des Hommes France
COPAF - Collectif pour l'avenir des foyers ruraux	FUDGA - Femmes Unies pour le Développement de la Guinée	THEMAA - Association Nationale des Théâtres de Marionnettes et des Arts Associés
CRID - Centre de recherche et d'information pour le développement Culture et Liberté nationale	GENERI - Groupement étudiant national d'enseignement aux personnes handicapées	UFISC - Union Fédérale d'Intervention des Structures Culturelles
Cultures du Cœur	ICEM Pédagogie Freinet	UNADEL - Union Nationale des Acteurs du Développement Local
Défense des territoires ruraux et de proximité	IDD - Immigration Développement Démocratie	UNAPP - Union Nationale des Acteurs de Patrimoine de Proximité
Droit au logement - Fédération Droit Au Logement	EEUDF - Eclaireurs éclairés unionistes de France	UNHAJ - Union Nationale pour l'Habitat des jeunes
EEUDF - Eclaireurs éclairés unionistes de France	La Vie Nouvelle	Union syndicale de la psychiatrie nationale, 92 Malakoff

SOUTENIR LE CAC EN 2017!

ADHESION SOUTIEN INDIVIDUEL

J'adhère / je soutiens*
l'association « Collectif des Associations Citoyennes »
et je souscris à la charte de principes
moduler selon sa capacité contributive.

Nom et Prénom :
Association / activité(s) et fonction :
Tél professionnel : **Tél domicile :** **Mobile :**
Mail : **Site internet :**
Adresse :
Code Postal : **Ville :**

ADHESION SOUTIEN D'UNE ORGANISATION

Nous adhérons / soutenons*
l'association « Collectif des Associations Citoyennes »
et souscrivons à la charte de principes
moduler selon sa capacité contributive.

Nom de votre structure : **Siège :**
Tél : **Mobile :**
Mail : **Site internet :**
Adresse :
Code Postal : **Ville :**
Nom et prénom ou des correspondants : **Fonction :**
Mail : **Téléphone professionnel :** **Mobile :**
A titre indicatif, notre association regroupe : associations, soit adhérents au total

Ci-joint un chèque à l'ordre du « Collectif des Associations Citoyennes » ou « CAC » de € pour 2017.

A renvoyer ou : CAC, 108 rue St-Maur, 75011 PARIS.
Un reçu acquitté vous sera transmis dès réception (pour les associations) ou début 2018 (adhésions individuelles).

Date et Signature :



*Bénéficiaire de la réduction fiscale

** Pour l'adhésion fiscale : 50€ ne s'applique que 10€ - 2016, ne s'applique que 20€



PRÉSERVER

la poursuite de l'aventure humaine, l'avenir de la planète et les biens communs de l'humanité nécessaires aux générations actuelles et futures, ce qui implique d'autres modes de vie et d'échange.

CHERCHER

une cohérence entre la parole, l'action et le sens donné par chacun à son existence, dans la diversité des options et des histoires personnelles, avec un équilibre entre identité et ouverture, entre culture propre et métissage.

MAINTENIR

et améliorer partout dans le monde la démocratie et l'État de droit tout en favorisant une citoyenneté active et responsable.

RÉPONDRE

aux besoins des hommes et des femmes d'aujourd'hui en matière de sécurité, de revenus, de services, d'habitat, d'éducation, d'expression culturelle.

PERMETTRE

à chacun de développer et d'épanouir ses potentialités, en particulier ses capacités de don, de partage, de non-violence et de créativité, et ce dès l'école dans une optique de développement personnel et de promotion collective, et non de compétition de tous contre tous.

Cette Charte constitue le ciment de l'action commune car elle donne un contenu à la notion d'intérêt général et permet de préciser dans quel sens les membres du Collectif cherchent à promouvoir le bien commun. Elle s'oppose presque point par point à une vision réductrice de l'action associative, qui assimile les associations soit à des entreprises commerciales, soit à des services publics au rabais en les instrumentalisant.

En ce sens le combat des associations rejoint le combat de tou-te-s celles et ceux qui luttent pour reconstruire une société à finalité humaine.

ARGUMENTAIRES DU CAC

PUBLICATIONS PASSÉES...

DES ASSOCIATIONS CITOYENNES POUR DEMAIN
Didier Minot - Édition Charles Léopold Mayer | 20 €

Qu'est-ce qu'une association citoyenne ? Comment sont-elles structurées, quelles sont leurs missions, leur taille, leur mode de gouvernance ? (...) Ces dernières décennies, les associations ont vu leurs financements se réduire avec les plans de rigueur successifs. Pourtant, face à la crise économique, financière, environnementale et démocratique actuelle, les mouvements de citoyens associés se multiplient pour construire des réponses aux difficultés, que ce soit au niveau local ou mondial, et indiquer les contours de solutions possibles.



**QUAND LE SOCIAL FINANCE LES BANQUES ET
LES MULTINATIONALES (les Contrats à Impact Social, des Social
Impact Bonds à la française)**

Écrit par trois collectifs : Collectif des Associations Citoyennes, Avenir Educ's et Pour une éthique en travail social
Auto-édition CAC | Prix libre

Les politiques néolibérales et l'austérité qui en découle ont mis à mal les principes de solidarité sur lesquels est bâtie la protection sociale en France et en Europe.

La solidarité est une cible privilégiée de l'ultralibéralisme. Les tentatives de mettre en œuvre les Social Impact Bond (SIB) tout comme l'entreprise de promotion de l'entrepreneuriat social sont autant de moyens pour attendre (...) Présentés comme innovants, ces nouveaux outils n'en ont pas moins l'apparence. Ils relèvent d'une démarche vieille comme le capitalisme et consistent notamment à mettre le public à disposition du privé. Ils appartiennent à une idéologie du passé habillée d'un langage d'aujourd'hui.



L'ÉCOLOGIE AU QUOTIDIEN - RÉPERTOIRE DE PROPOSITIONS CONCRÈTES

Ouvrage collectif
Auto-édition CAC | 5 €

Dans ce contexte, la mobilisation des citoyens est décisive. Le CAC a regroupé dans cet ouvrage des centaines d'actions réalisées par des personnes ou des groupes qui, parfois, ne comptent que sur leurs propres forces. Nous espérons ainsi contribuer à créer des conditions d'une mobilisation beaucoup plus large.

DANS LES PAYS DÉMOCRATIQUES, LA SCIENCE DE L'ASSOCIATION EST LA SCIENCE-MÈRE. LE PROGRÈS DE TOUTES LES AUTRES DÉPEND DU PROGRÈS DE CELLE-LÀ.



...ET À VENIR

- > Quand le social finance les banques et les multinationales
Tome2 : quelles réponses à la marchandisation du « social » ?
- > Le retour de la philanthropie, quels dangers pour les droits et la démocratie
- > De la crise à la transformation du secteur associatif
C'est grave docteur ? Éléments de diagnostic pour l'établissement de l'état de santé des associations citoyennes
- > La protection sociale, repères historiques et retour aux fondamentaux pour penser son avenir.
- > Le socle européen des droits sociaux
Réponse du CAC à la consultation organisée par la Commission Européenne

L'ensemble de ces ouvrages est disponible via des bulletins de commandes sur www.associations-citoyennes.net ou en contactant les bureaux de l'association. Le site internet du CAC met également à disposition de nombreux articles, contributions, tribunes en format numérique.

PRODUCTIONS PASSÉES ET À VENIR DU CAC • 15



POUR LA DÉFENSE DES LIBERTÉS ASSOCIATIVES

contact@associations-citoyennes.net
108 rue Saint-Maur 75011 Paris
01 48 07 86 16 ou 07 70 98 78 56
www.associations-citoyennes.net

Agrément Jeunesse et éducation populaire
Isabelle Boyer – coordinatrice
isabelle@associations-citoyennes.net

N° SIRET 425 110 103 00024
Organisme de formation professionnelle déclaré
N° 11 78 06 80 178

Jean-Baptiste Jobard – coordinateur
jean-baptiste@associations-citoyennes.net

A1.2. Les chemins de la transition

*J'ai co-écrit ce premier texte de synthèse avec Didier Minot après la journée de réflexion du 19 mars 2016 intitulée « **Quelles alternatives, pour quelle transition écologique, sociale et culturelle ?** ». ¹ Un texte plus abouti a ensuite été produit².*

La situation actuelle

La situation de notre société est de plus en plus critique, notamment à cause de la logique économique et financière qui domine le monde, influe sur le fonctionnement des politiques publiques et les modes de vie d'une population toujours croissante, mais aussi sur l'état des ressources terrestres et sur le climat. Tout est lié : on ne peut pas préserver l'environnement sans réduire les inégalités, abandonner la logique de croissance et d'accumulation, respecter les droits fondamentaux et la diversité des cultures, restaurer une éthique dans la conduite des affaires publiques et plus de démocratie participative, promouvoir d'autres raisons d'agir et de vivre ensemble... Il n'y aura de réponse véritable à la crise écologique, sociale, démocratique et culturelle qu'à l'échelle planétaire et à la condition que s'opère une authentique révolution politique, sociale et culturelle, réorientant les objectifs de la production des biens matériels et immatériels, mais aussi les forces humaines et ce qu'elles représentent de sensibilité, d'intelligence et de désir, autour de principes et valeurs convergents.

Il semble que les prises de conscience et les actions qui se multiplient aujourd'hui vont dans ce sens. Elles interviennent aux trois niveaux nécessaires et complémentaire que sont la mise en place d'alternatives locales concrètes, le combat politique pour le changement de système, ou le combat alternatif pour la révolution des consciences et du bien vivre. Mais pour mettre en synergie la multiplicité de ces actions, il faut approfondir leur fondement commun, préciser ce que l'on entend par transition, par alternatives, et fabriquer des outils de mutualisation afin de créer une convergence des actions, seule à même de parvenir à un changement de système.

Approfondir le fondement commun des multiples alternatives

Nous avons observé que des centaines de milliers d'actions sont menées dans de nombreux domaines par des citoyens qui s'associent pour restaurer le lien social et la solidarité, défendre les droits fondamentaux, développer d'autres relations humaines, lutter contre le dérèglement climatique et amorcer la transition écologique, développer des logiques de coopération et de participation citoyenne, favoriser l'épanouissement des personnes et la vie commune...

A elles toutes, ces actions dessinent les contours d'un monde plus juste, plus solidaires et plus écologique. Elles portent en elles la possibilité d'une transformation profonde de nos valeurs et de nos sociétés, comme le mouvement des Communs qui rappelle qu'il existe dans de nombreux domaines des biens d'usage commun à tous les êtres humains, et à la nature elle-même, qui ne peuvent en aucun cas être privatisées ou considérés comme des marchandises. La question de la propriété est au cœur de leur construction, et s'oppose au mouvement séculaire de transformation des choses et des humains en marchandises. Ces actions s'opposent également à celles des entrepreneurs sociaux qui captent les valeurs humanistes pour promouvoir le capitalisme, en utilisant le vocabulaire environnemental et social, combinant

1 La problématique définie était la suivante : (...) Le combat écologique inclut aussi le combat pour les droits fondamentaux, pour restaurer le vivre ensemble ou développer des logiques de coopération, promouvoir d'autres raisons de vivre et d'agir. Le Collectif des associations citoyennes souhaite aider à fait converger les actions qui sont menées dans ces différents domaines. Il en a la possibilité car il rassemble en son sein des associations qui agissent dans ces différents champs et se sont rassemblées autour des mêmes raisons d'agir. Nous constatons cependant que sous les mêmes mots d' « alternative », de « transition », de « système », au nom desquels chacun entend lutter, se cachent des sens différents, pas toujours explicités, et donc une certaine imprécision. Il a donc paru utile d'organiser une journée de travail et de recherche commune pour approfondir la question, en s'appuyant sur les actions de terrain (...) »

2 Didier Minot, « Les chemins de la transition », 30 avril 2016.

un affichage de gratuité et la construction d'un business lucratif, avec un discours de fausse transformation sociale sans solidarité avec le territoire et sans perspective d'ensemble.

Cependant, de nombreuses personnes sont tentées d'ignorer le politique et se contentent de construire des alternatives de terrain. Nous pensons qu'il faut travailler à une prise de conscience collective de la nécessité de déboucher sur la co-construction de solutions impliquant une organisation publique forte, sans laquelle il est impossible de construire une société. Inversement, nous devons aussi amener nos élu.e.s à prendre conscience que la construction d'une dynamique territoriale repose sur la mise en synergie des initiatives citoyennes. Mais, quoi qu'il soit possible de faire, car toutes les collectivités ne sont pas citoyennes, les porteur.se.s d'alternatives doivent s'organiser pour se soutenir mutuellement, se libérer et agir ensemble, afin de peser dans l'inévitable rapport de force qui les oppose aux institutions.

Préciser ce que l'on entend par transition et par alternatives

Pour que la maison commune soit habitable par tous, il faut construire un autre système qui repose sur l'intérêt général, les droits humains, la démocratie et l'engagement citoyen. La totalité des processus doit être repensée, car les demi-mesures ne font que retarder un peu les catastrophes. Cela suppose tout d'abord de s'opposer à la folle course à la productivité et à la croissance, et d'agir pour ce que certain.e.s appellent la sobriété, d'autres la décroissance, d'autres encore une nouvelle définition de la richesse : pour faire converger le sens de ces mots, il faudrait en définir le contenu. Cela suppose également de porter une perspective désirable et crédible de progrès social et de développement humain, notamment en pensant de nouvelles priorités pour l'éducation, la culture, la santé publique, l'aménagement du territoire, les sciences, la vie associative locale... Mais aujourd'hui, il n'y a pas de solutions au niveau d'un seul pays pour résoudre les problèmes qui déterminent l'avenir du monde, et le bien commun est un appel mondial à la solidarité, notamment avec tou.te.s celles et ceux qui sont rejeté.e.s par le système qui les considère comme inutiles : il faut penser à la fois le droit des générations futures et le droit des opprimé.e.s d'aujourd'hui. Enfin, cela suppose aussi de penser le renforcement des institutions internationales, avec des autorités désignées équitablement et en accord avec les gouvernements nationaux, autonomes et dotées de pouvoir de sanctions pour imposer l'application des droits fondamentaux.

La sphère politique, progressivement subvertie et corrompue par la puissance de la sphère économique, est responsable de son propre discrédit. L'État ne jouant plus son rôle, certains groupes économiques se déclarent bienfaiteurs de la collectivité, s'approprient le pouvoir réel et se sentent autorisés à ne pas respecter les règles fiscales ou environnementales. La corruption se banalise. Le changement réel exige donc de repenser la totalité des processus : replacer l'économie et le politique au même niveau, au service du bien commun et avec la participation des citoyen.ne.s, replacer la Déclaration universelle des Droits de l'homme et les valeurs républicaines de liberté, égalité, fraternité et laïcité au centre d'une nouvelle construction politique des institutions nationales, européennes et internationales, rétablir à chacun des niveaux la hiérarchie des normes, avec la primauté à l'intérêt général et au bien commun par rapport au droit de la concurrence. Il faut également repenser le rôle de la puissance publique, qui est, au-delà du droit, de préparer l'avenir à long terme et non de répondre à l'immédiateté politique qui prévaut actuellement, soutenue par des populations rendues consuméristes, soumises au service des intérêts privés, par la culture de l'angoisse sécuritaire comme un moyen de gouvernement.

La bataille des idées et des représentations est essentielle. La transition culturelle est un préalable au changement du modèle économique. Or, à travers l'indignation soulevée par l'évolution du monde, il est possible de déconstruire l'idéologie dominante et de construire une culture de la transition. Les actions porteuses d'alternatives et l'idée de transition font apparaître d'autres raisons de vivre et d'agir, avec d'autres rapports de propriété, d'autres formes de solidarité, une réorientation des échanges marchands vers d'autres formes de progrès et de développement en lien avec la sobriété ou la décroissance, un autre rapport au travail... En outre, ces solutions alternatives sont joyeuses et, au cœur de situations parfois difficiles, la solidarité et la réciprocité permettent souvent de vivre de riches expériences humaines. Cependant, la position de la plupart d'entre nous, notamment issu.e.s des classes moyennes, est ambiguë. Avec l'internationalisation de l'économie, nous sommes à la fois opprimé.e.s et oppresseur.se.s, dominé.e.s et

dominant.e.s. Nous avons intégré le système dominant dans nos modes de vies, nos habitudes, nos préférences et nos choix, qui ne sont libres qu'en apparence. Nous devons donc réfléchir également à la manière de nous libérer de cette aliénation, sans inverser la situation d'oppression, mais en la dépassant par le dialogue et par un travail éducatif qui doit partir de la réalité vécue et mener chacun.e, progressivement, à une analyse et à un engagement personnel. Cette émancipation est possible dans la durée. De même, pour discerner la portée transformatrice des actions menées, il faut travailler à un changement de regard : les médias et la situation globale empêchent les citoyen.e.s de voir le versant positif des actions que nous menons et les conduisent au fatalisme, nombre d'entre elles et eux ne sont pas conscient.e.s de la portée globale des actions qu'elles et ils réalisent, ni de la valeur humaine de la vie qu'elles et ils mènent. En parallèle, la question de la cohérence des conduites et des modes de fonctionnement doit être posée en permanence par les militant.e.s et les organisations, car les pratiques du monde politique sont souvent à l'opposé des principes affichés : il faut rendre visibles et inacceptables ces contradictions.

Le retour à l'éthique est nécessaire face à la généralisation de la corruption et du mensonge quand, pour les instances dominantes de la société et les médias, le profit et le chacun pour soi deviennent les références uniques. On définit la corruption comme une action d'intérêt général détournée au profit d'intérêts particuliers et le mensonge comme primauté de la communication sur la vérité. Ainsi, la manipulation de l'opinion publique est une forme de mensonge et nos institutions nationales et européennes sont en grande partie corrompues, ce qui ruine la démocratie. De même, la technique et la recherche publique ne peuvent plus être séparées de l'éthique ni des choix démocratiques, car elles ne sont pas capables d'auto-limiter leur pouvoir.

Fabriquer des outils de mutualisation

Pour faire converger les actions et les luttes, il faut dépasser plusieurs obstacles.

Tout d'abord, les actions menées sont le résultat de plusieurs types d'indignations, différentes selon les individus et les groupes sociaux. Les critiques, toutes liées au capitalisme, sont essentiellement de cinq ordres : le capitalisme est irresponsable et sans conscience, incapable de surmonter ses propres contradictions et d'utiliser à bon escient les innovations technologiques, mettant en danger l'avenir de l'humanité et de la planète ; il est source d'oppression car il s'oppose à la liberté, à l'autonomie des êtres humains ; il est source de désenchantement, d'aliénation et d'inauthenticité des objets, des personnes, des sentiments, des modes de vie, car il impose des modes de vie standardisés ; il est source de misère, d'exclusion et d'inégalités d'une ampleur sans précédent ; il est source d'opportunisme, d'égoïsme, de mensonges, de corruption, et d'aliénation, en favorisant le seul intérêt individuel, et détruit les liens sociaux et les solidarités communautaires, développe la violence et multiplie les guerres. L'intégration de ces différents motifs d'indignation dans un cadre cohérent est difficile, si bien que la plupart des mouvements privilégient un seul axe, parfois au détriment des autres, et développent une argumentation spécifique. Un effort de décloisonnement et d'approfondissement de nos raisons communes d'agir est donc nécessaire pour prendre conscience de la nature profonde du capitalisme et rendre visible en quoi ces différents éléments sont interconnectés et interagissent en permanence. En parallèle, il faut également expliciter quelle vision commune de la société sous-tend les diverses alternatives proposées. Pour cela il est utile d'échanger entre les diverses organisations, afin de construire, développer et partager un langage et un regard communs. La construction d'un tel récit, formalisant un imaginaire commun et spécifique, est la base qui permet d'avancer ensemble vers la transition.

Il faut construire une base commune solide, cohérente et complète et un rapport de force en notre faveur : à l'inverse des anciennes pratiques politiques et syndicales qui multiplient les chapelles et les approches cloisonnées, pour faire converger des luttes venant de sensibilités diverses, il est nécessaire de s'informer mutuellement sur ce que chacun fait, de créer des lieux de débat et de mutualiser les informations, les données, les actions, grâce à des plates-formes communes, une communication et une mobilisation partagées. Cette mutualisation permet non seulement de décloisonner les champs d'action, mais aussi de dépasser et transcender les débats spécifiques aux divers organismes, pour porter d'une voix commune le récit de la transition et peser ainsi dans le débat public.

Il faut se réapproprier le numérique. C'est à la fois un outil de domination à l'échelle mondiale, porteur de graves menaces, et un outil de démultiplication d'alternatives car il permet de diffuser rapidement des conceptions nouvelles et des exemples d'innovation, et de rendre visible la multiplicité des actions porteuses d'alternatives. Il permet également de passer de décisions descendantes à des prises de décisions collégiales, des consultations à distance. Il est, enfin, un bel exemple de la culture du « libre », avec l'open source, et des bienfaits de la coopération pour créer de nouveaux outils co-construits et partagés.

Enfin, pour multiplier les alternatives et préparer la transition, il est nécessaire de mettre en mouvement beaucoup plus de citoyen.ne.s qu'il y en a actuellement. Un gros travail d'éducation citoyenne est nécessaire, notamment auprès des personnes qui ne sont pas les plus sensibilisées aux questions de société, notamment grâce à la culture, l'éducation populaire, le sport, la participation... qui sont les différentes dimensions d'une même démarche d'émancipation et d'épanouissement des potentialités. Une première étape peut être d'agir par soi-même, même modestement, de faire un premier pas en s'appuyant sur ses propres forces. Certains mouvements font un travail fondamental dans ce sens pour engager progressivement, à partir des pratiques, une réflexion individuelle et collective sur la portée globale des actions menées, la logique de système et les enjeux du monde, en désarmant la peur et en élargissant le champ des possibles.

A2. LES MATÉRIAUX DE LA RECHERCHE

A2.1. Méthode de collecte des entretiens

Pour l'entretien exploratoire, je n'avais pas élaboré de guide d'entretien, mais uniquement préparé ma question de départ : suffisamment ouverte pour ne pas orienter la réflexion de la personne interrogée, pas trop vague afin de ne pas passer à côté du sujet. Je voulais également que la personne interrogée puise dans ses souvenirs plutôt qu'elle cherche d'emblée à définir ce qu'est pour elle l'engagement, que cet entretien lui permette de proposer une définition qui s'approcherait au mieux de son expérience vécue, et non uniquement des idées reçues ou de ses représentations. J'ai donc élaboré la question de départ suivante : « peux-tu me raconter ce qui t'a amené à t'engager ? »

Pour les entretiens suivants, j'ai élaboré un guide d'entretien un peu plus formel. J'ai légèrement modifié la question de départ : « Peux-tu me raconter ce qui t'as amené à ton (ou tes) engagement(s) actuel(s) ? » et, si cela ne suffit pas (si la personne ne « démarre » pas sur le sujet) : « Comment ça s'est passé ? qu'est-ce qui le nourrit ? qu'est-ce qui fait ou a fait que tu en es là aujourd'hui ? » (mais je n'ai pas eu besoin de cette dernière partie de la question de départ).

J'ai également listé des thèmes à reprendre pour d'éventuelles relances au cours de l'entretien :

- les autres pratiques (culturelles, sportives...)
- quelle rétribution ?
- les relations avec les autres types de militantisme, notamment le ou la politique, les limites entre les territoires des uns et des autres
- le rapport à la propagande, quelle information/communication militante ?
- quelles puissance(s) ou impuissance(s) à agir ?
- le rapport au numérique
- le rapport au vote
- Et pour ne pas oublier :
- région, lieu de travail et d'habitation, contexte social
- âge, profession
- Après le premier entretien, j'ai ajouté :
- à quoi sert ton association ?
- à quoi tu sers dans cette association ?
- comment tu vois l'avenir ?

Pour les enregistrements, j'ai utilisé mon téléphone portable. Pour les transcriptions des premiers entretiens (avec Eloi et **Thierry**), j'ai utilisé un outil (Sonal) imaginé et conçu par un sociologue. Sa démarche m'avait paru intéressante et j'étais rassurée par le fait qu'il devait savoir ce dont on a besoin pour ce travail. Cependant son utilisation pour l'analyse complète de l'entretien était bien trop complexe (cela demandait un peu de travail pour me l'approprier) pour seulement quelques entretiens, et il n'était pas compatible avec les logiciels libres que j'utilise. J'ai donc abandonné cette idée et opté pour un logiciel libre de transcription (Express Scribe) et ma suite bureautique libre pour la saisie et l'analyse.

A2.2. Personnes interrogées et conditions d'entretien

Eloi (entretien exploratoire)

Pourquoi lui ?

Éloi est un garçon de 26 ans. Il habite Palaiseau, je l'ai rencontré grâce au collectif Palaiseau Terre Citoyenne. Je voulais interroger une personne pas trop engagée (du moins à ma connaissance), pour avoir un point de vue mitigé. Il me semblait qu'une personne très engagée, ou pas du tout, aurait un point de vue trop caricatural pour être intéressant dans le cadre de cet unique entretien exploratoire. Pour la même raison, je voulais qu'elle soit dans une démarche que j'imaginais alternative, c'est-à-dire ni dans un parti ou un syndicat traditionnel, ni dans une grande association de type Attac ou la Ligue de l'enseignement.

J'ai pensé interroger une fille, car après toutes les discussions et réflexions sur la question du genre que j'ai pu avoir, je suis convaincue que l'engagement d'une fille n'est pas le même que celui d'un garçon. Je voulais une personne relativement jeune, pour obtenir un avis qui ne serait pas encombré par des expériences d'engagement passées. Je voulais enfin rester autant que faire se peut sur Palaiseau, sans que ce critère soit véritablement argumenté, peut-être dans l'idée que mon terrain pourrait être circonscrit à cette ville (ce qui n'est pas le cas finalement). Je n'ai pas trouvé de fille correspondant à ces critères autour de moi (et le temps me pressait un peu !), ce qui est en soi assez significatif.

J'ai donc opté pour Éloi, après quelques jours de réflexion mais aussi sur un coup de tête car je n'avais pas complètement pris ma décision, ni prévu comment le lui proposer, lorsque je l'ai fait.

Éloi est venu pour la première fois au local de PTC un peu plus d'un mois avant l'entretien, à l'occasion de la création d'un nouveau collectif de citoyen.ne.s, nommé depuis « Stop Linky » et dont l'objet est de s'opposer à l'installation forcée des nouveaux compteurs dits intelligents d'ERDF sans véritable information communiquée aux citoyen.ne.s alors que de nombreuses zones d'ombre subsistent (en terme de coûts, de compatibilité avec les installations existantes ou à venir, de santé, etc.). Éloi a rejoint ce collectif pour soutenir sa mère, diagnostiquée électro-hypersensible depuis quelques mois. J'avoue que ce sujet ne me passionne pas vraiment et que je vois surtout engagées sur ce type de problématique des personnes généralement peu enclines à s'engager pour le bien commun si elles n'y voient pas leur intérêt personnel direct, celui-ci passant bien avant le reste. Les réunions avec ces personnes sont pour moi un calvaire. PTC a cependant jugé important de soutenir cette initiative car c'est une lutte locale, qui a à voir avec les questions qui nous intéressent par ailleurs (la participation des citoyen.ne.s, la lutte contre les intérêts privés des grands groupes industriels, les lanceurs d'alerte, etc.) et auxquelles nous pourrions quoiqu'il advienne sensibiliser les membres de ce nouveau collectif qui ne le seraient pas encore, et parce que certain.e.s membres de PTC souhaitaient y participer activement (à les entendre, je ne regrette pas du tout de ne pas en être !)².

Je pensais tout d'abord qu'Éloi correspondait peu ou prou à l'image des personnes que je viens de décrire, mais avec de plus fortes potentialités pour s'intéresser à d'autres sujets que sa mère, par exemple. Du coup son témoignage et son opinion m'intéressaient dans la mesure où je les imaginaient pas trop proche de ce que je connais déjà, et parce qu'il pouvait m'apporter des éléments de compréhension sur les sujets ou les situations qui permettent de sensibiliser quelqu'un à la nécessité de transformer la société, et de s'engager dans l'action.

Lorsque je lui ai proposé de l'interroger, un samedi après-midi, il était venu au local pour terminer le quiz du collectif « Stop Linky » et semblait vouloir y rester pour discuter plus à fond avec nous sur les nombreux sujets annexes que nous avons abordés cet après-midi là, comme souvent dans de tels lieux. J'avais découvert à cette occasion qu'il participait aux rassemblements de Nuit debout place de la République à Paris.

Commentaires sur la forme

L'entretien s'est déroulé dans le local de PTC, samedi 30 avril 2015, l'après-midi entre 17h et 18h30. J'avais présenté un peu le cadre de ma recherche lorsque j'ai demandé à Éloi s'il voulait bien être interrogé pour mon premier entretien exploratoire, j'ai donc commencé directement par ma question de départ.

La méthode de l'entretien semi-directif m'a permis de récolter un beau matériau, duquel j'ai pu dégager beaucoup d'éléments intéressants. Mes relances ont à peu près eu l'effet recherché, même si j'ai peut-être une fois ou deux coupé l'élan du discours. En revanche, j'aurai sans doute abordé plus de points si j'avais eu une véritable grille d'entretien, et si j'avais pris des notes pour garder en mémoire les questions qui me venaient à l'esprit pendant le discours, ce que je n'ai pas réussi à faire. Par exemple, j'avais dans l'idée de poser une question sur l'engagement syndical pour le cas où il ne l'aborderai pas de lui-même, comme j'ai pu le faire pour l'engagement politique. Mais, portée par l'entretien, j'ai oublié.

Enfin, maintenant que j'ai circonscrit le thème de cette recherche-action, pour les prochains entretiens, je poserai une question de départ un peu différente.

Thierry

Pourquoi lui ?

J'ai rencontré **Thierry** pour la première fois à l'occasion de la réunion plénière où il est intervenu lors d'une séance plénière dans le cadre de sa fonction de président de l'UFISC. J'ai eu l'occasion de le connaître un peu mieux lors d'un travail en petit groupe de six. J'ai pensé à ce moment-là que son point de vue serait intéressant, notamment à cause de son appartenance à un milieu rural loin de Paris (sud est) et de ses prises de positions sur les contre-pouvoirs à construire dans les milieux ruraux (lesquels et avec quelles solidarités ?) Après la transcription et en relisant ce paragraphe, je me rends compte que j'ai oublié de le faire parler à ce sujet comme je l'avais envisagé (j'aurai dû le noter sur mon guide d'entretien !). Je l'ai contacté à la fin de la journée avec une présentation très succincte de mon projet, il a tout de suite accepté et proposé de planifier la date, quelques jours après, tant qu'il était encore sur Paris.

Comment s'est déroulé l'entretien ?

J'ai laissé le choix du lieu de l'entretien à **Thierry, il a choisi que** l'on se retrouve dans les locaux de l'UFIC à Paris. L'entretien s'est déroulé dans une salle de réunion, mardi 13 décembre à 14h. Il avait juste une heure de disponibilité, l'entretien a duré 52 mn, y compris les brèves explications de là où j'en suis de ma recherche-action (je lui en avait déjà parlé le 10 décembre). J'ai aussi évoqué la possibilité de rédiger des portraits de membres du CAC, à quoi il n'était pas défavorable.

Il a très bien joué le jeu, il répondait avec précision à mes questions, en prenant le temps de réfléchir (parfois assez longuement). Il m'a paru très détendu, parfois très en recul (donc loin de l'enregistreur... !) et parlant presque pour lui.

Il m'a semblé un peu surpris du caractère plutôt « intime », « personnel », de mes questions. C'est à ce propos qu'il m'a demandé si les entretiens et les portraits seraient anonymisés. J'ai le sentiment que c'est parce qu'il a évoqué des positions très personnelles sur le monde, notamment liée à l'anthroposophie, ainsi que ses analyses psychologiques de sa situation de famille et au sein de sa fratrie. Je l'ai rassuré sur cette question et je lui ai dit que les portraits resteraient très généralistes.

Commentaires sur la forme

J'avais rédigé au préalable un guide d'entretien qui m'a bien servi pour vérifier que je n'avais rien oublié (sauf ce que je n'y avais pas écrit...) J'ai volontairement choisi de ne pas aborder certaines thématiques qui me semblaient finalement hors de propos (à retirer de mon guide) : les autres pratiques – culturelles, sportives ; le rapport à la propagande ; le rapport au numérique. J'ai réussi à prendre des notes utiles pour mieux suivre le déroulement de l'entretien et noter au fur et à mesure les idées de questions à poser (et à intégrer dans mon guide d'entretien)... puis à poser ces questions en essayant de suivre le fil du discours, de manière à ce que l'entretien ne semble pas trop décousu.

Daniel

Pourquoi lui ?

J'ai rencontré **Daniel** plusieurs fois au CAC, bien qu'il n'ait pas pu être présent à la réunion plénière. Il est notamment membre de la coordination, il représente actuellement au CAC une association scientifique. J'ai eu l'occasion de le rencontrer peu de temps après le 10/12 et de lui parler de ma recherche-action, c'est tout naturellement que je lui ai demandé s'il accepterait cet entretien. Il a tout de suite été d'accord.

J'étais intéressée de recueillir son point de vue de membre d'une association dont l'objet est peu commun (la démocratisation de la sciences et la déontologie de la recherche) et dont les bureaux sont hébergés dans les locaux d'une fondation avec plusieurs autres associations. J'espérai qu'il me parlerait d'un engagement pour la science ou de l'intérêt de la science dans le fonctionnement de la société, et du bien-fondé ou non des fondations pour soutenir les associations, ce qui n'a pas du tout été le cas...

Commentaires sur la forme

L'entretien s'est déroulé le 30/12/2016 dans la cuisine partagée de la fondation (il n'y avait personne d'autre dans les locaux). Nous avons d'abord discuté hors enregistrement de ma recherche-action, avec plusieurs digressions sur le PG et le programme de Mélenchon (nous en discutons souvent, il n'est pas du tout convaincu par cette candidature – ni aucune autre d'ailleurs – et il est particulièrement heurté par le point du programme qui propose la validation de la recherche sur le transhumanisme, pour lui inacceptable car cela relève d'un changement de société – je suis plutôt d'accord avec lui... - et plus grave encore que si JLM voulait supprimer la Sécu ! - là je ne le suis plus, cela relevant aussi pour moi d'un changement de société !)

L'entretien était très détendu, j'étais en confiance, y compris par rapport à mon téléphone qui, pour la première fois, enregistrerait sans que je ne l'ai branché (je sais donc maintenant que je n'ai pas besoin de le brancher pendant l'enregistrement si la batterie est pleine !). **Daniel** est très bavard et un peu donneur de leçons : j'ai essayé de ne pas l'interrompre et de ne surtout pas entrer dans le débat d'idées lorsqu'il semblait défendre un point de vue (et non simplement l'énoncer). Pendant l'entretien il me semblait cependant qu'il parlait souvent de manière assez générale et je n'ai pas toujours bien réussi à le faire parler de lui, de sa propre expérience en tant qu'acteur, plutôt que de parler du point de vue d'un commentateur ou d'une analyste de la situation. D'ailleurs, au bout d'une heure j'avais plutôt envie de mettre fin à l'entretien car j'avais l'impression qu'il se répétait beaucoup. Il n'a pas semblé dérangé par le côté intime que **Thierry** avait relevé. Et il a montré un certain intérêt pour l'objet de ma recherche-action, me proposant même de contacter un directeur de centre social d'une autre tranche d'âge (35 ans).

J'ai encore bien utilisé mon guide d'entretien, mais j'y ai ajouté un item pour approfondir la relation au politique : le rapport au vote (du coup ce sujet manque dans l'entretien avec **Thierry**, mais il était présent dans celui d'Eloi – mon entretien exploratoire, anonymisé). J'ai abandonné l'outil Sonal très complexe que j'avais utilisé pour transcrire les deux premiers entretiens, utilisant mon traitement de texte habituel et Express Scribe un logiciel de transcription sans licence beaucoup plus simple et dont je suis plutôt satisfaite.

Quelques jours après l'entretien (le 04/01/2017), il m'a envoyé un mail à propos de la violence : « Je ne pense pas avoir été assez clair là-dessus et c'est, pour moi, un sujet inépuisable. J'ai relu ce que j'ai écrit il y a quinze ans dans mon mémoire de master... Je ne partage pas la conception courante de la non-violence qui consiste à rejeter toute forme de violence physique. Je considère que le principe de légitime défense, quelque soit la façon dont cette légitime défense s'exerce, devrait pouvoir être invoqué en cas d'agressions relevant d'une violence systémique ou structurelle subies par des individus ou groupes d'individus. Pour moi, la mesure de l'impact de cette violence structurelle/systémique sur ceux qui en sont victimes est possible. Cet exercice et son résultat ne seraient pas plus alambiqués que la hiérarchie sournoise et à géométrie variables des violences physiques qui existe actuellement. D'où mon éloignement de ces mouvements qui se disent non-violents et qui fleurissent depuis qq temps. »

Franck

Pourquoi lui ?

Franck était présent à la réunion plénière, mais je l'avais rencontré plusieurs fois avant, à la coordination du CAC et lors de journées de réflexions. Il est très investi dans le secteur social (praticien, formateur à l'IRTS, membre de diverses associations du social) et porte souvent cette dimension dans les débats et les discussions. Il a écrit plusieurs textes pour initier des travaux de réflexion au sein du CAC.

Il a paru très intéressé par le sujet de ma recherche et content de cette nouvelle occasion de réfléchir, d'apprendre et d'apporter ses propres connaissances et expériences. Il m'a d'emblée proposé de faire l'entretien en journée, dans les locaux de l'IRTS où il travaille afin de prendre plutôt du temps sur son travail que sur ses nombreuses actions associatives, qui se déroulent en général le soir. Il a aussi évoqué à ce moment la possibilité que je fasse un entretien avec un jeune homme très engagé, qu'il considère emblématique de la jeunesse d'aujourd'hui (contrairement aux idées reçues, selon lui). Mais il ne m'en a pas reparlé le jour de l'entretien.

Comment s'est déroulé l'entretien ?

Ce troisième entretien s'est déroulé le 4 janvier dans le bureau de Franck au 3ème étage de l'IRTS de Montrouge. J'avais un début de grippe, je me suis forcée à y aller alors que je n'étais pas très en forme. De plus, la mémoire de mon téléphone était saturée, j'ai mal réagi au moment de valider l'enregistrement. Bref, j'ai perdu l'enregistrement...

A peine étais-je entrée dans son bureau que Franck s'est très vite excusé du fait que son bureau était mal chauffé, et au-delà de la vétusté des locaux en général, et en a profité pour évoquer la nécessaire action de son syndicat pour améliorer les conditions de travail des salariés, mais aussi les conditions d'études des personnes en formation. Nous étions dans le vif du sujet dès les premières minutes.

Commentaires sur la forme

J'avais le sentiment en sortant de cet entretien d'avoir acquis à cette étape une véritable confiance en moi pour mener mes entretiens, ou plutôt d'avoir confirmé un savoir-faire expérimenté et acquis lors de ma recherche-action pour Archimed' et que je retrouve avec grand plaisir pour ce nouveau travail. Cela m'a permis d'être totalement à l'aise lors de cet entretien, alors que j'aurai pu me sentir intimidée par le statut et la stature de cet homme que j'apprécie, très cultivé, formateur, entraîné aux méthodes de recherche, etc. Cela m'a également permis d'avoir confiance dans le matériau ainsi recueilli. Je m'interroge donc sur l'échec de l'enregistrement... justement cette fois-ci...

J'ai également dû lutter contre sa tendance à parler en tant que formateur et je suis assez contente de la manière dont se sont finalement enchaînés les temps de paroles, avec de brèves relances permettant de réorienter le discours quand il allait trop dans le général (ou dans le générique), pour le faire parler de sujets plus personnels ou pour lui demander de creuser des notions vers des acceptions plus personnelles. Je suis finalement arrivée à le faire parler de lui-même, de son ressenti et de son expérience personnelle de militant, alors qu'il avait tendance à parler en tant qu'intellectuel ayant déjà beaucoup réfléchi aux questions et aux concepts abordés.

Il a fini par avouer (c'est l'effet que cela m'a fait) que son engagement était lié à une colère qu'il semble avoir en lui depuis longtemps (même s'il ne l'a pas dit comme ça) et j'ai été surprise par sa propre surprise de présenter ainsi son engagement. Il m'a d'ailleurs félicitée pour la conduite de l'entretien qui l'a, selon lui, habilement amené à cette conclusion... Je suis particulièrement frustrée de n'avoir pas cet enregistrement pour réentendre comment nous en sommes arrivés là, quelles étaient réellement ses réticences, si réticences il y avait. Je suis également frustrée car, par ailleurs, j'avais du mal à être très attentive à certains moments (notamment à cause de la fièvre, mais aussi lorsqu'il évoquait des concepts assez complexes - de psychosociologie me semble-t-il) et je comptais bien sur l'enregistrement pour mieux comprendre l'ensemble de son discours.

Daphnée

Pourquoi elle ?

J'ai demandé à **Daphnée** si elle voulait bien m'accorder un entretien en même temps qu'à **Julie, Valérie** et **Jean-Christophe**, un jour où j'étais venue travailler avec eux quatre, un peu sur un coup de tête. Elle a tout de suite répondu qu'elle était d'accord et semblait réellement contente de participer à ma recherche-action.

Elle était stagiaire au CAC quand j'y suis arrivée et jusque septembre dernier, avec une autre jeune fille. Toutes deux reviennent très souvent au CAC (l'autre un peu moins depuis qu'elle est repartie chez ses parents à Strasbourg). Par exemple, elles étaient présentes à de la journée du 10 décembre à la place qu'elles occupaient auparavant, c'est-à-dire à l'accueil, à l'organisation, etc. Toutes deux étaient chargées du projet de répertoire des expériences de l'écologie au quotidien, auquel j'ai participé en tant que bénévole et que nous avons mis en ligne dans le cadre la Scop. J'ai beaucoup aimé travailler avec ce duo. Elles se sont rencontrées pour l'occasion mais formaient une chouette équipe, pleines de vie et d'envies, de faire, d'apprendre..., très drôles aussi.

Daphnée étaient la plus engagée des deux, déjà avant le CAC, de par ses études dans le développement durable d'après ce que j'en avais compris. Elles étaient aussi toutes les deux à toutes les manifestations contre la loi El Khomry, sous la banderole du CAC où je les ai retrouvées une fois ou deux.

Commentaires sur la forme

L'entretien s'est déroulé le 03/03/2017 dans une brasserie à côté du RER entre chez elle et chez moi où nous avons rendez-vous. La brasserie semblait calme quand nous y sommes rentrés, en début d'après-midi. Bien sûr ça s'est gâché assez rapidement... Cela n'a pas gêné **Daphnée** qui, de toutes façons, est très volubile et parle plutôt fort, toujours sans gêne. En revanche, j'étais souvent soucieuse que l'enregistrement devienne inaudible, l'intérêt un peu happé au moindre bruit, pas toujours très concentrée du coup. Mais je crois que ça allait mieux sur la fin. Je savais que ce n'était pas un bon choix, mais je n'avais pas trouvé d'autre solution dans le temps très court que nous avions pour cela.

Comme elle est toujours très bavarde, je n'ai pas eu de mal à la faire parler. Elle était un peu inquiète au début car elle ne savait pas de quoi nous allions parler, mais ça n'a pas duré. Elle a semblé très à l'aise, c'était finalement encore un bon moment partagé.

Je l'ai questionnée en guise de conclusion sur une définition qu'elle pourrait donner de l'engagement, comme je l'avais fait pour Eloi et cela m'a semblé intéressant, et à renouveler lors des entretiens suivants.

Julie

Pourquoi elle ?

Julie est actuellement en service civique au CAC, mais très différente des deux stagiaires (dont **Daphnée**) qu'elle remplace. Elle semble faire son boulot parce qu'il faut le faire plutôt que par intérêt ou par conviction, même si elle n'a pas choisi le CAC par hasard mais bien pour ses actions pour la transition écologique.

J'étais donc intéressée par le témoignage d'une personne qui se dit pas ou peu engagée, juste sensibilisée à certaines questions.

Commentaires sur la forme

Je lui ai demandée si elle voulait bien m'accorder un entretien en même temps qu'à **Daphnée, Valérie** et **Jean-Christophe**. Elle ne m'a répondu que lorsque je lui ai demandé une confirmation individuelle, et pour me dire qu'elle pensait qu'elle n'aurait pas grand-chose à m'apporter.

De fait, pendant tout le déroulé de l'entretien, elle semblait très inquiète de bien faire, de répondre comme il faut à mes questions, d'avoir des choses intelligentes à dire. J'ai dû la rassurer à plusieurs reprises,

lui dire qu'il n'y avait pas de mauvaises réponses, que tout ce qu'elle disait était très bien et que ça m'apportait des pistes de réflexion.

L'entretien s'est déroulé dans une salle de réunion à côté de la salle occupée par le CAC dans les locaux que le collectif partage avec d'autres associations. Nous étions installées à côté d'une fenêtre pour la lumière et d'un radiateur pour la chaleur (**Julie** a toujours froid). Elle est restée debout collée au radiateur pendant tout l'entretien (elle avait préparé une chaise mais ne l'a pas utilisée). J'étais moi-même assise, ce qui a un peu déséquilibré notre duo, j'étais obligé de lever la tête pour lui parler... Cela résonnait bizarrement avec son discours sur le fait qu'elle avait fait des études qui l'amenaient à prendre un poste de direction mais qu'elle ne s'en sentait pas encore capable donc qu'elle apprenait avant à faire les tâches que les personnes qui seront sous ses ordres devront faire (je caricature à peine).

Elle a eu du mal à trouver des choses à dire, l'entretien a duré un tout petit peu plus de trente minutes, alors que j'avais, me semblait-il, épuisé tout mon stock de questions et de relances.

A la fin, hors micro, elle m'a fait état de son inquiétude quant au texte qui allait sortir de cet entretien car elle avait relu la transcription d'un entretien qu'elle avait fait avec une copine et qu'elle avait été très perturbée par le fait qu'il n'y avait pas de phrases réelles, que sans doute elle ne terminait pas ses phrases, quelle honte, etc. J'ai dû encore une fois la rassurer et lui promettre que je mettrai des points (à la place des « voilà » par exemple) et des virgules (à la place de certains « heu » ou de silences) !

Valérie

Pourquoi elle ?

J'ai demandé à **Valérie** si elle voulait bien m'accorder un entretien en même temps qu'à **Julie**, **Daphnée** et **Jean-Christophe**. Elle m'a semblé donner son accord mais en réponse à mon mail pour lui fixer le RV elle me dit qu'elle ne l'avait pas fait mais que c'était d'accord.

Elle est permanente du CAC depuis plusieurs années, je la vois donc très souvent et j'ai eu l'occasion de travailler plusieurs fois avec elle. Elle occupe au CAC un poste similaire à celui que j'occupai au PG : elle gère le fichier, les questions administratives, l'organisation des réunions, les compte-rendu, le site Internet, etc. Dans le dernier organigramme présenté à l'occasion d'un CA en octobre 2016, son poste est intitulé « coordinatrice opérationnelle ». Je ne connais finalement pas grand-chose de son engagement en dehors de son travail au CAC.

Commentaires sur la forme

L'entretien s'est déroulé à la suite de celui avec **Julie**, dans la même salle, mais **Valérie** était assise en face de moi. Elle semblait détendue, du moins égale à sa façon d'être en général.

Jean-Christophe

Pourquoi lui ?

J'ai demandé à **Jean-Christophe** s'il voulait bien m'accorder un entretien en même temps qu'à **Julie**, **Daphnée** et **Valérie**, mais je lui en avait déjà parlé avant. Il a toujours été très intéressé par ma recherche et par le fait d'y participer.

Il est permanent du CAC depuis un an environ. Comme **Valérie**, je le vois très souvent et j'ai eu l'occasion de travailler plusieurs fois avec lui. Il occupe au CAC un poste de coordinateur politique, mais dans l'organigramme présenté à l'occasion d'un CA en octobre 2016, son poste est intitulé « coordinateur général ».

Je l'avais rencontré avant le CAC à plusieurs occasions. Dans un premier temps dans le cadre de ma recherche-action pour Archimed', car il était salarié d'une association dont j'ai rencontré plusieurs fois l'équipe pour leur témoignage et car ils étaient très actifs dans le réseau musique et handicap. J'ai aussi

rencontré **Jean-Christophe** par la suite dans le cadre du réseau des musiques actuelles dont il est un membre très actif et dont faisait également partie la MJC de Palaiseau.

Commentaires sur la forme

Nous avons décidé de nous rencontrer le mardi suivant les entretiens avec les filles, dans la banlieue où il habite (sur la ligne du RER B, au sud de Paris). Nous espérions trouver un endroit calme dans la bibliothèque où il travaille souvent, mais nous n'avons pas eu de chance car ce jour toute la ville était touchée par une coupure générale d'électricité. La bibliothèque et la plupart des cafés étant fermés, nous avons commencé l'entretien dans un square plutôt tranquille. Mais un jeune est rapidement arrivé en faisant vrombir le moteur de sa mobylette, puis les enfants de l'école d'à côté sont sortis en récréation. Nous avons finalement une brasserie ouverte, avec de grande baies vitrées permettant de laisser passer de la lumière. Cette fois nous avons été dérangés par des consommateurs qui se sont mis à jouer au babyfoot. Nous avons fini l'entretien dans le fond de la brasserie, dans une quasi obscurité... L'entretien s'est donc déroulé en plusieurs fois, ce qui a pu gêner l'enchaînement du témoignage et des questions.

A2.3. La grille d'analyse des entretiens (extrait)

	age	le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions	definition de l'engagement
Thierry	45	20 « Et ça, ça m'a amené sur la fin de l'objection de conscience à monter un projet avec ces collègues objecteurs, de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts. Mettre en lien, les artistes et les personnes, quoi, les populations. Et donc ça a permis de prendre le temps de réfléchir à ce qu'on avait envie pour la société, ce qu'on voulait faire pour la société, tout ça. Donc ça, ça nourrit des valeurs, quoi. » 103 « On a fait une salle de musique actuelle sans être musiciens et sans être fan de musique actuelle. Les musiques actuelles sont un bon support pour vivre ensemble des expériences, pour partager des choses. C'est comme ça qu'on est rentré dans le truc. Donc on a tout appris sur le tas sans rien connaître... Avant on n'avait jamais branché un micro. On a ouvert un bar, on n'avait jamais servi une bière. Donc c'était plutôt apprendre sur le tas, mais avec ce sentiment de mettre en pratique des principes et des valeurs. Des fondamentaux importants. » 277 « Je prône pas du tout la précarité, je garantie des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens. Vas-y trouver des boulots comme ça ! » 368 « ce n'est pas un engagement, ou un autre type d'engagement » qui est pas théorisée, qui fait pas partie d'un corpus de valeurs. » 382 « sur l'engagement et la démocratie, c'est cool si on porte des valeurs super humanistes, mais on pourrait porter des valeurs de merde aussi et... imagine en plus qu'on ait de l'influence ! » 389 « c'est super qu'on soit convaincus de nos valeurs mais on se dit légitime, ou légitimé par le nombre d'associations, le nombre d'adhérents de nos associations, mais faut avoir aussi conscience de la diversité, des implications... Tout le monde n'est pas convaincu » 393 « - on les nomme rarement, les valeurs en question... - Ah ouais? de solidarité, de liberté d'éducation populaire, tout ça ? Ben disons qu'on sait plus trop comment les dire à force de les dire dans tous nos textes. » 399 « Je pense qu'on les nomme souvent, nous, à l'URISC, au CAC... Après dans les travaux que je fais, d'accompagnement des asso, c'est souvent une des bases de travail, de se redire et de se redire ce qu'on entend derrière. Mais c'est plutôt comment on traduit ces valeurs-là. On balance les mettre en œuvre. » 379 « Quand on a vraiment des convictions, des engagements très profond on trouve toujours à les mettre en œuvre. » 398 « Moi je suis de plus en plus intolérant. J'ai effectivement des gens autour de moi dont la finalité c'est d'acheter un nouveau truc, d'aller en vacances à dix mille kilomètres d'ici, etc. J'ai de plus en plus de mal à supporter ça. Et quand je vois ça, je me dis : Oh mon Dieu quelle horreur si ma vie c'était ça se serait terrible ! »	59 « J'ai une philosophie de vie où j'ai pas d'ambition personnelle ni de stratégie de carrière et je reste ouvert à ce qui se présente. Donc ça peut paraître un peu opportuniste, mais c'est plutôt là où je me sens utile. Je suis là où je sens que je suis utile. » 69 « Après c'est très attaché à des valeurs, une pratique et des personnes qui sont dans ces groupements, bien sûr. (...) C'est de la politique en actes. Une façon de faire de la politique. » 111 « une fois que tu as planté la graine, t'es parti »	(non demandé) 343 « Après, c'est un parcours de vie. Sur l'engagement je pense que tout le monde n'est pas dans des engagements. Et j'ai vu dans le monde associatif ou professionnel, le bénévolat, c'est pas toujours une recherche d'engagement. Le bénévolat, c'est parfois une recherche de lien social, une façon de sortir de chez soi. Et j'ai vu aussi, je le conçois, je le comprend aussi. Enfin c'est des parcours de vie, on est tellement différents les uns des autres, les besoins sont bien variés. » 349 « Et même dans le monde artistique, il y a des artistes, à part le fait de s'engager dans une pratique qui devient quotidienne, donc dans un rapport au travail ou à la société en particulier, qui n'est pas dans la norme, quelque part, les artistes portent pas forcément un engagement politique, dans leur art. J'ai fait des enfants avec une pianiste (rire), la mère de mes enfants est pianiste et donc j'ai vécu au quotidien pendant une quinzaine d'années avec elle ce rapport à l'art, à la musique, à l'intermittence, à l'absence de perspective. Une femme, piano-jazz, en région. Et elle poursuit, c'est très beau. Mais ce n'est pas quelque chose politiquement engagé. Elle est engagée dans le beau. Et c'est un bel engagement. Elle est là pour apporter du beau au monde, c'est un peu ça. Donc ça ne doit pas forcément résommer, se traduire en mobilisation. Et pourtant c'est essentiel, qu'il y ait des gens qui fasse du beau dans le monde, sinon ce serait tout moche. » 364 l'art « est une forme d'engagement mais qui est en dans une militance ni assumée comme une militance sur l'esthétisme (...) N'importe quoi, même sur le geste, non. Il y a une revendication de qualité de travail et une pratique professionnelle, sérieuse et tout ça, mais qui est pas théorisée, qui fait pas partie d'un corpus de valeurs. » 371 « Si on n'est pas tous sensibles au collectif, et c'est une réalité, on n'est pas tous dans une forme d'engagement collectif. Est-ce que la militance, elle est vraiment légitime ? à s'engager pour l'ensemble de la population ? » 378 « sur l'engagement et la démocratie, c'est cool si on porte des valeurs super humanistes, mais on pourrait porter des valeurs de merde aussi et... imagine en plus qu'on ait de l'influence ! »
Daniel	52	222 « je pense que c'est au fur et à mesure, disons que je suis remonté un peu au lieu d'être focalisé sur une activité ou une orientation, je me suis mis un peu en retrait. J'ai essayé de prendre les choses plus en amont et à réfléchir sur des questions plus fondamentales, liées à la démocratie. Et en fait maintenant je n'émisage absolument aucune activité rémunératrice qui ne serait pas le reflet de mon engagement. Pour moi ça n'a aucun sens d'aller gagner sa vie... » 386 « une trop grande dépendance vis-à-vis d'une structure ou d'un système fait qu'on tutoie souvent les limites d'un engagement ou de convictions qu'on peut avoir, en tout cas de mise en œuvre de convictions qu'on peut avoir. Ça c'est très clair. Après, chacun, individuellement par rapport à ses convictions, on trouve des voix, et chacun a ses contraintes, ses avantages... » 391 « il est évident que moi, ces engagements, ça donne le sens de ma vie. Si je les avais pas, mais qu'est-ce que je ferais ? Franchement, moi j'ai gardé des amis que j'avais quand j'étais ado, jeune adulte, qui sont des gens qui ont évolué complètement différemment de moi. » 402 « si je maintiens pas cet espèce d'engagement que j'ai et que ça ne se reflète pas dans ma vie quotidienne, et dans mon parcours, et dans ma vie professionnelle, ce serait désastreux. Enfin, ce serait désastreux, ie veux dire que ie verrai pas l'intérêt »	(non demandé) 298 « Donc en fait mon engagement, c'est vraiment une pensée continue, au fur et à mesure de mes expériences. Tu développes une réflexion, les convictions évoluent aussi. Alors je pense que chez moi elles se radicalisent. En plus c'est vrai que le fait d'avoir eu des expériences dans des secteurs associatifs différents, me montre qu'il y a quand-même des éléments communs, des paramètres que je retrouve, des évolutions... » 311 « (...) après on rentre dans une espèce de routine et on s'aperçoit que finalement il y a des sujets qu'on porte, qui font un peu partie de l'histoire, sur lesquels on continue à travailler alors ça peut-être que les priorités sont ailleurs. C'est pour ça d'ailleurs que mon engagement il ne peut exister que par des changements, soit de secteurs, soit de structures, parce que très vite on repère les blocages, on dit : ça ça n'évoluera pas »	

A2.4. La grille d'analyse des entretiens - colonnes

	Thierry	Daniel	Daphnée	Julie	Valérie	Jean-Christophe
	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général avenir des associations, réseaux, etc.	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général	âge Première réaction type d'engagement évoqué spontanément première explication spontanée Animation, éducation populaire Engagement associatif, responsabilités associatives utilité du CAC ou des réseaux en général
engagement associatif	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote / les manifs	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire et de la recherche / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote / les manifs	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire et de la recherche / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote / les manifs	Le mouvement syndical Le/la politique La politique, les partis La pratique politique Critique du système managérial Critique de l'humainitaire et de la recherche / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs le vote / les manifs
engagement artistique	l'art, l'activité artistique, les artistes	l'art, l'activité artistique, les artistes	l'art, l'activité artistique, les artistes	l'art, l'activité artistique, les artistes	l'art, l'activité artistique, les artistes	l'art, l'activité artistique, les artistes
engagement écologique	écologie le rôle des valeurs et de leur mise en pratique cohérence engagement, convictions, vie	écologie Agriculture / production raisonnée le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	écologie Agriculture / production raisonnée le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	écologie Agriculture / production raisonnée le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	écologie Agriculture / production raisonnée le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	écologie Agriculture / production raisonnée le rôle des valeurs et de leur mise en pratique
ce qui touche aux valeurs et à l'engagement	gestion des contradictions sens donné à l'engagement Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie	gestion des contradictions sens donné à l'engagement Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie	gestion des contradictions sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions définition de l'engagement l'engagement chez d'autres Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie	gestion des contradictions sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions définition de l'engagement l'engagement chez d'autres Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie	gestion des contradictions sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions définition de l'engagement l'engagement chez d'autres Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie	gestion des contradictions sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions définition de l'engagement l'engagement chez d'autres Profil sociologique / l'engagement des autres poids de la personnalité, du parcours de vie engagement individuel / collectif / puissance d'agir emploi ou métier en lien avec l'engagement
	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études	emploi ou métier en lien avec l'engagement famille études
	études	études études : type études : origine, objectif études : sens cercle d'amis	études études : type études : origine, objectif études : sens cercle d'amis	études études : type études : origine, objectif études : sens cercle d'amis	études études : type études : origine, objectif études : sens cercle d'amis	études études : type études : origine, objectif études : sens cercle d'amis

A2.5. La grille d'analyse des entretiens – répartition

		Thierry	Daniel	Daphnée	Julie	Valérie	Jean-Christophe
engagement associatif	Animation, éducation populaire	2				1	1
	Engagement associatif, responsabilités associatives	3	2	3	1	6	1
	utilité du CAC ou des réseaux en général	4	4		1	2	3
	moyens d'action des associations	1	5	1			
	problématiques économiques, co-structurelles	2	2			1	
	objet des associations		2			2	
	emploi et salaires dans les associations	2	3			2	
engagement politique	La politique, les partis	2 (-)	4 (-)	3 (-)	2 (-)	3 (-)	8
	La pratique politique	1	3	3			3
	Critique du système managérial / des positions dans les entreprises		2	3	1		
	Critique de l'humanitaire et de la recherche / manque de décisions politiques / incompatibilité / contradictions actes-valeurs		3	3			
	le vote / les manifs		2	2	4	1	
engagement artistique	l'art, l'activité artistique, les artistes	5					4
engagement écologique	écologie		2	4	3		
	Agriculture / production raisonnée	1		4	1		
valeurs et engagement en général	le rôle des valeurs et de leur mise en pratique	7	2		1	8	
	sens donné à l'engagement, cohérence avec les convictions	3	5	3	4	4	2
	définition de l'engagement	5	2	2	2	4	1
	Profil sociologique / l'engagement des autres	1	6	2	3	1	
	poids de la personnalité, du parcours de vie	8	3	8	3	2	2
	engagement individuel / collectif / puissance d'agir	3		1			1
	emploi ou métier en lien avec l'engagement	4	5	5	2	7	3
autre	famille						
	études						

A2.6. La carte des entretiens : l'exemple de Daniel

années, époque	Reconstitution diachronique (informations factuelles) et autres thématiques abordées	Jugement et point de vue rétrospectif	Point de vue sur l'engagement	Premiers éléments d'analyse	notes
histoire familiale	(entendue racontée)				
Entre-deux guerres	Gd-père maternel directeur d'école, communiste				
Après guerre	mère aînée de sa fratrie, un frère « embrigadé » aux jeunes communistes et resté un « communiste orthodoxe pendant très longtemps », un autre frère qu'elle protège de ça				
	père président des jeunes communistes, qu'il quitte suite à une mauvaise expérience				
	mère enseignante, non encartée, non syndiquée (?)				
	père enseignant, non encarté (?), syndiqué avec de mauvaises expériences vécues dans ce cadre				
histoire personnelle					
1964	Naissance (627)				
« une partie de ma jeunesse »	avec ses deux parents à l'étranger Au Maroc (124)				
adolescence		entend les histoires de ses grand-parents et parents à propos de leurs mauvaises expériences politiques et syndicales			
fin adolescence	au lycée, création d'une association de jumelage avec l'Italie (63)		« engagements associatifs sans contenu politique » (61) « pas d'engagement pendant mes études universitaires non plus » (64)		
études supérieures	« communication, science po, économie, finance... » (67)				
troisième cycle	interrompu pour cause de « problème de santé »	« pour faire plaisir à mes parents » (68)			
premier emploi	« directeur d'hôtel dans une chaîne hôtelière qui était en train d'ouvrir des hôtels un peu partout, donc j'ouvrais des hôtels » (72) « au bout de deux-trois ans (...) je m'ennuyais à mourir (...) envie de retourner à l'étranger » « un conflit » avec son employeur (113)	« retrospectivement » (73), « a posteriori » (74), « j'ai commencé à expérimenter le nouveau management. C'est-à-dire la réduction des coûts, notamment du personnel, l'externalisation des services et aussi du personnel. » (76)		ennui Désaccord, conflit	
1993	« quelques entretiens » dans l'hôtellerie mais « c'est un milieu assez fermé » ça n'a pas abouti				
recherche d'emploi « à l'étranger »	Tentative dans « l'humanitaire » réussie car « bon profil » et « je tombe sur un de mes collègues de science po, bien sûr »	« j'avais une idée un peu enchantée de la chose mais (...) ça me permettait de partir à l'étranger », « ce n'était pas très réfléchi »		idée enchantée Arriver à ses fins (étranger)	

2001-2002	master en Grande-Bretagne « de droit international et de relations internationales » (136) + travail « alimentaire » « dans une organisation qui s'occupait des droits des minorités ethniques et culturelles » (138)	pour « avoir des éléments théoriques pour penser ce que je faisait concrètement sur le terrain » (134) « donc j'ai développé toute une réflexion notamment sur ce qu'était l'action humanitaire » (141)	prise de conscience de ce qu'est réellement « la nébuleuse de l'action humanitaire et de la solidarité internationale », « en terme de coût humain, c'est-à-dire des gens qui meurent » (158), l'action humanitaire remplace les décisions politiques (142-158)	prise de conscience	
2002	présidentielles : « je n'ai pas voté », « sciement » (534), « l'institution présidentielle est quelque chose à supprimer » (541)			mettre ses idées en pratique	
2003	au PS, Fédération des français de l'étranger, au Timor oriental	« en fait je ne sais pas pourquoi je me suis inscrit » (533) Peut-être à cause de 2002 (sous entendu Le Pen au second tour), ou bien « la curiosité »			suite à une question que je lui ai posée (521)
2004-2005	au PS à Paris, dans 3 sections différentes, où il a vu « la confiscation des décisions » (530), « la section du 5ème c'est une pétardière » (546), plus tard ? : Cherki pour la vidéosurveillance, en soutien à Delanoé	« pour moi la politique c'est ça » (565), « une espèce de jeu qui est totalement factice » et « je crois que cette période m'a franchement vacciné des structures politiques en général », venant confirmer l'histoire parentale (572)		mensonge, factice Confirmation histoire parentale	
2008	fin du travail dans l'humanitaire car « pas d'avenir » dans ce secteur, cette façon d'aborder l'humanitaire ne lui plaisait plus (164), « en conflit avec ma hiérarchie » (167), nécessité de retourner en France auprès de sa mère qui « développait une maladie d'Alzheimer » (182)			désaccord, conflit	
2008-2010	début de son activité militante locale à Paris (184) sur « les droits humains » en tant que « bénévole à la LDH », notamment au sujet de la vidéosurveillance (190) donc en lien avec les « nouvelles technologies » (206)	il ne voulait plus travailler « dans le secteur marchand concurrentiel » mais dans le secteur associatif, le travail bénévole était une occasion pour mieux le connaître (200)	« c'était la première fois que je militais vraiment localement » (185) « sur le terrain », « en réseau avec des associations » du quartier ou parisiennes (192)	engagement local, terrain, réseau	
2010 ?	« formation gestion associative » (207) de 3 mois, stage au siège de la LDH	parce qu'il devait « valider » son expérience bénévole « au niveau gestion » (208)		formation	
2010	le CAC, connu « avant de bosser à S » mais S co-fondateur et il a continué « à faire le lien » (583) structure « essentielle » pour nouer « des partenariats », « au nom d'une actions avec une plus grosse envergure », « des objectifs communs au niveau politique » (597) Rapprochement de l'Appel des appels (603) pour sa volonté de « prendre tous les métiers qui avaient un rapport avec l'humain et d'échanger » au sujet du « libéralisme économique » (603)	« le CAC m'intéressait parce qu'il avait cette approche un peu contenante, de coagulation de différentes initiatives » (600) « c'est aussi un peu là que j'ai vu émerger cette façon de travailler, de créer des collectifs sur un objet », « j'ai été beaucoup attiré par ces collectifs qui essaient de rassembler un peu de monde » (615)		convergence Collectif	suite à ma question (580)

A2.7. Les récits de vie en scènes

Le récit de vie en scènes de Thierry

Scène 1'

Les parents de Thierry sont « issus de familles agricoles ouvrières du nord de la France » (72)², son « père avec une famille nombreuse, donc assez populaire », « très catho » (73).

Nés dans les années 35-40, ses parents sont « pré-soixante-huitards » mais « pris dans les grèves de 68-70 » (74). Ils ont pu apprendre un métier et se délocaliser dans le sud « parce qu'il y a plus de boulot » que dans le nord (76). Son père est devenu « éduc spé » et sa mère « assistante sociale ». Ils sont donc tous deux dans le social et « plutôt gauche catho » (77). Le père est syndicaliste, militant de terrain, la mère moins politisée mais aussi dans le social (78).

Thierry naît « à Saint-Cloud » en 1971 (328) en région parisienne et ses parents déménagent dans le Vaucluse quand il a « 2 ans » (330). Il a deux frères (186).

Il « aime bien » être dans le Vaucluse car il « n'arriverait pas à vivre à Paris » ou, plus exactement, ne le « recherche pas du tout » (330).

Sa « position entre deux frères » fait qu'il a besoin « de montrer qu'il existe » (186). Il est « ainsi fait que pour se sentir bien, il faut qu'il se sente utile, ou acceptable, ou appréciable par les autres, et c'est par ce qu'il fait qu'il arrive à comprendre que ça peut être acceptable ou appréciable par les autres » (180).

Il est aussi « du signe de la balance, un signe qui cherche le sens du collectif, qui essaie de mettre en lien » et « pense que ça marque son tempérament » (192).

Le travail de ses parents « dans le social » et le « terreau plutôt social » (86) dont il est issu « participe, bien sûr » à ses engagements, mais cela ne fait pas tout car il a des frères « pas du tout partis sur ces engagements » (84).

Il n'a pas eu de « transmission formelle sur les valeurs humanistes », mais « une ouverture d'esprit de la part des parents » (90).

Il s'agit « de chemins de vie » qui sont liés à « des personnalités ». « Il y en a qui ont de l'appétence à s'intéresser à la société, à la collectivité et d'autres qui sont plus sur des questions personnelles, individuelles, dans leur parcours de vie. » (83).

Scène 2

Il fait « vers 17-18 ans » une formation BAFA (5) et devient animateur en centres de loisirs pour avoir un « job de vacances » (6) et parce qu'il sent qu'il a « envie d'animer » (8).

Il suit ensuite « des études plutôt scientifiques, techniques » et est « ingénieur des mines à Alès » (9).

Il a une appétence pour la musique, la pratique artistique (117) et « touche un peu à tout, assez facilement mais sans aller très loin » (119).

Au début des années 90 il « fait objecteur de conscience » pendant deux ans, à Léo Lagrange à Avignon où il était animateur (12). Il poursuit ses activités dans l'animation, puis se forme à nouveau en passant un « BAFD » et « fait de la formation BAFA dans ce cadre-là » (14). Il développe également avec d'autres des activités bénévoles « d'échange de pratiques et techniques d'animation (...) pour les anciens stagiaires BAFA qui veulent

1 Pour rappel (cf. 2.3.2. Troisième étape : mise en scènes des parcours de vie p.37) : la première partie correspond à l'aspect factuel du récit (gris foncé) ; la deuxième partie au point de vue rétrospectif (*italique*) ; la troisième partie à la reconstruction en terme d'engagement (retrait gris clair) ; et la quatrième partie à la prise de distance et à l'élargissement à un point de vue général sur l'engagement (*retrait italique*).

2 Les chiffres entre parenthèses correspondent aux lignes des entretiens. Malheureusement, je n'ai pas trouvé le moyen, avec libreoffice, de reporter cette numérotation dans mes annexes en recommençant la numérotation à chaque entretien, mais ce n'est que partie remise.

continuer à faire réseau » (18). Il monte un projet « avec ses collègues objecteurs, de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts » (20).

Avec ses collègues objecteurs, ils « concrétisent » leur projet en ouvrant un « café-musique » (24), « une salle de musiques actuelles sans être musiciens et sans être fan de musiques actuelles » car elles « sont un bon support pour vivre ensemble des expériences, pour partager des choses » (103), ils apprennent tout « sur le tas sans rien connaître » (106) et sont « au RMI » (109).

Ses études, lui font « plutôt » perdre « du temps » car cela manque de « sens » (128).

La découverte de la vie des artistes lui permet de « sortir d'un schéma » qui lui est imposé mais faux – ce n'est pas vrai qu'un diplôme d'ingénieur mène à un boulot sans difficulté « surtout si ça t'intéresse pas » (125).

Il trouve le « contact avec les artistes passionnant » et le fait « de croiser des gens qui vivent dans des alternatives, qui vivent dans des marges, qui proposent d'autres façons de concevoir leur rapport au travail ou au de sens de leur vie » (121), le « consolide » dans sa manière d'être. La pratique artistique « est venue complètement conforter son rapport à la vie, au sensible ». Il est intéressé par « le côté moins matérialiste des choses », dans « des domaines autres » (131).

« La pratique artistique, n'a pas été le déclencheur » de son engagement, « elle n'a pas une place importante par rapport à sa militance associative » (130).

C'est la « découverte de l'éducation populaire dans le champs de l'animation » qui l'amène à ses engagements (4). Ses expériences suivantes dans l'animation lui permettent « d'approfondir » son engagement (13), de « consolider son intérêt pour les valeurs de l'éducation populaire, les principes » (15) de « nourrir des valeurs » (22), mais aussi de découvrir « des textes », la « constitution française », l'histoire « qui se réfère aux droits humains » (98). Elles sont également l'occasion « de prendre le temps de réfléchir à ce qu'on a envie pour la société » (22), de « se poser la question » si « on veut agir pour la société » ou « chercher un boulot pour soi » (101).

Il a tout d'abord un « engagement plutôt sur l'opérationnel » (27). C'est un apprentissage « sur le tas, mais avec ce sentiment de mettre en pratique des principes et des valeurs » (108), et « une fois que tu as planté la graine, t'es parti » (111). Il découvre « dans un second temps, l'engagement collectif » (112).

Scène 3

« Dans les années 2000 » il découvre l'anthroposophie grâce à la biodynamie, car l'agriculture « fait partie des racines » de sa famille et qu'il est « investi dans le monde agricole » (200).

En 2001, son association adhère à un réseau national de musiques actuelles (30) dont son ami Pascal est directeur (45). Mais dans les premiers temps, Thierry reste « encore beaucoup sur l'interne, la direction et le secrétariat général » (32) car il est « jeune papa » et « ne se sent pas de s'impliquer à l'extérieur » (34), dans le réseau.

« Deux ans après » il participe à une AG du réseau et propose sa candidature au CA car « il y a des places dispo » et parce qu'on lui dit qu'il faut « des représentants des petites structures, de milieu rural, dans ce réseau national » (36). Il est élu et « fait deux ans au CA » (alors que Pascal est directeur), puis « deux ans au bureau » et « six ans président » (40). Il est également membre du CA d'un réseau national de structures culturelles (161) dont Pascal est président et qui « sert à rendre visibles les alternatives » et « faire plus de démocratie » (212). Ce réseau culturel adhère au CAC dans le but de « sortir du champ culturel » et pour « l'élargissement, le transversal, et l'alternative à la CPCA, au Mouvement associatif » (168). Thierry l'y représente « dès la deuxième ou troisième réunion » (158). Puis « Pascal est parti de la présidence du réseau culturel et il est rentré à la présidence du réseau culturel » (42).

L'anthroposophie, « en parallèle de l'éducation populaire, est venue renforcer sa philosophie de vie sur l'acceptation de ce qui arrive » (205). Il a « une philosophie de vie

sans ambition personnelle ni stratégie de carrière et reste ouvert à ce qui se présente »
(59)

Le réseau de musiques actuelles est pour lui un « super espace de formation, de découverte de tous les enjeux nationaux, territoriaux, de toutes les questions politiques publiques, structuration professionnelle, l'économie solidaire et tout » (38). Il y apprend également « comment on travaille en collectif et comment on prend des responsabilités, on anime la réunion et on se fixe un peu d'ambition et de stratégie d'action » (52).

Il prend des responsabilités dans le réseau de musiques actuelles puis dans le réseau culturel grâce à son ami Pascal, avec qui ils se sont « bien retrouvés sur les logiques d'actions, la philosophie » et qui l'a « petit à petit » « amené à ces responsabilités » (46). Mais il le fait aussi « par conscience et passion » (49) et parce qu'il n'y a « personne qui se positionne dessus » (50). Il est « là où il sent qu'il est utile » (62), et pour « aider à ce que ça se fasse, pour animer le collectif » (226).

Cependant son action « est très attachée à des valeurs, à une pratique et à des personnes », et c'est aussi « de la politique en acte » (68). Il « propose d'animer le collectif en revenant sur les enjeux fondamentaux du faire ensemble, de la démocratie, du droit culturel, de la coopération, de la solidarité » (224).

Il n'a pas d'action syndicale car il n'a pas « d'interlocuteur » puisqu'ils « créent leur emploi » et ne sont pas « dans un dialogue patron-salarié » (138) et parce qu'il est « bien en peine de choisir quel syndicat » (143). « Avec le recul » il pense que « le format syndical ne lui convient pas » et il « exècre » les partis politiques (148).

Scène 4

Il est toujours président du réseau culturel où il est confronté à des difficultés économiques et une crise interne, et doit avoir recours à des licenciements. Il gère cette crise avec bienveillance, avec attention, et ne peut que garantir « des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens » (278), ce qui n'entre pas en contradiction avec ses valeurs.

Pour gagner sa vie, il est depuis 2012, parallèlement à ses activités associatives bénévoles, « consultant dans une coopérative d'activité d'entrepreneurs » (294). Sa première expérience « se finit mal avec les autres coopérateurs » (295) car la dirigeante est une personne « manipulatrice et qui a tendance à exploiter, pour s'en mettre plein les fouilles » (298). Cela ne l'empêche pas de lui être « reconnaissant » car elle « lui a permis de trouver un boulot pendant trois ans » et « l'a formé » (301). Depuis 2016 il travaille dans une autre coopérative où il fait « des missions d'appui aux associations », aux fédérations et aux collectivités « en difficulté » (305).

Actuellement, il pense que le réseau culturel « à en partie tendance à se nécroser, on ne vivra que si on maintient le souffle, si on ouvre, si on fait venir d'autres énergies » (251). « Mais il y a des tendances internes sur des enjeux sectoriels, professionnels, de défense d'acquis, de sentiment de peser quelque chose » alors qu'il « faut être très relatifs, quand-même, dans notre histoire... » (253). La période impose des licenciements, mais quand « il y a une difficulté économique, on la gère. Avec bienveillance, avec attention mais « ça fait partie de la vie ! ». « On sait aussi qu'on travaille dans des secteurs en précarité, donc quand on rentre dans une de nos organisations on n'a pas un boulot à vie » (261). En fait « l'économie solidaire » est pauvre (268) et « ne porte pas la responsabilité de la limite de ses moyens » (275). En tant que président il « garantit des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens. Vas-y trouver des boulots comme ça ! » (278). Il ne se sent donc pas en contradiction avec les valeurs qu'il défend par ailleurs.

Grâce à son activité professionnelle il a l'habitude « des situations de mise en délicatesse, licenciements », ce qui le « fait relativiser » et comprendre que ce sont « des processus, c'est pas la fin des choses, c'est un rebond » car « c'est souvent pas pour rien qu'arrivent les crises » (310).

Le métier de consultant et le bénévolat se nourrissent l'un l'autre (312).

Dans le cadre de cet accompagnement, une des bases de travail est de se mettre d'accord sur les valeurs qu'on porte et comment on les traduit en actes (400).

Par rapport à ses salariés, il parle de bienveillance, attention (261), reconnaissance, valorisation, considération (286), condition de subsistance (290).

Pour lui, les « organisations doivent bouger, se réinterroger et se transformer assez vite par rapport au contexte » actuel, « elles doivent prendre des risques », « se mettre en danger » si non elles vont se « nécroser » (249).

Il pense que « les artistes ne portent pas forcément un engagement politique » (352). Par exemple, sa compagne pianiste est « engagée dans le beau » (357) sans que ce soit « une militance » ou « une revendication » (362). De même, pour lui « tout le monde n'est pas dans des engagements » (344), dans les associations « le bénévolat, c'est pas toujours une recherche d'engagement », juste « une recherche de lien social » (346).

Enfin, il se pose la question de la légitimité de « la militance », de « s'engager pour l'ensemble de la population » (374) alors qu'on n'est pas majoritaire, de ce que cela pourrait être si on a « de l'influence » alors qu'on ne porte pas « des valeurs super humanistes » (382). Il « faut avoir aussi conscience de la diversité, des implications » (390).

Le récit de vie en scènes de Daniel

Scène 1

Le grand-père maternel de Daniel était directeur d'école, « ce qui est pas mal (...) pour quelqu'un qui venait quasiment du ruisseau » (12) et « communiste » (14).

Sa mère, aînée de sa fratrie, avait un frère « embrigadé » (21) aux jeunesses communistes et resté un « communiste orthodoxe pendant très longtemps » (31), et un autre frère qu'elle a protégé de cela (26). Son père « était président de la structure qui correspondait aux jeunesses étudiantes communistes sur Quimper » (36) et l'a quittée suite à une mauvaise expérience (42).

Il naît en 1964 en Bretagne. Pendant son enfance et sa jeunesse, sa mère est enseignante, non encartée, non syndiquée et son père enseignant, non encarté, syndiqué mais avec de mauvaises expériences vécues dans ce cadre également (49). Daniel entend à cette époque les histoires de ses grand-parents et parents à propos de leurs mauvaises expériences politiques et syndicales.

Il passe « une partie de sa jeunesse » avec ses parents à l'étranger, « au Maroc » (124).

Au lycée il crée « un comité de jumelage » avec l'Italie (63).

Il fait des études supérieures, « un truc de communication, sciences po, économie, finance... (...), pour faire plaisir à ses parents » (68). Son troisième cycle est interrompu par un « problème de santé », « il ne peut pas le finir » (70).

Quand il arrive « en âge de comprendre un peu » la politique il a « en tête » les mauvaises expériences politiques et syndicales de sa famille qui l'ont « un peu vacciné » (55). « Sans compter que par opposition familiale il devait être giscardien, en plus ! » (58). Ses premiers « engagements associatifs » sont donc « sans contenu politique » (61), que ce soit au lycée ou « pendant ses études universitaires » (64). Il n'est pas né militant, il l'est devenu au fur et à mesure d'un parcours (66).

Scène 2

Il trouve un premier emploi comme « directeur d'hôtel dans une chaîne hôtelière qui est en train d'ouvrir des hôtels un peu partout, donc il ouvre des hôtels » (72) mais « au bout de deux-trois ans » il s'ennuie « à mourir » et ressent « cette envie de retourner à l'étranger » (82). Il entre par ailleurs en « conflit » avec son employeur (113) car il ne veut pas « externaliser ses femmes de ménages » (120).

Il pense, « rétrospectivement » (73) et « a posteriori » (74), qu'en tant que directeur d'hôtel il a « commencé à expérimenter le nouveau management. C'est-à-dire la réduction des coûts, notamment du personnel, l'externalisation des services et aussi du personnel » (76) ou « augmenter son chiffre d'affaire et baisser ses coûts » (103) et il ne veut surtout « pas continuer à faire ça toute sa vie ! » (104).

Scène 3

En 1993 il recherche un emploi « à l'étranger » et passe « quelques entretiens » dans l'hôtellerie mais ce « milieu assez fermé » ne lui ouvre pas ses portes (89). Il fait alors une tentative dans « l'humanitaire » et celle-ci réussit car il a le « bon profil » et « tombe sur un de ses collègues de science po, bien sûr » (129).

Il travaille donc dans le « secteur » de l'humanitaire (132) pendant presque quinze ans, « au Soudan » (160) puis en Bosnie (161), au Timor Oriental (524) et ailleurs.

En 2000, il interrompt ce travail pendant un an pour un nouveau « problème médical sérieux » (133) et fait un master en Grande-Bretagne « de droit international et de relations internationales » (136) pour « avoir des éléments théoriques pour penser ce qu'il fait concrètement sur le terrain » (134). Pendant ces études il a un travail « alimentaire » « dans une organisation qui s'occupe des droits des minorités ethniques et culturelles » (138). Il développe « toute une réflexion » sur « l'action humanitaire » (141) et sur la violence et des conflits armés dont il a fait l'expérience (474).

En 2002, il ne vote pas aux présidentielles, « sciemment » (534), car il pense que « l'institution présidentielles est quelque chose à supprimer » (541). Pourtant, il adhère l'année suivante au PS, à la Fédération des français de l'étranger au Timor oriental (524) puis, de retour à Paris, dans trois sections différentes dont il ne garde que de mauvaises impressions : « confiscation des décisions » (530), « pétaudière » (546), Cherki qui soutient la vidéosurveillance pour ne pas trahir Delanoé (564).

Il met fin à son travail dans l'humanitaire en 2008 pour plusieurs raisons. Il n'a « pas d'avenir » dans ce secteur, cette façon d'aborder l'humanitaire ne lui plaît plus (164), il est « en conflit avec sa hiérarchie » (167) et doit retourner en France auprès de sa mère qui développe « une maladie d'Alzheimer » (182).

Pour sa recherche d'emploi, « il est un peu curieux, se dit : On va bien voir ce que c'est » (103)

Au départ, il « avait une idée un peu enchantée de la chose », il voulait juste « partir à l'étranger » (102), donc « son engagement humanitaire n'était pas quelque chose de très réfléchi » (122). Mais « c'est peut-être là », dans l'humanitaire, qu'il commence « à penser les choses de façon politique, mais tout le temps. C'est-à-dire petit à petit. » (131). Il a « développé toute une réflexion sur ce qu'était l'action humanitaire parce qu'il avait les pieds dedans (...) et qu'au bout d'un moment on réfléchit à ce qu'on fait (...) à la raison d'être de cette action qu'on dit humanitaire » (140). « La nébuleuse de l'action humanitaire et de la solidarité internationale » (146) est « un gadget » qui vient « compenser des décisions politiques » non prises (149), ce qui a un « coût humain » car il y a « des gens qui meurent (...) des centaines, des milliers dans des catastrophes sur lesquelles il a bossé en Afrique » (151). « Les États » ne font rien sous prétexte qu'ils « financent l'humanitaire » (155). Pour ces raisons, et aussi parce, parce qu'il était « un peu gadget » (148), « passait son temps dans les avions » ou « faisait uniquement du management » ce qui « l'intéressait pas du tout » (166), et ne pouvait ni aller « dans un organe qui prend les décisions » ni être utile « sur le terrain » (169), il n'a pas continué dans cette voie.

Il ne sait pas « en fait » pourquoi il s'est « inscrit » au Parti socialiste (533), « peut-être à cause de 2002 » (où Le Pen était au second tour), ou bien par « curiosité » (543). Il voit la politique comme « une espèce de jeu (...) totalement factice » (570) et croit « que cette période [de militantisme politique] l'a franchement vacciné des structures politiques en général », venant confirmer l'histoire parentale (572).

L'humanitaire fait preuve d'une forte dépendance vis-à-vis du « co-structurel » (274), les budgets sont « immobilisés sur les salaires » et sur les projets (276) et non sur le projet politique qui est la base de son existence.

Dans les conflits armés, il y a « des situations de violence » où « c'est toi ou c'est l'autre » et « il faut avoir clarifié ta position » avant, sinon tu meures (486). « La violence physique n'est pas pire que la violence structurelle qui s'exerce dans notre société et qui tue des gens » (475).

Scène 4

Il débute en 2008 une activité militante associative locale à Paris (184) sur « les droits humains » en tant que « bénévole à la LDH », notamment au sujet de la vidéosurveillance (190) donc en lien avec les « nouvelles technologies » (206). Il suit deux ans après une « formation gestion associative » (207) pour « valider » son expérience bénévole « au niveau gestion » (208) et trouver un « boulot » dans une association.

Depuis 2010, il est permanent dans une association scientifique qui l'embauche suite à son travail de réseau, parce qu'il est « ouvert sur ces questions des technologies émergentes » (211) et qu'il ne s'est « pas fixé d'objectif très ambitieux » (212).

Cette association est co-fondatrice du CAC qu'il connaît par ailleurs et il continue « à faire le lien » entre les deux (583). Le CAC est une structure « essentielle » pour nouer « des partenariats » et permettre « une action avec une plus grosse envergure », et, avec son

association, elles ont « des objectifs communs au niveau politique » (597). Il est également intéressé par son « approche un peu contenante, de coagulation de différentes initiatives » (600) et sa « façon de travailler, de créer des collectifs sur un objet » (612). « Attiré par ces collectifs qui essaient de rassembler un peu de monde » (615), il se rapproche également de l'Appel des appels qui prend « tous les métiers qui ont un rapport avec l'humain » pour échanger sur le « libéralisme économique » (603).

Dans cette association, il assiste à l'augmentation du nombre de salariés, à l'installation d'une « bureaucratie plus importante » et d'une « espèce de routine » qui fait la part belle au « fonctionnement » et fait l'impasse sur la réflexion sur les priorités (304).

Il ne veut plus travailler « dans le secteur marchand concurrentiel » mais dans le secteur associatif, le travail bénévole est une occasion pour lui de mieux le connaître et de se créer un réseau (200).

Avec ses amis « qui ont évolués complètement différemment de lui » (393) il est « de plus en plus intolérant » (398). Il recherche l'action collective mais il est « assez clivant dans le sens où quand il voit certaines associations qui utilisent certains moyens, il se dit : C'est même pas la peine » de travailler avec elles » (622).

A la LDH, c'est la première fois qu'il milite « vraiment localement » (185) « sur le terrain », « en réseau avec des associations » du quartier ou parisiennes (192).

« Quand on a vraiment des convictions, des engagements très profonds, on trouve toujours à les mettre en œuvre », du moins quand, comme c'est son cas, sa « vie personnelle » le permet, ce qui « est vraiment une grande liberté » (380). Mais, même si « ça change pas la face du monde, on doit être cohérent dans notre vie » (447), donc ne pas aller « aux sports d'hiver » comme ses collègues (450).

« Son engagement ne peut exister que par des changements, soit de secteurs, soit de structures, parce que très vite on repère les blocages » (312).

Son engagement « est vraiment une pensée continue, au fur et à mesure de ses expériences. Tu développes une réflexion, tes convictions évoluent aussi » (298). Son engagement devient également « de plus en plus politique au fur et à mesure » qu'il avance « dans ce parcours-là », au sein des associations avec un objet politique, « et de plus en plus général » (214). Progressivement, il se pose « des questions sur la démocratie, sur le fonctionnement démocratique, etc. » (218). Il se met « un peu en retrait » pour « essayer de prendre les choses plus en amont et réfléchir sur des questions plus fondamentales, sur la démocratie » (224).

Il « n'envisage absolument aucune activité rémunératrice qui ne serait pas le reflet de son engagement » (226).

« Ces engagements, ça donne le sens de sa vie » (391). S'il « ne maintenait pas cet espèce d'engagement qu'il a et que ça ne se reflète pas dans sa vie quotidienne, dans son parcours, dans sa vie professionnelle, ce serait désastreux (...) il n'en verrait pas l'intérêt » (402).

Le secteur associatif, y compris les associations « qui ont un engagement de nature politique » (258), est aussi dépendant du « co-structurel » que l'humanitaire (230) et en recherche de financement pour payer les salaires.

Alors que « le monde dysfonctionne gravement » (405) et que les modes de vie occidentaux « sont désastreux pour l'impact sur l'environnement » (427), il a des collègues et des amis dont « la finalité c'est d'acheter un nouveau truc, d'aller en vacances » très loin (399). Il pense que ces personnes ont « une situation à préserver » ou « des biens matériels » (437) qui peuvent justifier « leur attitude, leur complaisance vis-à-vis de leur environnement » (411). Ils ont aussi « une place » dans le système, « qui leur convient » même s'ils ne portent pas un jugement « positif » sur ce système (420).

Dans le secteur des associations à objet politique dont il fait partie, les moyens d'actions ne se renouvellent pas, « on est sur des échecs répétés depuis trente ans », il faut trouver

autre chose, et « la réponse est collective » (460) et se présente sous deux formes possibles : « soit on rentre dans une espèce de situation de lutte qui fait appel à des moyens d'actions difficiles à accepter » car très violents, soit on se « met en retrait complètement et on développe des systèmes parallèles » (492). Il « évolue entre ces deux pôles » mais, même s'il n'est « pas non-violent » (470), il est attiré par les « mondes parallèles » « au moins en terme d'engagement » (496). « La situation est grave » (497) et il y a urgence car, contrairement aux personnes dans les associations qui peuvent « se permettre d'attendre » et de ne pas être « efficaces », d'autres sont « largués du système », « en danger à tous les niveaux », « au bord du gouffre » ou « déjà tombés dedans » (508).

Par rapport à la situation actuelle, il faut élargir le mouvement à une population plus large, sinon « on va se retrouver à quelques uns sans pouvoir faire le lien avec d'autres groupes qui mènent des luttes qui sont peut-être différentes des nôtres mais qui ont peut-être le même objectif » (360). Du coup, il faut « se situer dans un projet politique avec d'autres organisations », « se mettre d'accord sur un minimum, un programme commun » et « avancer comme ça ». Daniel ne peut pas « s'inscrire dans ce contexte-là si ça évolue pas » (371), il n'y « voit pas d'intérêt » (376).

Le récit de vie en scènes de Daphnée

Scène 1

Les grands-parents maternels de Daphnée étaient paysans dans le sud-ouest, alors que ses grands-parents paternels sont « issus de l'ancienne haute bourgeoisie » (470) mais, « par des différends familiaux, ils sont tombés plus bas que terre » (471).

Ses parents sont tous deux retraités. Lui était « architecte d'intérieur dans une grosse boîte » (462), elle « psychomotricienne dans un centre pour enfants polyhandicapés » (464).

Elle naît en 1992 en région parisienne mais, enfant, passe toutes ses grandes vacances et week-end dans la ferme familiale dans le sud-ouest (5).

Elle a un grand-frère qui a « fait une école de commerce » (445) chère et privée (451).

Petite, elle fait du sport dans une association, « un club d'équitation », dans laquelle elle « travaille bénévolement » par la suite (111). A l'adolescence, elle « donne son soutien à la LPO » (11).

Daphnée à le « caractère de son père » et ils « aiment bien rentrer en conflit » entre eux (477), mais elle « très liée à sa mère maintenant » (477).

Elle a « toujours eu ce rapport à la terre qui lui parle bien, mais qui ne s'est pas tout de suite traduit dans un engagement concret » (9).

Son « soutien à la LPO » est son « premier réel engagement » (11).

L'engagement social de ses parents est lié à leur éducation : son père a été élevé dans « on n'a pas grand-chose, il nous manque quelque chose » (472), et sa mère dans « on a ce qu'on a (...) c'est comme ça, on n'est pas dans la misère » (474).

C'est aussi le cas pour elle et son frère, dont elle explique la différence de rapport à l'engagement – pour lui, contrairement à elle, « un engagement de l'ordre des convictions c'est de l'ordre du loisir » (453) – par « leurs études supérieures » (447), lui « dans une école privée » très chère, elle « à la fac » (451). Mais « il avance dans le même sens » qu'elle et « vote vert au premier tour » (459).

Scène 2

« Au moment du bac » sa mère lui propose de « s'engager » dans une filière développement durable (16), ce qu'elle fait avec plaisir, jusqu'à obtenir un master-deux qui porte le « nom très pompeux » d'« Aménagement énergie écologie territoriale » (63).

Elle part en « année d'échange » à Montréal (22) où elle rencontre « des étudiants qui ont la même formation qu'elle et qui sont vraiment engagés pour l'écologie » (22). En master elle apprécie les « plus petites classes où tous le monde se connaît, il y a aucun problème pour aller discuter avec les profs, ils sont vraiment disponibles » (56). Elle apprécie également les enseignants qui partagent « leurs idées plutôt que des grandes théories » et mettent le savoir « en relation avec du concret, avec ce qu'on vit tous les jours » (49), « avec qui on peut développer un sens critique » (60). Cependant son master de recherche n'est « pas vraiment professionnel » (66).

Alors que le développement durable lui semble « inné » et tellement « évident » qu'elle ne voit « pas la nécessité de s'engager vraiment » dans ce type d'études, elle « fait bien » de suivre les conseils de sa mère (19). Mais elle n'a pas fait ces études pour faire un métier mais par passion, car elle « adore les sciences » (85), ni pour « faire de la recherche » (86) car cela revient à « rechercher en permanence les financements » (87), mais parce que « entre le monde scientifique et la société civile il manque un lien important » (92).

Elle est « quelqu'un d'assez franc et entier, ça se voit assez vite si je fais quelque chose qui va contre ce que je pense être du bon sens ou en tout cas mes convictions, ça peut pas durer, je vais me faire des ulcères, je vais faire sauter la boîte [rire] mais ça peut pas marcher pour moi. C'est juste pas possible. » (176).

Elle forge à cette époque sa vision critique de la société et affine les sujets qui lui « parle », depuis son enfance comme l'agriculture et « le bien-être animal » (249).

Son année d'échange à Montréal est « vraiment le déclencheur » de son engagement car elle rencontre des étudiants « vraiment engagés pour l'écologie » (23), elle s'intéresse « à toutes ces problématiques et au côté global », aux « résonances sociales » (24). En licence en France « on étudie des thématiques précises mais au quotidien ça se traduit sur rien, alors que là-bas c'est vraiment dans le concret. Ils mettent vraiment en application ce qu'ils apprennent en terme d'engagement associatif, ils sont chacun dans une ou deux associations » (31).

En master ils sont « un peu plus militants » (41) et « c'est un peu dans la même veine que se situe tout son engagement » (74). Elle rencontre un responsable de master-deux « très engagé » (72), « c'est aussi quelque chose par rapport aux personnes, ça dépend des personnes que tu rencontres » (75).

Sa formation lui « a permis de se rendre compte de l'individualisme dans lequel on nous élève » insidieusement, avec les notes, les classements, la compétitivité (168).

« C'est aberrant qu'on puisse penser à une société de croissance illimitée dans un monde qui à la base est fini, ou à renouvellement très lent, c'est pas possible » (226). Elle est « perturbée » par « la recherche de profit (...) qui pousse par exemple les agriculteurs à détruire leur outil de travail qui est la terre et qu'ils forcent à s'appauvrir à terme » (232) et dont on ne prend plus en compte l'expertise, réservée aux « cadres » ou aux « logiques financières » (246). Le problème est « systémique » (281), lié à « l'économie de marché » (293), au « verrouillage » de « ceux qui ont le pouvoir » (310) et au modèle économique capitaliste (314).

« Avoir 150 têtes de bétail, c'est pas logique » parce que « la connexion » est perdue, « c'est moins de temps à accorder à chaque animal » (252). « Élever » une bête c'est « l'aimer » et « ça se ressent après dans le produit fini » (259). « La confiance » envers les producteurs ne peut se nouer que localement car on peut « aller les voir et leur parler concrètement », voir d'où viennent les produits, ce qu'ils sont réellement (270).

Les gens de son âge « sont conscients de certaines choses » (378) mais perçoivent difficilement « le côté imbriqué de la problématique actuelle » (380). Ses amis pensent que les manifestations « ça change rien » (486), ils « sont devenus abstentionnistes » parce que le vote blanc n'est pas reconnu (494) mais refusent d'agir pour que ça change. « Il y a pas mal de volonté d'agir chez les gens de son âge, mais sur des problématiques bien précises » pas pour « changer le système » (393), à petite échelle mais pas à une échelle plus grande (498).

Scène 3

Elle fait un stage de fin d'étude au CAC (106).

Elle fait ensuite un petit boulot dans une épicerie du 11^{ème} arrondissement de Paris, qui illustre ce qu'elle appelle « une entreprise engagée » (182).

Elle n'a pas d'engagement politique dans un parti car elle ne se « retrouve dans aucun parti » (399) mais elle agit dans une « association de quartier » (402) et fait de la politique « à l'échelle ultra-locale » (410).

Elle choisit de faire son stage dans une association car ce sont les seules à répondre à ses candidatures en 1^{ère} année, même négativement (113).

Le CAC est sa première « expérience associative » (110) et elle a « envie de continuer l'aventure » (120).

Elle « n'arrive pas à mettre de côté son engagement associatif », faire « quelque chose qui va contre ce qu'elle pense (...) c'est juste impossible » (176). « A partir du moment où il y a des convictions derrière, c'est difficile de les mettre de côté dans un emploi et de garder

ses convictions uniquement pour le loisir ou pour un engagement associatif (...) à titre bénévole » (154).

Elle cherche un job pour « faire autre chose que attendre que le temps passe » (187) mais pas n'importe où, car « engraisser la famille Mulliez ça va cinq minutes » (189), et elle trouve une entreprise avec des convictions sociales « derrière », « dans la continuité d'un engagement » (209). Ils sont attachés à la juste rémunération des producteurs « qui font des bons produits », au fait que les « chefs étoilés » connaissent la provenance de leurs produits et à rétablir les liens entre producteurs et consommateurs (196). Ainsi, quand elle « parle à des clients dans la boutique » elle n'a « pas l'impression de leur mentir » (206).

Son engagement « c'est vraiment une longue histoire familiale et grâce à sa mère qui l'a poussée et grâce à des rencontres qu'elle a fait à l'étranger » (28).

Mais « il y a plein de moyens de faire changer les trucs, faut juste se lancer, quoi ! Aller zou ! Trouver ce qui convient à nos besoins, à nos envies et puis se lancer ! »

« Des entreprises engagées il y en a, le monde de l'entreprise n'est pas forcément mauvais » (156). Une entreprise engagée « part d'un engagement, d'un constat, mais aussi d'une indignation, et cet engagement il se traduit par la création d'une entreprise pour rétablir les choses » (212). C'est ce qui lui plaît et qui « plus tard qui l'aidera à choisir une entreprise engagée. » (213).

Elle a « un problème avec la manière dont on conçoit l'élection présidentielle aujourd'hui » (418). Elle « arrive à militer pour des idées » mais pas « pour des personnes » (434) parce qu'elle s'est « fait avoir » par Hollande (437) et n'apprécie pas que « les grandes idées viennent pour servir des intérêts personnels » (439).

Scène hypothétique 4

Après ses études elle envisage d'abord de faire un service civique (122) puis de chercher un poste de « Chargée de mission agenda 21 ou Chargée de mission climat énergie » (136) dans sa ville (326) pour « créer du lien » entre les collectivités, les associations et les citoyens (334).

« A terme », elle a « toujours ce grand rêve d'aller repeupler la campagne française dans son petit Lot-et-Garonne parce que c'est la base » (339).

Le service civique est « un super avantage pour les associations » financièrement (125) et pour les volontaires car il est « valorisé dans le monde du travail », c'est « de la formation, de l'apprentissage et du travail concret » (130) qui lui donnera un peu de pratique pour le poste qu'elle envisage après (136).

Elle veut « repeupler la campagne » pour lutter contre le FN dans les milieux ruraux et « discuter, apporter sa pierre à l'édifice là-bas » (348), parce que c'est important en terme de souveraineté alimentaire (352), parce qu'il y a « un grand besoin » d'exploitations agricoles « nouvelles, plus douces, à plus petite échelle » (358).

Son « engagement politique, ce serait de faire en sorte que les citoyens soient plus intégrés aux décisions politiques qui les concernent » (411), « directement à l'échelle locale » (433).

« Les gens ont chacun les thématiques qui leurs tiennent à cœur en fonction de leur histoire, des expériences qu'on fait, des valeurs auxquelles on croit » (385). Elle a l'impression de « rencontrer de plus en plus » de gens engagés pour « changer le système », peut-être parce que ce sont « des gens qu'elle sélectionne » (396).

« Un engagement ça vient forcément de convictions qui doivent être fortes, pour se traduire dans des actes » qui peuvent être « des petits gestes du quotidien », c'est « une volonté pour changer, que ça parte d'une indignation ou pas » (514). « C'est être en accord avec ses valeurs, essayer de le concrétiser dans sa vie de tous les jours » (523). « Ce serait dommage qu'il y ait une hiérarchie d'engagements » (528), « c'est propre à chacun » en terme de temps, d'intensité, c'est « hyper multiforme » (533).

Le récit de vie en scènes de Julie

Scène 1

Les parents de Julie « viennent du milieu ouvrier, donc ils ont arrêté l'école au collège » (40). Sa mère est « agent de production » « dans une blanchisserie industrielle » « depuis qu'elle a 21 ou 22 ans » soit « depuis la naissance » de Julie (63). Son père est « cuisinier au collège » avec « le diplôme de cuisinier » (67).

Elle naît en 1990 en région parisienne.

Elle a une sœur de 21 ans et un frère de 17 ans (174).

Elle a « jamais vraiment réfléchi sur son engagement en soi » (10).

En terme d'engagement de ses parents au niveau professionnel, sa mère « fait remonter pas mal de choses (...) au syndicat du personnel » (72) et, même si elle refuse « les tracas », elle s'est laissée « convaincre » pour passer « chef d'équipe adjointe » (76). Son père, lui, n'est « pas vraiment » engagé à cause d'un « souci » avec le Conseil départemental qui lui a refusé de « passer chef » pour des raisons « politiques » (77), « il s'est battu » en apportant des preuves personnelles (96) mais cela n'a pas suffi.

Sinon, ses parents votent, « ça leur tient à cœur », et ils « suivent les débats à la télé ». Mais elle ne sait « pas forcément ce qu'ils votent » (104).

En ce qui concerne sa fratrie, elle est « sûre que sa sœur va voter Mélenchon ou Hamon » (172) et son frère, à 17 ans il ne « faut pas le laisser » voter car « c'est un gros bébé » et « de toutes façons il est même pas recensé » (176).

Scène 2

Elle obtient en 2016 un « diplôme bac+5 en agronomie et, en sortant, elle peut être cadre supérieur » (32). Elle choisit l'agronomie car ce sont « les mêmes études » que « vétérinaire » (45). Elle « adapte son parcours pour que ce soit pas chercheur ou (...) conseiller de collectivité, en gros pour pas travailler en chambre, ou on applique les procédures, mais peut être plutôt quelque chose plus différent, plus tourné vers l'environnement, plus vers l'alternatif » (51), soit « l'agroécologie » (53).

Ses études sont « un peu une revanche » par rapport à ses parents (41) qui lui disaient de « toujours taper plus haut » (43) donc faire « médecin » ou « vétérinaire ». Elle « décide de faire ce qu'elle aime » pas seulement « pour gagner des sous pour pas finir pauvre » comme ses parents (56), mais aussi pour « ne pas courir après l'argent » et prendre son temps pour choisir un « boulot » « qui a du sens » (58).

Scène 3

Elle rencontre le CAC dans le cadre d'un service civique qu'elle fait après ses études. Depuis qu'elle y est elle « s'intéresse beaucoup plus » à la politique.

Pour agir, elle « essaie de changer ses habitudes » personnelles, en s'inscrivant à une Amap, aux incroyables comestibles, en mangeant moins de viande, plus de légumineuses (157). Elle « essaie de bouger les autres » sur les mêmes questions, mais aussi sur des questions politiques (167). Ses parents « sont un peu convaincus » alors que ce n'était pas « dans leur éducation » (180) et ont fini par changer leurs habitudes alimentaires et leur façon de se soigner (185). Quant à ses amis, ils sont « déjà sensibilisés » et ce sont eux qui la « poussent dans le bio » (200).

Le service civique est une « démarche un peu plus réfléchie » à la fin de ses études, car elle ne veut pas « avoir tout de suite des responsabilités » et « être chef » (27). Elle « préfère faire ça par étape » en commençant par faire « le travail des gens qu'elle pourrait diriger plus tard » (36).

Elle « aime beaucoup les règles, les règlements, c'est maladif » (113).

« Il y a un engagement sous deux formes, à la fois un engagement service civique et ensuite un engagement au CAC, puisqu'elle aurait bien pu faire son service civique à la Caf » (4). Mais au début « c'était pas du tout pour le côté engagement, surtout pas le côté social, associatif, c'était plutôt pour la dimension écologie » (6). Elle n'a « pas l'impression d'avoir fait une démarche d'engagement, quelque chose de conscient » (8), « c'est son chemin qui l'a emmenée à se retrouver au CAC, à s'engager » (10). Elle « fait les choses comme elles viennent », en lien avec sa « maturité » et ce qu'elle « rencontre par rapport à ses boulots » (11). « On ne peut pas juste travailler pour avoir de l'argent, il faut autre chose derrière et c'est peut-être ça l'engagement » (15).

Grâce au CAC elle a « beaucoup plus de notions » politiques mais ne « maîtrise » pas très bien, elle a « du mal à comprendre les trucs comme le Sénat, l'Assemblée, (...) qui a les pouvoirs. Pourtant c'est quelque chose qu'on apprend à l'école, mais c'est pas resté ancré » (122).

Au moment des élections elle vote, mais pas « les deux derniers votes » car elle a « donné une procuration » (108). Elle « le fait parce que ça doit être fait », « c'est un devoir » (113). Elle « ne vote pas pour n'importe qui » elle « réfléchit », « compare les programmes » (116), c'est important « pour exprimer ce qu'on pense » et, même si « c'est pas sa voix qui va changer grand-chose » au niveau national, à petite échelle « ça peut donner une orientation au Maire » (117).

Comme elle fait « bouger » sa famille, « on peut dire que son engagement a engendré un changement de mentalité, alors ! » (196)

« L'écologie c'est laisser la planète dans le même état qu'on l'a trouvée quand on est né, voire mieux » (130), « c'est une manière d'être juste ». Elle n'est « pas forcément écolo, mais juste pour la justice » (132).

La vision écologique du CAC l'intéresse car « ça va plus loin », avec « la transition écologique de manière large, qui allie le social » (138). Elle n'avait pas vue cette « dimension (...) avant, sauf un peu avec l'agroécologie ». C'est avec le CAC qu'elle a « découverte la part de social de l'écologie » (140), elle « n'avait jamais vu qu'il pouvait y avoir une part politique, économique, autre chose que les Verts » (142).

Scène hypothétique 4

Après son service civique, elle envisage d'« orienter son boulot et sa carrière vers quelque chose dans le sens écologique, ça lui permettrait d'aider à son niveau » (148) d'autant que ses études la place « en position de décision » (150).

C'est aussi pour agir pour la planète « qu'il faut qu'elle oriente sa carrière pas seulement sur le côté matériel mais (...) qu'elle garde cette vision idéologique, que ça ait du sens pour elle et pour l'avenir » (155).

« S'engager, c'est plus que physiquement, c'est mentalement », « c'est être dans un projet avec toutes les parties de son être » (218).

« L'engagement ça peut aussi être vis-à-vis d'une personne » mais ce n'est « pas de son âge » (225).

Le récit de vie en scènes de Valérie

Scène 1

Le père de Valérie devient « réparateur hi-fi » quand son magasin de disques ne « marche plus » à cause des supermarchés (497). Sa mère est « éducatrice de jeunes enfants, Jardinière d'enfants », « fonctionnaire à la Ville de Paris ». Son « frère est gérant d'une boîte de matériel acoustique » (343).

Elle naît en 1971 à Paris.

Enfant et adolescente elle fait « pas mal de colos et d'animation » (6).

Elle serait « incapable » de faire « du commercial etc. » comme son frère car elle ne peut pas « représenter » ou « vendre quelque chose qu'elle ne sait pas profondément réel » (367) et « utile » (371).

Elle n'est pas issue « d'une famille très politisée » (489), « pas de culture politique, militante, au niveau familial. Même ses cousins, cousines, non. Des gens engagés, non. » (506)

Elle « ne sait pas » pourquoi son frère n'a pas suivi le même chemin qu'elle en terme d'engagement. Elle est « bien meilleure » que lui à l'école et il rentre tôt dans la vie professionnelle après un CAP, « mais aujourd'hui il gagne 5-6 fois son salaire » et ils ne sont « pas du tout dans les mêmes réalités » (364).

Scène 2

Après avoir passé son BAFA, à 17 ans, une belle expérience d'animation lui donne « envie de monter [une] association » (10) avec le groupe d'amis rencontrés à cette occasion. Ils sont « tous très engagés » mais elle est « à la marge » car « un peu plus jeune » (12). L'association évolue entre des séjours avec des jeunes pas toujours faciles, à l'étranger ou non, et de la « formation BAFA ». Mais l'expérience s'interrompt suite à un « texte de loi » qui impose des normes avantageant les grosses associations (14). Elle encadre d'autres colos, dont un « stage BAFA avec des ados d'Air France » (41).

Elle fait des études d'architecte à « UP6 » à Paris (Bac+5 – bac+6) avec des matières « géniales » (55) comme socio, dessin, photo, sculpture. Elle est « bottée » par « le renouvelable, les nouveaux matériaux » qui sont plutôt « à la marge » (216) pour ce type d'étude et, comme elle n'est « pas vraiment formé en informatique », elle n'est « pas employable en tant que tel » (212).

Lors de sa dernière année d'études en 98-99 elle est « démarchée » par une association qui cherche « un emploi jeune pour encadrer des emplois jeunes » et lancer un projet dans l'Est parisien (58). Elle et une amie sont « cheffes de projet toutes les deux pour monter une association » (58) et elles « restent dedans » (70). Dans cette première association, elle fait du « développement local » en lien avec son « mémoire d'archi » sur la question du « regard que les habitants portent sur leur quartier et leur environnement » (144). Elle se concentre également sur « son truc », qui est « le lien avec les écoles, avec les enfants qui découvrent leur environnement, la lecture de la ville » (280), mais aussi « avec les centres sociaux pour que ce soit un support » pour les personnes en insertion, créer du « lien social », « y compris avec les artistes » (282).

Elle choisit l'architecture car elle n'a pas d'autres idées, « ça se passe bien » dans ses études et elle veut faire « quelque chose d'un peu créatif » (53).

Elle « commence à comprendre » le fonctionnement associatif grâce à son expérience d'animation (27).

Elle « trouve intéressant le regard des gens », de montrer aux jeunes qui ont grandi dans ce quartier qu'il n'est pas « un bagage » mais « une ressource » (275). Elle recrute des jeunes via « une plateforme d'insertion » et crée « un chantier d'insertion » mais ressent le mépris envers ces jeunes « baladés de trucs d'orientation en trucs d'orientation » par des

personnes qui n'en ont « pas grand-chose à faire », n'organisent pas de suivi et proposent des outils pas adaptés (318).

Scène 3

En 2005, suite à une baisse des financements et la fin des emplois jeunes (104), son association dépose le bilan le jour de la naissance de sa fille aînée (111). Elle est finalement transformée en une autre association sur un objet différent, plus orienté tourisme, où elle reste « bénévole au CA » pendant 1 an.

A la même époque, en 2003, elle est inscrite « dans le milieu associatif, y compris dans les luttes comme la maison des Métallos pour garder les locaux » (81) et participe à la création d'un collectif de lutte contre les baisses de financement des associations (86) car, suite aux « réformes avec la RGPP » (98), des associations perdaient des financements faute d'informations. Elle est confrontée à des difficultés liées à des associations qui ne veulent pas donner d'informations sur leur financement, pour « mettre en commun » (93). Elle est également « enrôlée dans la création d'une régie de quartier » qu'elle préside pendant trois ans (120) car elle n'a « pas d'enfant » et est « la plus dispo » (126).

Elle découvre « le travail de lien » (288) « aller chercher les gens, les mettre ensemble, les faire discuter » (294). Elle découvre « l'ESS » en en faisant, « en sachant ce que tu fais et pour qui tu le fais » et en travaillant « sur des valeurs humaines » (338).

Elle découvre « la lutte des associations » (83). Même si elle est « loin de comprendre la loi Lolf, la circulaire » elle commence à prendre conscience de la généralisation des problèmes (89).

Elles ne veulent « pas de mélange » dans leur association et préfèrent « qu'il n'y ait pas de parti politique » représenté dans le CA (472).

Elle est présidente « par défaut » de la Régie de quartier mais elle est « vraiment intéressée » par la démarche, le travail, l'insertion, les contrats avec la ville (129) et le mélange « des élus, des gens de la mairie, des bailleurs sociaux » au sein du bureau de l'association, qu'ils ont « bien fait » afin qu'il y ait « très peu de poids » politique. Mais ça fonctionne car « tout le monde a envie que cette régie de quartier se fasse » (475).

Tant que sa fille est petite elle peut « la trimbaler » mais ensuite c'est plus difficile d'être présente aux réunions des CA dont elle est membre (134).

Scène 3 bis

A la fin de son premier contrat aidé, elle fait un bilan de compétence avec Pôle emploi et est étonnée d'apprendre qu'elle est employable sans besoin de formation. « Au bout de deux ans » elle trouve « un boulot » dans une compagnie de théâtre pour enfants (137), « pour aider à l'administration » (140). Elle est « adulte relais » dans un poste assez éloigné de son emploi précédent et de ses études (149). Au cours de cette mission, elle doit lutter contre « une entité qui donnait les financements » pour qu'elle ne rentre pas « au bureau et au CA » car ils ne veulent pas de politiques (479). À son arrivée « il y a des problématiques internes d'équipes (...) un peu lourdes » et trois ans après, à la « fin du poste aidé et de la mission », c'est mieux qu'elle parte car elle y vit des choses « un peu difficiles » (450). Elle a « eu son fils entre temps » (154).

Elle trouve en 2010 un poste de coordinatrice dans une association d'accueil de femmes grâce à Pôle emploi et à une personne connue « dans les luttes » (159). Elle est en « emploi tremplin » pendant trois ans (155), dans un secteur qu'elle ne connaît pas (158). Elle doit « remplir des dossiers de financement qui ne leur correspondent pas », mais il faut « trouver des sous » (175). Pour un dossier de financement, les « féministes engagées » qui luttent « pour que les violences faites aux femmes soient prises pour de la violence » refusent d'employer le terme de « discrimination » et le dossier ne passe pas (176). Ce n'est pas le cas du « dossier européen » qu'elle « remplit très scrupuleusement » (182). L'association organise des rencontres de « plusieurs lieux » similaires pour « voir comment ils émergent sur des temps différents, de façon différente et avec des fonctionnements différents », ce qu'elle « trouve intéressant » (434). Encore un fois, à la

fin de l'emploi aidé il était temps qu'elle s'en aille car « ça se passait plus très bien avec le Conseil d'administration » (166), comme avec d'autres permanentes avant elle (250).

Elle refuse de faire « un petit boulot » dans la « boîte » de son frère pour être « bien payée » (75) car « le temps que tu passes à travailler dans un truc, mine de rien, ça t'influence aussi » (78). Pour chercher du travail, elle a répondu aux annonces pour lesquelles « où les valeurs te parlent, où les missions te parlent » (115) et où elle sait pouvoir « peser » sur ce qu'elle fait et sur les « orientations qu'on peut prendre » (123). Elle a « un même, deux mêmes » et « préfère rester dans le milieu associatif pour rester sur des valeurs qu'elle est capable de défendre, qu'elle peut porter, et sur des fonctionnements qui permettent aussi un peu de souplesse » (221). Elle y apprécie la souplesse en termes d'horaires (348) et de « cadre hiérarchique » (352), le fait d'être « sur le terrain », « en lien avec ce qu'on fait, ce qu'on produit » (356), sur un « territoire » qu'elle apprécie et proche de chez elle, pour « y aller à vélo » et « éviter de prendre les transports » (359). Elle ne peut pas « vendre quelque chose » qu'elle ne sait « pas profondément réel » et dont elle ne sent pas « l'utilité » (369).

Elle « arrive à travailler sur des postes ou des missions » sans diplôme ou étude en lien (229). Elle « fait tous les postes aidés » (142).

« Chaque association qu'elle fait est un peu liée l'une à l'autre et apporte ses propres jalons » (193). Elle a « ce boulot » avec la compagnie de théâtre grâce aux « luttes » avec son association précédente, au « réseau qu'ils ont créé » (138).

Elle aime « beaucoup leur démarche » (296) de faire du théâtre avec tous les enfants, même ceux qui pensent que ce n'est pas pour eux, « avec des professionnels » comme « un vrai travail », et de faire venir toutes les familles pour que, avec les instituteurs, elles voient tous les enfants « dans un contexte de réussite », « parce que c'est adapté, chacun est tiré vers ce qu'il peut faire de mieux » (309). « Là vraiment tu portes des valeurs, t'es pas sur une culture élitiste », « on se fout pas de la gueule des gens » (311).

Le travail avec les enfants fait écho à une situation personnelle car elle vient d'avoir sa fille (448), de même que celui avec les femmes car elle « se sépare du père de ses enfants » et ne peut « faire autrement » que de se sentir « victime » (453). Ces échos sont « peut-être » liés au fait « que les associations sont porteuses de telles choses » (462).

Scène 4

En 2013 elle a « besoin d'une pause » pour mieux comprendre « le système de compta » et avoir « un temps de recul sur le côté social et solidaire des associations », faire une formation (167). Mais elle rencontre le Collectif pour un poste « à prendre tout de suite » et la discussion sur « la problématique des associations (...) vécue dans toutes les associations » qu'elle avait « faites » (172), la fait changer d'avis et elle est embauchée comme permanente.

Au CAC elle réfléchit à la structuration du CA et du bureau de l'association et ses expériences lui font penser qu'une structuration « collégiale » ou non, n'a que peu d'influence sur le fonctionnement réel (407).

Elle apprécie les « journées de formation et les séminaires » du CAC (439) qui permettent de « nourrir ceux qui arrivent » et de leur donner « les clés pour mieux comprendre le projet politique et le fonctionnement » de la structure (444), comme c'était déjà le cas sans l'association de femmes (434).

Valérie n'a « pas d'engagement politique », elle est « assez méfiante » (471). Elle travaille dans des associations qui n'ont que peu de liens avec la politique ou, comme le CAC qui lui a des liens directs, qui n'est « affiliée à aucun parti » (482). « Du coup » elle n'a « jamais senti la nécessité de s'inclure la-dessus », dans un « centre social » oui, mais en politique « franchement non » (484). L'engagement associatif permet de « changer la société par un autre biais » que la politique (518). En revanche elle « vote » et « invite tout le monde à voter chez elle » (489).

Elle note que lorsque des associations qui fonctionnent avec des bénévoles engagent des salariés, « il y a un désinvestissement des bénévoles » (540) et les salariés ont du mal à « se sentir légitime » à demander des choses à des bénévoles (543). Il faut « un savant mélange » pour que ça fonctionne (541). Au CAC, le fait qu'il y ait deux salariés et « des stagiaires en renfort, ça change la configuration des choses » (551), ça permet les échanges, « de se répartir les responsabilités », mais le « quotidien » risque aussi d'éloigner du « reste », c'est pourquoi il faut toujours « réinterroger » et « réadapter » le fonctionnement (546).

Elle note qu'en terme d'« engagement, dans les lieux où elle bosse, où elle est bénévole ou autre, l'idéal c'est de pas compter son temps » (573).

Au CAC, elle peut « mettre en perspective tout ce qu'elle a subi à différentes échelles, des structures trop petites, ou les pertes d'aides, pour des raisons politiques dont on n'a pas la lecture » (188). Elle trouve « ce travail essentiel, d'être une clé de lecture, d'aider à comprendre ce qui se passe, d'un point de vue » plus large, « de l'impact des directives européennes, etc. » (190).

« Comme il faut vivre », elle a plus « cherché du boulot qu'un engagement, que bénévole », même si elle a « pu en faire » (582).

Plus que la structuration du CA et du bureau, ce qui compte ce sont « les valeurs et le fonctionnement qui permet d'orienter et de prendre des décisions en commun » (408), si les valeurs « ne sont pas au départ » ça ne fonctionne pas (416). Comme pour la politique, parfois les chemins se perdent, les projets initiaux sont oubliés à cause de « la réalité du quotidien » (531) et cela nécessite de « réinterroger le projet politique (533).

« La politique », « le pouvoir », « ça dénature un peu » car ça oblige « à faire des compromis » (521), mais ça permet aussi d'avoir une vision stratégique dont elle se sent incapable « de peur de se perdre en chemin » (526)

« L'engagement c'est vraiment pouvoir participer pleinement à un projet, en apportant des idées, en venant enrichir le projet, tout en pouvant continuer à vivre en dehors de ce projet, cet engagement » (584). C'est différent « avant et après les enfants » (586). C'est bien « d'avoir plusieurs engagements », ça permet de « nourrir tes différentes expériences, tes différents engagements, en les articulant mieux, mais aussi en limitant ce que tu mets pour chaque engagement » (590). « L'engagement militant, c'est l'engagement de valeurs qui te parlent, quelque soit l'action » où « les missions parfois abstraites » comme la gestion d'une base de données, sont nourries par d'autres biais et « prennent du sens » (597).

Le récit de vie en scènes de Jean-Christophe

Scène 1

Les grands-parents de Jean-Christophe sont « ouvriers », « immigrés de l'intérieur ». « Produits de l'exode rurale », ils ont « fait leur trou » à la ville « dans les PTT » (12). « Ils ne sont pas engagés politiquement » (11).

Ses parents « sont tous les deux infirmiers » (18), ils « n'ont pas le bac » (22), mais son père « a fait l'école des cadres » et c'est là « qu'il a fait son éducation politique » (24) avec la CGT.

Il a un frère qui a cinq ans de moins que lui et une sœur aînée qui « eu un enfant plus jeune » et « des responsabilités » bien avant lui et son frère (288).

Il naît en 1975 à Brétigny-sur-Orge où il passe toute son enfance et son adolescence. Il est de « classe moyenne dans une ville de taille moyenne » (292) et vit dans « un environnement de banlieue grande couronne » (19).

A l'adolescence, il fait beaucoup de musique, monte des groupes et découvre « des groupes comme la Mano Negra » (146).

En terminale B, il s'« éclate ». Il apprécie les cours d'histoire contemporaine, économie, philo, géographie, le « système d'enseignement généraliste », c'est pour lui « du bonheur » (48).

« Au sortir de l'adolescence » il a un « grand besoin de fuir » son environnement et fait son « DEUG de socio » « à Clichy » pour « couper les ponts » (297).

Il n'est « pas un élève particulièrement brillant pendant ses années collège et lycée, du coup il se découvre des capacités progressivement » (132). Il « découvre la liberté » et des capacités qu'il ne soupçonne pas avoir en faisant de la musique, en montant des groupes. Il s'ouvre « plein d'horizon » grâce à la découverte d'œuvres et d'artistes comme La Mano Negra qu'il a « voulu suivre d'une certaine manière » (145).

Il pense « à la petite histoire / grande histoire de la Scop Le Pavé » (5), il a « l'impression qu'il y a un droit fil naturel mais finalement l'origine de ce fil est un peu énigmatique » (6). Il « ne fait pas partie d'une famille de militants de génération en génération » (9).

Ses parents sont « de gauche » (18), ils ont « voté Juquin » en 88 sans être communistes, « un mélange de rouge et vert » (20). Sa sœur « a une conscience de gauche » mais « pas particulièrement une action politique » (276). Son frère « est hyper engagé politiquement », à côté de lui Jean-Christophe est « un social démocrate voire un social traître [rire] ». Son frère baigne « dans le milieu libertaire depuis longtemps, dans le milieu des squats », « de l'ultragauche », « des actions hyper engagées y compris physiquement ». Il « a développé un système de vie alternatif où il travaille pas, il est que dans l'action militante et dans la débrouille » (278).

Scène 2

Il voulait faire « éthno-musicologue » suite à une rencontre (39), mais n'ayant pas trouvé de place il se « retrouve en socio par hasard, sans savoir quoi faire » (41). Mais il a « la chance d'avoir une bonne formation » (42) et découvre « le triptyque Durkheim-Marx-Weber » puis « le structuralisme, le fonctionnalisme » (43). Il lit Bourdieu au moment des mouvements de 95 (54). Il accompagne ses parents « au meeting écouter Arlette » et se dit « il manque du Bourdieu chez Laguiller et il manque peut-être du Laguiller chez Bourdieu » (57). En première année il fait une enquête qualitative nommée « qu'est-ce qui fait courir les anarchistes » (84).

Il passe ensuite une licence et une maîtrise de sciences politiques, fait son mémoire de maîtrise « sur l'action culturelle en milieu carcéral » puis travaille beaucoup « avec une association qui travaille avec les sortants de prison » (76).

« Ado », Il a une « petite conscience politique » qui se « développe à la fac » (36), et il se « considère comme anarchiste » « même si au départ il ne sait pas très bien ce que ça veut dire, il a appris au fur et à mesure [rire] » (86).

Il commence son enquête sur les anarchistes avec « en tête », Léo Ferré pour qui « l'anarchisme c'est la forme supérieure de la pensée politique » et permet de se protéger du système, et Louise Michel pour qui « le pouvoir corrompt ». Mais il est déçu de trouver parmi les anarchistes « les beaufs les plus stupides qu'on peut trouver dans n'importe quel parti » (98).

Il se méfie des « engagements partisans », refuse de « prendre une carte » car il a « une conscience de dérive sectaire, dogmatique » possible (78), il a une « peur terrible, depuis tout le temps », de « l'organisation induite par l'organisation partisane » et du « système politique » actuel « qui induit lui-même une hiérarchisation entre les petit élus et les grands élus, entre les grands responsables et les responsables de moins de choses » (222). « Cela dit, ça se pose quasiment dans les mêmes termes pour les associations. Mais avec quand-même une souplesse qui est simplement due au fait que l'objectif n'est pas la prise de fonction et de pouvoir » (224). « C'est très difficile d'arriver à garder une certaine sagesse dans une position de pouvoir » (231).

Pour cette raison, il essaie « de prendre des biais dans l'engagement » (99), par exemple, dans l'association pour les sortants de prison, il apprécie « le travail sur la justice pénale de manière indissociable de la justice sociale » qui pose des questions « éminemment politique » mais aussi philosophiques (101).

Étudiant à la fac, il lit chez « un copain » « la fameuse phrase de Che Guevara qui dit Soyez toujours sensibles aux injustices, c'est la plus belle vertu d'un révolutionnaire » (28). Depuis elle lui sert « de viatique, de boussole », il a « toujours eu conscience qu'il fallait avoir l'œil ouvert sur le monde tel qu'il était, ne pas être naïf, et ne pas perdre de vue justement ces injustices et le dégoût initial qu'elles provoquent » (31).

Dans sa vie Jean-Christophe a « des moments de prises de confiance et des moments de désillusions (...), un peu des montagnes russes qui font qu'il y a toujours eu un engagement qui a pris des formes finalement très différentes (133).

Scène 3

Il fait « beaucoup de musique » en parallèle de ses études (59) et choisit un « troisième cycle en développement culturel de direction de projet ». Il trouve son premier travail « dans une école de musique associative » (68) puis « pendant cinq ans et d'une manière vraiment intense, dans une structure qui a pour but l'accès à la musique des personnes handicapées » (69).

Plus tard, il passe « le concours de la fonction publique territoriale » alors qu'il est « chargé de direction culturelle à mi-temps dans une salle de concert » (72). Puis, directeur d'un réseau de musiques actuelles en Seine et Marne (119), il se stabilise dans sa vie personnelle et devient père (120).

Il apprend grâce à une formation de la Scop le Pavé son métier de « responsable de structure d'éducation populaire » dont « le sens profond » des fonctions est aussi « de marier humilité et une certaine prétention » (236). Cela demande l'« énorme travail » de « s'effacer » et « de rendre possible l'intelligence collective » (240). « Là où ça va avec son égo et son besoin de reconnaissance c'est que ça demande un gros boulot et il a conscience de ça, donc il est fier quand il y arrive » (241).

Après une période de crise personnelle, il reprend confiance en lui grâce à son boulot de directeur, qui lui montre qu'il est « capable d'assumer » de plus en plus de choses, et grâce à ses « gamins », qui l'obligent à se projeter dans l'avenir et « ce qu'on leur laisse » (116).

Il ne « travaille que dans des associations » et toujours sur des sujets qui ont « un sens politique, mais ce n'est pas un engagement politique très direct » (108). Il vit « une

grande période de désillusion », où il est « désespéré de découvrir que l'apport scientifique en sciences humaines produit peu d'effet » et que ce n'est pas compensé par le travail des associations, d'où « un sentiment d'impuissance ». Il a aussi, pendant cette période, des difficultés personnelles qui le rendent « beaucoup moins apte à faire de la politique » (110).

Reprendre confiance en lui « en devenant directeur » lui permet de « combattre le sentiment d'impuissance » qu'il ressent (119).

« C'est important de ne pas dissocier l'artistique du politique » et « faire de l'artistique et du développement culturel c'est une manière de faire de la politique » (62). « Il faut pouvoir mettre en jeu des ressorts intime que mobilise l'art dans les processus politiques » (65).

Scène 4

Au printemps 2015, son réseau de musiques actuelles travaille « avec d'autres fédérations départementales » comme les MJC et les Foyers ruraux (156). Pour tenter d'avoir « une vision politique plus large » et résoudre leurs « soucis », ils créent un collectif local du CAC (154).

Lorsqu'un poste se libère au CAC, cela correspond à un moment où « l'arrivée d'un deuxième enfant » le met en « incapacité à travailler aussi loin de son domicile » (167) et, « plus fondamentalement », il se sent « à l'étroit dans les fonctions de directeur d'un réseau départemental » et « voit bien que tout part en vrille et qu'il faut revenir en amont des problèmes » (123). Il a alors « l'envie de plus en plus pressante de travailler sur ce qui est important » (168). Pascal lui parle du poste et il est embauché.

Il apprécie la radicalité du CAC qui ne se retrouve pas dans les autres grandes fédérations (178).

« L'important c'est d'avoir une vision hyper panoramique que permet le CAC, avec la capacité, par la façon dont son activité transcende les domaines d'actions des associations, à vraiment construire un propos politique et une action politique » (171). « A un moment c'est contre-productif, pour représenter et défendre le milieu associatif, que de sous-estimer les difficultés que ce milieu associatif rencontre » (181) et, lui, « préfère tirer la sonnette d'alarme trop fort que se réveiller trop tard » (185).

« Pour marcher il faut être en déséquilibre et il est plus à l'aise dans le rôle de celui qui essaie de déséquilibrer un peu pour que le mouvement » se fasse (254).

« On ne parviendra pas à changer les choses si on ne change pas le langage » (260). « Quand tu explodes le cadre du langage par un propos artistique, tu proposes justement ce pas de côté qui fait que tu penses pas pareil (...) et que tu trouves cette antidote au pouvoir corromp » (262). C'est pourquoi il essaie, tout en déplorant qu'il n'en est pas toujours capable, « d'avoir une multiplicité de registres de langage » et d'écrire « autrement, pour aussi penser autrement et avoir de nouvelles idées » (270).

Il se « construit en pensant qu'il est anarchiste, là où c'est compliqué maintenant c'est qu'il est un anarchiste républicain [rire] » (206). Il « ne sait pas comment dénouer cette contradiction » mais il pense qu'il faut à la fois « un travail sur les communs, sur la chose commune » et « une antidote anarchiste (...) qui se méfie de la manière dont le pouvoir corromp et l'autorité produit de l'oppression, pour justement avoir un contre pouvoir qui fait que le pouvoir est viable » (209). « La question clé entre l'anarchisme et la République, c'est l'échelle politique ». « De manière théorique il est très probable que les expériences anarchistes ne soient possibles qu'à petit échelle et reliées entre elles. Ce qui renvoie d'ailleurs à la question du réseau et des connexions. Alors que la question du cadre républicain, c'est plus la manière idoine de penser une communauté politique sur un territoire important, avec une population importante. Donc c'est cette articulation qui est difficile à trouver » (212).

« La puissance d'agir, c'est pas tant la sienne que celle de compétences professionnelles acquises qui lui permettent d'être un rouage pour justement essayer d'être dans la démultiplication des puissances d'agir et d'engagement » (190).

Son engagement politique se situe à l'extérieur du champ politique parce que « on est évidemment parfois plus utile en dehors » en gardant « la capacité de faire un pas de l'autre côté » (252), comme avec l'art, le langage.

« L'engagement individuel et collectif » sont « intrinsèquement liés » et il se situe « comme un facilitateur » (192) car il fait l'hypothèse – selon sa propre expérience – que l'impuissance « peut venir d'une présomption qui est que tu as envie de changer le monde, tu penses par moment peut-être que tu peux y contribuer, évidemment tu te prends des murs et en fait c'est parce que tu t'y prends mal (...) parce que tu penses trop de manière individuelle » alors que « le travail est foncièrement collectif » (194). Il « pense que ça demande à la fois une grande humilité et beaucoup de prétention pour jouer ce rôle-là » (200).

L'engagement, pour lui, « c'est deux choses. Un, l'indignation », la capacité ou le seuil d'indignation, et « deux, qu'est ce qu'on fait, après, de l'indignation. Qu'est-ce que ça apporte comme ressort, comment on vit de pas se laisser faire » (311).

Il « trouve que le regard que tu portes sur le monde ça fait partie de ton engagement et donc la manière dont l'art marque le regard que tu portes sur le monde c'est hyper important » (305). Il pense que « ce lien entre art et politique », qu'il trouve déterminant, n'est « pas assez conscientisé et reste trop mystérieux aux yeux des militants » (307).

A2.8. Les Entretiens retranscrits

Entretien avec Thierry

- Est-ce que tu peux me raconter ce qui t'as amené à ton ou à tes engagements aujourd'hui ?

- Heu... ce qui m'a amené à mes engagements c'est la découverte de l'éducation populaire dans le champs de l'animation. J'ai fait, vers 17-18 ans, formation BAFA puis animateur de centre de loisirs pendant plusieurs années, job de vacances quoi.

- Et là, la formation BAFA c'était pour avoir un job ?

- Ouais. Et puis je sentais que j'avais envie d'animer. Donc j'ai découvert complètement ce milieu là et après j'ai été... Moi j'ai suivi des études plutôt scientifiques, techniques, j'étais ingénieur des mines à Alès, et je trouvais pas forcément le fond, le sens dans l'activité des entreprises, la recherche, tout ça. Et j'ai fait objecteur de conscience après mes études, pendant deux ans. Comme j'étais animateur Léo Lagrange à Avignon, j'ai fait mon objection de conscience là-bas. Et là ça m'a permis d'approfondir. Je me suis occupé de différents trucs, de la logistique... Puis j'ai continué à faire de l'animation, puis je me suis formé un peu, BAFA, j'ai fait de la formation BAFA dans ce cadre là. Et donc ça a consolidé un peu mon intérêt pour les valeurs de l'éducation populaire, les principes. Et on était plusieurs objecteurs dans la structure et on a développé des activités, bénévolement, d'échange de pratiques et techniques d'animation, sur les week-end pour les anciens stagiaires BAFA qui voulaient continuer à faire réseau, un peu.

Et ça, ça m'a amené sur la fin de l'objection de conscience à monter un projet avec ces collègues objecteurs, de mise en lien des enfants, des parents, avec les arts. Mettre en lien, les artistes et les personnes, quoi, les populations. Et donc ça a permis de prendre le temps de réfléchir à ce qu'on avait envie pour la société, ce qu'on voulait faire pour la société, tout ça. Donc ça, ça nourrit des valeurs, quoi. Et derrière, on l'a concrétisé, au moment de la réflexion, on est tombé sur le programme café-musique. A l'époque, c'était en 93-94, et on s'est dit que c'était un bon modèle d'avoir un lieu de vie et de proximité qui permet de faire de la diffusion et des pratiques. Et du coup cet engagement là, plutôt sur l'opérationnel quoi, d'action. Trois quatre ans après avoir monté cette structure... On est dans l'action en permanence, pour de multiples raisons, et petit à petit on a réussi à lever un peu les yeux et du coup, moi je me suis impliqué... On a adhéré à la Fédurock, fédération nationale des musiques actuelles en 2000 je crois, non 2001. Et finalement assez vite... Moi je ne m'étais pas impliqué sur les réseaux, j'étais encore beaucoup sur l'interne, la direction et le secrétariat général de l'asso. Et puis je venais d'avoir un fils donc j'avais pas le temps de... J'étais jeune papa, je ne me sentais pas de m'impliquer à l'extérieur. Et deux ans après, j'ai participé à une AG de la Fédurock et... il y avait des places dispo dans le CA et donc j'ai candidaté. On m'a dit "ouais ouais il faut qu'il y ait des représentants des petites structures, de milieu rural, dans ce réseau national, il y a des choses à défendre, et tout". Voilà. Et là, super espace de formation, de découverte de tous les enjeux nationaux, territoriaux, de toutes les questions politiques publiques, structuration professionnelle, l'économie solidaire et tout... Et donc, j'ai fait deux ans au CA, deux ans au bureau et après j'ai fait six ans président. Voilà. Et après Pascal est parti de la présidence de l'UFISC et moi je suis rentré à la présidence de l'UFISC. J'ai suivi Pascal.

- Il était aussi à la Fédurock, Pascal?

- Il était directeur de la Fédurock quand je suis rentré. Il a fondé l'UFISC avec quelques uns, en 98-99, et donc... Voilà, ça c'est fait petit à petit mais on s'est bien retrouvé sur les logiques d'actions, la philosophie, tout ça. Et du coup... il m'a amené à ces responsabilités où il y avait pas grand monde qui voulait les prendre, ces responsabilités. Et moi c'était plus par conscience et passion, quoi. Il y a quelque chose qui... ça me touchait, quoi. Mais surtout il y avait la place, c'est qu'il y a personne qui se positionne dessus.. sur les présidences... Rentrer au bureau, ouais, pourquoi pas, mais on reste toujours un peu suiviste et... Donc moi ça m'a beaucoup appris sur comment on travaille en collectif et comment on prend ses responsabilités, on anime la réunion et on se fixe un peu d'ambition et de stratégie d'action.

- En fait tel que tu le décris là, tout s'enchaîne très bien, tout à l'air vachement naturel...

- ouais

- Tu expliques ça comment, ce côté naturel... ?

- Philosophiquement je l'explique du fait que moi j'ai une philosophie de vie où j'ai pas d'ambition personnelle ni de stratégie de carrière et je reste ouvert à ce qui se présente. Donc ça peut paraître un peu opportuniste, mais c'est plutôt là où je me sens utile. Je suis là où je sens que je suis utile.

- Et te sentir utile ça veut dire...?

- On a besoin de quelqu'un à la présidence, ben pourquoi pas, moi j'y vais... On a envie de faire un projet comme ça, moi je peux amener des compétences en secrétariat, machin, bon ben j'y vais...

- Mmm. Mais ce serait la présidence d'une association...

- Après c'est très attaché à des valeurs, à une pratique et à des personnes qui sont dans ces groupements, bien sûr. Après c'est très politique, c'est de la politique en actes, une façon de faire de la politique.

- Dans ton enfance, les gens étaient comme ça...?

- Alors j'ai des parents issus de familles agricoles ouvrières du nord de la France. Un père avec une famille nombreuse, donc assez populaire. Très catho mes familles. Et puis c'est la génération... ils sont de 35-40, donc légèrement pré-soixante-huitard, quoi, mais pris dans les grèves de 68-70... Qui sont les rares dans les familles qui ont pu aller apprendre un métier et qui se sont délocalisés du nord dans le sud parce qu'il y a plus de boulot dans le sud. Voilà. Mon père éduc spé, ma mère assistante sociale, dans le social. Donc plutôt gauche catho. Gauche à la base, après, catho de moins en moins. Donc oui, j'ai une culture du côté du père militant syndicaliste CFDT, qui s'est fait lourder à la fin. Mais de terrain, dans le handicap, les CAT ou l'enfance inadaptée. Ma mère moins politisée mais aussi assistante sociale, sur les questions très sociales. Donc ça y participe, bien sûr. Mais j'ai des frangins qui sont pas du tout partis sur ces engagements là.

Voilà. C'est des chemins de vie et c'est des personnalités... Je pense qu'il y a quelque chose de l'ordre des personnalités, on n'est pas tous... Il y en a qui ont de l'appétence à s'intéresser à la société, à la collectivité et d'autres qui sont plus sur des questions personnelles, individuelles, dans leur parcours de vie. Mais y'a un terreau plutôt social, ouais.

- Et tu parlais de valeurs, aussi. Cette appétence là, est-ce qu'elle est liée à ces valeurs...?

- J'ai pas eu de transmission un peu formelle sur les valeurs humanistes. C'est quelque chose qui était plutôt une ouverture d'esprit de la part des parents, on va dire. Une grande ouverture d'esprit dans un moment où eux ils sortaient d'une éducation quand-même hyper rigide, assez rigide, dans les valeurs traditionnelles quand-même. La femme elle avait toujours sa place... c'était naturel qu'elle fasse les tâches ménagères, quoi. Et c'était naturel que le père il tonde la pelouse et il répare la voiture. Mais, pourquoi pas.

- C'était pas remis en question.

- Non, c'était comme ça. Non c'est vraiment d'être rentré dans l'animation, l'éducation populaire. C'est là où j'ai découvert : Ah ouais mais il y a des textes, y'a une constitution française, y'a une histoire qui se réfère aux droits de l'homme, aux droits humains ! C'est là que j'ai découvert les droits de l'enfant, les droits de l'humain. Et c'est à ce moment là qu'on se pose la question : Est-ce qu'on veut agir pour la société où est-ce que je cherche un boulot pour moi ? Donc il y a eu des allers-retours. Et après y a eu une forte...

On a fait une salle de musique actuelle sans être musiciens et sans être fan de musique actuelle. Les musiques actuelles sont un bon support pour vivre ensemble des expériences, pour partager des choses. C'est comme ça qu'on est rentré dans le truc. Donc on a tout appris sur le tas sans rien connaître... Avant on n'avait jamais branché un micro. On a ouvert un bar, on n'avait jamais servi une bière. Donc c'était plutôt apprendre sur le tas, mais avec ce sentiment de mettre en pratique des principes et des valeurs. Des fondamentaux importants. Donc on a eu ce temps là. Bon on était au RMI, mais on a eu la chance d'avoir ce temps de réflexion ensemble, sur ce qu'on veut faire. Je pense qu'à partir de ce moment là, une fois que tu as planté la graine, t'es parti, quoi. On n'a pas tous les mêmes trajectoires, moi j'ai découvert après, dans un second temps, l'engagement collectif.

- Donc du coup, ton parcours il est aussi très lié à la pratique artistique, musique, etc. Ça, ça t'es venu petit à petit pour mettre en pratique... Ou il y avait aussi cette appétence là...?

- Alors la musique, en en pratiquant un petit peu moi, mais pas bien du tout... J'ai touché à tous les instruments... Moi j'ai un peu de pratique artistique, art plastique, sculpture, peinture, photo, un peu

d'instruments, mais je touche un peu à tout, voilà, assez facilement mais sans aller très loin. Donc moi j'ai cette sensibilité là. Après j'ai trouvé la relation, le contact avec les artistes passionnant et de croiser des gens qui vivent des alternatives, quoi, qui vivent dans des marges, qui vivent autrement, qui proposent d'autres façons de concevoir leur rapport au travail ou au sens de leur vie. Ça ça m'a consolidé complètement, de sortir d'un schéma... J'étais poussé moi à faire des... Tu passes ton bac et : Tiens tu as la chance de pouvoir être ingénieur, tu auras un diplôme tu verras ça te servira, pas de problème pour trouver du boulot. En fait t'as des problèmes pour trouver du boulot, surtout si ça t'intéresse pas, et puis ça sert pas à grand chose. Moi j'ai plutôt perdu du temps là-dedans en voyant que y'avait aucun sens qui était proposé, quand-même... J'ai vu cet aspect là, vraiment, dans la technique... Donc la pratique artistique, elle a pas été le déclencheur. Et elle a pas une place importante par rapport à ma militance associative. Elle est venue complètement conforter mon rapport à la vie, au sensible, c'est plus sur le côté moins matérialiste des choses que ça m'intéresse. Dans des domaines autres.

- Sinon donc tu dis que ton action elle est politique, mais tu est resté dans le milieu associatif. Le milieu politique ou syndical, ça te...

- Non syndical, alors... En étant dans une entreprise associative très petite on n'a pas... En gros on a créé notre emploi, donc c'était pas dans un rapport au travail, dans un dialogue patron-salarié. Et puis c'est un monde que, bien que mon père soit dans un monde syndicaliste, CFDT très actif quand il était éduc spé, ça été une figure locale d'ailleurs, départementale, dans la défense des salariés. Enfin bon, j'étais repéré, après, localement : Ah tiens, le fils D. ! Donc il y a quelque chose après qui suit. Même si je n'ai pas du tout suivi son parcours... Donc syndicalisme, non, parce que je n'ai pas eu d'interlocuteur vraiment et que j'aurai bien été en peine de choisir quel syndicat. Et les partis politiques alors là encore moins. Eux ils étaient pas encartés mes parents. Et j'ai pas tenté l'aventure, en fait.

- Parce que ça ne te tente pas ou parce que tu trouves que ça n'a pas de sens...?

- Si, ça peut avoir du sens... Bon, après, avec le recul là maintenant je sais que le format syndical ça ne me convient pas et les partis politiques j'exècre. C'est un fonctionnement qui est plus bon pour aujourd'hui. Donc je cherche même pas. A un moment je me suis posé la question des Verts, Europe Écologie. Parce que d'autres pratiques en interne, d'autres façons de faire de la politique, de mettre en réseau les gens. Mais localement j'ai pas trouvé non plus le bon écho. Je pense que si les choses elles se présentent pas à moi, c'est que...

- Tu vas pas aller les chercher...

- Je suis un peu comme ça, quoi. Le CAC s'est présenté à moi, je suis venu au CAC très tôt. Pascal m'a dit : Bon, je peux pas y aller, tu y vas ! Pst. Et c'était bien, très bien.

- Donc le CAC c'est par Pascal que tu es venu ?

- Ouais dès la deuxième ou troisième réunion...

- Oui, il y a toujours eu ce lien étroit.

- Ben, 2010, j'étais déjà au CA de l'UFISC depuis quelques années... Quand j'ai pris la présidence de la Fédurock, je suis rentré au CA de l'UFISC, représentant de la Fédurock. Donc de toutes façons, avec Pascal on a cheminé beaucoup, sur toutes les tactiques un peu.... C'est très très en lien. L'UFISC c'était plus sa partie, avec d'autres. Mais moi en étant président de la Fédération dont il était le directeur, j'étais dans la boucle tout de suite.

- Et la spécificité du CAC, par rapport à l'Ufisc, pour toi?

- Ah ben c'est sortir du champ culturel.

- C'est ça que vous recherchez dans le CAC, c'est vraiment le...

- Ouais c'est l'élargissement, le transversal, et l'alternative à la CPCA, au Mouvement associatif.

- L'alternative...?

- Une autre force, puisqu'on ne se reconnaît pas dans le Mouvement associatif. On est nombreux ! Voilà, c'est ça. Alors après c'était pas mal de débats : Qu'est-ce que c'est l'enjeu ? C'est bien d'être dans l'alternative ou est-ce qu'on contribue ? Mais ouais le CAC c'était élargissement, monde associatif...

- Tu disais tout à l'heure que tu voulais être utile. Tu penses que là, tout ce que tu as fait, ça été utile...?

- Pour moi, ouais. Après c'est des questions très très personnelles que tu poses...!

- Oui je suis désolée! (rire)

- Non ne sois pas désolée (rire) Mais... Certains cherchent leur place dans la société, dans leur rapport aux autres, le sens de leur vie. Moi je suis ainsi fait que pour me sentir bien, il faut que je me sente utile, ou acceptable, ou appréciable par les autres, et c'est par ce que je fais que j'arrive à comprendre que ça peut être acceptable ou appréciable par les autres. Donc c'est ma façon de... C'est purement psy, hein, c'est la construction des gens, qu'est-ce que c'est le moteur. J'ai pas été dans une recherche de se sentir exister par rapport, tu vois, dans une famille... J'ai été très pris en compte... Mais une position entre deux frères, qui explique que... T'as le dernier qui prend plus d'attention et certainement que le deuxième a toujours besoin de... Le deuxième dans une famille a besoin de montrer qu'il existe, quand-même. Il est toujours là, même s'il s'est fait piquer la place, qu'il est derrière le premier et qu'il passe après le dernier. Donc y'a un peu d'explication comme ça. Ça fait un peu psychologie de comptoir, quand-même, mais peut-être que ça fait partie des constitutions.

Après moi, je suis du signe de la balance, donc c'est un signe qui cherche le sens du collectif, qui essaie de mettre en lien. Je pense que ça marque mon tempérament. Voilà.

Après, je pense que je suis pas venu sur terre pour rien, que personne est venu sur terre pour rien et que si j'ai croisé tout ça, c'est que ça fait partie de mon chemin. Voilà. Et, ouais, je suis beaucoup sur des questions... que cette vie elle serve, que mon énergie elle serve à quelque chose de positif. Alors, je vis aussi à côté, mais mon rapport au travail, à l'action collective, à l'action, au faire, il faut que ça ait du sens. Si je vois pas à quoi ça peut servir pour qu'on vive mieux, ça me tiendra pas longtemps.

Puisqu'on est sur l'intime, et le sens, j'ai découvert l'anthroposophie il y a quelques années, dans les années 2000. L'anthroposophie qui est l'école Steiner, sur toutes ses composantes santé, éducation, philosophie, médecine et agriculture. C'est d'ailleurs ça qui m'a fait rentrer d'abord dedans, la biodynamie. Parce que mon père vient de l'agriculture, ça fait partie des racines, donc je suis investi aussi dans le monde agricole, la biodynamie, la culture bio. Donc ça, en parallèle de l'éducation populaire, c'est venu renforcer plutôt ma philosophie de vie sur l'acceptation de ce qui arrive. Tu vois, pas être dans l'opportunité mais être à l'écoute de ce qui se présente, être ouvert à ce qui se présente.

- D'accord. Et juste en quelques mots, comment tu définirais l'action de l'UFISC, enfin... c'est pas vraiment ton métier, mais ce que tu y fais?

- L'action de l'UFISC?

- Ce que tu y apportes... à quoi sert l'UFISC et toi ce que tu y fais...

- L'UFISC sert à rendre visible tout un pan de la société civile et de l'initiative humaine qui est bien masquée et qu'on veut étouffer, à faire plus de démocratie, etc. Et moi dans l'UFISC je succède à deux présidents importants... Le premier était Louis Jouanet qui était un haut-fonctionnaire à l'ONU et qui a amené à la fondation un regard et une capacité de mise en mouvement de l'organisation géniale, avec une vision très globalisante, sachant bien situer où devait être cette organisation émergente à ce moment là. Et après il y a Pascal, qui a pris la présidence et qui, lui, a une vision stratégique que, parfois nous... moi j'ai du mal à décrypter, une connaissance des rouages, des jeux internes qui a permis de lancer et de mettre l'UFISC dans des orientations un peu stratégiques, des développements fondamentaux. Tu vois, en sachant un peu situer là où était l'essentiel. Et aujourd'hui, c'est comme ça que j'ai présenté ma présidence, on passe de présidences qui étaient des lead, très structurantes mais personnifiées, à ce que ce soit moins personnifié. Moi je n'ai pas cette lecture stratégique etc. mais je propose d'animer le collectif en revenant sur les enjeux fondamentaux du faire ensemble, de la démocratie, du droit culturel, de la coopération, de la solidarité. Moi je suis plutôt là pour aider à ce que ça se fasse, pour animer le collectif.

- On en revient à...

- On en revient à ça oui. Et d'ailleurs je t'ai parlé de l'astrologie, c'est des trucs qui m'intéresse, je cherche un peu... Et c'est un peu une caractéristique qu'on lit dans mes planètes. J'ai un chemin de vie sur aider les

autres à réaliser des choses, à animer. C'est ce qui était ressorti de cet entretien. Moi ça me correspond dans les faits, de ce que je constate et, oui, ça donne du sens.

- **ça te plaît bien!**

- ouais ouais

- **Ok... dernière petite question : comment tu vois l'avenir, dans cette optique là ?**

- à quel niveau ?

- **Au niveau de l'UFISC, au niveau de comment on s'engage, qu'est-ce qu'on fait quand on est dans cette position...**

- Ah pour moi donc ? Oui, remarque c'est un peu un entretien sur moi... !

- **ouais, sur les personnes !**

- Moi personnellement va falloir que je passe la main quoi, donc je vais être dans le cercle des gens qui sont passés à l'UFISC et qui gravitent autour. Je ne suis plus représentant aujourd'hui, je suis mandaté par la Fédélima parce que la structure que je préside est membre de la Fédélima, mais je ne suis plus un professionnel, je suis un bénévole de bénévole ! Et j'ai beaucoup donné là, ça commence à faire quelques années et donc c'est bien si je peux un peu passer la main et que ça retrouve d'autres légitimités, en interne...

Moi je sais pas, plutôt lumineux l'avenir, radieux...! (sourire) Je pense que nos organisations doivent bouger, se réinterroger et se transformer assez vite par rapport au contexte et qu'elles doivent prendre des risques, qu'elles doivent se mettre en danger, dans le sens où... Par exemple l'UFISC a en partie tendance à se nécroser, on ne vivra que si on maintient le souffle, si on s'ouvre, si on fait venir d'autres énergies et qu'on généralise un peu les choses. Mais il y a des tendances internes sur des enjeux sectoriels, professionnels, de défense d'acquis, de sentiment de peser quelque chose, alors que, faut être très relatifs quand-même, dans notre histoire... Que ces temps de crise nous servent à ré-ouvrir et nous mettre en lien beaucoup plus fort, sinon on va faire un peu boutique. Après, il va y avoir des difficultés, mais ça fait partie de ce que avant j'avais beaucoup de mal à supporter, en fait, les difficultés que traversent les organisations... Ça veut dire des licenciements, ça veut dire nanana.... En fait, ça fait partie de la vie ! Des fois on a tendance à dramatiser ces événements... Ça fait partie de... prendre les choses un peu froidement, quoi. Il y a une difficulté économique, on la gère. Avec bienveillance, avec attention. On sait aussi qu'on travaille dans des secteurs en précarité, donc quand on rentre dans une de nos organisations on n'a pas un boulot à vie.

- **Et ça, d'ailleurs, ces contradictions... enfin ce qui peut être des contradictions justement quand on a des salariés précaires alors qu'on voudrait autre chose pour la société, tu les vis comment, toi?**

- Ben j'ai pas de salariés précaires ! J'ai vécu du salariat très précaire, je vis du salariat très précaire.... On est dans l'économie solidaire ! On est pauvre, faut pas se cacher la face et quand on est pauvre, on a autant de besoins que les autres mais on va plus sur l'essentiel... Moi ça ne me touche pas énormément parce qu'il y a des conditions de vie qui sont beaucoup plus difficiles, et là où on en est arrivé aujourd'hui on n'offre pas des conditions de travail et de salaire mirifiques mais j'ai personne en dessous du SMIC, tous les salariés qui sont sous ma responsabilité ont des tickets restaurant, des primes de fin d'années, machin... Ouais, il y en a qui le vivent difficilement, surtout à Paris c'est difficile. Mais on ne porte pas la responsabilité de la limite de nos moyens non plus, complètement... Et puis s'il y en a qui veulent chercher de la stabilité, du fonctionariat, faut aller ailleurs. Pour moi c'est un des risques un peu... Je prône pas du tout la précarité, tout ça. Je garantie des conditions de travail correctes, et surtout des espaces d'investissement qui donnent du sens aux gens. Vas-y trouver des boulots comme ça ! Après c'est plus le rapport employeur-salarié, hiérarchique, comment on considère bien les personnes, dans leur cadre d'emploi, qui peuvent s'investir ou pas, c'est garder des proportions.

Mais, pour ce qui concerne l'UFISC et La gare, je trouve que ça va. Après, il y a des organisations au sein de l'UFISC, ou en général dans le monde associatif, qui ne considèrent pas assez leurs salariés, pas que dans les conditions de travail, dans la bienveillance, la reconnaissance, la valorisation, la considération. On n'est pas les meilleurs managers, mais je trouve pas qu'il y ait en soi tant de contradictions. Enfin on n'est pas si loin de conditions pas si mauvaises. Y'a pire ! C'est pas parce que y'en a qui meurent de faim ailleurs, tu vois. On n'abuse pas des CUI-CAE, dans le sens des temps partiels. Non, à chaque fois on fait attention à la condition de subsistance de la personne. Voilà, ça va, je le vis bien tu vois.

- OK. Juste du coup, ça c'est du bénévolat que tu fais à l'UFISC, pour gagner ta vie tu bosses aussi dans une association ?

- Je suis consultant dans une coopérative d'activité d'entrepreneurs. J'ai été consultant dans une autre coopérative avant, je me suis un peu formé aux méthodes, tout ça, et puis ça c'est mal fini avec les autres coopérateurs de l'époque. Une petite coopérative. Comme quoi... Je mets évidemment la faute sur les autres, hein ! parce que c'est pas ma faute, moi je suis tout bienveillant et tout ça ! Non mais je suis tombé avec une personne qui a monté une coopérative mais qui est manipulatrice et qui a tendance à exploiter, pour s'en mettre plein les fouilles, donc ça c'est pas bien fini. Au bout d'un moment, c'était plus supportable. Mais je suis reconnaissant quand-même pour cette personne qui m'a permis de trouver un boulot pendant trois ans dans sa structure qu'elle avait fondée et qui m'a formé notamment avec pas mal de méthodologie ou sur des questions d'évaluation. Et puis ouvert à d'autres champs que le culturel. Donc très bien.

Et là, je continue à faire des missions d'appui aux associations, à des organisations associatives, ou des fédérations, ou des collectivités. Souvent en mission d'appui de structures en difficultés. Donc tu vois des situations de mise en délicatesse, licenciements et tout ça, c'est un peu mon quotidien, finalement... Donc ça me fait relativiser aussi. C'est aussi des processus, c'est pas la fin des choses, c'est un rebond... Et c'est souvent pas pour rien finalement qu'arrivent ces crises. Je suis beaucoup sur le cycle de vie des organisations, qui sont par cycle. Donc je fais des missions de consultant à côté, donc quelque part mon implication bénévole, et localement et au sein de l'UFISC, ça nourrit bien-sûr ma connaissance du secteur, des lois, des enjeux, etc. Et donc ma capacité à intervenir en appui aux organisations. Et puis ça me développe du réseau, maintient mon réseau pour trouver des marchés. J'arrive à dégager un quart de temps, pour l'instant.

- Un quart de temps rémunéré.

- Voilà. Consultant. J'ai fait un mi-temps pendant six mois, là j'arrive à un quart de temps. Ça dépend de ce que j'arrive à faire rentrer. Donc c'est pas stabilisé, c'est pas pérenne, c'est pas viable à long terme. Ça marche parce que j'ai du complément chômage, ça fait que j'arrive à avoir un revenu de 1300 € à peu près, en stabilisé. Ce qui ne suffit pas pour vivre avec deux enfants à charge, enfin ce qui est un petit peu trop limite.

- Et tu vis dans le Vaucluse.

- Ouais. Après j'ai tous mes déplacements qui sont pris en charge. Pour l'UFISC. Et puis j'ai des déplacements professionnels que je fais passer sur les missions.

- Et tu es né en quelle année?

- 71.

- Dans le Vaucluse?

- Non je suis né à Saint-Cloud. Mes parents sont restés deux-trois ans en région parisienne, partant de province on va dire, et ils sont descendus dans le sud, j'avais deux ans, donc j'ai vécu là. Et c'est bien. J'aime bien. Je n'arriverai pas vraiment à vivre à Paris. J'y arriverai, je saurai m'adapter, mais je recherche pas du tout...

- Là où tu habites, c'est plutôt rural...?

- Ouais, c'est un village, à côté de Cavaillon. C'est pas rural rural, c'est-à-dire, j'ai une gare TGV à 45mn, Avignon. Ce qui me permet de couvrir le sud et l'axe Paris en trois heures de déplacements en gros, sans compter la navette jusqu'à la gare. Paris, Lille... De Paris je peux rayonner sur Rennes ou la Bretagne assez facilement. Puis du sud je bosse un peu sur Montpellier, les PO... Toulouse ça commence à faire loin.

- Tu rayannes quand-même pas mal dans toute la France... grand habitué des TGV...

- Ouais... J'ai une fédération qui paye mon abonnement fréquence. Elle rentabilise très vite, en trois trajets.

- OK.... Ben... sur l'engagement en particulier ou sur d'autres choses, tu vois d'autres trucs à ajouter?

- Sur l'engagement ? Après, c'est un parcours de vie. Sur l'engagement je pense que tout le monde n'est pas dans des engagements. Et je l'ai vu dans le monde associatif ou professionnel, le bénévolat, c'est pas toujours une recherche d'engagement. Le bénévolat, c'est parfois une recherche de lien social, une façon de sortir de chez soi. Et je l'ai vu aussi, je le conçois, je le comprend aussi. Enfin c'est des parcours de vie, on est tellement différents les uns des autres, les besoins sont bien variés.

Et même dans le monde artistique. Il y a des artistes, à part le fait de s'engager dans une pratique qui devient quotidienne, donc dans un rapport au travail ou à la société en particulier, qui n'est pas dans la norme, quelque part, les artistes portent pas forcément un engagement politique, dans leur art. J'ai fait des enfants avec une pianiste (rire), la mère de mes enfants est pianiste et donc j'ai vécu au quotidien pendant une quinzaine d'années avec elle ce rapport à l'art, à la musique, à l'intermittence, à l'absence de perspective. Une femme, piano-jazz, en région. Et elle poursuit, c'est très beau. Mais ce n'est pas quelqu'un de politiquement engagé. Elle est engagée dans le beau. Et c'est un bel engagement. Elle est là pour apporter du beau au monde, c'est un peu ça. Donc ça ne doit pas forcément résonner, se traduire en mobilisation. Et pourtant c'est essentiel, qu'il y ait des gens qui fassent du beau dans le monde, sinon ce serait tout moche.

- Donc finalement, c'est une forme d'engagement...

- Oui mais ce que je veux dire, qui est individuel, qui est plus dans le parcours individuel de la personne, qui sert à l'humanité, ok, mais qui n'est pas dans une militance. C'est pas une revendication du beau, elle a même pas une revendication du beau. Pour elle, c'est plus fort qu'elle, elle se sent bien quand elle fait du piano avec d'autres et que sa musique est belle. C'est un peu bizarre ! Heureusement qu'elle a trouvé, sinon elle aurait été triste toute sa vie. Mais oui c'est une forme d'engagement mais qui est ni dans une militance ni assumé comme une militance sur l'esthétique ou...

- Ni revendiqué

- Ni revendiqué, même sur le geste, non. Il y a une revendication de qualité de travail et une pratique professionnelle, sérieuse et tout ça, mais qui est pas théorisée, qui fait pas partie d'un corpus de valeurs. Du coup ça, des fois, ce que ça me pose comme question, c'est : Pourquoi est-ce que les gens s'engagent et tout ça, et c'est quoi les motivations des uns et des autres ? Si on n'est pas tous sensibles au collectif, et c'est une réalité, on n'est pas tous dans une forme d'engagement collectif. Est-ce que la militance, elle est vraiment légitime ? à s'engager pour l'ensemble de la population ?

- Est-ce que cette partie de la population est légitime pour l'ensemble de la population?

- Est-ce que cette population, là, est-ce que les 51 ou 53 pourcent qui ont voté pour Hollande qui représentent 12 pourcent de la population nationale, elle est légitime pour orienter une politique sociale-démocrate en France ? Donc sur l'engagement et la démocratie, c'est cool si on porte des valeurs super humanistes, mais on pourrait porter des valeurs de merde aussi et... imagines en plus qu'on ait de l'influence !

- Ce qui veut dire que quoi ? qu'il faudrait qu'il y ait plus de personnes selon toi qui s'engagent, qui militent ?

- Non mais je veux dire qu'on peut rêver de démocratie participative, même par des actions de pédagogie, de formation, d'implication, c'est pas l'appétence de chacun. Enfin on est loin de ça, et du coup, est-ce que ça devrait être un devoir citoyen à remplir qui s'accompagne vraiment... Après oui, y'a ce côté là et y'a le côté c'est super qu'on soit convaincus de nos valeurs mais on se dit légitime, ou légitimé par le nombre d'associations, le nombre d'adhérents de nos associations, mais faut avoir aussi conscience de la diversité, des implications... Tout le monde n'est pas convaincu. Nous on représente 2 500 structures, bon, il y en a beaucoup qui suivent, on va dire.

- D'ailleurs, ça me fait penser, on parle de valeurs mais on les nomme rarement, les valeurs...

- Ah ouais? de solidarité, de liberté, d'éducation populaire, tout ça ? Ben disons qu'on sait plus trop comment les dire à force de les dire dans tous nos textes.

- Peut-être... !

- Je pense qu'on les nomme souvent, nous, à l'UFISC, au CAC... Après dans les travaux que je fais, d'accompagnement des asso, c'est souvent une des bases de travail, de se redire et de se redire ce qu'on entend derrière. Mais c'est plutôt comment on traduit ces valeurs-là. On baigne quand-même beaucoup dedans, je trouve. Mais bon, avec une tendance au jargonage.

- Bon ben écoute... moi je crois que j'ai déjà beaucoup... Donc si tu n'as pas d'autres questions...

- ça va !

- Eh ben merci !

Entretien avec Daniel

- Ce que je voudrais que tu me racontes, c'est ce qui t'as amené à ton ou tes engagements actuels

- C'est très compliqué... enfin non, c'est un peu long, c'est pas rectiligne... Je suis obligé de te donner des éléments de parcours parce que c'est effectivement des étapes, qui sont pas terminées d'ailleurs je pense. Déjà, quand j'étais plus jeune, adolescent, jeune adulte, j'avais pas d'engagement associatif, de nature politique. Et en fait je crois que ça vient d'un rapport conflictuel que mes parents ont eu avec notamment leur engagement politique et leur engagement syndical. Du côté de ma mère, mon grand père était directeur d'école. Moi j'ai une cinquantaine d'années donc on est vraiment dans l'entre-deux-guerres. Donc mon grand-père était directeur d'école, ce qui est pas mal disons en terme de formation et d'emploi, pour quelqu'un qui venait quasiment du ruisseau. Mon arrière grand-mère était peut-être, si j'ai bien compris, une femme aux mœurs un peu légères, qui habitait à Brest, donc voilà. Et mon grand-père était communiste. Du coup, ma mère, qui est l'aînée de trois enfants et qui avait deux frères, dans la façon dont elle parle de cette dimension politique dans la famille, c'était quelque chose de plutôt négatif. Parce que il se trouve que un de ses frères, donc celui qui la suivait immédiatement donc qui avait deux ou trois ans de moins qu'elle, était rentré aux jeunesses communistes très tôt, genre à 13-14 ans. Et ma mère a vu l'embrigadement, très... Elle avait quelques années de plus que lui donc quand il en avait 13-14 elle en avait 17-18 et donc elle avait une aptitude disons à prendre du recul. Et elle a vu l'embrigadement, le poids de l'embrigadement sur des jeunes esprits et je crois que ça lui a vraiment pas plu. Et ce qu'elle a fait, c'est que elle ne s'est jamais engagée politiquement. Et à l'époque elle aurait pu le faire puisqu'on était dans les années cinquante, donc elle aurait pu. Mais elle n'a pas du tout suivi la voie de son frère et même elle a essayé d'en protéger son petit frère parce qu'elle voyait bien que... Donc du coup elle avait une vision extrêmement négative de l'engagement politique et notamment sur des jeunes. Et bon, c'est des histoires qu'on raconte, hein, c'est de la transmission familiale. Alors du coup moi je pense que ça, ça m'a forcément influencé. Alors du côté de ma mère c'était ça, bon cet engagement précoce de cet oncle qui a jamais plu à ma mère et qu'elle a vu toujours de façon très négative. Surtout qu'en plus il est resté communiste orthodoxe pendant très longtemps. Et bon je te parles pas de 56, 68, tout ça, ça lui a glissé dessus.

Et du côté de mon père, c'était aussi pas terrible parce que mon père a été président... Mon père était à l'école normale, mes parents étaient enseignants tous les deux, mon père était à l'école normale de Quimper, il a été président de la structure qui correspondait aux jeunesses étudiantes communistes sur Quimper. Et donc il avait des responsabilités, dans le cadre de ses responsabilités il a expérimenté des choses qui ne lui ont absolument pas plu, genre des manifestations... Alors l'histoire remonte à un peu longtemps donc je ne me souviens plus vraiment de quoi il s'agissait, mais en tout cas des manifestations étudiantes à Quimper, des arrestations de jeunes communistes notamment, les jeunes communistes qui veulent se mobiliser pour qu'on libère ses jeunes, et la hiérarchie disons du parti, c'est-à-dire même plus la jeunesse, disant : Non non on a besoin de martyrs. Enfin en gros c'était ça. Donc ça c'est aussi quelque chose qui a fait qu'il a quitté les jeunesses communistes, qu'il s'est vraiment écarté des communistes à l'époque. Et ça c'était, je pense, au moment de Budapest peut-être, à peu près à ce moment, les manifestations étaient peut-être en lien avec ça, enfin bon. Et donc du coup il s'est totalement détaché du PC, donc des jeunesses communistes, et ensuite, quand il est devenu enseignant, il était syndiqué et il a eu aussi de très mauvaises expériences au niveau syndical. Avec les éléments de corruption qu'on connaît, qui existent dans le syndicalisme en général et chez les enseignants aussi. C'est-à-dire des manipulations, tu sais au moment des mutations, où untel parce qu'il est délégué syndical, etc. alors qu'il a moins... Parce que les syndicats, je sais pas si tu sais mais dans l'enseignement, les syndicats ont obtenus une espèce de... pour tout ce qui est mutations, changements de poste, une histoire à n'en plus finir de calcul de points avec des trucs comme ça. Donc concrètement mon père, ce qu'il a expérimenté à son niveau, c'est des manipulations de ce système et des passe-droits de délégués syndicaux dans le cadre de mutations, etc. Donc du coup moi je suis arrivé à un moment donné où j'étais en âge de comprendre un peu, j'avais ça en tête et ça m'a un peu vacciné. Sans compter que par opposition familiale je devais être giscardien, en plus !

Ce qui fait que les engagements associatifs que j'ai eu quand j'étais jeune adulte ou en fin d'adolescence, c'étaient des engagements qui n'avaient pas de contenu politique, c'est-à-dire que je faisais partie d'un

comité de jumelage, on avait créé une assoc' parce que avec mon lycée il y avait un voyage en Italie, donc voilà. Et c'est resté, ça a pas été plus loin que ça. Et j'ai pas eu d'engagement pendant mes études universitaires non plus. Enfin, avec tout ce passé dont je viens de te parler, que je viens de résumer. Donc, je dis, pour pasticher le castor, que je ne suis pas né militant, je le suis devenu au fur et à mesure d'un parcours. Et, moi j'ai fait mes études, j'ai fait un truc de communication, sciences po, économie, finances... En fait j'ai fait des études pour faire plaisir à mes parents. Enfin j'ai fait ces études-là pour faire plaisir à mes parents, c'est clair.

Et à un moment donné j'ai eu un problème de santé. Donc je partais sur un troisième cycle, j'ai pas pu le finir. Et à ce moment-là j'ai commencé à bosser dans l'hôtellerie, comme directeur d'hôtel dans une chaîne hôtelière qui était en train d'ouvrir des hôtels un peu partout donc j'ouvrais des hôtels. Et là, rétrospectivement, j'étais en train d'expérimenter des éléments... C'est maintenant que je me dis ça, c'est une analyse a posteriori, mais en fait j'ai expérimenté au niveau de ces établissements... C'était une chaîne hôtelière qui appartenait à Taittinger, le groupe, et en fait j'ai commencé à expérimenter le nouveau management. C'est-à-dire la réduction des coûts, notamment du personnel, l'externalisation des services et aussi du personnel. C'est-à-dire qu'on louait des gens comme on pouvait louer des draps, des trucs comme ça. Et donc là j'ai travaillé pour deux différents groupes, et au bout de trois ans j'étais un peu... Déjà je m'ennuyais à mourir, ça c'est clair, et comme avec mes parents on a vécu à l'étranger, j'ai vécu une partie de ma jeunesse à l'étranger, j'avais cette envie de retourner à l'étranger, de quitter la France. Parce que finalement, cette période de ma vie je sais pas si ça m'a plu tant que ça, et en tout cas j'avais cette idée de retourner à l'étranger. Alors pour rechercher je ne sais quoi, c'était sans doute pas très clair. Et donc de toutes façons, compte tenu des diplômes que j'ai et de mon secteur d'activité, c'était effectivement plutôt facile.

Donc j'ai commencé à chercher des possibilités de travailler à l'étranger dans le secteur de l'hôtellerie. Et bon, j'ai eu quelques entretiens. En fait c'est un milieu qui est assez fermé et, c'est pas de la cooptation mais voilà, si t'as pas fait une école hôtelière, si t'es pas issu du milieu... En plus dans des groupes comme ceux où j'ai bossé c'était des familles, Taittinger, à l'époque où j'y étais, ils avaient des établissements de luxe, trois chaînes d'hôtel différentes. Et tous les ans il y avait ce qu'ils appelaient la soirée des gérants, c'est-à-dire que tous les directeurs de tous les hôtels se réunissaient au même endroit, donc c'était une grande soirée très chalala et donc c'était une grande famille. Et je crois que c'était un peu ça l'hôtellerie. Je pense que c'est un milieu qui est pas spécialement ouvert. Et puis c'est un milieu qui vit en marge, forcément de par l'activité.

Donc bon, moi j'ai vu au bout de quelques mois que je réussirai pas à trouver quelque chose d'intéressant, et en fait, au détour d'une recherche j'ai vu qu'une organisation humanitaire recherchait des gens ayant un profil plutôt gestion, économie, machin. Et je pense qu'à l'époque, c'était en 93, je savais à peine ce qu'était l'humanitaire parce qu'on en parlait pas tant que ça à l'époque. Mais bon j'avais sans doute une idée un peu enchantée de la chose mais en tout cas ça me permettait de partir à l'étranger, ce qui était un peu une fin en soi. Et en même temps j'étais un peu curieux, je me disais : On va bien voir ce que c'est. Et de toutes façons, même si c'était pas formulé de la façon dont je le formule, j'avais quand-même expérimenté toute cette espèce de nouvelle activité, enfin de nouvelle forme d'économie. On ne parlait plus d'activité en fait, on parlait de centre de profit pour ces trucs qui étaient gérés en chaîne intégrée comme ça. Donc un hôtel c'était un centre de profit, un magasin d'une chaîne de parfum par exemple, c'est un centre de profit. Donc en fait tes deux objectifs c'est augmenter ton chiffre d'affaire et baisser tes coûts, quand t'es manager ou responsable de ce genre de truc. Donc j'avais tout ça derrière et je me suis dit : Mais je vais pas continuer à faire ça toute ma vie ! Ça me semblait complètement invraisemblable de continuer à faire ça. D'autant que j'avais eu un conflit dans une des chaînes pour laquelle j'ai bossé, enfin la première, celle du groupe Taittinger. J'étais en conflit ouvert parce que justement moi, j'étais arrivé dans le dernier établissement que j'ai ouvert, je devais recruter du personnel et au bout d'un moment, compte tenu des résultats de mon centre de profit on m'a dit : De toutes façons tu fonctionnes de façon très saisonnière. Parce que c'était en Bretagne, j'avais ouvert ça juste au début de l'été, un peu avant l'été, donc il y avait eu un pic de fréquentation et après c'était retombé, donc une saison classique. Et on m'a dit : Ouais, il faudrait mieux que tu externalises tes femmes de ménages, etc. Et moi j'ai dit : Moi j'ai pas envie et mes femmes de ménages ne veulent pas.

Et donc voilà, même si mon engagement humanitaire n'était pas quelque chose de très réfléchi, je pense que je ne voyais que moyennement ce que pouvait représenter cette activité-là. En plus ce que je connaissais vaguement de l'humanitaire, c'est ce que j'en avais vu au Maroc, c'était plutôt des interventions des agences des Nations Unies et c'était lamentable. En fait c'était des gus qui roulaient dans des gros 4X4 et voilà. Donc j'avais pas forcément un exemple très positif. Donc je tombe sur cette annonce, c'était même pas une annonce en fait c'était un article. J'envoie une lettre et un CV, je suis convoqué à un entretien, je tombe sur un de mes collègues de Sciences Po, bien sûr, et puis très peu de temps après, après une formation, des logiciels maison, en fait je suis parti au Soudan. Et c'est peut-être là que j'ai commencé à penser les choses de façon politique, mais tout le temps. C'est-à-dire, petit à petit. J'ai travaillé dans ce secteur de 93 jusqu'à 2008, et je me suis interrompu... J'ai une année où j'ai eu un problème médical sérieux donc je me suis arrêté pendant un an. Et ensuite j'ai fait un master en Grande Bretagne entre 2001 et 2002, parce que je voulais avoir des éléments un peu théoriques pour pouvoir penser un peu ce que je faisais concrètement sur le terrain. Donc du coup je suis parti faire un truc de droit international et de relations internationales au Kings Collège à Londres. Et j'ai travaillé aussi un petit peu dans une organisation qui s'occupait des droits des minorités ethniques et culturelles, mais c'était plutôt alimentaire, ça, je bossais à temps partiel donc voilà. Donc j'ai développé toute une réflexion notamment sur ce qu'était l'action humanitaire, parce que j'avais les pieds dedans donc j'ai vu concrètement ce que c'était, et puis bon au bout d'un moment on réfléchit à ce qu'on fait, au pourquoi, à la raison d'être de cette action qu'on dit humanitaire...

Donc voilà j'ai assez rapidement constaté que, contrairement à ce qu'on souhaitait, en tout cas ce que certains souhaitaient parce que, enfin moi je sais pas, je crois qu'il y a des avis divergents au sein de cette nébuleuse de l'humanitaire et de la solidarité internationale. Moi j'ai très vite vu que en fait, comme les responsables des situations dans lesquelles j'étais impliqué, dans lesquelles j'intervenais, ne faisaient rien pour changer cette situation... En fait on était là mais on était un peu le gadget et finalement on venait compenser des décisions politiques qui ne venaient jamais pour améliorer la situation. Donc j'ai vu ça de façon très évidente, j'ai vu ce que ça provoquait, c'est-à-dire en terme de coût humain, c'est-à-dire des gens qui meurent. Et pas deux-trois morts, c'est des centaines, des milliers dans des catastrophes sur lesquelles j'ai bossé en Afrique où un certain nombre de décisions ne sont pas prises et ces gens meurent et les États, qui sont quand-même le sujet de droit international principal, que ce soit dans le cadre de leur activité multilatérale au sein des nations unies ou que ce soit en tant qu'acteur sur la scène internationale, ne faisaient rien et leur argument c'était : Si, on finance l'humanitaire. Et voilà on était en plein dans la problématique, c'est-à-dire pas de décision politique mais de l'action humanitaire. Ce qui fait que moi, toutes les crises sur lesquelles j'ai travaillé sont toujours en cours. Le Soudan c'était entre 93 et 95. La seule qui s'est plus ou moins stabilisée c'est la Bosnie mais dans des conditions... Enfin actuellement la Bosnie c'est un pays qui n'en est pas un, il s'y passe rien et on est toujours sur un dispositif institutionnel qui fonctionne pas.

Donc du coup j'ai très vite vu que de toutes manières j'avais pas d'avenir dans ce... Enfin la façon dont j'appréhendais l'action humanitaire ne me plaisait plus, en plus j'ai bossé pour la Croix-Rouge Française qui est sans doute le pire de ce que j'ai pu faire en matière d'institution et d'organisation. Et donc j'étais en conflit avec ma hiérarchie et du coup j'ai changé de boulot. Enfin je voulais changer de boulot, en tout cas changer d'organisation et... Alors il y a une dimension personnelle qui fait que j'ai pas pu, qui m'a un peu gêné. Parce que le dernier poste que j'avais occupé dans l'humanitaire j'étais responsable géographique donc j'étais basé à [?] je passais mon temps dans les avions donc ça m'intéressait pas du tout. Enfin c'était uniquement du management, on gérait de l'argent, des personnes comme si c'était un peu du bétail. Franchement je me suis dit, à l'époque j'avais encore des illusions : Si je continue, soit j'arrive dans ce qu'on appelle un comité de direction, c'est-à-dire l'organe qui prend les décisions, soit je retourne sur le terrain. A l'époque, maintenant je pense que c'est plus possible compte tenu de la nouvelle technologie, mais à l'époque quand on était sur le terrain on avait pas la technologie dont on dispose aujourd'hui, on avait une paix royale et on pouvait faire un peu ce qu'on voulait parce qu'on pouvait toujours arguer que les contacts avec la hiérarchie... puisque ça fonctionne de façon très très descendante. Donc on avait pas mal de liberté en terme de décision. Et donc je n'ai pas pu continuer sur aucune des options, parce que à ce moment là ma mère développait une maladie d'Alzheimer et le fait de quitter la France et de laisser mon père s'occuper du truc c'était un peu...

Donc du coup à ce moment là je me suis dit : Qu'est-ce que je fais ? Et comme je bossais plus, j'ai commencé à militer localement. Et c'était la première fois que je militais vraiment localement. Donc j'étais à Paris puisque mon dernier poste était à Paris. En fait je suis passé de l'humanitaire à... Pas au social parce que malheureusement je fais à peu près la même analyse, il y a des passerelles entre l'humanitaire et le social. Je suis très très critique sur le revenu universel dont tout le monde parle en ce moment. Donc en fait je me suis intéressé aux droits humains, je suis devenu bénévole à la LDH. Et en fait, là, j'ai commencé à vraiment militer sur le terrain, c'est-à-dire très localement, en réseau avec des associations de mon arrondissement ou avec des associations parisiennes. Et il y avait un dossier à prendre qui était la vidéosurveillance à Paris et je me suis mis là-dessus, avec deux ou trois collègues de la Ligue parisienne. Et pendant deux ans on a été assez actifs. On faisait fonctionner un collectif parisien. Et donc là, je suis passé d'une activité associative humanitaire comme salarié, à bénévole très local sur une autre question, qui était la question des droits de l'Homme. Et en fait, c'est à cause de ça... C'est aussi une idée que j'avais en me disant : De toutes façons il est hors de question que je retourne travailler dans le privé marchand concurrentiel, donc si je veux travailler dans le secteur associatif il faut que je connaisse le secteur associatif. Et en fait j'avais cette idée et c'est effectivement ce qui s'est passé, c'est-à-dire que j'ai commencé à militer en tant que bénévole à la LDH, j'ai connu de plus en plus d'organisations et j'ai noué des contacts et puis après je me suis ouvert à des sujets... Les nouvelles technologies de l'information à partir de la vidéosurveillance, ce qui était plus RFID, tout ça c'étaient des choses que je connaissais pas vraiment. Donc tous les problèmes liés aux droits de l'Homme en lien avec ces nouvelles technologies.

Donc du coup j'ai embrayé sur une formation gestion associative parce que il me fallait quelque chose un peu pour valider quelque chose au niveau gestion... Enfin j'avais trouvé ça, je me disais que c'était pas mal. Et j'avais une période de formation de trois mois, j'ai fait un stage à la LDH, au siège, et puis j'ai trouvé ce boulot ici. Parce qu'effectivement j'étais assez ouvert sur ces questions des technologies émergentes et en fait je m'étais pas fixé non plus d'objectif très ambitieux. Je m'étais dit : Le secteur associatif c'est plutôt sur des questions droits humains, démocratie, citoyenneté... Et en fait, tout mon engagement, je crois qu'il est devenu de plus en plus politique au fur et à mesure que j'avancais dans ce parcours là, et de plus en plus général. C'est-à-dire que avant je voyais les choses par un prisme qui était celui de l'aide internationale, après j'ai un peu évolué. Bon quand j'étais à LDH, cette période-là était quand-même assez formatrice aussi et je voyais les choses plus à travers un prisme droits humains. Et plus ça va, plus j'en suis venu à me poser des questions sur la démocratie, sur le fonctionnement démocratique, etc. Pour avoir vécu en plus dans des pays où il y avait même pas un semblant de démocratie...

En fait voilà, je pense que c'est au fur et à mesure, disons que je suis remonté un peu, au lieu d'être focalisé sur une activité ou une orientation, je me suis mis un peu en retrait, j'ai essayé de prendre les choses plus en amont et à réfléchir sur des questions plus fondamentales, liées à la démocratie. Et en fait maintenant je n'envisage absolument aucune activité rémunératrice qui ne serait pas le reflet de mon engagement. Pour moi ça n'a aucun sens d'aller gagner sa vie... D'ailleurs ça se reflète un peu dans... J'ai toujours géré cet aspect là avec un peu de désinvolture mais, même si bon je fais quand-même attention, ça n'a jamais été quelque chose qui m'a guidé. Et même là, actuellement, il y a des problématiques où il faut faire extrêmement attention au co-structurel. Et moi je suis le méchant salarié qui suis contre les augmentations de salaires parce que j'estime que ça nous affaiblit en termes politiques. C'est-à-dire que plus on doit gérer des charges structurelles, plus on est dépendant après, plus on met son objet en danger. Parce qu'on devient dépendant d'un certain nombre de financements, on se dirige plus vers certains types de projets que d'autres parce qu'il y a des projets qui sont plus rémunérateurs que d'autres. Et ça c'est des situations que j'ai vécues quand j'étais dans l'humanitaire. Moi j'ai travaillé dans des très grosses structures où il était vital de faire du contrat américain ou européen pour les quelques pourcents de frais de structure qui venaient nous payer les salaires des sièges, etc. Donc c'est pour ça que j'ai cette vision là. Ma vision de mon action dans les associations elle se situe aussi à ce niveau là, c'est-à-dire essayer d'être le plus indépendant possible pour développer une réflexion et une analyse politique qui ne soit pas parasitée par des contraintes financières et dont l'activité aussi ne soit pas parasitée. Parce que on peut avoir une réflexion tout à fait louable, ce que je considère louable politiquement, et faire tout à fait autre chose. Mais bon, cette situation justement d'indépendance et de pouvoir mener son activité, son action, en fonction de l'analyse qu'on aura faite et des priorités qu'on aura fixées, je m'aperçois que c'est difficile partout, y compris dans l'association dans laquelle

je bosse actuellement. Mais moi je suis absolument Ayatollah dans ce domaine là. Pour moi s'il faut baisser les salaires de moitié pour que l'objet de l'association continue de vivre ou s'il faut licencier une personne... Je pense que tout en respectant le droit du travail, les associations, compte tenu du fait qu'elles évoluent dans un environnement qui ne leur est pas favorable et de moins en moins favorable, je pense qu'elles doivent se départir de tout scrupule par rapport à ce système-là. Et moi par exemple, au niveau administratif, je me dis qu'il y a des choses à respecter, il y a un cadre légal etc. mais faisons de la réduction de risques mais si un certain nombre de dispositions administratives réglementaires légales ne nous arrangent pas, ben voyons comment les éviter. Alors après, ce qui ne veut pas dire que je défend certaines associations où tu peux avoir un président tout puissant et on vire les gens en veux-tu en voilà. Mais je pense que toutes les associations qui ont un engagement de nature politique, la priorité c'est de préserver cet engagement-là. Donc s'il faut jouer avec des leviers qui sont dans la limite de la légalité, ben il faut jouer avec, voilà. Tans qu'on n'est pas pris ou tant qu'on sait qu'on est dans la limite, on joue avec et puis voilà.

- Mais pas au détriment des hommes quand-même ?

- Pas au détriment des hommes mais je suis désolé, pour moi l'objet d'une association ce n'est pas de conserver des postes salariés. Quand on a un objet politique, si à un moment donné cet objet est en danger, il faut sauvegarder l'objet. Et si on veut avoir un boulot, si on veut gagner de l'argent, on a qu'à aller bosser ailleurs. Il y a des associations qui le permettent, moi j'ai travaillé dans des associations où les salaires sont doubles, voilà, tu vas chez Emmaüs, à la Croix-Rouge française, à ATD-quart-monde... Le salaire des chefs de services, puisque c'est très hiérarchisé, des chefs de département, des chefs de secteur, il est important. Donc si tu veux assouvir ton besoin en matière de... voilà.

- Oui, eux ils ont des salaires importants mais tu penses qu'ils ne sauvegardent pas l'objet de leur association ?

- Moi j'ai vu se développer, quand j'étais dans l'humanitaire, cette dépendance vis-à-vis du co-structurel qui faisait que, à partir du moment où tu gères cent, cent-cinquante, deux-cents, trois-cents salariés, tu te retrouves avec des millions de budget qui sont immobilisés sur les salaires donc pour couvrir cette ligne budgétaire tu signes des contrats de projets qui sont nuls, qui sont des machins conceptuels que tu développes partout dans n'importe quel pays. Enfin, moi je trouve ça obscène, cette logique, ce que j'ai vu se développer, parce que toutes les associations ont pris du gras. Moi je suis arrivé au début des années 90, il y avait certaines organisations qui commençaient à grossir dont Médecins sans frontières, Action contre la faim. Puis tu en as d'autres qui se créent et de toutes façons l'objectif c'était toujours de grossir. Et j'estime que quand tu te retrouves dans cette logique-là, c'est-à-dire aller chercher de l'argent pour couvrir des frais structurels pour sauver ou pour conserver des moyens humains, mais ton objet n'est plus important. La couverture de tes lignes budgétaires devient la priorité donc tu fais n'importe quoi. Tu te tord le bras, voire pire, pour pouvoir arriver à équilibrer ton budget. Donc voilà. Moi en tout cas ça fait partie complètement de mon expérience et c'est pour ça que je suis très très dubitatif. Alors après, il faut distinguer les associations. Il y a des associations de service dont l'objet n'est pas politique, c'est essentiel de mettre en œuvre une activité. Bon, effectivement, là, la question de l'objet se pose moins. Il faut rendre un service à des gens qui sont adhérents ou qui ont telle caractéristique, là on est dans autre chose. En tout cas je pense que les associations qui ont un objet qui est politique et qui sont plutôt dans une approche confrontationnelle avec l'environnement actuel et le système actuel, sont des associations qui n'ont aucun intérêt à grossir. Et si elles veulent conserver leur intégrité, c'est en maîtrisant un certain nombre de choses, et notamment leur coût de fonctionnement. C'est pour ça que le travail en réseau est intéressant parce qu'il faut plutôt mettre en réseau des petites structures qu'avoir une énorme structure.

Donc en fait mon engagement, c'est vraiment une pensée continue, au fur et à mesure de mes expériences. Tu développes une réflexion, tes convictions évoluent aussi. Alors je pense que chez moi elles se radicalisent. En plus c'est vrai que le fait d'avoir eu des expériences dans des secteurs associatifs différents, me montre qu'il y a quand-même des éléments communs, des paramètres que je retrouve, des évolutions... Quand je parle d'évolution, il y a aussi l'histoire des structures. L'association dans laquelle je suis c'est typique. Au début c'était petit, ça fonctionnait sans salarié, beaucoup sur du travail bénévole, des gens qui avaient un engagement très important, qui avaient leur activité. Bon c'étaient beaucoup des chercheurs de toutes façons. Et puis après on évolue, la bureaucratie devient plus importante, il y a plus de salariés donc on se met

à se poser la question des conditions de fonctionnement, du respect du minimum administratif qu'on doit respecter quand on est une association déclarée, etc. Et après on rentre dans une espèce de routine et on s'aperçoit que finalement il y a des sujets qu'on porte, qui font un peu partie de l'histoire, sur lesquels on continue à travailler alors que peut-être que les priorités sont ailleurs. C'est pour ça d'ailleurs que mon engagement il ne peut exister que par des changements, soit de secteurs, soit de structures, parce que très vite on repère les blocages, on dit : Ça ça n'évoluera pas, donc si ça ça n'évolue pas, etc. Et là, je suis très content d'être en plus dans ce bâtiment, ici, dans ces conditions de travail, parce que ça me permet de croiser aussi beaucoup d'organisations. Parce que, actuellement, ça vient peut-être du fait d'avoir bossé dans l'humanitaire et d'avoir touché la détresse humaine de très près, j'ai un ancrage humain vraiment très important, là. J'en discutais avec Etienne d'ailleurs, je disais : Il va falloir qu'on fasse une étude sociologique des gens qui sont dans nos assoc'. Parce que, excuse moi, ce que je vois c'est qu'ils sont tous sur-diplômés, sur-éduqués, en fait c'est la classe moyenne intellectuelle déconnectée d'une certaine couche de la population dont elle prétend défendre les intérêts etc. Et moi ça me dérange de plus en plus. Je trouve que les associations dans lesquelles je bosse et celles que je croise dans mon quotidien professionnel c'est tout à fait ça.

- Ici particulièrement...

- Ici ou ailleurs, tu vas à Mondo M, à Montreuil... Je pense que ces associations, qui sont des associations qui ont un objet justement politique, je te parles même pas des autres assoc' qui relèvent de l'entrepreneuriat social, on est dans une autre problématique. Et ce constat, je le trouve très dérangeant. Même si je suis complètement dans le profil, je pense ne pas avoir beaucoup de choses en commun avec les gens... En tout cas je pense qu'il y a des gens qui pensent qu'il faudrait changer et il y a des gens qui s'en foutent un petit peu. Et actuellement, dans tous ces mouvements qu'on voit naître, Nuit debout, Alternatiba, qui sont très bien en terme de lutte, certainement, puisque c'est des tentatives de regroupement de forces, en même temps je croise toujours les mêmes profils. Et Nuit debout c'était particulièrement caractéristique. Il y a eu des tentatives tout à fait louables mais un peu maladroites pour essayer de se connecter. Il y a eu le coup de République-Stalingrad. A Stalingrad il y avait des réfugiés donc du coup il y a eu une tentative de liens entre les deux. C'était marrant. Moi j'étais pas dans l'organisation de Nuit debout du tout, mais je suivais ça plutôt professionnellement puisqu'on y a fait quelques interventions, et puis j'y allais aussi individuellement. Alors il y avait cette histoire de faire le lien avec les réfugiés et les réfugiés disaient : Ben pourquoi vous voulez qu'on vienne à République vous avez qu'à venir ! [rire] Ou alors des tentatives de créer le même type d'occupations en dehors de Paris, qui fonctionnaient pas forcément très bien. Mais bon il y avait au moins cette volonté d'essayer. Je pense que le fait d'avoir fait ce constat sur le profil des gens, et puis en plus le faible renouvellement, quand-même...

- Mais tu l'expliques comment, ça ? Comment faire pour que ça change ?

- Ben comment on explique qu'on trouve ces profils majoritaires ? C'est un problème d'ouverture je pense et puis il y a des logiques, qui sont plus terre à terre, d'emploi. Tu as des gens qui travaillent dans ces assoc' depuis dix, quinze, vingt ans et voilà c'est leur boulot, ils ont une famille à nourrir et tout changement peut être quelque chose de délicat à gérer alors si en plus tu as des responsabilités en dehors de ta petite personne ça devient encore plus compliqué. Je pense qu'il y a un mélange de choses. Et puis c'est aussi la sophistication de la réflexion, et l'objet parfois compliqué, qui fait que les gens qui n'ont pas préalablement tel bagage ou eu tel parcours ou telle réflexion peuvent pas s'intégrer, ou peuvent difficilement s'intégrer. Nous on voit bien, on a un objet qui est un peu difficile et qui peut apparaître comme un peu chiant. On n'a pas beaucoup d'adhérents mais on a fait une enquête sur le profil de nos adhérents, on est complètement à l'inverse de la société. Chez nous la majorité des gens a bac plus cinq. C'est pour ça que je dis qu'il faudrait faire une étude sur les profils et sur les raisons qui font qu'il n'y a pas plus de mixité et de diversité. Parce que pour moi c'est la clé de l'étendue de notre mouvement. Si on arrive pas à percoler plus que ça, on va se retrouver à quelques-uns sans pouvoir faire le lien avec d'autres groupes qui mènent aussi des luttes qui sont peut-être différentes des nôtres mais qui ont peut-être le même objectif.

- Oui parce qu'il y a quand-même des collectifs du genre Pas sans nous, issus des quartiers. A mon avis ils n'ont peut-être pas le même profil. Justement j'aimerais bien savoir !

- Oui, voilà. Non ils n'ont pas le même profil... En tout cas il y a des passerelles à établir sur des objectifs beaucoup plus large que notre objet si on veut arriver à effectivement transformer les fondements de la société. Parce que voilà, on ne pourra pas le faire. Moi je dis qu'on fait partie de l'aristocratie de la lutte, c'est comme ça que je l'appelle, on ne fera pas grand-chose tout seul. Et ça, ça fait sans doute que je ne peux pas m'inscrire dans ce contexte là si ça évolue pas. Il y a eu un séminaire stratégique, interne à mon assoc', et ça c'est des choses qui ressortent. On dit qu'il faut qu'on réussisse à se situer dans un projet politique avec d'autres organisations et qu'on se mette d'accord sur un minimum, un programme commun et peut-être qu'on essaie d'avancer comme ça ensemble. Et moi je pense que si ça ne se produit pas, en tout cas moi je ne vois pas d'intérêt à évoluer dans cet environnement là, un peu figé.

- Et tu verrais quoi, alors ?

- Je sais pas mais je pense... Quand on a vraiment des convictions, des engagements très profond on trouve toujours à les mettre en œuvre. Après bon, moi j'ai aussi une vie personnelle qui me permet de le faire. Ça c'est vraiment une grande liberté. Quand on l'a il vaut mieux en profiter. Mais voilà, tout ce que je disais tout à l'heure sur le fonctionnement associatif, sur les grosses structures, etc. Les associations, y compris les associations qui ont un objet politique un peu délicat à gérer, sont composées d'hommes qui ont aussi des contraintes qui font qu'on est obligé de gérer d'une certaine façon parce que le gérer différemment ça aurait d'autres implications, etc. Mais une trop grande dépendance vis-à-vis d'une structure ou d'un système fait qu'on tutoie souvent les limites d'un engagement ou de convictions qu'on peut avoir, en tout cas de mise en œuvre de convictions qu'on peut avoir. Ça c'est très clair. Après, chacun, individuellement par rapport à ses convictions, on trouve des voix, et chacun a ses contraintes, ses avantages...

Mais en tout cas, il est évident que moi, ces engagements, ça donne le sens de ma vie. Si je les avais pas, mais qu'est-ce que je ferai ? Franchement, moi j'ai gardé des amis que j'avais quand j'étais ado, jeune adulte, qui sont des gens qui ont évolué complètement différemment de moi. Quand je vois leur vie, je n'en voudrais vraiment pas pour deux sous. Mais vraiment pas. Je ne leur dit pas, c'est difficile de parler de ce genre de chose. Et de toutes façons on est dans une relation qui fait qu'on se connaît depuis longtemps, donc du coup y'a beaucoup d'affectif, ce qui fait que ça permet d'oublier un peu certaines choses. Quoique. Moi je suis de plus en plus intolérant. J'ai effectivement des gens autour de moi dont la finalité c'est d'acheter un nouveau truc, d'aller en vacances à dix milles kilomètres d'ici, etc. J'ai de plus en plus de mal à supporter ça. Et quand je vois ça, je me dis : Oh mon Dieu quelle horreur si ma vie c'était ça se serait terrible ! Donc du coup si je maintien pas cet espèce d'engagement que j'ai et que ça ne se reflète pas dans ma vie quotidienne, et dans mon parcours, et dans ma vie professionnelle, ce serait désastreux. Enfin, ce serait désastreux, je veux dire que je verrai pas l'intérêt, finalement. Parce que je trouve que le monde dysfonctionne gravement et que si on le prend tel qu'il est, je trouve ça terrible.

- En même temps les gens que tu décrivais, ils ne trouvent peut-être pas que le monde dysfonctionne tant que ça, finalement ?

- Ça dépend parce que en fait quand tu pousses un peu la conversation avec des gens et quand tu leur poses des questions précises, tu t'aperçois qu'ils sont pas si satisfaits que ça. Mais ils ont quelque chose, une situation à préserver, et pour eux ça justifie, je pense, leur attitude et leur complaisance vis-à-vis de l'environnement dans lequel ils sont. En fait, dernièrement j'ai dîné avec deux amis et avec des amis que je ne connaissais pas. C'est le gratin, c'est des cadres sup. Alors il y en a un qui travaille dans un boîte, je sais plus ce que c'est, et une autre qui travaille à la SNCF, son truc c'est de dire : Tu comprends moi je vire sept-cent personnes par an parce que voilà. Alors leur fille est partie à l'Impérial collège pour étudier les biotechnologies parce que en France tu comprends ça a pris beaucoup trop de temps et que maintenant on peut faire ça dans sa cuisine. Enfin bref. Donc si tu veux ce sont des gens qui se situent complètement dans le système et ils ont une place, finalement, qui leur convient. Mais quand tu discutes, quand tu leur poses quelques questions, tu t'aperçois qu'ils ne portent pas un jugement si positif que ça. Mais au nom de : Il faut qu'on préserve notre mode de vie, il faut qu'on préserve notre position dans la hiérarchie sociale, etc. et ça, ça implique de faire ci et d'accepter de faire ça, etc. Et donc voilà.

- Ce qui n'est pas ton cas... ni moi d'ailleurs...

- Ce qui n'est pas notre cas et puis ce qui est quelque chose qu'il faut aussi combattre. Parce qu'en même temps, enfin moi je suis très convaincu que certains modes de vie qu'on a en occident sont désastreux pour

l'impact sur l'environnement, etc. Je suis convaincu que s'il y a pas un changement drastique du mode de vie d'une large majorité de la population, enfin pas d'une majorité de la population, j'ai tort, d'une partie de la population qui est la partie qu'on désigne sous le terme d'occidentale, ou des pays émergents, s'il y a pas de changement, la planète... Bon, elle est déjà foutue mais voilà. Mais ces gens là, si tu veux, tu t'aperçois qu'ils sont complaisants, et au nom de leurs intérêts ils vont s'adapter. Bon ben moi je les regarde en me disant : Ben les pauvres, leur vie j'en veux pas et elle m'attriste, en plus, parce que je me dis : Comment on peut se satisfaire de cette vie là ? Et effectivement tu t'aperçois que, comment on peut s'en satisfaire, c'est les biens matériels qui donnent la réponse. Parce que c'est ça finalement, tu pars trois fois en vacances dans l'année, au soleil, au sport d'hiver et je ne sais où, t'achètes des grosses voitures, tu vas au restau, tu t'achètes les derniers gadgets technologiques... Et en fait, visiblement ça réussit à apporter satisfaction à ces gens là.

- Donc là, ton boulot dans cette assoc', tu sens qu'il y a des choses qui peuvent faire bouger les choses ?

- C'est pas tellement cette association en particulier, comme je te le disais, c'est plutôt cet environnement d'associations qui ont des objets politiques, qui font un boulot assez intéressant d'explication, de décodage, de diffusion d'information... Mais, je regarde aussi les gens qui sont dedans et ces gens là me désespèrent aussi un peu. Moi je pense que, même si ça change pas la face du monde, on doit être cohérent dans notre vie. Quand on a des engagements et des convictions, on doit essayer autant que possible d'être cohérent avec notre vie. Tous les gens que je fréquente dans mon milieu professionnel, quand il y en a un qui me dit qu'il va toujours aux sports d'hiver, je lui dis : Mais comment tu peux encore aller aux sports d'hiver ? L'industrie du sport d'hiver est en train de détruire la montagne. Lui, le truc, c'est qu'il est né dans une région montagnaise donc il y a cet espèce de... voilà. Donc pour moi, l'effort il est à faire la-dessus. Effectivement, il y a quarante ou cinquante ans, l'industrie du sport d'hiver n'était pas aussi nocive qu'elle l'est maintenant. Parce que maintenant le tourisme en hiver est devenu massif, les investissements en infrastructures sont énormes et destructeurs, enfin voilà. Donc c'est pas tellement lié à une assoc' c'est plutôt lié à un...

- ...un écosystème ?

- ...un écosystème, voilà, que je regarde fonctionner et finalement... Sans compter que, en terme de moyens d'action, ça se renouvelle pas. On est sur des échecs répétés depuis trente ans sur certains moyens d'action, on en a pas encore pris acte en se disant : Bon voilà il faut qu'on trouve autre chose. Et ce qui est détestable c'est quand tu poses ce genre de question on te dit : Ben qu'est-ce que tu proposes ? Mais la réponse elle est pas sur une personne, la réponse elle est collective, il faut qu'on réfléchisse ensemble pour savoir comment est-ce qu'on pourrait trouver des moyens d'action qui seraient... voilà.

- C'est un peu ton action, ton objectif, là, de faire en sorte que...

- Non parce que je trouve que les choses sont trop figées et puis il faut remonter aussi à des choses très terre à terre qui font que toutes ces organisations sont composée d'êtres humains, etc. Mais en plus non, je pense que d'un point de vue très binaire, je me dis : Soit on rentre dans une lutte qui pourrait devenir très violente. Parce que effectivement on estime que tout est bloqué, et ça alors moi je suis très clair la-dessus, je ne suis pas non violent. Non je ne suis pas non violent parce que j'estime qu'il faut se garder... Moi j'ai travaillé, quand j'ai fait mon master dans les années 2000, sur la question de la violence. Qu'est-ce que la violence, qu'est-ce qu'on appelle la violence et pourquoi, etc. Et pour moi, alors tout est relatif mais la violence physique n'est pas pire que la violence structurelle qui s'exerce dans notre société et qui tue, il faut le dire, des gens. Mais on a l'impression que ces morts là sont des morts légaux. En foutant sur le carreau je ne sais combien de personnes, on peut considérer qu'il y a pas de problème, en tout cas personne n'est incriminée pour les gens qui se suicident parce qu'ils sont au bout du rouleau. Personne n'est incriminé ou alors très rarement parce qu'on a fait travailler des gens dans des conditions de merde et qu'ils en meurent. Donc du coup moi, ma réflexion sur la violence, elle est que je ne mets pas la violence physique en haut de l'échelle de la violence. Il y a des violences qui s'exercent de façons différentes et moi je suis un fervent défenseur de... pas l'autodéfense mais... Si à un moment donné tu es attaqué... Moi j'ai vu des situations extrêmes où les gens se retrouvaient en face d'autres personnes et là, si tu restes en l'état, de toutes façons c'est toi qui disparaît. T'es dans des situations de violence où, effectivement t'as pas le choix, c'est toi ou c'est l'autre. Et se trouver dans des situations comme ça, ça fait poser des sacrées questions. Moi je me suis retrouvé dans des conflits armés où ce genre de questions tu as intérêt à te les poser avant qu'elles arrivent,

et à avoir clarifié ta position. Sinon, de toutes façons tu es déjà mort, la surprise aidant les gens qui sont en face de toi savent exactement ce qu'ils veulent.

Donc du coup moi je me dis : Soit on rentre dans une espèce de situation de lutte qui fait appel à des moyens d'actions difficiles à accepter, ou alors tu te mets en retrait complètement et tu développes des systèmes parallèles. Et moi je suis en fait plutôt sur cette... j'évolue entre ces deux pôles mais en même temps la question des mondes parallèles, ça peut être quelque chose de satisfaisant, au moins en terme d'engagement. Parce que pour moi la situation est grave. On parlait de ce milieu associatif dans lequel je suis. Le fait de pas se dire qu'on est dans des moyens d'action qui ne permettent pas vraiment de subvertir la situation, de la faire changer de façon importante, structurelle, etc. Je pense qu'on est dans des situations où même nous on peut se permettre de continuer à vivre comme ça. Parce que finalement on fait pas partie de cette catégorie de personnes qui sont largués du système, qui sont vraiment en danger à tous les niveaux, danger de mort, situation sociale déplorable, etc. On ne fait pas partie de ces gens là, et donc se dire : Finalement on n'est pas très efficaces mais on fait au moins ça. Nous on peut se permettre d'attendre. Quand une loi est votée pour la diminution d'une aide sociale, ce ne sont pas les gens qui votent cette loi qui vont l'expérimenter. Quand tu as un parcours qui fait que tu as réussi à gagner ta vie, le sens de l'urgence tu l'as pas, en tout cas beaucoup moins que les gens qui sont au bord du gouffre ou qui sont déjà tombés dedans.

- Même en étant très compatissant...

- Même en étant compatissant ça change pas la situation de ces gens. Et ça, nous qui faisons partie de ce secteur associatif engagé, nous-mêmes on peut se permettre d'attendre parce qu'on n'est pas dans une situation humaine dramatique. En tout cas c'est aussi des choses qui me gênent dans le profil des gens qui sont dans ce secteur associatif.

- Bien. Tu as à peu près fait le tour des questions... Tu vois d'autres choses, sur l'engagement... ?

- Non. Sauf que, comme je t'ai dit, moi je milite, je m'engage en marchant, quoi.

- Je sais pas mais je crois que c'est assez courant cette trajectoire... ?

- Peut-être que les gens qui évoluent dans des partis politiques, dans des structures syndicales, c'est un peu différent.

- T'as jamais adhéré à un parti, toi ?

- Alors j'ai été au Parti socialiste pendant trois ans, c'était juste au moment de mon master, j'étais donc à l'étranger. Au Parti socialiste je faisais partie de la Fédération des français de l'étranger, section des isolés, parce que j'étais au Timor oriental. J'étais au Parti socialiste en 2003, 2004 et 2005. Donc quand je suis arrivé à Paris, j'avais trouvé du boulot mais au niveau logement, j'itinérais un peu donc j'ai fait trois sections différentes.

- Et tu as vécu le référendum interne pour le TCE, les prises de positions etc. du coup, à cette époque ?

- Oui oui oui ! En fait j'ai fait trois sections différentes, la section du 5ème, du 9ème et du 14ème. Et quand j'ai vu la façon dont se passaient les choses, la confiscation des décisions, j'en croyais à peine mes yeux. Ça c'est des choses qui étaient pas perceptibles quand j'étais à la Fédération des français de l'étranger. Sans compter qu'en plus, tu vis dans un autre environnement. En fait je ne sais pas pourquoi je me suis inscrit. Moi en 2002 je n'ai pas voté aux présidentielles. Sciemment. J'avais envoyé un courrier à toute ma mailing liste. Je ne me souviens plus ce qu'il y avait dedans, c'est con je n'ai pas réussi à le récupérer, mais le titre c'était : Ici Londres, entre le facho et l'escroc je ne choisis pas. Et ça, c'est la continuité, je dis au gens : Vous allez voter pour Mélenchon, mais à quoi ça va servir ? A rien je pense. Vous allez contribuer à la perpétuation d'un système et pour moi 2002 c'était vraiment emblématique.

- Même au premier tour tu avais pas voté ?

- Pour moi l'institution présidentielle est quelque chose à supprimer, déjà. Donc je vais pas soutenir un système alors que pour moi c'est totalement incohérent. Donc pourquoi ? C'est peut-être, après 2002, je me suis dit, bon. Et puis il y avait peut-être la curiosité, je voulais voir comment ça se passait. Et puis la Fédération des français de l'étranger c'est un truc un peu à part de toutes façons. Mais quand je suis venu à Paris j'ai vu comment ça se passait. C'est lamentable. La section du 5ème c'est une pétaudière ! En plus avec une véritable haine entre des gens qui sont de courants différents, des comportements inadmissibles. Moi j'ai

subi directement. Quand je suis arrivé personne savait dans quel courant j'étais. La secrétaire de section m'a posé trois ou quatre lapins. Et dans le 14ème, cet espèce de gros con, c'est enregistré : gros con de Pascal Cherki qui est vraiment ce que je déteste le plus en politique. C'est le gus qui a un parcours Unef, le parcours classique du hiérarque socialiste. Quand j'étais sur le dossier de la vidéosurveillance à la LDH, il y avait une réunion organisée par la Mairie sur cette question, parce qu'il y avait beaucoup d'activistes dans le 14ème. Alors l'enjeu c'était, il y avait un plan qui était mis en œuvre par la préfecture de Paris donc avec un budget qui venait de l'État et, c'était Delanoë qui était Maire, la Mairie avait accepté de contribuer à l'installation des caméras de vidéosurveillance, donc contribué au budget. Donc Cherki qui défend de toutes façons la mise en place des caméras de vidéosurveillance, alors c'est là qu'on voit toute la saloperie, cette espèce de mentalité pourrie : Non non c'est pas de la vidéosurveillance c'est de la vidéoprotection. Alors c'est des glissements sémantiques que je trouve lamentables. Et après : Oui mais on va mettre en place des comités d'éthique, etc. En plus avec des analyses primaires. Derrière toutes ces technologies il y a aussi un business, c'est un des moteurs principaux, on oublie très souvent de le dire, ces questions sont généralement éludées. Donc après la réunion, Cherki arrive et vient nous dire : Non je suis désolé mais je ne peux pas ne pas soutenir Delanoë. Pour moi la politique c'est ça, c'est exactement ça.

- C'est le mauvais côté de la politique. La politique politicienne telle qu'elle se fait dans les partis...

- Non, non, la politique telle qu'elle se fait actuellement, dans le système dans lequel on est, c'est ça. C'est-à-dire une espèce de jeu qui est totalement factice. Et donc du coup je crois que cette période m'a franchement vacciné des structures politiques en général. Ça a un peu confirmé ce que mes parents avaient expérimenté quand ils étaient plus jeunes et ce qu'ils m'en avaient transmis. Du coup voilà.

Bon ben bon courage !

- (...) j'ai aussi l'idée de faire des portraits des personnes qui militent au sein du CAC (...)

- Mais tu veux faire des portraits types ou des portraits de personnes ?

- (...) Des portraits types, je pense que ça peut pas exister...

- Mais tu peux retrouver des fondamentaux.

- (...) Et toi le CAC, dans l'histoire, c'est parce que tu bossais à S. ?

- Non j'ai connu le CAC avant de bosser pour S. Donc les premières réunions où je suis allé j'y bossais pas. C'est après, quand je suis arrivé à S. que j'ai vu qu'ils étaient fondateurs du CAC et du coup j'ai continué à faire le lien. Mais je pense que c'est vraiment uniquement parce que j'avais cette volonté là que le lien existe. Parce que justement cette question de rester focalisé sur son objet elle se pose aussi quand il faut nouer des liens ou des partenariats avec d'autres structures. Et moi je pense que c'est au nom d'une action avec une plus grosse envergure, avec des actions qui ont des objectifs communs au niveau politique mais qui ont des objets qui sont différents, ce genre de structure est absolument essentielle. Malheureusement ça reste petit. Et en plus, tu te rends compte que c'est extrêmement difficile de demander à une assoc' de consacrer du temps et des moyens à autre chose que son propre objet. Alors que je trouve que c'est absolument essentiel. Mais même si c'est moi qui joue ce rôle-là, il y a quand-même une conscience chez un certain nombre d'administrateurs que c'est important. En particulier chez le président qu'on a actuellement, qui lui est par ailleurs membre d'Attac, assez proche des mouvements sociaux. Il a cette conscience-là qu'on ne peut pas rester recroquevillé sur son objet et sur sa mise en œuvre, il faut qu'on puisse le replacer dans un contexte plus large, en nouant des partenariats avec des assoc' qui sont sur des domaines différents.

- C'est cette idée là qui t'as fait rentré au CAC ?

- A l'époque c'était tout azimut. Le CAC m'intéressait parce qu'il avait cette approche un peu contenante, de coagulation de différentes initiatives, pas forcément d'assoc' hyper bureaucratisées avec salariés etc. Et c'est aussi à ce moment-là que je me suis rapproché de l'Appel des appels parce que c'était la même volonté, de prendre tous les métiers qui avaient un rapport avec l'humain et d'échanger, voir ce que chacun expérimentait avec les évolutions de la société, économique, du libéralisme économique. Et c'était intéressant d'avoir ce regroupement de personnes. Il y avait donc l'Appel des appels, le CAC, et de facto le fait de militer très localement avec la LDH ça m'a permis aussi de travailler avec des collectifs qui étaient sur un objet, comme la vidéosurveillance. Ça a très bien fonctionné parce qu'il y avait des organisations très diverses qui avaient pas forcément les mêmes idées, mais on s'était fixé un objectif commun, on s'était fixé aussi une

échéance. Donc c'est aussi un peu là que j'ai vu émerger cette façon de travailler, de créer des collectifs sur un objet, pas forcément quelque chose de structuré, avec une personnalité morale, cet espèce de [?] associatif que tout le monde voit : Voilà on va se regrouper, on va se monter en association. Il y a pas forcément besoin de passer par là, tout dépend de quel est ton objectif. Et c'est vrai que j'ai été beaucoup attiré par ces initiatives qui essayaient de rassembler un peu de monde, même si je suis quelqu'un d'hyper clivant par ailleurs !

- On a tous ses contradictions... !

- Avant de se rejeter il faut se connaître. Et après tu peux aussi poser des limites, dire : Voilà la-dessus on est pas d'accord mais la-dessus on l'est, sur tel dossier on peut travailler ensemble pour obtenir ça. Ouais, le collectif c'est ça. C'est l'enjeu essentiel. Après comme je t'ai dit je suis assez clivant dans le sens où quand je vois certaines associations qui utilisent certains moyens, je me dis : C'est même pas la peine. Je pense que dans ce milieu il y a une incapacité à prendre acte de choses qui ne fonctionnent pas et de se remettre en question. Je dis dans ce milieu, j'ai tort, je pense que c'est comme ça partout mais je trouve que c'est plus difficile à vivre. On est sur des enjeux graves, quoi. Mais bon.

- (...) Ton année de naissance ?

- 1964

Entretien avec Daphnée

- Est-ce que tu peux me raconter ce qui t'as amenée à ton ou tes engagements actuels ?

- Alors, moi c'est une histoire un peu de longue date, parce que je pense que ça vient un peu de mon histoire familiale. Mes grands-parents étaient paysans dans le sud-ouest, on avait la ferme familiale où j'allais systématiquement à toutes les grandes vacances ! Y compris le week-end quand j'étais petite, six heures de route, c'était très compliqué. En plus j'étais malade en voiture... Mais bon on allait à la campagne et une fois qu'on y était c'était génial. Donc j'avais toujours eu un peu ce rapport à la terre qui me parlait bien, mais en fait ça ne s'est pas tout de suite traduit dans un engagement concret.

Le premier réel engagement que j'ai pu avoir c'était que j'ai donné mon soutien à la LPO, après avoir rencontré des militants qui tractent dans la rue. Et, vraiment, mon engagement dans l'écologie – parce que moi je suis plus dans l'écologie, le développement durable et plus tard par le social – en fait, c'est ma mère qui m'a dit, au moment du bac – je cherchais une filière, il y avait que des filières sélectives que je voulais faire, je voulais être vétérinaire, ça passait par des prépas – et donc ma mère m'a dit : Mais pourquoi tu t'engages pas dans le développement durable ? Et moi, de par notre histoire familiale, ça me paraissait inné, c'était quelque chose d'un petit peu évident et je voyais pas la nécessité de m'engager vraiment là dedans. Et en fait j'ai bien fait. J'ai passé ma première année en étudiant comme ça, l'environnement, le développement durable, mais sans m'engager pour autant associativement. Je pense que ce qui a été vraiment le déclencheur c'est quand j'ai fait mon année d'échange à Montréal où, là, j'ai rencontré des étudiants qui avaient la même formation que moi et qui étaient vraiment engagés pour l'écologie. Et c'est là que me je suis intéressée à toutes ces problématiques et au côté global, ce qui impliquait globalement l'écologie, toutes ses résonances sociales. En arrivant en France, c'est là que j'ai commencé à chercher des stages dans des associations ou dans des entreprises.

Je pense que ça a été ça, vraiment : une longue histoire familiale et grâce à ma mère qui m'a poussée et grâce à des rencontres que j'ai fait à l'étranger. J'avais pas l'impression que les étudiants français étaient aussi impliqués dans leurs études. Tu vois, là on étudiait des thématiques précises mais au quotidien ça se traduisait sur rien, alors que là-bas c'était vraiment dans le concret. Ils mettaient vraiment en application ce qu'ils apprenaient en terme d'engagement associatif, ils étaient chacun dans une ou deux associations.

- Cet engagement dans les associations tu les as pas trouvé dans ta formation en France ?

- Très peu en fait. Au début j'ai trouvé que mes professeurs à l'université, en licence en tout cas, pour la plupart c'était pas très engagés. Je sais pas à quoi c'est dû mais j'ai vraiment vu une différence entre la licence et le master. Peut-être que c'est dû au fait qu'on soit des plus petites classes, et du coup il y a une relation qui est différente avec les enseignants. Là on était vraiment un petit peu plus militants, il y avait vraiment des revendications, ils hésitaient pas à nous faire part de leur avis en fonction de ce que nous étudions. On avait un professeur d'économie qui nous disait franchement et honnêtement : Mais le capitalisme, voilà, les problèmes qu'on rencontre aujourd'hui ils sont en partie liés à ça. Je pense que ce qui m'a marquée au Québec c'est que moi, cette relation là que j'ai eu qu'à partir du master, il y avait cette discussion ouverte qui pour eux coulait de source dès le début de leurs études. Moi c'est ça qui a été un déclencheur pour moi. Et ma première année de master que j'ai fait après le Québec, ça m'a vraiment confortée là-dedans. Quand il y a quelqu'un qui partage vraiment ses idées plutôt que des grandes théories uniquement, qui est là pour te transmettre un savoir, il est là aussi pour le mettre en lumière, pour le mettre en relation avec du concret, avec ce qu'on vit tous les jours.

- Et l'appliquer sur le terrain...

- Oui voilà, exactement. Oui, je pense que c'est ça. C'était une relation vraiment plus proche, où t'es en confiance. A partir du moment où je pense qu'on est dans un cadre un peu plus bienveillant, un peu plus sécurisé, le cadre du master, où on est dans des plus petites classes où tout le monde se connaît, il y a aucun problème pour aller discuter avec les profs, ils sont vraiment disponibles. J'ai vu une vraie différence avec la licence et je pense que c'est vraiment lié, là on avait plus à faire à des humains qui nous transmettaient leurs savoirs, mais aussi avec qui on pouvait développer un sens critique qui était bien plus important qu'en licence où on avait que de la théorie.

- D'accord. Alors tu fais ton master en développement durable, c'est ça ?

- Alors ça avait un nom très pompeux, ça s'appelait Aménagement énergie écologie territoriale. On avait un cours d'écologie territoriale mais c'était développement durable grosso modo, pas tellement technique. C'était un master un qui visait à faire un master de recherche, pas vraiment professionnel. Et c'était très axé sur le côté systémique du développement durable. Le développement durable, tu sais, c'est on formalise avec l'axe social, économique et environnemental. Et donc c'était très interdisciplinaire, on avait des cours d'économie, il y avait des remises à niveau, comme il y avait des étudiants de toutes les filières, on avait des étudiants qui venaient de psychologie, des ingénieurs, qui venaient de partout... Et c'était aussi le responsable de master, qui était aussi mon responsable de master-deux, qui lui était très engagé, il a une chaire de recherche Culture, environnement, société.

Voilà, c'est un peu dans la même veine que se situe tout mon engagement. Et oui je pense que c'est aussi quelque chose par rapport aux personnes. Ça dépend vraiment des personnes que tu rencontres. Des étudiants qui avaient un master-un très similaire à nous, ils n'avaient pas le même responsable de master, la ligne majeure était avant tout économique et c'était surtout pour viser des postes de cadres dans de grandes entreprises. Alors que nous ils nous avaient dit cash – ils ont été très cash avec nous en master-un comme en master-deux – : On vous forme pas pour un métier, par contre on vous forme à réfléchir. Et c'est ça qu'on essaie de faire. Je pense que aujourd'hui ça ne m'aide pas du tout pour le monde du travail mais... [rire]

- Justement, c'était ma question : tu as fait ça en pensant à un métier ou.. ?

- Non j'ai fait ça parce que..., j'ai adoré étudier l'environnement, le côté vraiment scientifique, biologie, écologie. J'adore les sciences, ça m'a passionnée. Par contre je me voyais pas faire de la recherche, pas du tout. Parce que j'avais l'impression qu'au final, d'une part j'avais beaucoup de mal avec ce truc de rechercher en permanence les financements, si on a pas les bons financements on peut pas mener à bien notre recherche comme il faut, et si on peut pas mener à bien notre recherche comme il faut les résultats sont un peu biaisés. Et en plus de ça, d'un autre côté, même si on a tous les financements qu'il faut et qu'on arrive à faire une découverte qui peut changer le cours de l'humanité, et bien entre le monde scientifique et la société civile il manque un lien assez important. Et moi de par mes études, j'avais un bac S normal, j'avais assez peu de billes pour comprendre ce qui clochait là-dedans. Donc je me suis dit : C'est ça qu'il faut, c'est ça qu'il manque aujourd'hui. Parce qu'on a des chercheurs, on a pas mal de gens qui sont engagés, la société civile cherche aussi à trouver des solutions, il manque plus qu'à faire les liens entre tout ça. On peut tous arriver à fonctionner dans le même sens, en fait, il suffit juste que ça passe par énormément de filtres. Il faut pouvoir rapprocher tout le monde autour de ces questions-là. Et j'avais un ami qui avait fait ce master-là l'année d'avant et je lui ai parlé de mes interrogations et il m'a dit : C'est exactement ça qu'il te faut, en fait, toutes les questions, toutes les thématiques que tu arrives pas à connecter, ça ça pourrait permettre d'y répondre. Il m'a dit : Peut être que ça te plaira ou pas, c'est très engagé. Néanmoins c'est vraiment ça. Et voilà, je me retrouve vraiment bien là-dedans. Après voilà...

- Là tu as fini ton master-deux ?

- J'ai fini mon master-deux en octobre, le CAC c'était mon stage de fin d'étude, justement. Et donc pour la suite c'est bizarre parce que du coup maintenant je me sens de moins en moins apte à aller, comme on dit, changer le système de l'intérieur dans une grande entreprise, travailler à la RSE, Responsabilité sociétale des entreprises, pour essayer de changer le truc de l'intérieur. Justement j'avais aucune expérience associative en tant que telle. Je donnais des sous à une association, je travaillais bénévolement dans une association mais c'était une association sportive dans laquelle je faisais du sport quand j'étais petite. C'est un club d'équitation donc c'est une association sportive, ça n'a rien à voir. Et donc en première année je n'ai pas trouvé de stage, mais les associations étaient les seules structures qui ont répondu à mes nombreuses candidatures. Donc je me suis dit : Quand-même, une structure qui a mis d'offre nulle part, qui a dit nulle part qu'elle recherchait quelqu'un, qui prend le temps quand-même de répondre à une candidature spontanée même pour dire non on est désolée, ça m'a fait du bien et donc ça m'a poussée pour le master-deux à chercher une association et je suis tombée sur le CAC. Du coup maintenant j'ai envie de continuer l'aventure parce que ça m'a permis aussi de me rendre compte de la situation des associations et je trouve ça très dommage. Et c'est pour ça aussi que là je cherche un service civique, parce que, même s'il peut y avoir des problèmes avec les services civiques, je pense que pour une association qu'on connaît bien... C'est un peu comme tout, mais une

association dont on peut décrypter l'offre qui nous est donnée, c'est quand-même un super avantage pour les associations parce qu'elles n'ont pas à avancer d'argent pour avoir un petit peu de main d'œuvre, pour avoir des forces de travail. Et donc voilà, là je suis en recherche active de service civique.

- Tu dis que c'est avantageux pour les associations mais pour les personnes en service civique ?

- C'est aussi super parce que en fait c'est beaucoup valorisé après dans le monde du travail et puis ça reste à la fois de la formation, de l'apprentissage et du travail concret. On est quand même encadré donc il y a un cadre qui est assez rassurant, on a un tuteur référent. Et, je te donne mon avis alors que j'ai pas encore du tout essayé le service civique, mais ça fait plus on est encadré, on poursuit notre formation, tout en apprenant concrètement un travail. C'est-à-dire que moi aujourd'hui dans les postes que je rechercherai en dehors du service civique ce serait plutôt Chargé de mission agenda 21 ou Chargé de mission climat énergie, donc au niveau théorie j'ai tout, mon bagage universitaire est bon, mais au niveau de la pratique il y a pas mal de tâches que je ne sais pas faire, mais pas du tout, et que je pourrai apprendre en service civique et que je pourrai ensuite valoriser dans une candidature en disant : Oui je sais ce que c'est j'ai pas juste entendu parler de ça dans une recherche, j'ai fait ça six mois je sais ce que c'est. Et je pense que c'est rassurant pour une première expérience professionnelle. C'est comme un stage mais pas mal bénéfique aussi pour la structure. C'est comme ça que je le vois, j'espère que ça se concrétisera après dans le réel [rire]. On croise les doigts.

- Donc tu dis que ça c'est ton engagement mais tu relies vraiment le boulot et ton engagement, finalement ?

- C'est bizarre à dire mais par mes études j'ai vu tellement de choses aberrantes, là avec le master-deux que j'ai aujourd'hui, des entreprises comme Total recherchent des gens avec ma formation, et je sais ce qu'il y a derrière et j'arrive pas à me dire que je pourrai dissocier mon travail, avoir un statut de cadre très bien rémunérée dans une grande entreprise où j'aurai quand-même une sécurité assez importante, et ensuite garder mon engagement associatif pour, entre guillemets, « mes loisirs ». Pour moi ça doit être lié, surtout dans des formations comme la mienne, et comme il y en a de plus en plus aujourd'hui. A partir du moment où il y a des convictions derrière c'est difficile de les mettre de côté dans un emploi et de garder ses convictions uniquement pour le loisirs ou pour un engagement associatif qui se fait du coup à titre bénévole. Alors que des entreprises engagées il y en a, le monde de l'entreprise n'est pas forcément mauvais ! Des entreprises engagées, il y en a beaucoup aujourd'hui qui sont des petites entreprises qui devraient pouvoir se développer correctement. Et les professionnels de ces milieux-là, ils devraient pas être privatisés par les entreprises de ces gros groupes, par des entreprises qui eux ont les moyens d'attirer du personnel, des jeunes qui sont formés, diplômés. Moi, après, j'aime bien ce côté associatif aujourd'hui, je n'ai qu'une expérience dans l'associatif, j'ai envie de voir ailleurs, est-ce que ça me plaît, et voir quelles sont les différences.

Pour en revenir à ce que je disais tout à l'heure, il y a plein de gens qui étaient avec moi en formation et qui pourtant ont les mêmes enseignements, mais eux c'était un prétexte pour accéder à un poste à haute responsabilité, à haut salaire, dans un groupe qui est avantageux. Et moi je comprenais pas : On a démontré par a plus b que ces gens nous entubent au quotidien, à quel moment est-ce que tu vois pas ça ? En fait cette formation elle m'a permis de me rendre compte de l'individualisme dans lequel on nous élève, d'une manière hyper insidieuse en fait, sans nous le dire. Les notes, il y a toujours un classement quelque part, et puis il faut être les meilleurs, et puis la compétitivité dans les entreprises. J'ai des potes même en master-deux qui étaient hyper engagés qui ont fini par faire leur stage de fin d'étude chez Bouygues immobilier en disant : Mais c'est vachement bien ce qu'ils font ! - Pardon ? Mais non mais pas tout, enfin ! Et je comprenais pas. Pour moi ça coule de source en fait, j'arrive pas à mettre de côté mon engagement associatif. Je suis quelqu'un d'assez franc et entier, ça se voit assez vite si je fais quelque chose qui va contre ce que je pense être du bon sens ou en tout cas mes convictions, ça peut pas durer, je vais me faire des ulcères, je vais faire sauter la boîte [rire] mais ça peut pas marcher pour moi. C'est juste pas possible.

- Alors pour toi c'est quoi une entreprise engagée dans laquelle tu aimerais travailler ?

- Une entreprise engagée, c'est une bonne question. Déjà que l'idée de départ de l'entreprise ce soit sur un constat que je partage ou sur, pas forcément une idée innovante mais voilà, rétablir une inégalité, rétablir quelque chose qui est inéquitable. Je te prends un exemple. Le travail que je vais faire, parce que j'ai un

boulot dans une épicerie rue Jean-Pierre Timbaud, parce que je cherchais un petit boulot qui pourrait me rémunérer pendant ma période de chômage, pour faire autre chose que attendre que le temps passe. Je voulais que ce soit un petit job mais je ne voulais pas retourner dans mes jobs étudiants comme Décathlon. Engraisser la famille Mulliez ça va cinq minutes. En fait, leur idée à eux, ils vendent des produits en direct, ils traitent directement avec des producteurs, français majoritairement, et ils revendent les produits. Alors ça fait des produits qui sont chers, pas nécessairement bio et ils les vendent dans la rue Jean-Pierre Timbaud, ça peut passer pour de la gentrification, aller dans les quartiers populaires, jouer sur le côté bobo et continuer la gentrification de ces quartiers. J'y suis allée un peu en reculant en me disant : Il y a une idée derrière mais je sais pas. En fait j'ai rencontré ceux qui ont créé la boîte et en discutant avec eux, voilà, il y a des convictions qui sont derrière, qui sont pas forcément écologiques à la base, eux c'était plus social. Par exemple, eux c'était : C'est pas normal qu'un producteur qui fait des bons produits, qui travaille bien, ne puisse pas se rémunérer, c'est pas possible. C'est pas normal que ceux qui se disent chefs de restaurant étoilé à Paris ne connaissent pas d'où viennent leurs produits. C'est pas normal que tous ces liens soient perdus et que ce soit complètement déconnecté. Donc en fait ils avaient quand-même une réflexion. L'entreprise elle est pas là : Voilà, il y a une niche, on va faire un truc de niche, ça va marcher. Non : On a un constat qui est pas bon, qu'est-ce qu'on peut faire à notre échelle pour le rétablir. Bon il y a aussi : On va faire un chiffre d'affaire. Moi je me déconnecte un peu de ça parce que quand je parle à des clients dans la boutique j'ai pas l'impression de leur mentir. C'est hyper sincère de leur côté parce que avant de créer leur boîte ils étaient dans le mouvement Slow food. Ils faisaient partie de l'association Slow food, en baisse de régime d'après ce qu'ils m'ont dit. Donc c'est dans la continuité d'un engagement et donc pour moi c'est tout bon. Du coup le côté financier je m'en fous. Bien sûr qu'une entreprise doit faire de l'argent, c'est pas mon problème. Tout ne peut pas être associatif. Donc voilà, ça part d'un engagement, d'un constat, mais aussi d'une indignation, et cet engagement il se traduit par la création d'une entreprise pour rétablir les choses. Moi c'est ça qui m'a plu et c'est ça plus tard qui m'aiderait à choisir une entreprise engagée.

- *Donc ça part de convictions et d'une indignation.*

- Plus que d'une recherche d'un marché. C'est ce que je vois, c'est un peu comme vous pour les logiciels libres. Pourquoi est-ce que l'informatique et le numérique c'est privatisé ? Pourquoi est-ce qu'il faut acheter le pack-office juste pour rendre un devoir universitaire ? Il y a beaucoup de gens qui doivent rendre un devoir, est-ce qu'ils doivent payer pour pouvoir juste faire leur boulot ? Je trouve pas ça normal. Je pense que c'est ça qui fonctionne bien.

- *Et toi tes convictions, en quelques mots, tu dirais que ce serait quoi ?*

- Mes convictions ? Je suis très influencée par mes lectures...

- *C'est normal, et ça évolue avec le temps.*

- Mes convictions c'est déjà que je trouve quand-même que c'est aberrant qu'on puisse penser à une société de croissance illimitée dans un monde qui à la base est fini, ou à renouvellement très lent. C'est pas possible. Il y avait des études qui étaient très drôles qui montraient que si un hamster gardait le taux de croissance de ses six premiers mois de vie, au bout d'un an le truc ferait une tonne et il devrait être nourri par la forêt amazonienne tous les jours ! [rire] On apprend les fonctions en maths quand on est petit, on le voit. Je trouve ça complètement incohérent, ce système là, tout simplement.

Ensuite, ce qui me perturbe complètement, c'est la recherche de profit à tout prix et qui pousse de manière insidieuse, par exemple les agriculteurs, à détruire leur outil de travail qui est la terre et qu'ils forcent à s'appauvrir à terme. Parce que un sol appauvrit c'est forcément plus de produit phytosanitaires dessus et c'est un engrenage. Je trouve ça un peu fou, parce que j'ai l'impression que quand on parle des agriculteurs, ça serait que ceux qui font, que des forces de travail, et pas du tout des forces de réflexion. Alors que pas du tout, mon grand-père, il était paysan, tout ce qui était maraîchage c'était pour eux leur consommation personnelle, ils gagnaient leur sous en vendant du raisin à une coopérative viticole. Mais au-delà de ça, le paysan il connaît sa terre. L'expertise elle existe dans chaque corps de métier, pour une problématique précise. Je suis un peu atterrée de voir une hiérarchisation sociale qui est théorique et qui est véhiculée par pas mal de monde. Je sais pas, je vais pas te dire, c'est les médias, c'est politique, non. Tout le monde a en tête ce schéma : Si t'es pas cadre, t'as pas ton mot à dire, c'est pas tellement pertinent. Je suis désolée, moi un plombier il est expert dans la tuyauterie, sans lui je suis perdue. L'agriculteur il est expert dans le travail de

sa terre. C'est pas à des logiques financières de déterminer comment son travail doit être fait. C'est lui qui sait.

Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? Une chose qui peut paraître un peu paradoxale, mais qui est aussi dans mon engagement associatif, c'est le bien-être animal. Pourtant je suis pas du tout végétarienne, je suis pas du tout végan, j'adore la viande. Par contre, comme moi j'envisageai le travail d'éleveur, il y avait un respect du vivant, des bêtes qu'ils font vivre. Avoir cent cinquante têtes de bétail, c'est pas logique parce que tu perds complètement la connection, tu auras beaucoup moins de temps à accorder à chaque animal. A l'époque, les bêtes elles étaient abattues à la ferme et aujourd'hui, toujours par ces logiques financières, on arrive à industrialiser tout. C'est pas possible, on peut pas tout industrialiser. Quand je vois la ferme des mille vaches, c'est pas possible ! A quel moment est-ce qu'on est complètement déconnecté du fond et de la base d'un métier ? Élever, c'est pas uniquement faire croître, engraisser, tuer et vendre. C'est élever, tu as une bête tu t'en occupes, tu l'aimes. Bon tu la vends, mais je pense que ça se ressent après dans le produit fini. Ça se sent aussi par rapport à la rémunération du producteur, parce que qui dit plus petite échelle dit aussi un peu plus, pas forcément de main d'œuvre, mais le temps accordé à chaque bête est supérieur. Et puis à la fin tu vas essayer de vendre plus proche de chez toi.

Et je me suis un peu, perdue dans mes épouilles... Mais voilà c'est aussi lié à la confiance que tu peux avoir. Je voulais aussi en venir au fait que tu peux vendre aux gens qui sont proches de chez toi et échanger. Il y a du lien avec les producteurs et là il y a une confiance qui peut s'instaurer. On déconnecte tellement tout de là où s'est produit ! Que le maraîcher à côté de chez moi soit pas bio, je m'en fiche. Si je peux voir quand est-ce qu'il traite, quand je sors de chez moi et que je peux plus respirer je sais qu'il a peut-être mis des trucs pas cool et là je peux aller le voir et lui parler concrètement. Un produit que j'achète en supermarché c'est juste un produit, j'achète rien d'autre. Et combien de mes potes aujourd'hui n'ont encore jamais vu de vaches ! Je vais avoir vingt-cinq ans, j'ai des potes qui savent pas comment poussent les haricots, qui savent pas c'est quoi un plan de tomates. La déconnexion avec le vivant c'est quelque chose qui m'atterre.

Je te donne plus des valeurs d'indignation. Mais si je devais résumer mes valeurs se serait la solidarité..., les respect d'autrui..., ah, je perds tous mes champs de valeurs, là !

- Mais tu en as cité quelques unes dans tout ça, pas de souci ! Là ce que tu cites c'est vraiment un engagement pour l'écologie, pour le vivant, pour le rapprochement avec la terre, mais ton indignation elle porte aussi sur tout le système financier, capitaliste qui nous pousse à tout ça, comment tu fais le lien ?

- Tout est imbriqué. Je pense que le problème est justement systémique. A la base, je ne suis pas indignée par des personnes qui auraient créé un système financier qui serait pour détruire la planète et s'en mettre plein les poches et foutre des gens dans la misère. Mais je pense que, en fait, on a tellement voulu palier à des carences, tu vois, après la guerre où des gens crevaient de faim après les famines. Ok, la solution on l'a, c'est le progrès technique, son amélioration, mais j'ai l'impression qu'on occultait complètement la partie externalité, quelles sont les conséquences de nos actes. Hormis les conséquences qui sont bénéfiques pour nous, on peut nourrir plus de gens, d'accord. Mais en fait les externalités ce sera pour plus tard. Ça c'était dans un premier temps. Dans un deuxième temps on s'est rendu compte de tout ça, du fait que : Ah oui en fait c'est pas bon pour tout le monde ! Sauf que maintenant le pouvoir il est financier et aujourd'hui derrière les exploitations agricoles – les entreprises agricoles puisque maintenant un agriculteur n'est plus un paysan, c'est un entrepreneur, bien entendu. C'est ça en fait, l'économie de marché, tout doit être rattaché à ça... J'avais été complètement outrée d'apprendre dans un de mes premiers cours d'économie à la fac, que l'utilité d'un agent c'est sa consommation, uniquement, pour être heureux. Parce que son utilité c'est aussi son bonheur, Pour vivre heureux vivez en tant que consommateur, effréné et éperdu ! Et oui, je pense que c'est un problème parce que aujourd'hui le pouvoir en réalité il n'est plus dans ceux qui font vraiment le travail mais, comme je le ressens, c'est les puissances financières qui aujourd'hui dictent les politiques, européennes ou françaises, et qui sont pas forcément adaptées à chacun. Et qui vont dégrader les conditions sociales, parce que, ce qu'on va faire pour réduire la dette, c'est qu'on va pas taxer les entreprises, par contre on va taxer la consommation des ménages, la TVA. Voilà, on va surtout pas taper là où il y a de l'argent, on va taper là où il y a de la masse. Et c'est le pouvoir qui essaie de se maintenir à tout prix et...

- Ton indignation elle est là aussi !

- Ah moi ça... Et j'avais pas du tout cette réflexion avant mon année au Québec, j'étais complètement déconnectée de tout ça, j'étais hyper sensible à l'environnement, à sa dégradation, mais j'arrivais pas à comprendre pourquoi. Pourquoi on en est là ? Pourquoi est-ce que personne n'agit ? Ben en fait parce que ça bloque, parce que c'est complètement verrouillé, et ceux qui verrouillent, c'est eux qui ont le pouvoir et ils tiennent le truc à la base, voilà. Je pense qu'à la base, il est essentiellement dû au modèle économique. J'ai souvent cette engueulade avec mon père, quand je lui dis : Le capitalisme il a quand-même montré ses limites, sur plein de plans. - Oui mais on va pas revenir au communisme parce que c'est la dictature ! Mais qui nous dit que c'est que le capitalisme ou le communisme pour notre société ? On peut choisir de faire autre chose sans le nommer et voir ce que ça sera après. On peut réinventer quelque chose de nouveau en partant de nos indignations et des constats qu'on fait aujourd'hui et que pas mal de gens font aujourd'hui, notamment des économistes, on n'est pas les seuls, il n'y a pas que des militants gauchistes, communistes ! C'est des constats qui sont partagés par pas mal de monde mais ça reste occulté par les puissances financières et qui se traduit dans certains grands médias.

- Et tu penses que tu vas pouvoir agir ?

- Je vais m'en donner les moyens, ouais, j'espère ! Alors comment, c'est un peu compliqué, c'est pour ça que j'ai plusieurs volontés. Travailler, mon service civique dans une association ça peut être un premier pas. Et ensuite je me verrai Chargée de mission Agenda 21 dans ma ville – j'habite Issy-les-Moulineaux, 92, avec Boulogne-Billancourt, Meudon, c'est clairement pas très engagé à gauche – et en fait j'étais pas mal inspirée quand j'ai rencontré Magali B au CAC, qui est à Plaine Commune. En fait, au début j'étais très réticente à travailler dans les communautés d'agglomération qui partagent pas du tout mes convictions et mes engagements. Mais en fait si, parce que à ce niveau là je pense que ça peut aider à passer certaines barrières. Parce que, elle, elle faisait – hormis son travail Agenda 21, Est-ce que ma ville elle a tant d'arbres, tant de mètres carrés végétalisés ? – créer du lien entre la collectivité et les associations, le tissu associatif, et donc les citoyens par la même occasion. Et moi j'aimerais bien pouvoir faire ça. Alors pour ça il faudrait que la communauté d'agglomération me réponde quand je leur envoie des mails, ce qui n'est pas du tout le cas !

Et c'est pour ça que, à terme, j'ai toujours ce grand rêve d'aller repeupler la campagne française dans mon petit Lot-et-Garonne parce que c'est la base. En fait aujourd'hui on a toujours cette image : Ah oui, à la campagne ça vote FN, machin. Ça vote FN pourquoi ? Parce que ces personnes-là déjà elles ont une image biaisée de ce qu'est le monde, parce que l'information et l'accès à l'information n'est pas la même que dans les grandes villes, surtout comme Paris, et en fait ils sont un peu baisés par un système et les seules personnes qui s'adressent à eux, ils sont pas toujours bien intentionnés ! On va leur dire : Oui, la PAC elle vous met dans la merde, c'est parce que c'est l'Europe ! Mais c'est pas ça. En fait la réflexion et la mise en contexte elle arrive pas souvent jusque la-bas et il y a très peu de liens qui se fait avec Paris, avec les grandes villes. Et je pense que ça pourrait être intéressant d'aller discuter, d'apporter ma pierre à l'édifice la-bas. Parce que c'est un maillon essentiel. C'est un peu pessimiste ce que je vais dire mais moi je pars du principe que pour l'instant on est quand-même bien dans la merde, quand-même, et on s'apprête à vivre des moments pas cool. Je te parle pas forcément de guerre civile mais juste en terme d'approvisionnement alimentaire, en fait on ne sait pas du tout à quoi on va arriver et si aujourd'hui on ne change pas le modèle agricole, y'a un moment où se retrouvera sans bouffer. Et si ça passe pas par une prise de conscience des milieux ruraux, c'est foutu ! Et il y a un phénomène de néo-ruraux qui s'installent aujourd'hui à la campagne, mais c'est pas toujours pour prendre une exploitation agricole. C'est des gens qui veulent revenir à une vie un peu plus simple, un peu plus connectée avec les personnes, un rythme plus lent. Mais il y a un grand besoin d'exploitations un peu nouvelles, un peu plus douce, à plus petite échelle. Alors je ne sais pas ce que je ferais, du maraîchage bio ou pas du tout, ou si ça sera juste un centre associatif. Mais voilà c'est à ce niveau là qu'il faut chercher. Autant dans les grandes villes parce que c'est là où ça se passe, que dans les campagnes parce que c'est là où il faut que ça se passe de toutes façons parce que sans eux... Ça peut pas venir uniquement de directives qui viendraient de la capitale et des grandes villes : Ah, tenez les bouseux, allez faire ça, changez complètement ce que vous faisiez parce que vous ne savez pas. Ils le savent en fait. Honnêtement, les trois quart des agriculteurs qui bourrent de pesticides, ils savent qu'ils pourrissent leur truc. Sauf qu'ils ont des

dettes, ils se sont endettés comme des malades avec leurs super tracteurs, en faisant des hectares et des hectares et aujourd'hui c'est le seul moyen de faire ça. Et voilà.

Alors j'ai pas de solutions, j'ai encore vingt-cinq ans et je connais quasi rien à l'agriculture hormis comment on plante une tomate ou une patate rapidement, mais c'est bien si on a quelques billes à apporter, si on a envie, je trouve que c'est bien d'aider ces gens-là qui sont à la base des solutions qui peuvent exister.

- Est-ce que tu penses que les gens de ton âge sont aussi sensibilisés sur ces questions ?

- Alors, dans mon groupe d'amis, on a un gros groupe d'amis on est une vingtaine, on est pas mal d'accord sur ces questions là et, pareil, quand j'étais à la fac, les étudiants étaient pas mal sensibilisés. Néanmoins je pense que la plupart, à mon âge, ils sont conscients de certaines choses, à force il y a certains trucs qui sautent aux yeux. Le côté imbriqué de la problématique actuelle avec cet aspect financier, ça c'est difficilement perceptible parce que... Souvent ça m'est arrivé avec des potes à moi qui sont très engagés, pour l'écologie, revenir à une agriculture qui soit un peu plus paysanne, lorsqu'on discute et qu'on en vient au fait que ça serait peut être dû au système économique, on en vient parfois à me dire que je véhicule des théories du complot. J'ai pas l'impression d'être une complotiste invétérée ! Et donc je pense que les gens ils ont chacun les thématiques qui leurs tiennent à cœur, et ça c'est en fonction de leur histoire, des expériences qu'on fait, des valeurs auxquelles on croit. Mais le côté très imbriqué c'est très difficile de le percevoir si on a pas des professeurs, des rencontres qu'on fait, des personnes référentes qui nous les mettent en lumière. Et quelqu'un de mon âge avec qui je vais en parler, c'est difficile : Non mais tu ne vas pas m'apprendre la vie. Alors qu'en ayant la même discussion avec une personne avec un peu plus d'expérience, avec un statut autre, c'est plus facile. Peut-être aussi que j'ai pas ce côté pédagogique, je suis assez franche donc ça vient comme je le pense sur le moment... Mais je pense qu'il y a pas mal de volonté d'agir chez les gens de mon âge, mais sur des problématiques bien précises en fait, je pense pas sur changer le système, c'est difficile. Bien que j'en rencontre de plus en plus en fait. Je sais pas à quoi c'est lié, ou si je fais des rencontres, entre guillemet des gens que je sélectionne, je pense que c'est un peu les deux, mais j'ai l'impression que j'en rencontre de plus en plus.

- En dehors de cet engagement écologique, tu as un engagement plus politique ?

- J'ai pas vraiment d'engagement politique, dans le sens où je l'entends. Je ne me retrouve dans aucun parti, mais par contre, la politique au final c'est organiser la vie de la cité, c'est prendre part à l'organisation de ta vie au quotidien, donc oui, l'engagement politique... Par exemple là où j'habite il y a une association de quartier qui s'est créée, participer déjà à cette association de quartier plutôt que de se plaindre directement, aller à la mairie pour dire : Oui, y'a ça qui va pas. Mon immeuble il fait vingt-neuf étages, il y a trois immeubles comme ça, le nombre de gens qui habitent là, si on peut régler déjà nous, un minimum, essayer d'organiser la vie au sein de notre quartier entre nous ! C'est d'abord à nous d'essayer. Ensuite, ce pourquoi on n'est pas compétent, là on peut se référer à des autorités. Mais si nous on fait pas remonter quelque chose, s'il y a pas déjà un premier travail qui se fait, c'est pas possible. Ça je le vois comme de la politique. C'est à l'échelle ultra locale, c'est pas vraiment organisé, mais je le vois comme ça.

Ensuite, dans la politique, mon engagement politique ce serait faire en sorte que les citoyens soient plus intégrés aux décisions politiques qui les concernent. Ça se rapproche pas mal de ce que veut Jean-Luc Mélenchon, par exemple. Mais c'est très bizarre, parce que Jean-Luc Mélenchon, en soit, pour revenir à un parti concret, je me retrouve pas mal dans ces idées, vraiment beaucoup, alors que c'était pas du tout le cas aux élections précédentes. Il nous parle de sixième république, d'assemblée constituante, il parle vraiment d'écologie... et oui je suis d'accord. Par contre j'ai un vrai problème avec le personnage, parce que je pense aussi que j'ai un problème avec la manière dont on conçoit l'élection présidentielle aujourd'hui, un homme providentiel qui viendrait tout régler. Alors qu'il défend le contraire, et je peux comprendre, et c'est sûrement sincère de sa part. Mais voilà, pour moi c'est toujours quelqu'un qui se met en avant, pour défendre quelque chose de collectif mais ça reste de l'individuel : Moi j'aimerais accéder au pouvoir. Et j'ai du mal de me dégager de cette idée là.

Oui pouvoir permettre aux citoyens de s'engager concrètement à l'échelle de leur commune se serait déjà important. Aujourd'hui quand il y a des consultations publiques, là où j'habite, pour des travaux importants de voirie, sur l'urbanisme etc., elle est placardée à un endroit dans la rue, ça tient deux jours et si t'es pas passé devant t'as aucune information. Alors on dit : Ah mais les citoyens se désintéressent de ça, ils sont pas

venus. Mais, il y a un groupe Face Book, ils ont quasiment les mails de tous le monde, ils ont les moyens de prévenir tout le monde. Au final c'est pas fait. Je pense que c'est aussi pour ça que je veux travailler dans une collectivité territoriale, je veux aussi palier à ce problème là, cette fois de l'intérieur. Je pense que c'est possible. Moi mon engagement politique ce serait d'aller combattre directement à l'échelle locale !

Mais, j'arrive à militer pour des idées, j'arrive pas à militer pour des personnes. J'ai du mal, je l'ai fait, enfin j'ai pas vraiment milité pour Hollande, il nous parlait du problème de la finance et qu'il allait machin. Je parlais avec mes amis : Hollande c'est quand-même pas mal, et puis en face, si on se retrouve avec Sarkozy ou Le Pen... ! Mais je me suis fait avoir, en fait on s'est foutu de ma gueule pendant tout ce temps là ! Et du coup j'ai du mal à militer pour qui que ce soit. Parce que pour moi les grandes idées viennent pour servir des intérêts personnels... ! J'ai du mal à penser autrement. C'est peut-être un peu pessimiste, mais c'est comme ça que je le vois.

- Tu as des frères et sœurs ?

- J'ai un grand frère.

- Et il est....

- On s'engueule beaucoup, il a fait une école de commerce. Et c'est très rigolo, en fait, je me suis posée la question : Comment ça se fait ? On a vécu dans la même famille, on allait dans les mêmes endroits pendant les vacances. Est-ce que ce serait pas lié à nos études supérieures ? Mon grand frère il a fait ses études à l'EMLV, à la défense, Ecole de Management Léonard de Vinci. C'était un truc genre sept mille euros par ans, sauf que quand tu venais du 92, comme c'était la fac Pasqua, tu payais la moitié voire le quart. Donc tu vois. Alors lui il était dans une école privée, moi j'étais à la fac. Je vois pas autre chose. Parce qu'on se retrouve sur pas mal d'idées mais pour lui l'associatif, un engagement de l'ordre des convictions c'est de l'ordre du loisirs : Maintenant, Daphnée, c'est bon t'as un master deux, tu peux gagner trois mille euros par mois, tu as vingt-cinq ans, bouge toi le cul. – Oui mais non ! C'est marrant parce qu'on s'engueule tout le temps, mais maintenant on vit plus ensemble puisqu'il habite avec sa copine depuis deux ans, comme on se voit plus trop, on arrive à en discuter et j'ai l'impression qu'il fait des pas dans mon sens. Quand je bosse, lui il avait parlé de faire la même chose, vendre avec des producteurs... Voilà il avance dans le même sens. Il vote vert au premier tour, je suis ravie.

- Et tes parents ils font quoi comme boulot ?

- Alors mes parents, maintenant ils sont retraités. Mon père était architecte d'intérieur dans une grosse boîte, il était pas à son compte. Il a travaillé à l'international, en tant qu'architecte d'intérieur il s'occupait du choix du mobilier, etc. Et ma mère était psychomotricienne dans un centre pour enfants polyhandicapés. Donc un petit peu...

- Un petit peu engagé socialement.

- Oui oui complètement. Et c'est les parents de ma mère qui étaient paysans à la campagne et du côté de mon père, je me rend compte maintenant – parce que ma grand-mère est morte cet été, il y a toujours des petites histoires, l'historique familial remonte toujours dans ces moments-là – en fait mes grands-parents du côté de mon père étaient issus de l'ancienne haute bourgeoisie, et par des différends familiaux ils sont tombés plus bas que terre à s'entasser dans un petit appart dans le vingtième. Donc je pense que mon père il a été élevé dans un truc où : On n'a pas grand-chose, il nous manque quelque chose. Alors que ma mère elle avait pas grand-chose mais elle avait ce qu'elle avait et c'était bien comme ça : On a ce qu'on a, quand on aura plus on aura plus, quand on aura moins on aura moins, mais c'est bon, c'est comme ça, on n'est pas dans la misère. Donc je pense que ça vient de ça, j'ai le caractère de mon père et on aime bien rentrer en conflit, c'est peut-être pour ça. Mais je suis très liée à ma mère maintenant.

- Et sinon, tu votes, toi, en général ?

- Ouais

- Et les manifs, c'était parce que tu étais avec le CAC ou tu en fais aussi régulièrement ?

- Non non, j'en fais, j'aime bien manifester. D'ailleurs je suis allée récemment, il y a deux semaines, à la manifestation contre la corruption des élus. Et qui s'est trouvée être un retour de Nuit debout, j'étais ravie. Mais en fait c'est un peu dur parce que j'aime bien manifester, mais, pareil, dans mon groupe de potes qui

pourtant partage pas mal de mes convictions, eux par contre : Les manifestations, non, ça change rien et puis il fait moche on va pas aller glander dans la rue, pour aller se faire matraquer par des CRS tu te rends compte, ça fait chier, il y aura des casseurs... mais on est d'accord sur le principe, ça va pas ça. – Alors tu viens manifester ? – Non. – On est d'accord pour ça ? – Oui. – Alors viens on va voter, quitte à voter blanc. – Ah non, ça sert à rien. Mince ! C'est à notre portée c'est là, on partage les mêmes trucs mais j'ai l'impression que c'est une idée qui a diffusé dans l'esprit de tout le monde que en fait ça ne servira à rien. Et manifester c'est trouver une excuse pour ne pas aller travailler. Voter, le pire, pour la plupart de mes potes c'est : Tu vas donner une légitimité à quelqu'un qui va te la mettre à l'envers. Voilà, la plupart de mes potes sont devenus abstentionnistes parce que : Oui mais le vote blanc il est par reconnu. – Ben viens, on va militer, on va faire en sorte qu'il soit reconnu, et il y a le parti du vote blanc qui est en train de chercher des soutiens pour aller tracter dans les mairies, pour avoir les cinq-cent signatures. – Oui mais le vote blanc ça marchera pas il est pas reconnu. – Oui mais justement on est en train de parler de quelque chose pour le faire reconnaître, faut juste qu'on se bouge le cul. – Ah ouais mais c'est pas à moi de le faire. En fait ce truc de déléguer, ça a diffusé complètement. Alors que quand il s'agit d'une échelle beaucoup plus petite, les gens : Ouais je le fais avec toi. Pour une petite association, j'ai des potes qui ont monté une association, bon c'est pour de la musique mais : Ok, on va le faire ensemble. Mais parce que tu connais, tu vois les conséquences de ton travail, ce que ça donne à la fin, alors qu'ils ont l'impression qu'à une échelle plus grande, c'est bon, de toute façon c'est déjà gagné. Il y a un truc hyper ambivalent, à la fois plein d'espoir : Ouais ce serait bien de changer les choses. Et à la fois hyper défaitiste : Ça servira rien. Donc on fait rien et au final ça leur donne raison. Parce qu'après ils vont me le renvoyer au visage : Ben tu vois Daphnée tu as voté blanc ça a servi à rien. – Mais putain si tu m'avais aidée !

- Tes potes comme tu dis c'est des gens que tu as rencontré au lycée, dans ton quartier ?

- C'est souvent des potes de mon école, donc mon quartier quand j'étais petite. Tu as trois grands immeubles et tu as école élémentaire, maternelle et crèche. Voilà, tous mes potes on était dans la même maternelle, la même primaire, on allait les uns chez les autres tout le temps, on était tout le temps fourrés ensemble. De ce groupe de potes-là j'en ai gardé pas mal, dont un que je connais depuis la crèche. D'autres sinon, des potes de fac ou qui étaient avec moi au lycée. Voilà, on s'est rencontré surtout dans les études.

- Et bien, que dire d'autre ? Qu'est-ce que tu dirais toi, en conclusion, sur ton engagement, ce que c'est que l'engagement pour toi ?

- Alors pour moi un engagement ça vient forcément de convictions qui doivent être fortes, pour se traduire par des actes. Et que ça soit une volonté pour changer, que ça parte d'une indignation ou pas. Et ça se traduit par des actes, mais ça peut être des petits gestes du quotidien. J'ai une copine qui ira jamais pousser la porte d'une association, mais par contre dès qu'elle marche dans la rue, systématiquement elle a un sac en plastique sur elle et elle va ramasser tous les papiers. C'est insupportable de marcher dans la rue avec elle, ça prend des heures. Pourtant j'adore marcher mais avec elle c'est pas possible. Ouais je pense que un engagement c'est bien quand ça se traduit par aller vraiment dans une structure ou aller apporter ton aide, rien que aller travailler dans la maison de quartier en bas de chez toi. Mais je pense aussi qu'un engagement c'est être en accord avec ses valeurs, essayer de les concrétiser dans sa vie de tous les jours, essayer d'être cohérents dans ses actes avec ses paroles, en fait, et avec ses convictions qu'on a à la base. Alors après que ça se concrétise par aller pousser la porte d'une association, aller faire une action bénévole à la mairie ou pas, ou faire son petit truc dans son coin. Alors, bien sûr, la portée elle est différente. Néanmoins je pense que ça serait dommage qu'il y ait une hiérarchie d'engagement. Parce que mes potes, je les engueule, on s'entend pas du tout sur ce côté là, mais la plupart qui sont abstentionnistes, à côté ils ont des engagements associatifs. Inversement ceux qui vont voter, qu'ils fassent le vote utile, qu'ils fassent le vote contestataire, ou comme moi le vote blanc... Je pense que l'engagement c'est propre à chacun, combien de ton temps tu es prêt à donner, est-ce que tu l'inclus juste dans ta vie de tous les jours, est-ce que tu essaies d'être vraiment carré avec toi-même ou est-ce que tu trouves pas de solution alors tu résous, tu montes ta boîte pour faire changer les choses. Je pense que l'engagement il est hyper multiformes et c'est ça qui est cool, il y a plein de moyens de faire changer les trucs, faut juste se lancer, quoi ! Allez zou ! Trouver ce qui convient à nos besoins, à nos envies et puis se lancer !

- ***Bon, super ! Merci ! Tu vois quelque chose à rajouter ?***

- Je pense que j'ai été pas mal large...

- ***Tu m'as dit que tu avais 25 ans ?***

- Je suis née le 3 avril 92, je vais avoir 25 là, bientôt.

- ***Merci infiniment !***

- Merci à toi, bon courage !

Entretien avec Julie

- Est-ce que tu peux me raconter ce qui t'as amené à ton ou tes engagements actuels, là maintenant ?

- Heu... Je dirais qu'il y a un engagement sous deux formes, à la fois un engagement service civique et ensuite un engagement au CAC, puisque j'aurais bien pu faire mon service civique à la Caf... Je dirais que la première fois que j'ai eu un contact avec le CAC, c'était pas du tout pour le côté engagement, surtout pas le côté social, associatif, c'était plutôt pour la dimension écologie. Après j'ai pas l'impression d'avoir fait une vraie démarche d'engagement, quelque chose de conscient. Je crois pas (rire). Enfin je sais pas, c'est mon chemin qui m'a emmenée à me retrouver au CAC, à m'engager. J'ai jamais vraiment réfléchi sur mon engagement en soi. Je pense que personnellement je fais un peu les choses comme elles viennent et un peu en lien avec ma maturité et ce que je rencontre par rapport à mes boulots. Quand je fais un boulot je me dis : Non mais en fait... Par exemple là je travaille pour Disney, je me rends bien compte qu'en fait ça ne va pas. On peut pas juste travailler pour avoir de l'argent, je pense qu'il faut autre chose derrière et c'est peut-être ça l'engagement, j'en sais rien. Je sais pas trop quoi te dire...

- C'est un chemin en fait, un processus qui se fait par petites étapes, c'est ça que tu décris.

- Je sais pas, j'aurais peut-être dû réfléchir en amont, non ?

- Non non je trouve que c'est très bien comme ça ! De le réfléchir en cours de route.

- Après par rapport au service civique c'est une démarche un peu plus réfléchie dans le sens où j'ai terminé mes études en septembre et entre guillemets j'avais trois choix qui s'offraient à moi. Soit je continuais mes études dans un master ou dans une thèse, soit je cherchais un boulot tout de suite pour être cadre supérieur, soit je cherchais un stage. C'est ce que je cherchais à la base, mais c'était pas possible parce que j'étais plus étudiante. Donc un service civique c'était le bon plan en fait, c'est un peu le chemin dérobé. Et c'était un choix parce que je voulais pas avoir tout de suite des responsabilités, je me sentais pas capable d'être chef en fait, d'arriver dans une boîte et d'avoir vingt ou trente personnes sous moi, des gens qui ont dix-vingt ans d'expérience et de leur dire : C'est comme ça qu'on fait.

- Parce que tes études elles t'amenait à faire ce boulot là ?

- C'est ça, j'ai cinq ans d'études, un diplôme bac + 5 en agronomie et en sortant je peux être cadre supérieur, c'est-à-dire avoir en dessous des chefs d'équipe et dessus des équipes. Je peux très bien aussi avoir personne. Ou arriver comme ça dans une boîte et avoir à diriger des gens. Je me sentais pas capable. Du coup j'ai préféré faire ça par étapes. Et la première étape c'était de faire le travail des gens que je pourrais diriger plus tard. C'est pour ça que je fais aussi des petits boulots à côté, pour voir c'est quoi le travail quotidien et pas être juste derrière un bureau et d'envoyer des directives.

- Et l'agronomie, tu as choisi ça comment ?

- Quand j'ai démarré mes études... Je pense que c'est aussi que mes parents viennent du milieu ouvrier, donc ils ont arrêté l'école au collège les deux. Donc c'est un peu une revanche. Mes parents ils m'ont toujours dit : Il faut faire des études, il faut avoir un diplôme. C'est ce que j'ai fait, toujours taper plus haut. Je voulais pas faire médecin, je voulais faire vétérinaire et je me suis dit : Mon Dieu, mais non j'ai pas envie de passer mes journées en regardant les petits chiens des mamies. Du coup en faisant les mêmes études j'ai vu que je pouvais passer le concours pour entrer dans une école d'ingénieur en agronomie et j'ai regardé un peu. Ça avait l'air d'être un peu avec les animaux, un peu avec les agriculteurs, c'était dehors. Ça me convenait. J'avais quand-même vingt-et-un ans et je ne savais pas du tout dans quoi je m'engageais. Et du coup je suis rentrée dedans et au fur et à mesure j'ai adapté mon parcours pour que ce soit pas chercheur ou ce que j'appellerai conseiller de collectivité, en gros pour pas travailler en chambre, ou je fais appliquer les procédures, mais peut être plutôt quelque chose plus différent, plus tourné vers l'environnement, plus vers l'alternatif. Parce que dès que j'ai pu je me suis orientée vers l'agroécologie, donc une dimension écologique et agronomique. Et pas forcément gagner des milles et des cents si c'est pour après détruire tout. Du coup j'ai décidé de faire plutôt ce que j'aimais et pas forcément gagner des sous, pour pas finir pauvre. C'était ça en fait, faut pas que je finisse pauvre, faut pas que je galère dans la vie comme mes parents, et donc j'ai fait le choix de ne pas courir après l'argent : Si je trouve pas un boulot dans les six mois je vais mourir de faim. Du coup j'ai préféré

prendre un peu plus mon temps, ce que je fais encore d'ailleurs, pour trouver un boulot, choisir quelque chose qui a du sens, je pense.

- Tes parents ils font quoi alors ?

- Ma mère elle est, c'est super long pour dire ouvrier, agent de production, elle travaille dans une blanchisserie industrielle. Tous les grands hôtels parisiens, Georges V etc., ils envoient leur linge draps, serviettes, peignoirs, à l'usine et eux ils lavent, ils plient et rangent. Ma mère elle plie et prépare les colis. Elle fait ça depuis qu'elle a vingt-et-un an, ou vingt-deux, depuis ma naissance, en fait. Et mon père il est cuisinier au collège, il a arrêté tôt l'école et il est entré en école hôtelière et il a le diplôme de cuisinier.

- Ils sont engagés politiquement, tes parents ?

- Du tout.

- Et au sein de l'usine et du collège ?

- Alors... Ma mère elle fait remonter pas mal de choses, comme elle est là depuis longtemps, elle a une certaine expérience des évolutions, des choses qui marchent ou qui marchent pas. Elle les fait remonter aux représentants de l'usine, au syndicat du personnel, ça s'appelle comme ça ? Mais c'est parce qu'elle les connaît bien. Mais elle-même elle veut pas, elle dit elle veut pas plus de tracas. Mais dernièrement ils ont réussi à la convaincre, elle est passée chef d'équipe. Du coup elle participe aux réunions du matin, etc. Chef d'équipe adjointe, exactement.

Et mon père au sein de son collège, pas vraiment parce que il y a eu un souci justement avec la Seine et Marne, le Conseil départemental, parce qu'à un moment son collègue était parti alors il a voulu être chef cuisinier, il était juste cuisinier, en fait c'est juste le même taf mais aussi avec des trucs de gestion, faire les menus, des choses comme ça. Et la personne est partie en retraite anticipée, en arrêt maladie un an avant sa retraite, donc il s'est retrouvé à faire le boulot de deux personnes et notamment le boulot de chef cuisinier, et lorsqu'il a demandé à passer chef, le collège lui a dit : Oui mais maintenant il faut avoir un avis du Conseil départemental, et ils lui ont dit : Mais monsieur on vous connaît pas, on vous a jamais vu aux réunions, aux présentations, en gros aux événements, un peu politiques, enfin c'est un bien grand mot, mais rencontrer les représentants du Conseil général, aller aux festivités autour d'un banquet, présentation des nouveaux élus, ce genre de choses, ce qu'il n'avait jamais fait parce que c'était pas lui le chef déjà, c'était pas à lui d'y aller, et parce que ça lui était pas adressé personnellement. Du coup ça lui est retombé sur le nez parce qu'on lui a dit : On mettra quelqu'un d'autre qui connaît nos services, donc les bons copains. Du coup ça l'a refroidi d'autant plus, donc maintenant il veut plus en entendre parler.

- Il ne veut pas se battre non plus...

- Il s'est battu, dans le sens où il a amené tous ses rapports. Il a souvent des évaluations, qui sont au maximum depuis plusieurs années, sachant que c'est sur vingt mais on peut pas dépasser quatorze parce que c'est trop bizarre sinon, c'est clairement ce qu'il dit, donc il a quatorze. Donc des évaluations, des lettres de sa principale, des anciens gestionnaires tout ça, mais ils ont dit : C'est bien mais non. Du coup ils ont mis quelqu'un qui part en retraite dans deux ans, donc je ne sais même pas...

- Et ils votent quand-même, aux élections.

- Oui, ça oui. Ça leur tient à cœur. Ils suivent les débats à la télé, ils regardent un peu. Après je sais pas forcément ce qu'ils votent, c'est pas un sujet qu'on aborde beaucoup. J'en parle un petit peu avec ma sœur. Cette année c'est un peu seulement ce qu'il y a à la télé...

- Et toi tu votes aussi ?

- Oui. J'ai pas voté les deux derniers votes, j'ai pas pu parce que y'en a un j'étais à l'étranger et y'en a un j'étais à Dijon, du coup j'ai donné une procuration.

- Ben du coup tu as voté en quelque sorte ! Ta voix a été exprimée !

- Oui. Normalement, oui !

- Et pour toi c'est important ?

- Je le fais déjà parce que ça doit être fait. J'aime beaucoup les règles, les règlements, c'est maladif, donc du coup je le fais parce que c'est un devoir en fait. Et après je vote pas forcément pour n'importe qui, je réfléchis, je compare les programmes, je prends un temps généralement avant les votes. Je pense que c'est

important déjà pour exprimer ce qu'on pense et au-delà de ça, même si on se dit que à notre échelle, par exemple pour les présidentielles, c'est pas ma voix qui va changer grand-chose, mais en même temps ça peut donner une orientation au Maire, par exemple, il peut se dire : Mince, j'étais de droite mais il y a beaucoup de gens qui ont voté à gauche, il y a peut-être quelque chose à creuser derrière. Je sais pas, des choses comme ça, à l'échelle locale, avoir une influence. Après j'avoue que je suis pas au top du top niveau politique. Depuis que je suis au CAC je m'y intéresse beaucoup plus, j'ai beaucoup plus de notions, sinon c'est pas quelque chose que je maîtrisais, j'ai du mal à comprendre les trucs comme le Sénat, l'Assemblée, je comprends pas très bien qui a les pouvoirs. Pourtant c'est quelque chose qu'on apprend à l'école, mais c'est pas resté ancré.

- Tu me disais que tu as choisi le CAC pour la question écologique, qu'est-ce que tu trouves d'intéressant dans cette voie là ?

- Déjà c'est nécessaire, plus que sauver les petits oiseaux et les petites fleurs, parce que je mange de la viande, mais forcément du meilleur élevage, mais au delà de ça l'écologie c'est laisser la planète dans le même état qu'on l'a trouvée quand on est né, voire mieux c'est serait bien. Pour moi l'écologie c'est une manière d'être juste. Je suis pas forcément écolo, mais juste pour la justice. Tu es né ok tu l'as pas choisi mais on te met sur un endroit, le minimum c'est de pas le rendre pire, c'est pas juste pour ceux qui viennent après. Franchement ça s'arrête là ma réflexion. Enfin pas complètement mais c'est la base.

- Oui, mais y'a pas mal de répercussions et il y'en a quand-même pas mal qui ne pensent même pas à ça.

- Après le CAC, ce qui m'a plus dans sa vision écologique c'est que c'est pas que ça et que ça va plus loin, avec tout ce qu'on a déjà parlé, la transition écologique de manière large, qui allie le social. Du coup c'est pas une dimension que j'avais vue avant, sauf un peu avec l'agroécologie. C'est là que j'ai découverte la part de social de l'écologie. Sinon j'avais jamais vu qu'il pouvait y avoir une part politique, économique, autre chose que les Verts. Voilà. Je sais pas plus...

- Du coup ça t'intéresse ces questions-là. Et qu'est-ce que tu penses que tu pourrais faire, toi personnellement ?

- Moi personnellement pour l'écologie ou pour l'injustice de manière générale... ?

- Les deux... ?

- Ben je pense que déjà orienter mon boulot et ma carrière vers quelque chose dans le sens écologique ça me permettrait d'aider à mon niveau. Parce que avec ce que j'ai étudié normalement je suis capable d'être en position de décisions. Par exemple j'ai vu des postes, comme directrice au Conseil général de l'agriculture, de la forêt et du foncier, si je prends un poste comme ça ce serait moi en partie qui choisirai l'orientation de l'agriculture : Est-ce que je dit non aux trucs alternatifs, je veux pas d'arbres...

- Donc grâce à ton métier...

- Oui, c'est pour ça qu'il faut que j'oriente ma carrière pas seulement sur le côté matériel mais aussi sur le côté idéologique. Il faut que je garde cette vision idéologique, que ça ait du sens pour moi et pour l'avenir. Après, j'essaie aussi de changer mes habitudes, moi personnellement. Là j'ai pas toujours le temps, parce que depuis septembre j'ai fait le truc où il faut vraiment que je trouve de l'argent, mais pour après avoir le temps de chercher un vrai boulot. Et j'ai regardé un peu partout, avec le boulot que je fais au CAC, j'ai déjà repéré des Amap, je vais m'inscrire aux incroyables comestibles de la ville qui est juste à côté de mon village, pour jardiner, apprendre un peu plus sur l'agroécologie... J'ai la théorie, mais je sais pas si je l'applique, est-ce que ça va marcher. J'ai repéré des Amap de viande aussi, voilà, des choses comme ça. Je mange beaucoup moins de viande, même si j'adore, mais j'arrive plus, ça m'attire plus, je mange plus de légumineuses. Voilà, je me dis que si tout le monde faisait comme ça ça serait peut-être utile, ça ferait bouger les choses. J'essaie de bouger les autres, je prends la tête à ma famille !

- Ils en pensent quoi ?

- Ça marche un peu. Du coup j'ai amené des sujets politiques aussi, par rapport à Mélenchon, parce que ça fait quelques années que je vote pour lui, son programme c'est ce qui me correspond, sans savoir que j'étais de gauche... donc j'en parle avec ma famille, et je suis sûre que ma sœur va voter Mélenchon, ou Hamon.

- Elle est plus jeune que toi ?

- Oui, elle à 21, moi j'en ai 25. J'ai aussi un petit frère qui en a 17.

- Il vote bientôt alors.

- Oui, mon Dieu, faut pas le laisser, c'est un gros bébé ! Toutes façons il est même pas recensé. Oui, du coup j'essaie de changer les habitudes chez moi, notamment quand je suis revenue m'installer chez mes parents pour mon stage, j'ai un peu ramené mes habitudes. J'adore les légumineuses, j'ai acheté des tonnes de trucs au magasin bio, même pour eux, par exemple des petits gâteaux. Du coup maintenant ils sont un peu convaincus, même s'ils ne mangent pas que bio. Au début ils disaient que ça servait à rien, c'était juste un peu plus cher. Je pense que c'était pas dans leurs habitudes, dans leur éducation.

- Ils avaient peut être pas réfléchi à la question...

- Non, tout simplement ils s'étaient pas posé la question. Ma mère, ouvrière, c'était : Faut prendre le moins cher, je prends dans mon budget, c'était sa phrase. Du coup c'est les produits premiers prix. Je lui montre que c'est pas forcément plus cher, et c'est meilleur. C'est vrai que là ma mère elle va parfois acheter ses gâteaux dans le magasin bio, elle va acheter ses plantes chez l'agriculteur du coin, même s'ils n'ont pas le label, c'est naturel. Mon père s'y est mis aussi, il se soigne naturellement, et même l'alimentation, il mange comme moi, il mange plus de viande non plus, il peut plus acheter de la viande premier prix. Je pense qu'il a dû regarder un reportage qui l'a dégoutté. Un jour il fait : Tu te rends compte, le bœuf que j'achète en fait c'est de la vache de réforme. En fait c'est de la vache à lait... Du coup il en achète plus. Il faut qu'on voit pour acheter une caisse à l'Amap. Donc voilà, ça change aussi chez mes parents. On peut dire que mon engagement a engendré un changement de mentalité, alors !

- Tes amis aussi ?

- Mes amis c'est pas que grâce ou à cause de moi. Je les ai rencontré à l'école, on se regroupe par rapport aux affinités mais aussi par rapport aux visions. Mes amis, sur 4, 5, j'en ai 3 qui mangent bio, 2 végétariennes. Ils étaient déjà sensibilisés d'eux-mêmes. Je pense que c'est plutôt eux qui m'ont un peu poussée dans le bio déjà. Parce que moi j'avais le réflexe : Je prends le moins cher. Et elles m'ont emmenée faire le marché, j'y allais le samedi avec ma copine, on prenait des produits bio. Et la végétarienne elle a toujours pas réussi à me convaincre ! Elle y arrivera pas (rire). Après, j'ai une amie qui était pas du tout dans ce genre de thématique, elle vivait sa petite vie, mais maintenant qu'elle est enceinte, on a vachement échangé sur le bio etc. Elle est en train de... ça lui a fait un choc d'être enceinte, du coup, là elle est même sur les manières d'éduquer alternatives, Montessori, elle lit une tonne de bouquins sur ça. Dans sa maison il y a que des produits naturels. Elle est partie même sur du minimalisme pour la chambre de l'enfant. Tu vois, c'est considérer qu'on a besoin seulement du stricte minimum pour vivre, du coup pour le bébé en gros c'est juste un tapis de sol, pas besoin de lui acheter des tonnes de jouets en plastique avec plein de couleurs. C'est vraiment un tapis qu'elle va faire elle-même, avec des choses en bois. Et même pour son alimentation elle a changé. En peu de temps, 7-8 mois. Maintenant elle m'envoie des trucs, Tu en penses quoi de ça ? Est-ce que tu penses que c'est vrai ? On échange vachement, que sur ça maintenant.

- En conclusion, est-ce que tu peux me dire comment tu définirai l'engagement, par rapport à tout ce que tu viens de me dire ?

- Ah non, c'est trop dur ! Je pense que s'engager, c'est plus que physiquement, c'est mentalement. C'est un peu se donner... C'est se mettre à fond dans quelque chose physiquement et mentalement. Quand on a un contrat de travail on s'engage vis-à-vis d'une entreprise mais on peut très bien mentalement être absent. Je dirai que l'engagement c'est vraiment ça, c'est être dans un projet avec toutes les parties de son être. Après on n'est pas obligé de faire que ça, mais au moins y croire.

- Merci. Tu as des questions ou autre chose à ajouter ?

- En fait on a parlé que d'asso, etc. mais l'engagement ça peut aussi être vis-à-vis d'une personne, on n'en a pas parlé. C'est pas de mon âge... (rire). Voilà, c'est tout, j'ai rien d'autre à dire sur ça.

- Alors encore merci beaucoup.

Entretien avec Valérie

- Est-ce que tu peux me raconter ce qui t'as amené à ton ou tes engagements actuels, là maintenant ?

- Ouahou ! Faut commencer à l'enfance ?

- Tu commences où tu penses que c'est important pour toi.

- Moi j'ai découvert le milieu associatif plutôt dans le fait que, quand j'étais enfant, et après ado, je faisais pas mal de colos et d'animation. Et à 17 ans j'ai passé mon BAFA et très rapidement j'ai eu une expérience d'animation qui franchement m'a pas plu. L'équipe d'animation, la directrice était absolument terrible, on avait le droit rien faire, sécurité, etc. Ça m'a un peu... J'ai attendu un an, j'ai refais une colo et là je suis tombée sur une super équipe d'animation, un directeur sympa. Et très rapidement on a eu envie de monter notre propre association. Moi j'étais à la marge parce que j'étais un peu plus jeune à ce moment-là. On a monté des séjours pour des ados notamment de Fleury-Mérogis, et on a fait Scandinavie et Québec. C'était génial. Et avec cette association on a fait un peu de formation BAFA mais c'était juste au moment où un autre texte de loi passait et après, pour partir en séjour avec des jeunes, à l'étranger ou non, il fallait être affilié soit à une agence de voyage, soit avoir un fond énorme. Donc en gros c'était les gros qui ont mis la main dessus, y compris pour la formation, UFCV etc. Donc en fait moi j'ai commencé à faire de la formation avec les Francas je crois...

- Pour cette première expérience, « on » c'est qui ? L'équipe...

- Oui. Le directeur, lui il était à temps plein il faisait pas de boulot à côté, donc son boulot c'était de faire de l'animation et de la formation. Donc on lui a proposé de monter l'association, on avait travaillé sur la plaquette, on faisait des réunions, c'était vraiment super intéressant. J'étais pas meneuse à ce moment-là mais j'étais vraiment partie prenante pour qu'on crée notre propre façon de partir avec des jeunes. Et après j'ai toujours fais avec ce directeur-là ou avec une équipe... Effectivement on faisait des trucs passionnants. Du coup, là j'ai commencé à comprendre un peu plus... Même si j'étais loin de comprendre, parce que notre fonctionnement associatif, on était tous très engagés, on faisait tout bénévolement et puis on se payait l'été quand on faisait des séjours, donc c'était un mixte. Mais il y avait personne qui était fictif, à part peut être le président mais il était aussi partie prenante, c'étaient des potes en fait. On était pas vraiment dans l'association classique mais on était sur un truc, on va faire des trucs qui nous plaisent, avec des jeunes et c'était pas non plus évident. Moi je l'ai pas fait avant vingt ans, mais avec des loulous ! Parce que à Fleury-Mérogis, il y a la cité des matons et dans les rapports, c'étaient un peu dur. Mais bon, c'était dans une bonne équipe. Mais des fois sur le conflit ça passait mal.

- Fleury-Mérogis c'est parce que tu habitais là ?

- Non pas du tout, il se trouve qu'ils avaient un super pote qui travaillait dans une maison de jeunes à Fleury-Mérogis, donc le premier contrat qu'on a fait c'était avec eux. J'ai encadré aussi la Caisse des écoles du 19°, moi j'étais du 19°, mais aussi avec la RATP, SNCF, Air France une fois, j'ai fait mon stage BAFA avec des ados d'Air France. Alors là c'était une autre population ! Mais pas une ambiance meilleure pour autant, parce que des mômes blasés, la plupart avaient déjà voyagé. Je me rappelle on était en Corse, avec des beaux locaux. J'ai fait des colos dans des locaux pourris, avec des véhicules pourris (rire) là on changeait de gamme. Mais dans l'animation c'était la période qui était vraiment la plus sympa, où on a fait vraiment des choses intéressantes, autour de cette association qu'on avait créée. Après elle a vivoté, mais elle pouvait plus du tout faire des séjours, il y avait eu un changement à ce moment. Eux ils disaient que c'était pour la sécurité, les assurances, mais vraiment on voyait aussi que les initiatives étaient centralisées par les gros trucs qui avaient la main-mise. Ils ont voulu éjecter les petits.

Voilà, c'était ma première aventure. Après je me suis pas dit que c'était la-dedans que je voulais bosser mais je suis partie, j'ai fait mes études. J'ai fait architecture parce que je savais pas trop quoi faire, vu que ça se passait bien dans mes études et que je voulais faire quelque chose d'un peu créatif, donc ça me plaisait bien. Je faisais un peu d'architecture, beaucoup de socio, du dessin, de la photo, de la sculpture, génial. Bon, le premier stage en agence d'architecture, c'était pas exactement la réalité. En plus à l'école d'architecture... On était UP6, UP rouge, donc c'était pas du tout une école qui formait foncièrement à ça. Du coup, en dernière année d'école d'archi on était démarché par une association des orphelins d'Auteuil, et le gars cherchait, en

emploi jeune, des jeunes pour encadrer des emplois jeunes. On était en 98-99, c'était vraiment le début des emplois jeunes. Donc je me suis dit : Cheffe de projet pour monter un projet, ok. Je fais une petite étude de projet plutôt archi au départ, sur un truc avec des bonnes sœurs, j'ai été faire des relevés d'archi. Après il y avait un vague projet qui pouvait aussi se monter plutôt vers la Vendée, ça se faisait pas, ça tâtonnait. Après je suis tombée avec Cathy avec qui j'ai monté l'association, on était cheffes de projet toutes les deux pour monter une association qui est devenue Belleville insolite, on avait un contrat d'un an ou neuf mois toutes les deux en emploi jeune. Donc il n'était pas question qu'on mène le projet, moi j'étais en école d'archi, on était cheffes de projet pour mettre en branle le projet. Mais on s'est un peu pris au jeu, une fois qu'on a monté le projet, on a cherché les jeunes, on a cherché les locaux, etc. sur Belleville. Ben on est resté dedans ! L'archi en fait, comme il y avait une réforme je devais passer le diplôme. Sinon je crois que je l'aurai même pas passé. Histoire de dire que j'avais un diplôme bac+5 bac+6, sinon il n'y a pas d'équivalent en licence ou autre, ou tu as rien ou tu as tout. Donc je l'ai quand-même passé à l'arrache, je bossais déjà à Belleville insolite à ce moment.

Donc Belleville insolite, on l'avait créé de 2000 à 2004-2005, Cathy était partie un peu avant mais l'équipe s'était étoffée, on avait embauché des jeunes et on était deux ou trois à faire marcher le truc. Rapidement, en 2003, on avait la chance d'être à Belleville dans le 11ème, où il y avait un collectif d'associations très actif. On était à cheval sur 10ème, 11ème, 19ème, 20ème, et on voulait faire visiter ces quartiers là. On avait des points d'ancrage avec des associations, la politique de la ville, des artistes, des commerçants, sur ces quatre arrondissements. On était vraiment très inscrits dans le milieu associatif, y compris dans les luttes comme la maison des Métallos pour garder les locaux. Donc j'ai découvert la lutte des associations. Avec la politique de la ville les choses étaient à peu près claires, quand on demandait des chiffres, des comparatifs, voir si les dossiers uniques ça avançait, on avait très peu de réponses. Donc on avait créé un collectif associatif, au début sur Fontaine au Roi puis après plus large, on a fait deux-trois luttes, on avait monté un petit site avec Spip, moi je débute dans tout. On était très inclus et on a vraiment essayé de montrer quelles étaient les baisses [de financement], pourquoi. J'étais vraiment à une échelle très locale, j'étais loin de comprendre la loi Lolf, la circulaire, ça me passait vraiment par dessus. Mais par contre quand on se mettait à comparer plusieurs associations, C'est pas juste ma propre association qui a baissé, mettons en commun nos associations pour se rendre compte de ce que c'est. Là je me rappelle qu'on avait galéré parce qu'il y a beaucoup d'associations qui ont peur ou qui ne veulent pas montrer ce qu'ils ont comme financement. Parce que des fois ça peut être des financements, on va pas dire mais... parfois c'est une petite niche donc ils ont pas tellement envie que d'autres émargent. On avait quand même ramé et moi ça me semblait très clair, les comptes associatifs c'est pas compliqué, mais pour avoir les informations et pour mettre ça en commun, ça a été compliqué. Mais on a fait quand même pas mal de choses, il y avait pas mal de réformes avec la RGPP et tout. C'était avec le Picoulet à ce moment là, il y avait eu des réunions avec le collectif du 18ème qui était très actif, pour comprendre. Il y a des fonctionnaires qui étaient venus en disant : Mais enfin tout se réorganise et on ne sait même pas, quoi ! Au niveau de l'accès, il y a des financements qu'on perdait parce qu'on ne savait plus où trouver nos propres billes. Donc on était dans ces luttes communes mais aussi pour Belleville insolite, les financements commençaient à baisser, on arrivait à la fin de nos emplois jeunes, on était quasiment tous emploi jeunes, treize en tout. Donc sur deux ou trois postes dont le mien on avait économisé d'avance, on avait demandé de nous donner moins d'argent pour qu'on en ait plus après, on avait fait du forcing auprès de la Région pour dire : Transformez-nous ça en emploi tremplin ou autre. Mais comme on était parmi les premières vagues créées donc les premiers à arriver à la fin, on n'a pas eu droit à ça. Donc le ton s'est un durci, on était en redressement et moi j'accouchais le 16 décembre et le 16 décembre c'était le dépôt de bilan de l'association. Le jour où j'accouchais de ma fille ! Donc en fait moi j'ai continué l'association, les financeurs ont dit que le dépôt de bilan c'était mieux, et une petite équipe de trois ou quatre a repris le flambeau sous un autre nom qu'ils trouvaient plus simple. Mais bien sûr à trois ou quatre c'était bien plus sur le tourisme qu'ils ont essayé de se développer, alors que nous on était beaucoup plus sur le travail avec les écoles, les gens en alpha dans les centres sociaux, un travail local avec les habitants. Là ce qui a été repris était un peu différent. Bref, moi je suis restée quand-même bénévole au CA encore pendant un an, ma fille était petite, c'était encore facile de l'emmener aux réunions, de la prendre sous le bras.

Mais du temps de Belleville insolite, du temps où j'étais salariée, je me suis aussi enrôlée dans la création d'une régie de quartier, la régie de quartier du 11ème. J'étais pendant un an présidente de la préfiguration, et pendant deux ans encore présidente de l'association, à Fontaine au Roi. Donc ça c'était pareil...

- Quand tu dis enrôlée c'est que... ?

- En fait dans le collectif on était plusieurs à vouloir vraiment créer cette régie de quartier mais après c'est le temps qui manque, moi j'avais pas d'enfant donc j'étais la plus dispo, mais on était d'accord pour dire que plusieurs militants et plusieurs salariés d'autres associations avaient plusieurs chapeaux, donc j'ai dit : Ok je veux bien. Mais j'ai pas dit : Moi je veux être présidente de ce truc là. Donc je l'ai fait un peu par défaut mais après ça m'a vraiment intéressée, et la démarche, et le travail, et découvrir ce que c'était, sur l'insertion, sur les contrats avec la ville, etc. On était vraiment un collectif, mais d'être présidente c'était pas spécialement mon trip. Mais comme j'étais très incluse dans toutes les luttes du quartier ça m'intéressait bien aussi quoi. Donc c'est des mandats que j'ai pu garder tant que ma fille était petite. Quand elle a eu deux ans j'ai retrouvé un boulot. Tant qu'elle était petite je pouvais la trimbalier mais après tu suis de loin donc t'es un peu au CA sur le papier mais pas très présente.

Bref, au bout de deux ans j'ai retrouvé un boulot avec la Compagnie Tamèrantong. J'ai choisi le milieu associatif mais si j'ai eu ce boulot, c'est vraiment par les luttes avec Belleville insolite, le réseau qu'on avait créé. Quand ils ont cherché quelqu'un pour aider à l'administration, mon nom leur disait quelque chose, on s'est rencontré. Effectivement on s'était vu sur des luttes communes donc le lien était plus facile. J'ai pris ce boulot, là j'étais adulte relais, j'ai fait tous les postes aidés, je crois. Je suis restée trois ans à Tamèrantong. c'est une compagnie qui fait du théâtre avec des enfants, à cheval sur Belleville, Saint-Denis, Mantes-la-Jolie. Alors là, je quittais le développement local, très inscrit dans la ville, très en lien du coup avec mon mémoire d'archi, pas tellement sur la transformation de la ville. Mais quel regard les habitants portent sur leur quartier et leur environnement. Plutôt qu'une action physique et matérielle sur la ville, un changement de regard, et comment s'approprier mieux les espaces urbains et ce qui existe. J'avais fait le lien quand-même avec mon diplôme d'archi et Belleville insolite. Là, à Tamèrantong, c'était bien ancré dans le social mais plutôt dans le culturel et pour les enfants.

- Tu étais sur des tâches administratives, là ?

- Oui, sur l'administration, un peu départ des enfants, recherche de lieux, un travail de diff mais j'étais nulle la-dessus, j'aidais juste un petit peu. Après trois ans, c'était la fin du poste aidé et de la mission donc le truc se renouvelait et j'ai eu mon fils entre temps.

Après j'ai trouvé à la Maison des femmes. Alors je l'ai trouvé avec Pôle emploi, je voulais faire un petit CUI-CAE peut-être dans une école pendant une semaine pour peut-être passer prof, je sais pas. Puis Pôle emploi me somme de faire ce rendez-vous à la Maison des femmes, que je connaissais pas. Le féminisme je connaissais pas du tout. Donc j'y vais, on fait un petit test etc. mais bon j'y allais parce que Pôle emploi me l'avait dit. Et puis le poste de coordination était vraiment intéressant et là, ce qui a un peu joué, c'est qu'il y a une personne qui était aussi dans les luttes et qui m'avait connue. C'est pas ça qui a été décisif mais entre deux personnes c'est ce qui a fini par trancher. Mais je peux pas dire que c'était un truc que je connaissais avant fortement. Donc changement d'association mais toujours dans le milieu associatif. J'ai fait trois ans et là j'étais en emploi tremplin ! J'avais fait une semaine en CUI-CAE avant, donc je les ai bien tous fait. A la fin, c'était aussi la fin de l'emploi aidé, il était temps que je m'en aille, ça se passait plus très bien avec le Conseil d'administration. Je voulais arrêter, j'avais besoin d'une pause, je voulais mieux comprendre à la fois le système de la compta et des bilans mais d'avoir aussi un temps de recul sur le côté social et solidaire des associations, je voulais faire une formation. Et là une collègue qui était membre actif du Collectif me dit : Viens voir il y a quand même un poste au Collectif. Je lui dit : Non non j'en ai marre. Et en fin de compte le poste était à prendre tout de suite. Et à ma rencontre avec l'équipe, on a vraiment parlé de la problématique des associations que j'avais vécues dans toutes les associations que j'avais faites. Dont la dernière à la Maison des femmes où on se prenait la tête sur des choses qui étaient pas... On devait remplir des dossiers de financement qui ne nous correspondaient pas, mais il fallait qu'on trouve des sous. Moi je bossais avec des féministes engagées qui travaillaient sur les termes et les violences faites aux femmes, et je devais remplir un dossier qui s'appelait discrimination, ça allait pas leur plaire, je savais qu'on allait se prendre la tête. Donc je le fais et je leur dit qu'il y a une notice et un cahier des charges et si on ne remplit pas les termes qu'il faut, on

n'aura pas les sous. Mais si vous voulez qu'on torde, on est limite. Et effectivement on n'est pas passé sur ce dossier là. Le dossier européen, c'était pareil mais on l'a eu celui-là, je l'ai rempli très scrupuleusement ! Mais c'était compliqué parce que je travaillais avec des femmes très engagées qui font un travail sur le langage mais à un moment c'était pas possible, quand tu as lutté pour que les violences soient prises pour de la violence, tu vas pas retransformer ton projet pour rentrer dans discrimination, c'est pas possible !

Donc, le début du Collectif c'était vraiment un travail de soutien et d'aide donc les premiers échanges c'était vraiment ça, j'allais pouvoir mettre en perspective tout ce que j'avais subi à différentes échelles, des structures trop petites, ou les pertes d'aides, pour des raisons politiques dont on n'a pas la lecture. Donc c'est vrai que je trouvais ce travail essentiel, d'être une clé de lecture, d'aider à comprendre ce qui se passait d'un point de vue un peu plus gros, et même très gros, de l'impact des directives européennes, etc. Donc j'ai commencé au Collectif comme ça. Du coup, chaque association que j'ai faite étaient un peu liée l'une à l'autre et avait apporté ses propres jalons. Et voilà comment je suis arrivée au Collectif.

- Et c'était quand ? Il était déjà créé depuis... ?

- Oui c'était 2013, il s'est créé en 2010, il y a eu un premier salarié en 2011 et il était là depuis un an et demi quand je l'ai remplacé. Ça fera quatre ans cet été.

- En fait du coup tu as toujours bossé dans l'associatif...

- Ben oui, le boulot dans l'animation c'était pas que dans l'associatif mais déjà un peu, et effectivement après j'ai fait que ça...

- Et tu as mêlé engagement bénévole et salarié...

- Oui je suis restée engagée bénévolement pendant un an et demi à Belleville insolite et on a eu besoin de refaire des circuits pour les enfants, ça me semblait tellement complexe avec Pôle emploi, j'ai dit : Écoutez, c'est plus simple que je le fasse bénévolement, parce que là on va pas s'en sortir. Et puis deux autres missions pour des petites associations typiques environnement... Mais sinon, que dans l'associatif, à part cette petite semaine en CUI-CAE dans une école histoire de. Parce que vraiment je m'étais dit : Pourquoi pas faire un petit boulot dans une école et à côté passer un concours d'attachée territoriale ou je savais plus trop, mais il était important que je fasse une pause sur certaines choses. Mais ça c'est vraiment enchaîné comme ça. Mais au moment où j'ai passé mon diplôme, faut être honnête, on n'était pas vraiment formé en informatique. J'ai fait une formation Autocad mais j'ai deux-trois potes qui sont restés dans les milieux, si tu es pas formé, tu es pas vraiment employable en tant que tel. Après, il y a eu la période où j'ai eu ma fille, j'étais en congé mater et après au chômage, je me suis vraiment posé la question.

Mais en architecture la seule chose qui me bottait c'était le renouvelable, les nouveaux matériaux, c'était vraiment à la marge. Depuis j'ai découvert quelques expériences d'agence d'archi ou d'urbanistes qui étaient sympa, assez peu interventionnistes mais qui avaient des styles très différents. Mais voilà, je vois les horaires des potes qui étaient en archi, en plus du fait que je n'étais pas formée donc pas employable comme tel, ils étaient exploités, avec des horaires pas possibles. Moi j'avais un môme, deux mômes, je préférais rester dans le milieu associatif pour rester sur des valeurs que j'étais capable de défendre, que je pouvais porter, et sur des fonctionnements qui permettaient aussi un peu de souplesse. Donc même si je me suis posée des questions sur une formation, une recherche, etc. en général je suis retournée dans le milieu associatif. J'ai même fait, c'était après Belleville insolite, on propose à Pôle emploi des bilans individuels, de compétences, des petits stages. Et là je m'étais dit : Pour l'archi il me manque plein de formations. Et puis la chute du bilan c'était : Ben non vous êtes employable, là, maintenant. Bon je suis partie avec un beau CV, une belle mise en forme. Du coup je suis aussi arrivée à travailler sur des postes ou des missions où j'avais pas eu de diplôme ou d'étude en lien avec ça, réellement. Tes premières recherches d'emploi, tes premiers montages de projet, ça ressemblait pas trop à ce qu'on faisait en archi. On a créé beaucoup de choses à Belleville insolite, beaucoup de supports, on était rapidement aussi en lien avec les jeunes, avec l'environnement, et comment on s'y prenait. On était confronté à des choses très concrètes sur lesquelles on s'est lancé comme ça directement mais effectivement j'avais pas... C'est pour ça qu'après je me suis dit qu'il fallait que je me forme ou que j'ai le recul. En fait, que je nourrisse ce que j'ai fait avec un travail peut-être plus intellectuel, plus de retours etc. Mais chaque fois j'ai eu la vague volonté de le faire, mais non.

- Mais bon jusqu'à maintenant c'est ok !

- La Maison des femmes et le Collectif, c'était juste que j'en pouvais plus. Tu vois quand tu as laissé dégénéré le truc, que tu veux partir dans de bonnes conditions, il était hors de question qu'on me fasse un licenciement, il était hors de question que je démissionne, il était hors de question de plein de choses donc à un moment donné le ton s'est durci. Donc je voulais juste arrêter tout. Je voulais pas chercher ailleurs, le collègue m'aurait pas fait du pied... Mais c'est vrai que la première rencontre, sur les problématiques des associations et ce que je vivais à la Maison des femmes, c'était un conflit qui était direct mais je sais que la problématique n'était pas relationnelle au départ, c'était une situation qui était pas possible. On voulait nous augmenter le local, il y avait toute une situation qui faisait que ça créait des tensions et les tensions se sont, après, cristallisées sur moi. Mais elles en étaient pas à leur coup d'essai, les coordinatrices ont défilé à grand train avant que j'arrive, je suis la seule à être restée trois ans donc déjà j'ai fait preuve d'une certaine stabilité. Mais je voulais juste arrêter. Et je n'ai eu aucun trou parce que après la rupture conventionnelle, j'ai commencé là sur mes congés. J'avais dit que je prenais quand-même quinze jours sans solde l'été. Souvent quand tu cherches tu prends facilement plusieurs semaines dans la vue mais moi j'ai enchaîné direct. Alors que je voulais pas ! Effectivement certaines personnes du Collectif, du temps des luttes avec Belleville insolite, étaient déjà un petit peu... Les textes je me souviens on disait : On y comprend rien ! C'est trop ardu ! Donc il y avait un travail très intéressant mais qui manquait aussi un peu de pédagogie et de côté un peu plus éducatif de faire comprendre par d'autres biais. Mais, après, les choses se sont un peu plus appuyées sur le réseau, et dans la communication on a réussi à faire des choses un peu plus accessibles. On garde des choses pointues, j'ai ressorti le communiqué sur les directives européennes de 2014... J'avais corrigé des trucs mais j'avais pas tout compris... On a un petit livret, en version virtuelle mais bon...

- Oui, tout n'est pas exploitable en l'état... ! Alors tu disais que toutes ces associations, elles étaient en accord avec les valeurs que tu défends...

- Ouais.

- Comment tu les... Quelles valeurs, en l'occurrence, ce serait, pour toi ?

- Ben... Sur prendre en compte vraiment à la fois les besoins d'un territoire et d'un quartier, on était très ancré localement, mais au-delà de ça, quand on avait enrichi l'équipe... Un gars qui venait un peu du milieu du tourisme, qui était allemand... C'est marrant parce qu'on avait vraiment découvert que les gens, quand ils venaient d'ailleurs, quand ils ont un regard sur un quartier autre, ils apportent des fois un enthousiasme énorme. Parce que c'était un quartier que j'aimais bien mais j'habitais pas très loin. Cathy, elle arrivait de banlieue, plus loin, donc elle le découvrait un peu plus. Et lui d'un autre pays... Donc je trouvais intéressant le regard des gens. Et nous on travaillait pas mal avec les jeunes pour leur montrer que certains avaient grandi là, dans les cités, et plutôt que ce soit un bagage à porter, que ce soit une ressource. Donc il y a eu un travail assez long. On avait mixé l'équipe, avec moitié des jeunes qui étaient bac plus et d'autres moins, mais c'était une dynamique intéressante, comment tu portes un regard différent sur un endroit du quotidien. Mais moi à Belleville insolite j'étais pas sur la partie tourisme j'étais vraiment sur le lien avec les écoles, avec les enfants qui découvrent leur environnement, la lecture de la ville, ça c'était mon truc. Mais aussi avec les centres sociaux pour que ce soit un support pour les gens qui étaient en alpha ou des femmes qui faisaient un groupe de couture ou autre. C'est souvent un prétexte pour faire du lien social, c'était comment se rencontrer, et comment nous, avec l'équipe, on était dix-quinze, on faisait le lien entre les artistes. Il y avait la grosse association des artistes de Belleville qui fédérait deux-cents artistes, mais il y avait un côté quartier parce que on arrivait à côtoyer certains commerçants qui étaient un peu plus ouverts, tout ce qui est la politique de la ville. Et j'ai découvert vraiment le travail de lien, les Sica, les Conseils de quartiers. Et du coup j'étais très impliquée, bien plus que là où j'habitais où j'avais pas d'ancrage, mais c'était pas très loin. Donc là, le fait de se dire, les gens dans un espace il y a ce qu'ils ont envie de faire et il y a ce qu'ils ne connaissent pas. Comment on va impliquer les gens autour d'une dynamique, le quartier c'est un support comme un autre. Mais Belleville insolite c'était ça, aller chercher les gens, les mettre ensemble, les faire discuter.

Tamèrantong, quand je l'ai découvert, avec Belleville insolite on était allé voir quelques spectacles, j'aimais beaucoup leur démarche. Dans les écoles où ils sont en lien, pas toujours avec les écoles mais beaucoup avec les écoles, les équipes pédagogiques, avec les instits, ils font un travail avec des enfants qui ont envie et des enfants qui auraient jamais eu l'idée de faire du théâtre. Parce que problème d'élocution, de poids, de complexe, de timidité, de lourds problèmes familiaux. Donc en gros les équipes mettaient vraiment les

moyens, avec des professionnels. Dans les spectacles on a quand-même un ingénieur son, un ingénieur lumière, il y a des costumes, on va chercher des sous pour faire un vrai travail. Du coup les spectacles de fin d'année, les spectacles des troupes - en général tous les deux-trois ans il y a un spectacle qui part en tournée pour deux-trois jours - l'enjeu c'était de faire venir les familles. Et elles parlent pas toutes français, il y avait un animateur qui faisait le lien avec les familles, aller les chercher des fois pour qu'ils soient présents. A Tourtille, il y avait au moins une représentation dans l'école, pour que l'ensemble des enfants, des instits, voient. Les mômes qui sont en échec scolaire, les voir dans un contexte de réussite parce qu'ils sont sur scène, parce qu'ils vont avoir un petit bout de texte, ou pas... Parce que c'était adapté, chacun était tiré vers ce qu'il pouvait faire de mieux. Là vraiment tu portais des valeurs, t'es pas sur une culture élitiste, on fait du culturel, mais aussi on se fout pas de la gueule des gens, on fait pas un truc bricolé. C'est un beau truc parce qu'il faut mettre en valeur le travail que les mômes font. Et avec un travail exigeant, j'ai vu des répétitions et des stages, c'est un travail intensif. Mais tu sens que les gens qui sont là, ils sont motivés, ils ont envie et ils ont pas un regard méprisant auprès des jeunes avec lesquels ils interviennent.

A Belleville insolite j'ai découvert ça. Les jeunes qu'on voulait recruter, on est passé par une plateforme d'insertion. Les filles quand elles avaient pas de filières elles allaient être coiffeuses ou caissières et les garçons dans la manutention. Je me rappelle, quand on leur parlait de tutorat, on allait aux réunions de tutorat des emplois jeunes, j'étais moi-même emploi jeune. Avec des jeunes on s'était fâché, c'étaient des jeunes qui avaient été baladés de trucs d'orientation en truc d'orientation, tout le monde s'en fout en fait. Quand on est allé voir les gens qui faisaient la plateforme, je sentais bien qu'ils en avaient pas grand-chose à faire non plus. On avait monté un chantier d'insertion, mais le chantier était pas suivi. Je suis intervenue plusieurs fois et on a réalisé un super rallye à la fin pour faire un truc concret. On nous avait dit : Faites un truc d'insertion parce que les jeunes ils sont en insertion là. Mais on ne voulait pas, ni Cathy ni moi, entrer dans un truc spécialisé dans l'insertion. On voulait bien en faire mais sans le dire. On voulait faire un travail avec des jeunes qui étaient motivés pour faire un truc ensemble. On voulait pas rentrer dans un lien comme ça. On était confronté à ça. Donc à la réunion de tutorat, je me rappelle, j'ai dit : On y va tous, on vient à treize ! Ben oui ça les concerne puisque vous nous donnez des carnets de bord de tutorat. Ils avaient fait des outils mais, laisse tomber ! Autant, chacun crée des outils, nous on bricolait des trucs mais on les avait fait ensemble. On s'était pris la tête parce que le tutorat c'était en plus une histoire de tutelle, parce qu'il y avait des histoires de familles, et c'était juste sur les termes. Mais on se disait : Où est-ce qu'on va !? Des gens qui sont motivés, qui sont prêts à bosser bénévolement ou des fois salariés, mais en sachant ce que tu fais et pour qui tu le fais, et pour aller dans un sens, bien commun et tout. Avec Cathy on découvrait l'ESS : c'est vraiment ça qu'on fait, on travaille sur des valeurs, sur des valeurs humaines... Maintenant les mots sont un peu dévoyés mais on découvrait des choses en les faisant, et on disait : C'est vraiment ça qu'on veut faire.

A un moment je me suis dit : Bon je vais aller travailler dans un truc, tant pis, je vais aller dans une boîte. Mon frère est gérant d'une boîte de matériel acoustique. Il me disait : Mais tu es sous payée, je te trouve un petit boulot dans ma boîte, tu pourras être bien payée. Je lui disais : Mais je ne suis pas une commerciale. Il me disait : Mais on peut le faire. Mais en fin de compte, le temps que tu passes à travailler dans un truc, mine de rien ça t'influence aussi. J'ai jamais compté mes heures, mais pouvoir te dire : J'ai pas fini ou j'ai besoin de faire des trucs et c'est moi qui prends l'initiative de le faire parce que vraiment je veux qu'on arrive au bout du truc. Et je dis pas que c'est facile à gérer, c'était plus facile à gérer sans enfant qu'après, quand tu as une vie familiale ou là c'est un peu plus compliqué. Des fois tu le fais au prix d'autre chose donc après tu apprends à réguler. Et il y a aussi de travailler dans des petites assoc' où il y a pas un cadre hiérarchique énorme. Bon à la Maison des femmes ils commençaient à mettre un cadre hiérarchique parce qu'ils avaient eu quelques problèmes aussi, mais on était en lien direct avec des femmes qui étaient en errance ou violentes, partout on était vraiment dans l'échange et dans l'humain. A Tamèrantong même si j'étais pas sur le terrain, j'étais pas dans les ateliers avec les enfants, régulièrement on est en lien avec ce qu'on fait, ce qu'on produit.

Mes expériences associatives elles sont toutes à la fois un petit peu liées. Après il y a le côté territoire aussi (rire), j'ai cherché un peu plus loin mais il faut pouvoir y aller en vélo (rire). J'ai évité depuis de nombreuses années de prendre les transports et pas mal de choses.

- Comment tu expliques que tu aies fait ce cheminement alors que ton frère a fait un cheminement totalement différent ?

- Je sais pas parce qu'il se trouve qu'à l'école j'étais bien meilleure que lui. Il a arrêté plus tôt, il a fait CAP et il est rentré dans la vie professionnelle. Il aurait pu aussi vivoter dans un petit truc mais aujourd'hui il gagne cinq-six fois mon salaire. On n'est pas du tout dans les mêmes réalités. Mais ce qu'il fait, du commercial etc., je pense que j'en serai incapable. Je peux pas représenter, présenter ou essayer de vendre quelque chose que tu ne sais pas profondément réel. Même si des fois tu dois être arrangeant avec les dossiers de financement européen ou autre, tu dois quand-même transformer un peu les choses, tu sais que derrière les valeurs, ce que tu fais, l'utilité, etc., ça ne te poses pas de problème. En dehors de ça je pense que je serai trop mal à l'aise, je n'y arriverai pas, je n'arriverai pas à me persuader moi-même de l'utilité des choses. Mais après je vois des gens qui s'en sortent très bien, qui préfèrent ça. J'en ai vu un aux Petits Débrouillards, on avait discuté, qui était bénévole puis qui avait fait une année en tant que coordinateur et ça lui avait pas plu. Il préférait avoir un engagement bénévole important en faisant des actions concrètes, mais à côté de ça gagner sa vie dans un truc où la hiérarchie c'était comme ça et au moins tu sais pourquoi tu le fais et tu le fais à minima. Donc moi je pense qu'il y a un mélange de c'est là où mon intérêt va, c'est là aussi que sont mes relations et quand tu cherches du boulot tu as aussi ce qu'on te renvoie, ce qu'on te fait suivre, ce qui t'intéresse et ce que tu regardes réellement c'est là. Tu regardes aussi les petites annonces mais ce qui t'intéresse le plus, mine de rien, c'est ça. Parce qu'en fait ça te parles, c'est ce que tu as fait. Ou les valeurs te parles, ou les missions te parlent. Du coup chaque fois, à Pôle emploi, j'ai regardé les choses un peu du côté des collectivités, des fonctions territoriales. Ça m'intéressait aussi parce que à Belleville insolite on était très proches de tout ce qui est politique de la ville, j'aimais bien. Mais en même temps, tu voyais bien qu'il y avait des diplômés qui sortaient... Ils avaient mis au point plein de diplômes autour de ça, mais par rapport au nombre de places et au développement que ça prenait, c'était pas possible. Et en plus tu es quand-même pieds et points liés. Et en général, dans les boulots que j'ai eu, j'ai quand-même pu peser sur tout ce que je faisais et sur les orientations qu'on pouvait prendre. Donc tu n'as pas toujours le même positionnement quand tu es salarié d'une association ou quand tu en es à l'initiative, quand tu es impliquée. J'ai vu que être impliqué dans une association, vraiment être au CA ou au bureau, ou bien être à l'initiative d'une association, c'est pas pareil.

A Belleville insolite on a monté le projet, on a cherché après des bénévoles, on a monté le CA avec des gens qui soutenaient le truc, on l'a fait un peu à l'envers. Mais je pense qu'on était quand-même bien dans le fonctionnement associatif, on prenait les choses en main mais le bureau qu'on a monté a pris de l'ampleur et s'est emparé des choses, avec le conseil d'administration. A Tamèrantong c'était encore autre chose parce qu'il y avait beaucoup de gens qui étaient intermittents du spectacle, ils avaient été un peu traumatisés par une espèce de putch du bureau, une secrétaire qui s'était un peu servie dans la caisse, donc ils voulaient pas trop que les bénévoles aient trop de poids. Mais c'étaient des gens qui bossaient à côté dans d'autres missions, ils mettaient à profit leur statut d'intermittents pour faire du bénévolat et de temps en temps être payés. Et puis à la Maison des femmes c'étaient plutôt des militantes, qui étaient là depuis bien longtemps, qui ont fonctionné longtemps qu'avec des bénévoles. Donc j'ai vu plusieurs configurations associatives pour me dire que de toutes façons, la façon dont tu structures ton CA, dont tu structures ton bureau, collégial etc., ça peut être pipeau. Soit tu as des valeurs et un fonctionnement qui permet d'orienter et de prendre des décisions en commun, de faire des actions ensemble, soit tu te dis que tu l'as mais tu l'as pas, et tu auras beau mettre un bureau collégial, ça marchera pas non plus. Donc on nous a souvent dit au Collectif qu'on devrait se mettre en accord, faire un bureau collégial mais, franchement je n'ai jamais poussé à ça dans le sens où moi j'ai vu toutes les configurations et c'est pas juste de décider ça qui fait que c'est vraiment une volonté de mise en place. Cela dit, ça n'empêche pas que ça peut être intéressant de le faire, mais je sais que c'est pas ça qui t'apporte les valeurs. Si elles n'y sont pas au départ, ça ne fonctionnera pas non plus.

Donc je peux pas dire que dans le milieu associatif tout soit toujours rose et que parce que tu es dans le milieu associatif tout fonctionnera mieux, mais moi dans les expériences que j'ai, dans les connaissances et les relations que j'ai, je me suis à chaque fois orientée vers des associations. J'ai eu quelques velléités mais je pense que je ne les ai pas eues très profondément (rire). Des fois je m'étais dit : Pourquoi pas changer, mais...

- Tout à l'heure tu as parlé d'utilité, tu disais que c'était pas utile de faire autre chose. Tu penses que tu es utile en faisant ça ?

- Non, non. En plus j'ai tort parce que je pense qu'il y a plein d'entreprises qui sont très utiles. Mais besoin de sentir son utilité sociale. Les gens vont avoir des besoins qui vont être rempli ou pas, mais de penser à ce qu'il y a autour, se nourrir intellectuellement, d'autres choses, d'une autre réflexion, d'un regard critique. Je pense que ça, c'est vraiment important. Et autant à la Maison des femmes le travail qu'elles faisaient était super mais je leur disais : Vous êtes sur des valeurs féministes mais vous ne pensez pas à les transmettre. Vous pensez que parce qu'on est dans le lieu, tout d'un coup ça va être une osmose, ça va nous transporter ? Mais à un moment donné, les vrais moments où pour mieux comprendre je me suis nourrie un peu plus des choses... Quand on a fait des rencontres de plusieurs Maison des femmes, plusieurs lieux et de voir comment ils ont émergé sur des temps différents, de façon différente et avec des fonctionnements différents, là j'ai trouvé intéressant. On avait fait deux-trois rencontres comme ça qui étaient vraiment très enrichissantes. Mais des fois les gens, en interne, on ne pense pas à nourrir ceux qui arrivent, parce qu'ils viennent bosser ou autre, mais ça me semble important. Quand on fait des journées de formation ou des séminaires, quand on a eu des jeunes, des stagiaires ou en alternance, j'ai trouvé important qu'ils puissent venir parce que c'est des moments où tu es à l'écoute et tu es aussi en formation, tu as aussi une position où tu te formes à cette structure. Il ne suffit pas d'arriver et de lire les statuts etc. Non c'est pas ça. C'est y être, pratiquer, fonctionner. Au Collectif, puisqu'on organise de tels temps, ça permet aussi aux gens de trouver la porte d'entrée, les clés pour mieux comprendre le projet politique et le fonctionnement.

Ma dernière mission c'était il y a plus de trois ans. Là j'ai explosé mes trois ans ! Et c'est pas un poste aidé ! (rire) C'est un poste vraiment différent. Mais tous ponctuaient quelque chose et faisaient échos à quelque chose. A Tamèrantong j'avais ma fille, travailler avec des enfants même si c'était pas en direct, le projet je le trouvais intéressant. Mais au moment où je suis arrivée il y avait des problématiques internes d'équipe, un des animateurs s'était suicidé, il y a eu des choses un peu lourdes. Du coup il était temps que j'en parle dans le sens où je sentais qu'il y avait une bonne dynamique qui partait mais ce que j'y avais vécu était un peu difficile. La Maison des femmes c'est arrivé au moment où je me séparais du père de mes enfants donc c'était un moment où tu dis que tu es dans une position de victime, il te laisse, etc. Et j'ai trouvé ça vachement bien en fait parce que tu dis : Bon ben là on va faire autrement. Ça tombait bien. Je sais pas si c'est ma situation qui m'a poussée, mais sans Pôle emploi j'aurais pas vu cette annonce, ça me parlait pas, j'avais jamais été sensibilisée aux valeurs du féminisme. Mais à chaque fois, c'est peut être le côté positif, ce truc là arrive à un moment donné de ma vie où ça vient me nourrir et ça fait écho aussi à des choses qui vont m'aider. Donc chaque fois j'y ai vu un poste pour vivre, un salaire, mais aussi quelque chose qui m'apportait personnellement, à moi. Alors peut-être aussi parce que les associations en générales elles sont porteuses de telles choses. Et des fois des postes m'ont fait chier mais je me suis dit : C'est quand-même un truc qui est bien, je me nourris d'autres choses, de psychologue, de textes. Mine de rien ça enrichi un parcours. Mais autant pour certaines c'étaient des choix, pour d'autres non (rire). Après, qu'on te dise d'y aller, d'aller sur place et de répondre aux questions, t'intéresser, il y a tout le temps une marge, mais je peux pas dire que j'étais super préparée. Concrètement, non. Donc je sais pas qui de la poule ou de l'œuf... (rire)

- En dehors de cet engagement associatif qui est vachement important, est-ce que tu as d'autres engagement ? Politique par exemple ?

- Non, pas d'engagement politique. J'étais assez méfiante. Et je me rappelle, du temps de Belleville insolite, on voulait pas qu'il y ait de mélange, on voulait pas qu'il y ait de parti politique. Et je suis restée souvent à la marge. Oui j'avais des orientations politiques mais franchement... je suis souvent restée méfiante. Après quand on a créé la régie de quartier on devait quand-même avoir des élus. On avait dans le bureau des élus, des gens de la mairie, des bailleurs sociaux, et ça fonctionnait. On avait bien fait les bureaux, il y avait très peu de poids et c'était un fonctionnement... De toutes façons tout le monde avait vraiment envie que cette régie de quartier se fasse. Après à Tamèrantong on avait eu le forcing d'une personne d'une entité qui donnait des financements pour être au bureau et au CA. Là il a fallu qu'on se batte, qu'on dise : Nous on est contre. A la Maison des femmes il y avait aussi des liens politiques mais pas plus que ça. C'est vrai qu'en arrivant au Collectif il y avait plus de liens, mais le Collectif lui-même est affilié à aucun parti. Du coup moi je n'ai jamais senti la nécessité de m'inclure la-dessus. Autant j'ai pu m'inclure un peu dans le centre social, un

peu dans d'autres trucs, mais franchement non. En plus j'avais une copine qui était très active au centre social et qui voulait éventuellement entrer en politique, mais elle était aussi à la marge, elle a cherché un parti un peu citoyen. Moi non, personnellement non.

- Mais tu t'intéresses quand-même à la politique, tu votes... ?

- Oui, oui, je vote, j'invite tout le monde à voter chez moi. Mais je suis pas d'une famille très politisée (rire). A 18 ans j'ai demandé à mon frère de prendre sa carte. Mes parents qui ne votaient pas... j'ai fait chier tout le monde pour qu'ils aillent voter ! (rire). Mais bon.

- Tes parents ils étaient pas du tout politisés ?

- Ah pas du tout !

- Ils faisaient quoi ?

- Mon père était réparateur hi-fi. Réellement il avait été orienté comme comptable, il était pas du tout heureux donc au bout de cinq-six ans la boîte avait coulé, il est resté un an au chômage et après il a pris une petite boîte de disquaire. Et comme il a toujours été très autodidacte, il a toujours fait toutes les réparations. Quand les supermarchés se sont mis à vendre des disques, ça marchait plus, il est devenu réparateur hi-fi, artisan. Et ma mère elle travaillait en crèche, éducatrice de jeunes enfants. Jardinière d'enfants. Quand j'étais jeune je la voyais en train de bêcher des enfants. Elle était fonctionnaire à la ville de Paris. Du coup, ils s'en sont sorti, mon père a pris le risque parce que ma mère avait un boulot assez sûr. Mais non, ni l'un ni l'autre. Vraiment quand j'avais dix-huit ans j'ai fait chier tout le monde pour qu'ils aillent s'inscrire sur les listes.

- Et ils continuent maintenant ?

- Oui oui, ils continuent à voter. Mais, pas de culture politique, militante, du tout au niveau familial. Même mes cousins, cousines, non. Des gens engagés, non.

- Et tu n'as qu'un frère ?

- Oui. Du coup, c'est vrai, il y a des gens qui ont déjà baigné, avec des militants, syndicalistes ou autres. A la Maison des femmes je me suis rendue compte que les très actives elles venaient souvent de syndicats. Et en plus c'était souvent un peu dur, des syndicats vraiment masculins. Tu sens que ce qui était valable dans la société l'était aussi dans les syndicats. Mais dans la famille je n'ai jamais approché ce milieu. Je sais qu'avec mon frère on vote pas vraiment la même chose. Je ne sais pas si j'ai bien fait de lui dire de prendre sa carte (rire). Donc ce n'est pas par le biais politique que je suis arrivée au milieu associatif (rire).

- Donc l'associatif. Ça sert aussi à changer la société...

- Oui c'est ça. C'est changer la société par un autre biais. Mais tu sens bien que par le biais politique, le pouvoir, on sent bien que ça dénature un peu. Pour arriver à certaines positions tu es obligé de faire des compromis qui doivent être pas facile à négocier (rire). Je dois avouer que je ne sais pas trop comment, éthiquement... Et je suis sûre que ça doit être intéressant, de savoir que ce que tu veux c'est là, que pour avoir ce que tu veux il faut passer par là. Je pense que j'ai du mal parfois à projeter, à avoir des visions stratégiques qui me permettraient d'accepter quelques... La-dessus je sais pas. Je me dis que dans la vie des fois il faut voir plus loin, en ayant une position stratégique, en acceptant certaines choses. Mais j'ai l'impression de ne pas en être capable, ou de ne pas être sûre, de peur de se perdre en chemin. C'est une capacité que je trouve intéressante mais...

- Et ça tu ne le ressens pas du tout avec les assoc' ?

- Si, des fois si, il y a des chemins qui sont pris et qui se perdent un peu. Je vois ça avec la Maison des femmes parce qu'il y avait un projet, etc. Mais il y avait aussi une réalité du quotidien. Un accueil pour des femmes au quotidien, tous les jours il y avait des demandes, tu es là pour quelque chose, franchement. Même si des fois, réinterroger le projet politique, prendre le temps... Des fois je disais : Fermons un jour ou deux et réinterrogeons le truc. Mais en même temps, quand une femme est là le matin et te demande... Quand tu le fais, ça te noie. Une fois on n'avait plus d'accueillante, tu peux pas tout faire. Des fois je me disais : C'est n'importe quoi, faudrait faire trois-quatre postes à la fois. A mon avis c'est pas en oppressant ceux qui sont présents que tu peux changer les choses.

Et c'est compliqué dans les associations. Il y a celles qui ne fonctionnent qu'avec des bénévoles et à partir du moment où il y a des salariés, il y a un désinvestissement des bénévoles. C'est un savant mélange. Et c'est pas toujours évident de te sentir légitime avec un bénévole, dans un fonctionnement où tu vas pas oser demander, etc. Moi, dans les grosses expériences que j'ai eu... Je trouve que les échelles des associations, ça joue. Quand tu es un ou deux débordés de boulot, ou quand tu es un peu plus et tu prends le temps de travailler avec d'autres.

Là, il était vraiment temps qu'on soit deux. C'est bien. Un peu sur mon poste mais aussi sur le fait que, pour la coordination, Jean-Christophe il prend aussi du boulot de bénévoles, ça permet de poser un truc un peu plus calme. Mais des fois ça s'emballe aussi, dans les rendez-vous qui s'enchaînent. C'est vraiment dur des fois de dire : Non, pas de rendez-vous, on finalise d'abord ce groupe pour lancer une autre dynamique. Le fait qu'on soit deux et qu'on ait pu avoir des stagiaires en renfort, ça change la configuration des choses. A plusieurs, tu les changes aussi au quotidien. J'ai remarqué, quand tu es un dans ton bureau, tu fais tes trucs, quand tu es deux ou trois t'es tellement en lien au quotidien que tu es moins en lien avec le reste. Donc ça crée pas la même dynamique, et c'est un savant mélange, un fonctionnement qui est toujours à réinterroger, et à réadapter. Il y a deux ans, je me disais je fais encore un an et j'arrête parce que tu fais plein de trucs et t'as pas le temps de prendre le temps, de prendre le recul et de te nourrir de ce que tu alimentes. Quand tu es à plusieurs tu peux prévoir un petit temps de pause, prévoir certaines choses et avoir la souplesse de travailler de chez toi. Tu vas bosser chez toi avec les enfants malades, tu bosses le soir, tu bosses autrement. Il y a des boulots tu peux pas faire ça non plus, faut être réaliste. Donc travailler à plusieurs, prendre le temps de poser et organiser les choses, ça à pas toujours l'échelle où tu penserais que ça pourrait aller mais ça permet quand-même de se répartir les responsabilités et certaines missions un peu lourdes. Là, le jeune pour les compte-rendu et l'envoi des mails, c'est top ! (rire)

- Bon ben pour moi tu as fait le tour... ! Mais tu as peut-être des choses à ajouter ?

- Non non. Peut-être que pour la politique, c'était pas...

- Non, c'était bien, c'est juste une question que je pose à tout le monde. Alors, pour conclure, comment tu définirai ton engagement, en quelques mots ?

- Comment je définirai mon engagement... ?

- Ou qu'est-ce que c'est pour toi, l'engagement ?

- En fait j'ai vu avant d'avoir des enfants et après avoir des enfants. Mais je sais que l'engagement, dans les lieux où je bosse, où je suis bénévole ou autre, à la rigueur, l'idéal c'est de pas compter son temps. Tu es dans un truc, mais réellement ça devient aussi très chronophage. Donc le fait d'avoir aussi d'autres choses à côté, une association comme Castellair où on fait des pyramides avec les enfants (rire), rien à voir, le fait d'avoir d'autres choses à côté, tu dois articuler ton travail avec le reste. Au début je donnais sans compter. T'apprends aussi à réguler pour pouvoir donner à plusieurs endroits, faire plusieurs choses, être dans plusieurs associations, t'apprends à articuler. Et ça te pousse aussi à mieux organiser. Mais je peux pas dire que ma motivation au travail elle est liée au montant du salaire, à la durée, etc. Idéalement c'est pas avec ça qu'on fait mais comme il faut vivre en général j'ai cherché plutôt du boulot qu'un engagement, que bénévole, même si j'ai pu en faire.

L'engagement c'est vraiment pouvoir participer pleinement à un projet en apportant des idées, en venant enrichir le projet, tout en pouvant continuer à vivre en dehors de ce projet, cet engagement. Mais moi j'ai vraiment vu avant et après les enfants. Au début quand je travaillais essentiellement chez moi pour le Collectif, c'était vraiment compliqué. Quand les enfants rentraient de l'école, j'ai manqué de discipline. Il y a des gens qui sont capables de sectoriser, je suis pas capable... C'est bien de savoir articuler le tout. Et le fait d'avoir pas un engagement unique mais plusieurs engagements... Le matin, à l'école, on se voit entre parents, c'est pas des réunions de parents, c'est plus informel mais c'est quand-même de se ressort là. Du coup tu apprends à mieux nourrir tes différentes expériences, tes différents engagements, en les articulant mieux, mais aussi en limitant ce que tu mets pour chaque engagement. Et le temps n'étant pas infini, tu peux pas non plus... Il y a des choses qui m'intéressent mais tu peux pas démultiplier le temps. Il y en a qui peuvent s'y perdre...

Après, l'engagement militant... C'est l'engagement de valeurs qui te parlent, quelque soit l'action. Des fois il y a des actions qui sont pas très intéressantes. Les bases de données c'est pas très intéressant, mais si tu sais que derrière tu le fais... Et que tu es en lien au quotidien, les échanges réguliers, le fait de voir les gens, les séminaires d'été, les plénières, c'est des moments qui viennent nourrir concrètement les missions parfois abstraites qu'on peut faire. Du coup, des fois c'est chiant mais tant que la réflexion et ce qu'on apporte est visible et prégnant, ça passe et ça prend du sens. Mais j'ai souvent adapté l'engagement avec les besoins, ce qu'il y avait à faire et les limites de temps.

Bon, ma réponse est un peu... (rire) Elle est pas aussi clair que j'aimerais qu'elle soit mais... (rire)

- **C'est pas grave il y a plein de choses dedans, je m'en sortirai ! Tout va bien !**

- Ouf ! (rire)

- **Merci beaucoup !**

Entretien avec Jean-Christophe

- J'aimerais que tu me racontes ce qui t'as amené à ton ou tes engagements actuels ?

- Je pensais là, en arrivant, parce que je m'attendais à cette question... La réponse n'est pas évidente parce qu'il faut remonter à l'origine. Ça me fait penser à la petite histoire / grande histoire de la Scop Le Pavé. Pour moi j'ai l'impression qu'il y a un droit fil naturel mais finalement l'origine de ce fil est un peu énigmatique. Enfin, non, quand je vais parler de mes parents il ne sera pas si énigmatique que ça parce que justement il y a une lignée évidente. Mais justement je ne fais pas partie d'une famille de militants de génération en génération. Quand je remonte un peu plus loin, mes grands-parents qui étaient ouvriers, en fait ils étaient pas engagés politiquement. Ils sont, en tout cas pour mon grand-père maternel, c'est ce que j'appelle les immigrés de l'intérieur, c'est le produit de l'exode rural, c'est des familles de paysans à la base qui montent à la ville et qui font leur trou, en l'occurrence dans les PTT. Famille nombreuse de chaque côté. Et qui produit une progression sociale avec la plupart des enfants, qui ont le bac et qui ont des postes intéressants, que ce soit dans le milieu hospitalier ou à EDF. En tout cas pas d'ancrage, on n'est pas communistes de génération en génération. Par contre mes parents qui sont tous les deux infirmiers, qui se sont connus à l'école d'infirmiers, surtout mon père par son engagement syndical, ils ont toujours été... Voilà j'ai grandi dans un environnement familial, la famille nucléaire de gauche. Un truc symptomatique, en 88 ils ont voté Juquin, ils ont pas été encartés au parti communiste, ils ont voté PS un temps et en fait ils sont un mélange de rouge et de vert. Et mes deux parents n'ont pas le bac, mais à l'époque on pouvait faire l'école d'infirmiers sans avoir le bac. Par contre, après mon père a fait l'école des cadres, où là je pense qu'il a fait son éducation politique. Il l'avait fait avant notamment par son engagement médical mais aussi à l'école des cadres, CGT. Alors après ça explique pas tout, ça explique beaucoup quand-même. Après je sais pas ce qui a permis que cette sensibilité... Les origines sont à la fois pas évidentes et pour moi c'est un peu énigmatique de savoir comment ça se maintient. Ça me faisait penser à une phrase que j'avais vue quand j'étais étudiant à la fac, chez un copain, c'est la fameuse phrase de Che Guevara qui dit « Soyez toujours sensible aux injustices, c'est la plus belle vertu d'un révolutionnaire ». Cette phrase elle m'a servi de viatique, de boussole. Et j'ai toujours eu conscience qu'il fallait avoir l'œil ouvert sur le monde tel qu'il était, ne pas être naïf, et ne pas perdre de vue justement ces injustices et le dégoût initial qu'elles provoquent.

- Donc c'est un peu le fil rouge...

- Oui le fil rouge, et après il y a la formation qui est venue se greffer sur ça. A côté de cette petite conscience politique quand j'étais ado, ça c'est développé à la fac.

- C'était à la fac la phrase...

- Oui, après le bac je savais pas quoi faire, j'étais comme beaucoup. En fait, j'avais rencontré un ethnomusicologue et j'avais trouvé que c'était génial alors je voulais faire ça. Mais j'ai pas trouvé de place parce qu'il y a une seule filière en France, à Nanterre. Je me suis retrouvé en socio par hasard, sans savoir quoi faire. Et ça m'a intéressé et j'ai voulu faire sciences politiques, et c'est là où tout c'est affermi. Et en socio j'ai eu la chance d'avoir eu une bonne formation. En première année, un gros travail sur le triptyque Durkheim-Marx-Weber. Et en deuxième année une ouverture sur plein de choses, le structuralisme, le fonctionnalisme... Et donc pour préparer Science po à l'Institut d'Études Politiques, je me suis inscrit en licence de sciences politiques. C'était un cursus sur dossier, on entrait en licence directement et j'ai été pris, à ma grande joie parce que j'avais été assez déprimé après ma terminale d'avoir quitté un système d'enseignement hyper généraliste, en l'occurrence la terminale B pour moi, où je me suis éclaté pendant toute une année parce qu'en histoire c'était de l'histoire contemporaine, en économie c'était génial, il y avait de la philo, il y avait de la géographie... pour moi c'était du bonheur. Comme quoi il y avait déjà une conscience...

Après c'est la découverte d'auteurs... J'ai fait mes études de 96 à 2000. J'ai découvert des auteurs comme Bourdieu, je me suis complètement passionné. En plus c'était l'époque des mouvements, 95-96. Et à côté, à cette période mes parents allaient au meeting écouter Arlette et moi je les ai accompagné, ça m'est arrivé une fois ou deux, et je me disais : Il manque du Bourdieu chez Laguiller et il manque peut-être du Laguiller chez Bourdieu. Du coup j'étais vachement là dedans.

Après, moi, j'ai toujours fait beaucoup de musique parallèlement et après mes études j'ai trouvé du boulot dans la musique. Après ma maîtrise de sciences politiques j'ai fait un troisième cycle en développement culturel et direction de projet. Pour moi c'était une manière de faire de... Quelque part pour moi c'est important de ne pas dissocier l'artistique du politique. Même si j'ai conscience des dangers de la formulation, pour moi faire de l'artistique et du développement culturel c'est une manière de faire de la politique. Je trouve qu'aussi il faut pouvoir mettre en jeu des ressorts intimes que mobilise l'art dans des processus politiques. Enfin, pour moi c'est profondément indissociable. Donc j'ai fait ça et après j'ai travaillé, principalement dans la musique, dans une école de musique associative. Puis, c'était une autre manière de faire de la politique, pendant cinq ans j'ai bossé de manière vraiment intense dans une structure qui a pour but l'accès à la musique des personnes handicapées.

- Mesh...

- Mesh, évidemment. Et après je me suis arrêté, j'ai passé le concours de la fonction publique territoriale, en même temps j'étais chargé de direction culturelle à mi-temps dans une salle de concert. Et après j'ai travaillé au Pince-Oreille. Et j'oublie de dire plein de trucs évidemment, mais il y a eu aussi tout un engagement associatif, notamment j'ai fait mon mémoire en maîtrise sur l'action culturelle en milieu carcéral et après j'ai vachement travaillé notamment avec la Farapej qui est une association qui travaille avec les sortants de prison. Et pour moi c'était aussi un engagement... Je me serais jamais vu à être dans un engagement partisan, prendre ma carte, toujours une énorme méfiance par rapport à ça, parce que, aussi, une conscience de dérive sectaire, dogmatique parfois, qui... C'est hyper décousu !

- C'est pas grave, je...

- Parce que du coup je pense... Quand j'étais en première année de DEUG de socio on avait une enquête qualitative à faire. J'avais fait une enquête qui s'appelait « Qu'est ce qui fait courir les anarchistes ? » Oui, parce que en fait j'étais anarchiste, j'ai oublié de le dire [rire]. Je me considérais comme anarchiste depuis que j'étais adolescent, même si au départ je ne savais pas très bien ce que ça voulait dire, j'ai appris au fur et à mesure [rire].

- D'accord. Et au fur et à mesure ça t'as conforté dans l'idée que tu étais anarchiste...

- Oui, mais le problème c'est qu'après j'ai rencontré des anarchistes. Et justement je parlais de dérive sectaires et tout ça, moi en fait quand je suis arrivé en première année de DEUG de socio avec cette enquête, j'avais en tête Leo Ferré. Quelque part il dit un truc, en gros c'est : L'anarchisme c'est la forme supérieure de la pensée politique. J'étais profondément d'accord avec lui. Il disait : Quand on va au bout on est anarchiste. On développe un système d'anticorps par rapport à ce que le système produit, parce que « le pouvoir corrompt », Louise Michel, donc il faut se méfier de ça, etc. Et en fait même si j'ai rencontré des gens supers, j'ai aussi été très déçu par des anarchistes qui se comportaient de manière complètement... comme les beaufs les plus stupides qu'on peut trouver dans n'importe quel parti. Donc en fait j'ai toujours une grande méfiance, qui s'est renforcée, y compris en allant voir les anarchistes. Donc j'ai toujours essayé de prendre des biais dans l'engagement. Par exemple, avec la Farapej, le travail sur la question de la justice pénale de manière indissociable de la justice sociale, qui était le projet associatif de la structure ça me plaisait, et puis ça posait des questions éminemment politiques mais pas que, des questions philosophiques qui m'intéressaient sur, finalement : Qu'est-ce que l'homme ? qu'est-ce que l'homme qu'on punit ? Des questions vraiment sur l'ontologie : Est-ce qu'on peut se transformer ? Comment ça marche ? Etc.

Donc j'ai toujours eu un engagement comme ça et puis, il y a eu toute une période de désillusion où je continuais à faire de la politique par la bande, comme ça. J'ai travaillé que dans des associations et j'ai toujours travaillé dans des trucs où je trouvais un sens politique, mais c'était pas un engagement politique très direct. Parce qu'il y a eu aussi une grande période de désillusion au milieu des années 2000 où j'étais un peu désespéré de découvrir que à la fois l'apport scientifique en sciences humaines produisait peu d'effet et à la fois le travail des associations... Donc en gros une espèce de désespérance et d'impuissance face au sentiment d'impuissance. Et puis aussi des trucs personnels, il y a eu des moments où dans ma vie ça été un peu compliqué, où du coup j'étais beaucoup moins apte à faire de la politique.

Et puis finalement, chemin faisant, notamment à travers la montée en compétence dans mon boulot au Pince-Oreille, en devenant directeur et en assumant de plus en plus de choses et en étant capable de les

assumer, j'ai finalement progressivement repris confiance en moi et ça m'a servi à combattre ce sentiment d'impuissance. Et ça a correspondu aussi à une re-stabilisation dans ma vie, à un moment où tu as des gamins, ce qui est déterminant parce que tu te projettes, tu te dis : Bon demain, qu'est-ce qu'on leur laisse, tout bêtement.

Jusqu'au moment où je me suis senti à l'étroit dans les fonctions de directeur d'un réseau départemental. Alors c'était très bien mais je voyais bien que tout partait en vrille et qu'il fallait revenir en amont des problèmes. Donc c'est à ce moment-là que je me suis intéressé au Collectif, jusqu'au moment où il y a eu cette prise de poste l'année dernière.

En fait ça été un peu des montagnes russes, il y a eu des moments où je me suis senti vraiment politiquement... et peut-être aussi au moment du romantisme post-adolescent, et aussi de la découverte de la puissance d'agir et, ce que permet un parcours universitaire, le fait que pendant un parcours universitaire tu découvres aussi que tu es capable de faire une licence et une maîtrise de sciences politiques. Au début, quand j'étais... J'étais pas un élève particulièrement brillant pendant mes années collège et lycée, du coup je me suis découvert des capacités progressivement. Donc il y a eu des moments de prise de confiance et des moments de désillusions au contraire. Ça été un peu des montagnes russes qui font qu'il y a toujours eu un engagement qui a pris des formes finalement très différentes.

Et pour compléter sur cet engagement, c'est marrant parce que je suis en train d'écrire un peu sur ça, il y a eu aussi, j'ai principalement travaillé dans le domaine de la musique, il y a eu partie liée entre un processus d'émancipation individuelle et la musique. Et ce processus d'émancipation individuelle conduit aussi à cet engagement politique. Je suis justement en train d'écrire, parce que j'ai eu la chance d'être interviewé au moment où j'ai quitté mes fonctions du Pince-Oreille, sur ce que je faisais au Pince-Oreille et mon parcours. Je suis en train de reprendre ça un peu puisque j'ai la matière première du fait de cet entretien. Et j'ai une amie qui fait un mémoire sur l'émancipation par la musique. Je développe ça. Pour moi quand j'étais ado, c'est un peu con comme phrase, j'ai découvert la liberté par la musique. J'ai découvert que je pouvais faire des choses que je m'attendais pas à faire, que le fait de faire de la musique, des groupes, etc., c'était une école de la vie. J'ai découvert plein de trucs. Des groupes comme La Mano Negra, pour moi à l'époque c'était une déflagration : D'accord, c'est possible ! Ça m'a ouvert plein d'horizon et c'est vraiment un truc d'émancipation par la découverte de parcours d'artistes qui m'ont marqué, que j'ai voulu suivre d'une certaine manière.

- D'accord. Et le Collectif tu l'as rencontré comment ?

- Alors, avec le Pince-Oreille on s'apercevait bien qu'on ne pouvait pas résoudre les soucis qu'on avait en n'ayant pas une vision politique plus large. Et ça faisait un moment qu'on travaillait avec d'autres fédérations départementales, notamment la fédération des Maisons des Jeunes et de la Culture et la fédération des Foyers Ruraux. Et en travaillant ensemble on s'est intéressé au travail du Collectif, jusqu'à l'idée de monter un Collectif local en Seine-et-Marne. C'est comme ça qu'on a organisé une première rencontre à laquelle D. est venu et ça a été mon vrai contact avec le Collectif au niveau national. C'était au printemps 2015, et ensuite j'ai été au séminaire d'été. Donc là j'ai beaucoup mieux cerné le travail du Collectif. J'ai appris à ce moment qu'un poste se libérait mais c'était en trois semaines, il fallait postuler tout de suite et moi j'avais pas prévu de quitter le Pince-Oreille comme ça donc c'était pas possible. Mais j'ai hésité jusqu'à la date limite pour la candidature. Et puis ça l'a pas fait avec la personne qui a obtenu le poste et, toujours en contact avec le Collectif, ils m'ont parlé du poste, en l'occurrence c'est Pascal qui m'en a parlé et ça correspondait à plein de trucs à la fois. Des trucs prosaïques et pragmatiques, l'arrivée d'un deuxième enfant donc une incapacité à travailler aussi loin de mon domicile donc il fallait que je trouve une solution. Et plus fondamentalement, je me sentais à l'étroit dans le travail que je faisais au Pince-Oreille parce que je voyais bien que l'important était ailleurs, que j'avais l'envie de plus en plus pressante de travailler sur ce qui est important. Et l'important c'est d'avoir cette vision hyper panoramique que permet le Collectif, avec la capacité, par la façon dont l'activité du Collectif transcende les domaines d'action des associations, à vraiment construire un propos politique et une action politique. Et juste, je trouve que heureusement qu'il y a le Collectif, ça manquait vraiment cette structure qui offre un cadre d'engagement comme ça.

- Tu penses que les autres assoc', les grandes fédérations comme le mouvement associatif c'est pas... ?

- C'est très institutionnel et on voit bien la façon dont ils sont gênés dans leur prise de position. Ils s'empêchent une radicalité qui est devenue nécessaire. Mais radicalité au sens de revenir à la racine du mal, étymologique. Du coup on peut porter un regard plus ou moins sévère sur ce qu'ils font, mais à un moment c'est contre productif, pour représenter et défendre le milieu associatif, que de sous-estimer les difficultés que ce milieu associatif rencontre. Et c'est quand même ce qu'ils font, même si a contrario il y a des voix à l'intérieur de mouvement associatif pour dire que le Collectif exagère sur les problèmes rencontrés. Mais je préfère tirer la sonnette d'alarme trop fort que me réveiller trop tard.

- Tu parlais tout à l'heure d'impuissance face à l'impuissance. Là, maintenant, tu penses que tu as une puissance d'agir, que ce que tu fais c'est utile ?

- Oui, oui. En fait c'est aussi parce que je travaillais dans un réseau et du coup j'ai développé vachement cette appétence à la connexion des..., à la mise en synergie de plein d'initiatives, plein d'engagements justement. Et la puissance d'agir, c'est pas tant la mienne que celle de compétences professionnelles acquises qui me permettent d'être un rouage pour justement essayer d'être dans la démultiplication des puissances d'agir et d'engagement. Ça veut dire que c'est intrinsèquement lié, l'engagement individuel et collectif. Et moi je me situe comme un facilitateur et je pense que l'impuissance, de manière générale et peut-être moi quand je l'ai rencontrée - je sais pas c'est une hypothèse - peut parfois venir d'une présomption qui est que tu as envie de changer le monde, tu penses par moment peut-être que tu peux y contribuer, évidemment tu te prends des murs et en fait c'est parce que tu t'y prends mal. Tu t'y prends mal parce que tu penses trop de manière individuelle. Le travail il est foncièrement collectif. Je pense que ça demande à la fois une grande humilité et beaucoup de prétention pour jouer ce rôle là.

- Une alchimie entre tout ça...

- Ouais voilà....

- Par rapport à ton non engagement dans les partis, est-ce que tu pourrais m'en dire plus ? Par rapport au vote ou ce genre de chose ?

- Ben en fait je disais que je m'étais construit en pensant que j'étais anarchiste, là où c'est compliqué maintenant c'est que je suis un anarchiste républicain [rire]. En fait, je ne sais pas comment dénouer cette contradiction parce que, en gros, je pense que le travail intéressant, c'est le travail sur les communs, sur la chose commune, et que quelque part il faut une antidote anarchiste. C'est-à-dire qui se méfie de la manière dont le pouvoir corrompt et l'autorité produit de l'oppression, pour justement avoir un contre-pouvoir qui fait que le pouvoir est viable. En fait la question clé entre l'anarchisme et la République, c'est l'échelle politique sur laquelle on se situe. C'est-à-dire que, de manière théorique il est très probable que les expériences anarchistes ne soient possibles qu'à petite échelle et reliées entre elles. Ce qui renvoie d'ailleurs à la question du réseau et des connexions. Alors que la question du cadre républicain, c'est plus la manière idoine de penser une communauté politique sur un territoire important, avec une population importante. Donc c'est cette articulation qui est compliquée à trouver.

Alors par rapport à l'engagement partisan, moi il y a un truc qui me fait une peur terrible depuis tout le temps, c'est la hiérarchie induite par l'organisation partisane. Plus ou moins, mais cela dit on est quand-même dans un système politique dans lequel les partis doivent s'insérer et qui induit lui-même une hiérarchisation entre les petits élus et les grands élus, entre les grands responsables et les responsables de moins de choses, etc. Donc ça c'est très compliqué. Cela dit, ça se pose quasiment dans les mêmes termes pour les associations. Mais avec quand-même une souplesse qui est simplement due au fait que l'objectif n'est pas la prise de fonction et de pouvoir.

- Donc il y a la question du pouvoir... Encore que, il y a parfois des transfuges entre les uns et les autres....

- En tout cas la phrase que je citais de Louise Michel tout à l'heure c'est aussi une sacrée boussole. Je pense qu'effectivement le pouvoir corrompt et que c'est très dur... C'est pas du tout impossible mais c'est très difficile d'arriver à garder une certaine sagesse dans une position de pouvoir.

- Et quand tu es directeur d'une association, tu as un certain pouvoir quand-même... ?

- Ouais, mais moi j'ai beaucoup appris avec une formation de la scop Le Pavé sur la participation, qui s'appelait « La participation, et si on en faisait vraiment ? », où là, j'ai vraiment l'impression d'apprendre mon métier dans le sens où je travaillais sur le sens profond. Et dans des fonctions de responsable de structure d'éducation populaire, le sens profond c'est aussi marier humilité et une certaine prétention. C'est-à-dire que ça demande un énorme travail que de s'effacer. Et le boulot consiste à rendre possible l'intelligence collective. Et donc... là où ça va avec mon ego et mon besoin de reconnaissance c'est que ça demande un gros boulot et j'ai conscience de ça, donc je suis fier quand j'y arrive. Et en même temps, là où j'essaie de pas perdre de vue une certaine humilité, c'est de savoir s'effacer pour pas dire ce qu'il faut faire mais créer les conditions pour qu'on arrive à déterminer ensemble ce qu'il faut faire.

- Et ça tu penses que dans les associations on peut y arriver, mais pas dans les partis politiques.

- Ben en fait dans les partis politiques ce qui est en jeu c'est une compétition électorale, et donc y a un principe d'efficacité qui fait que c'est compliqué, c'est plus compliqué. Je dis pas que c'est impossible, mais c'est plus compliqué.

- Du coup ça t'attire pas.

- Non parce que en plus on est évidemment parfois plus utile en dehors. C'est-à-dire que garder la capacité de faire un pas de l'autre côté c'est hyper important. A la limite, si tu préfères, pour marcher il faut être en déséquilibre et je suis plus à l'aise dans le rôle de celui qui essaie de déséquilibrer un peu pour que le mouvement...

Et je pensai à un autre truc... ça rejoint ce que je disais sur le parallèle entre l'engagement politique et l'engagement dans la culture et dans l'art. Par exemple j'étais tombé sur un texte il y a quelques années, vachement intéressant, de quelqu'un qui prenait un discours politique, quelqu'un avec qui il pouvait être d'accord, Mélenchon il y a cinq ans par exemple. Et qui disait : C'est super bien mais en fait on ne parviendra pas à changer les choses si on ne change pas le langage. Pour moi, Rimbaud c'est de la politique. Quand tu explodes le cadre du langage par un propos artistique, en fait tu proposes justement ce pas de côté qui fait que tu penses pas pareil et qui fait que quelque part tu trouves cette antidote au pouvoir corrompt. Il y a toujours ce truc là.

- Oui, par le langage... ça me fait penser, ça sort un peu du cadre mais à ce que dit Gramsci par rapport à l'idéologie dominante et comment on peut justement transmettre par le langage... C'est justement quelque chose auquel on doit être attentif, jouer sur les mots, garder les mots, bien définir les mots.

- Oui complètement. Tu vois c'est vachement important, et j'essaie de le faire et j'y arrive pas assez, d'être capable d'avoir une multiplicité de registres de langage. Par exemple quand j'écris un truc, j'écris par rapport à mon background professionnel, et en même temps je me dis qu'il faut que je renverse complètement le truc et que j'écrive autrement, pour aussi penser autrement et avoir de nouvelles idées.

- Oui, c'est intéressant... Mais pour revenir sur ton parcours familial, tu n'as pas de frères et sœurs ?

- Si j'ai un frère et une sœur. Une sœur qui a une conscience de gauche mais qui n'a pas particulièrement une action politique, ni même associative d'ailleurs. Et par contre un frère qui est hyper engagé politiquement, à côté duquel je suis un social-démocrate, voire un social-traite [rire] et qui a un parcours pour le coup complètement baigné dans le milieu libertaire depuis longtemps, dans le milieu des squats, dans le milieu des actions de l'ultragauche comme dirait Alliot-Marie, des actions hyper-engagées y compris physiquement quand il est sur des trucs... Il a fait des trucs dont j'aurais été incapable, sur des prises de risques et tout ça. Qui a en plus développé un système de vie alternatif où il travaille pas, il est que dans l'action militante et dans la débrouille.

- Il est plus jeune que toi ?

- Oui il a cinq ans de moins.

- Et ta sœur, pas du tout.

- Non, qui a eu un parcours différent, en ayant eu un enfant plus jeune, en ayant eu des responsabilités que nous avec mon frère on n'a pas eu tout de suite.

- C'est marrant de voir les parcours différents dans les fratries... tu es né à peu près au même moment, avec les mêmes parents... Ton enfance c'était dans le coin aussi ?

- J'ai grandi à Brétigny-sur-Orge. Classe moyenne, parents infirmiers dans une ville de taille moyenne.

- Tu es né en quelle année ?

- 75. Avec du coup un environnement de banlieue grande couronne. On parlait d'émancipation, avec un grand besoin de fuir tout ça à un moment, au sortir de l'adolescence. Ce que j'ai fait. Par exemple le DEUG de socio j'aurais pu le faire à Évry, je l'ai fait à Clichy parce qu'il fallait que je mette une heure et demi entre moi et... il fallait que je coupe les ponts.

- Bon. Est-ce que tu aurais autre chose à ajouter sur l'engagement, militant ou associatif... ?

- Non. Heu... c'est vachement intéressant de faire ce travail-là. Moi je suis sociologue de formation, et ce que je trouve intéressant c'est qu'il y a quand-même vachement une part mystérieuse dans tout ça. Évidemment il y a des déterminismes qu'on peut mettre au jour et il y a des trucs, pour faire sa propre sociographie, c'est assez compliqué.

Et après le seul truc que je pourrai ajouter c'est une question... Si j'arrive à finir ce truc, c'est que je pourrais verser cette pièce au dossier, qui est la reprise de l'entretien, sous forme plus écrite. Parce que c'est vrai, je trouve que le regard que tu portes sur le monde ça fait partie de ton engagement et donc la manière dont l'art marque le regard que tu portes sur le monde c'est hyper important. Et donc pour moi, ce lien entre art et politique que je trouve déterminant, et qui d'une manière générale est peut-être pas assez conscientisée et reste trop mystérieuse aux yeux des militants. Voilà, là il y a un nœud qui est assez intéressant je trouve.

- Oui... Et comment tu définirais l'engagement ?

- C'est... le premier truc qui me vient c'est deux choses. Un, l'indignation. En gros c'est la capacité d'indignation, ou le seuil d'indignation. À partir de quand... Et puis deux, qu'est-ce qu'on fait, après, de l'indignation. Qu'est-ce que ça apporte comme ressort, comment on vit de pas se laisser faire.

- Et bien merci beaucoup.

- De rien.

- Et ça m'intéresse, oui, ton texte !

SIGLES UTILISÉS

Organismes associatifs, syndicaux et politiques

APF : Association des Paralysés de France

ATTAC : Association pour la taxation des transactions financières et pour l'action citoyenne

CAC : Collectif des associations citoyennes

Ceméa : Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active

Césap : Comité d'études et de soin aux personnes polyhandicapées, association nationale

CPCA : Conférence Permanente des Coordinations Associatives

EELV : Europe écologie-Les Verts

FCPE : Fédération des conseils de parents d'élèves

FdG : Front de gauche

LCR : Ligue communiste révolutionnaire, divisée en 2005 en NPA, Nouveau parti anticapitaliste et GU, Gauche unitaire, membre du FdG

LPO : Ligue pour la Protection des Oiseaux

M6R : Mouvement pour la sixième République

MJC : Maison des jeunes et de la culture

PS : Parti socialiste

PCF : Parti communiste français

PG : Parti de gauche

PRS : Pour la République Sociale

PTC : Palaiseau Terre Citoyenne

ODASS : Outils à destination des acteurs sociaux et solidaires

UFISC : Union Fédérale d'Intervention des Structures Culturelles

Unef-Id : Union nationale des étudiants de France – Indépendante et démocratique

Unef-Se : Union nationale des étudiants de France – Solidarité étudiante

Brevet et diplômes

BAPAAT : Brevet d'Aptitude Professionnelle d'Assistant Animateur Technicien

BAFA : Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur

BAFD : Brevet d'aptitude aux fonctions de directeur

DEFA : Diplôme d'étude relatif aux fonctions de l'animation

Autres

CA : Conseil d'administration

IUFM : Institut universitaire de formation des maîtres

RGPP : Révision générale des politiques publiques

Scop : Société coopérative ouvrière de production

INDEX DES PROTAGONISTES

Daniel	31, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 43, 44, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 68, 88, 96, 102, 105, 126
Daphnée	31, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 54, 56, 57, 58, 60, 90, 91, 106, 137, 144, 145
Jean-Christophe	31, 34, 35, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 60, 90, 91, 92, 115, 116, 160, 162
Julie	31, 34, 35, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 48, 49, 51, 52, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 90, 91, 109, 147
Thierry	31, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 44, 47, 49, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 58, 60, 85, 87, 88, 98, 99, 119
Valérie	31, 34, 35, 37, 40, 41, 43, 44, 45, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 59, 90, 91, 111, 113, 151

TABLE DES MATIÈRES

PRÉAMBULE.....	3
INTRODUCTION.....	6
1. L'ACTRICE-CHERCHEUSE.....	9
1.1 Parcours de vie d'une militante.....	10
Enfance bourgeoise lyonnaise, s'opposer au mensonge.....	10
Jeunesse parisienne, premières relations durables, découvertes sociales.....	10
Jeune mère, de l'animation à la thèse.....	10
Engagement politique, construire l'espoir, permanente au Parti de gauche.....	11
Tournant post présidentielle, espoir détruit et histoire de deuil.....	11
De nouveaux espoirs, ré-engagement associatif.....	12
1.2 Mes engagements pour la transformation sociale.....	13
Les engagements donnent du sens à ma vie et des moyens d'agir concrètement.....	13
Justice, honnêteté, égalité.....	13
Aller au-delà des mensonges et des trahisons, retrouver sens et cohérence.....	13
Quelques présupposés et représentations.....	14
1.3 Le Collectif des associations citoyennes.....	15
Un collectif pour construire une société solidaire, durable et participative.....	15
Les chemins de la transition.....	16
1.4 Ce qui se joue dans les engagements pour la transformation sociale.....	17
Les engagements en questions et en enjeux.....	17
La question des valeurs.....	18
Quelle transformation sociale ?.....	19
Pour transformer le monde, reconquérir l'hégémonie culturelle et nos valeurs.....	19
Engagement et responsabilité, une lucidité active.....	19
2. LE CHEMIN DE LA RECHERCHE.....	21
2.1 Transformation sociale et puissance d'agir.....	22
Christian Maurel et la puissance d'agir.....	22
De la transformation sociale à la puissance d'agir.....	22
La transformation réfléchie de la société et la construction d'autres rapports sociaux et politiques entre les hommes.....	22
Cinq enjeux transversaux actualisent et justifient la transformation sociale.....	23
Transformer la société.....	23
... Grâce à la puissance d'agir.....	24
Définir les contours des engagements pour la transformation sociale et de la puissance d'agir.....	25
2.2 Quelle matière étudier ?.....	26
Les Récits de vie.....	26
Une démarche ethno-sociologique.....	26
Construire un récit de vie.....	27
Analyser un récit de vie.....	28
La méthode de l'égalité.....	29
Lecture vagabonde et internaliste.....	29
Partage du sensible et principe d'écriture égalitaire.....	29
Construire des scènes.....	30
Les entretiens.....	30
Des entretiens semi-directifs.....	30
Les personnes interrogées.....	31

2.3 Des entretiens aux récits de vie mis en scènes.....	32
Grille d'analyse.....	32
Première étape : lecture flottante et création de la grille d'analyse.....	32
Deuxième étape : traitement de l'entretien avec Thierry.....	33
Troisième étape : l'entretien avec Daniel.....	33
Quatrième étape : les entretiens suivants : Daphnée, Julie, Valérie, Jean-Christophe.....	34
Cinquième étape : lecture d'ensemble.....	34
Sixième étape : lecture verticale (ou thématique) de la grille.....	35
Parcours de vie et mise en intrigue.....	35
Première étape : la carte des entretiens.....	35
Deuxième étape (avortée) : étude des parcours de vie.....	36
Troisième étape : mise en scènes des parcours de vie.....	36
Quatrième étape : analyse des scènes dans l'ordre chronologique et l'ordre des plans.....	37
Cinquième étape : analyse complémentaire, reprise de la grille d'analyse.....	37
3. AMORCE D'ANALYSE.....	39
3.1 Récits de vie, parcours de vie.....	40
Quelle mise en scène de la part des protagonistes ?.....	40
Thierry, Daniel, Daphnée, Julie, Valérie et Jean-Christophe : présentation des protagonistes.....	40
Contexte familial, enfance, adolescence.....	40
Éléments de personnalité ou de caractère.....	41
3.2 Scénographie.....	44
Scènes 1 : Vie familiale, enfance et adolescence.....	44
La vie familiale, l'origine sociale et les engagements des parents n'ont que peu d'influence sur leurs engagements.....	44
D'ailleurs les frères et sœurs sont peu ou pas engagés.....	44
Des expériences initiales et des points de vue à l'image des parcours de vie.....	44
Scènes 2 : Les déclencheurs des engagements.....	45
Le principal déclencheur, c'est les études.....	45
Mais il existe d'autres déclencheurs : l'éducation populaire et l'expérience professionnelle.....	47
Scènes 3 : Premiers engagements.....	48
Une première expérience au CAC donne le la pour les jobs suivants.....	48
Premiers emplois engagés dans l'associatif ou l'humanitaire.....	49
Le CAC et les réseaux.....	51
Le polymorphisme des engagements.....	52
Les engagements politiques (ou syndicaux) sont unanimement rejetés.....	52
...mais pas la pratique politique.....	53
Les engagements artistiques sont complémentaires.....	54
Scènes 4 : Des emplois engagés et des engagements confirmés.....	55
Des expériences professionnelles comme des aboutissements.....	55
Points de vue sur l'engagement en général.....	56
Les engagements passent par les valeurs, les convictions, leurs mises en pratique et en cohérence.....	58
Les engagements passent aussi par des personnes.....	60
CONCLUSION.....	61
Les sens de mes engagements.....	62
Des pistes de recherche pour aller dans d'autres sens.....	63
Les scènes mettent les engagements en lumière.....	64
...éclairent les sens qu'ils prennent pour les protagonistes.....	64
...et révèlent quelques questions d'actualité.....	65
Evolution de mes présupposés et représentations.....	65
Les sens des chemins de la transition.....	66

BIBLIOGRAPHIE.....	67
Méthode.....	68
Engagement.....	68
Structures engagées.....	69
Valeurs.....	69
ANNEXES.....	70
A1. L'ACTRICE-CHERCHEUSE.....	71
A1.1. Plaquette du Collectif des associations citoyennes.....	72
A1.2. Les chemins de la transition.....	80
A2. LES MATÉRIAUX DE LA RECHERCHE.....	84
A2.1. Méthode de collecte des entretiens.....	85
A2.2. Personnes interrogées et conditions d'entretien.....	86
Eloi (entretien exploratoire).....	86
Thierry.....	87
Daniel.....	88
Franck.....	89
Daphnée.....	90
Julie.....	90
Valérie.....	91
Jean-Christophe.....	91
A2.3. La grille d'analyse des entretiens (extrait).....	93
A2.4. La grille d'analyse des entretiens - colonnes.....	94
A2.5. La grille d'analyse des entretiens – répartition.....	95
A2.6. La carte des entretiens : l'exemple de Daniel.....	96
A2.7. Les récits de vie en scènes.....	98
Le récit de vie en scènes de Thierry.....	98
Le récit de vie en scènes de Daniel.....	102
Le récit de vie en scènes de Daphnée.....	106
Le récit de vie en scènes de Julie.....	109
Le récit de vie en scènes de Valérie.....	111
Le récit de vie en scènes de Jean-Christophe.....	115
A2.8. Les Entretiens retranscrits.....	119
Entretien avec Thierry.....	119
Entretien avec Daniel.....	126
Entretien avec Daphnée.....	137
Entretien avec Julie.....	147
Entretien avec Valérie.....	151
Entretien avec Jean-Christophe.....	162
SIGLES UTILISÉS.....	168
Organismes associatifs, syndicaux et politiques.....	168
Brevet et diplômes.....	168
Autres.....	168
INDEX DES PROTAGONISTES.....	169
TABLE DES MATIÈRES.....	170